

LE TÉMOIGNAGE DES DISCIPLES DE LA PAROLE

« C'est l'Esprit qui fait vivre ; la chair ne sert de rien. »
(Jean 6:63)

Tome Premier

LAUSANNE, Georges Bridel, libraire
GENÈVE, G. Kaufmann, libraire

1848

Édition octobre 2026

Table des matières

1 – Préface.....	5
2 – Sur le culte.....	6
Ceux qui rendent culte une fois purifiés. – Hébreux 10:2.....	6
Pleine liberté pour entrer dans le sanctuaire – Hébreux 10:19.....	9
S’approcher de Dieu – Hébreux 10:22.....	11
Le sacerdoce étant changé, il y a aussi, de nécessité, un changement de loi – Hébreux 7:12.....	16
3 – Les eaux de Bethléhem.....	20
4 – Quelques considérations sur l’étude de la prophétie.....	25
5 – L’histoire et la prophétie.....	34
Du sens littéral dans la prophétie.....	34
6 – Hébreux 11:11-19.....	34
7 – Penses sur 1 Samuel, ch. 1 et 2.....	36
8 – Pensées diverses.....	37
9 – Balaam ou que faut-il faire ?.....	42
10 – Mélanges.....	53
11 – Christ n’est pas encore assis sur le trône de David – Méditation sur 2 Samuel 23:1-5.....	53
12 – Matthieu 13-28.....	58
Appendice.....	67
13 – Annonces.....	87
14 – Substance d’un discours sur la prophétie.....	87
15 – Deux lettres à un ami sur le contraste qui existe entre l’économie judaïque et l’économie actuelle.....	94
Lettre première.....	94
Seconde lettre.....	96
16 – Essai sur les compassions de Christ.....	101
17 – À tous ceux qui aiment notre Seigneur Jésus Christ.....	108
18 – Quelques mots sur Jean 9:4.....	111
19 – Josué 5.....	115
20 – Courtes méditations sur les psaumes considérés surtout sous leur point de vue prophétique.....	116
21 – Deux avertissements et un exemple – Substance d’un discours sur Matthieu 26.....	119
22 – Les écoles des prophètes.....	121

1 – Préface

Instruire, édifier, consoler les enfants de Dieu : telle est le triple but que, dans notre faiblesse et en nous appuyant sur le secours du Chef de l'Église, nous nous proposons dans cette publication.

Instruire en exposant des principes scripturaires sur la position et la marche du Chrétien ici-bas ; en cherchant à rectifier ou à réfuter tant d'erreurs, qui ont cours dans le monde christianisé et qui sont souvent présentées avec une singulière assurance comme autant d'axiomes ; en ramenant toute opinion en matière de Christianisme, à la pierre de touche de la Loi et du Témoignage, qui SEULE est infaillible pour en juger le bon ou le mauvais aloi.

Édifier, par des méditations simples et pratiques de la Parole de Dieu, surtout par le développement de la doctrine de la grâce et de toutes ses conséquences ; doctrine souvent si peu comprise et si mélangée d'erreurs, dans l'esprit et les écrits de beaucoup de chrétiens.

Consoler, surtout par l'exposition et l'explication des portions prophétiques de l'Écriture ; hélas ! encore si peu étudiées par la plupart des croyants. Et pourtant si, dans le désert vaste et rempli de hurlements de désolation, l'Israélite fidèle était soutenu et consolé par la perspective de Canaan et par l'accomplissement prochain de la promesse de son Dieu ; qu'est-ce qui soutiendra et consolera le Chrétien fidèle, dans sa marche souvent si pénible au milieu de ce monde, vaste désert aussi pour son âme, sinon la perspective de la Canaan d'en haut qui lui est promise, de la gloire qui lui est proposée et du retour prochain de son Sauveur, le Josué céleste, qui va venir le mettre en possession de son héritage ?

Nous nous adressons aux enfants de Dieu. Nous n'aurons donc pas à poser de nouveau le fondement. À d'autres ce travail. Quant à nous, laissant la parole du commencement du Christ, nous croyons devoir avancer vers l'état d'hommes faits.

Si quelqu'un demandait : Qui êtes-vous, vous qui vous croyez appelés à instruire, à édifier, à consoler ? notre réponse serait facile. Relisez, dirions-nous, le titre de cette brochure. Vous y verrez que nous sommes des *disciples de la Parole*. Rien de plus, rien de moins.

Oui, disciples non d'un homme quelconque, non d'une secte ou d'une communauté quelconque, non d'une école quelconque, mais uniquement de la Parole de Dieu.

C'est assez dire que la *Tradition*, protestante aussi bien que catholique, n'est rien pour nous qu'autant qu'elle est conforme à la seule règle que nous reconnaissons.

Ainsi, par exemple, nous sommes loin de méconnaître les immenses services rendus à la cause de Dieu par la Réformation du XVI^e siècle ; nous honorons la mémoire des Réformateurs, que nous regardons comme de fidèles et courageux instruments entre les mains de Dieu pour accomplir une grande mission : celle de rendre à l'Église la vérité fondamentale de la justification par grâce, par la foi en Jésus. – Mais, d'un autre côté, les Réformateurs ne sont pas pour nous des Paul, des Pierre, des Jacques et des Jean, c'est-à-dire des hommes parlant par l'Esprit de Dieu et ayant l'autorité d'imposer leurs doctrines et leurs préceptes. Nous ne croyons pas que l'Église ait dit son dernier mot par leurs bouches. À chaque époque, elle a sa mission : et c'est vouloir la faire reculer que de prétendre l'arrêter ou la ramener au point où Luther et Calvin l'avaient laissée. Dès lors, surtout de nos jours (et nous voyons en cela un grave signe des temps) le Seigneur a communiqué à son Église bien des lumières précieuses que nos devanciers n'avaient point aperçues.

Qui nous sommes ? Ce qu'étaient les saints de Corinthe : pas beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup d'hommes de grande naissance. Mais qu'importe à nous qui croyons (comme, au reste, le croyait déjà un fort savant professeur allemand, en 1819) que, « tout ce qui nous est nécessaire pour connaître la vérité et pour y croire, nous a été donné à la première fête de la Pentecôte »¹ ? – Oui, nous croyons à la présence du Saint Esprit dans l'Église, à son habitation en chaque fidèle. Nous croyons qu'il nous est donné pour nous conduire en toute vérité et pour nous enseigner toutes choses. Nous croyons qu'il peut suppléer à la science humaine et qu'aucune science ne peut le suppléer dans l'étude des oracles de Dieu. C'est sur lui seul que nous comptons : il sera notre force et notre lumière.

Nous recevrons avec reconnaissance les communications et les articles de tout frère, qui ne voudra être, dans ces écrits, que disciple de la Parole. Nous profiterons aussi, et nous le faisons déjà dans le présent Cahier, d'articles, écrits dans le même esprit, et traduits de langues étrangères ; nous avons aussi d'autres matériaux précieux à notre disposition.

Si nous croyons devoir être sans ménagements pour toutes les erreurs que nous rencontrerons sur notre route, nous n'en croyons pas moins devoir aussi demeurer dans l'amour avec tous nos frères, quels qu'ils soient. Nous espérons donc et nous désirons éviter toute polémique de personnes, même toute mention de tel ou tel ouvrage que nous serions dans le cas de combattre ; pour nous en tenir aux idées, aux opinions, considérées en dehors et abstraction faite des individus.

¹ Notice biographique sur M. Le Pasteur Manuel, P.54.

Nous appelons cette publication : « TÉMOIGNAGE. » – et nous désirons que ce titre soit une réalité. Nous savons que c'est toute la vie du Chrétien qui doit être un témoignage rendu à la grâce et à la vérité ; que dans toute sa conversation, le croyant est appelé à être un témoin de Jésus, une lettre de Christ connue et lue de tous les hommes. Nous croyons donc que des écrits peuvent aussi faire partie de ce Témoignage ; et nous le rendrons de cette manière aussi longtemps que le Seigneur le voudra,

Encore un mot : nous cherchons l'utilité et l'édification de tous nos frères ; mais nous n'oublions pas la grande responsabilité qui pèse sur nous dès cet instant. Sans le sentiment bien profond de cette responsabilité, envers l'Église de Dieu et envers le Seigneur, il y a longtemps que cette entreprise aurait commencé. Nous la recommandons et nous nous recommandons nous-mêmes aux prières de nos frères.

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. I-IV

2 – Sur le culte

Ceux qui rendent culte une fois purifiés. – Hébreux 10:2

La grâce dans laquelle se trouvent les croyants, consiste en ce qu'ils sont fils de Dieu, et sacrificateurs à Dieu. Les vrais adorateurs, comme notre Seigneur nous l'enseigne dans le quatrième chapitre de Saint Jean, sont ceux qui, dans l'esprit d'adoption, adorent le Père. Mais, outre cette relation de fils, il en est une autre dans laquelle nous nous trouvons envers Dieu – une relation d'office, en tant que nous sommes constitués les adorateurs de Dieu, que nous prenons la place qu'Israël occupait une fois, comme le seul peuple de toute la terre qui rendit culte.culte.culte.culte. À moins d'être enfants de Dieu, nous ne pouvons pas, il est vrai, être sacrificateurs à Dieu. Être fils de Dieu est notre particulière dignité, parce que, par là, nous sommes mis en relation avec Dieu dans le sens le plus élevé ; mais cela n'empêche pas que nous ayons une position officielle devant lui, et c'est ce que nous nous proposons de considérer maintenant. La position commune de tous les saints est d'être ceux qui rendent leur culte, ayant été une fois purifiés devant Dieu.

Le privilège spécial d'Israël était la *proximité de Dieu*. « Vous avez vu ce que j'ai fait aux Égyptiens, comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle, et vous ai amenés à moi ! » Exode 19:4. Cela plaçait Israël, comparativement à toutes les nations qui l'entouraient, dans une position de sacrificateurs devant Dieu. De là vient qu'il est écrit : « Et étant venu, il a annoncé la bonne nouvelle de la paix, à vous qui étiez loin (les Gentils), et à ceux qui étaient près (les Juifs) », (Éph. 2:17). Mais lors du déclin d'Israël – quand ils étaient devenus comme les nations d'alentour, soit dans leur gouvernement soit dans leur culte, au lieu de demeurer dans leur séparation originelle – l'Éternel leur dit : « Mon peuple est détruit, à cause qu'il est sans science : parce que tu as rejeté la science, je te rejetterai, afin que tu ne m'exerces plus la sacrificature : puisque tu as oublié la loi de ton Dieu, moi aussi j'oublierai tes enfants » (Os. 4:6).

La grâce de Dieu avait amené les Israélites à lui, les ayant conduits pendant tout le chemin, depuis l'Égypte jusqu'au Sinaï. Mais au Sinaï, ils entreprirent de subsister sur la base de leur propre obéissance, et, à cette condition, ils devaient être pour Dieu « un *royaume de sacrificateurs et une nation sainte* » (Ex. 19:5-6). Cependant ils faillirent directement dans leur obéissance, et quoique, relativement comme nation, ils fussent encore près de Dieu, néanmoins, immédiatement après leur chute sous la loi, un certain nombre d'entre eux furent pris du milieu du peuple pour être placés dans une proximité particulière de Dieu, et par conséquent le reste du peuple fut rejeté à distance. Voici le commandement de l'Éternel à Moïse : « Et toi fais approcher de toi Aaron ton frère, et ses fils avec lui, *d'entre les enfants d'Israël*, pour m'exercer la sacrificature, savoir Aaron, Nadab, Abihu, Éléazar et Ithamar, fils d'Aaron » (Ex. 28:1). Ils devaient *approcher de l'autel* « pour faire le service dans le lieu saint » (v.43). Un seul d'entre eux avait le privilège de s'approcher davantage encore de Dieu ; c'était le souverain sacrificateur, qui seul pouvait passer au-delà du voile. Mais après le péché de Nadab et d'Abihu, Dieu mit des restrictions à la jouissance de ce privilège spécial du souverain sacrificateur. – Or l'Éternel parla à Moïse après la mort des deux enfants d'Aaron, lorsque s'étant approchés de la présence de l'Éternel, ils moururent. L'Éternel donc dit à Moïse : « Parle à Aaron ton frère, et lui dis qu'il n'entre point *en tout temps* dans le sanctuaire au dedans du voile, devant le propitiatoire qui est sur l'arche » (Lév. 16:1-2).

À Israël appartenait, sans doute, « le culte » de Dieu (Rom. 9:4) ; mais il n'avait qu'un culte de proximité relative de Dieu. Le souverain sacrificateur était le plus près ; les sacrificateurs venaient ensuite, ils adoraient dans l'intérieur ; après eux étaient les Lévites, qui assistaient les sacrificateurs, et avaient la charge du tabernacle ; enfin le peuple, c'est-à-dire des adorateurs extérieurs, comme il est écrit : « toute la multitude du peuple était *dehors*, en prières, à l'heure du parfum » (Luc 1:10). Mais même là, même dans ce parvis extérieur, aucun Gentil ne pouvait pénétrer (Act. 21:28-29).

Des sacrifices et une sacrificature sont des éléments essentiels au culte, et sans lesquels il ne peut y avoir aucun culte. C'est ce qui fut clairement et pleinement enseigné à Israël sous la loi.

Mais ici se présente le grand contraste entre le culte d'alors et celui de maintenant. Aussi bien que les anciens Israélites, nous avons besoin d'un sacrifice et d'une sacrificature pour pouvoir rendre culte ; mais, quoique ado-

rant ainsi d'après le même principe qu'eux notre culte est d'un ordre entièrement différent. Je dis qu'il est différent dans son ordre, aussi bien qu'il est essentiellement différent dans la dignité soit du sacrifice soit du sacrificateur.

À l'égard de cet important contraste entre le culte d'Israël sous la loi et celui de l'Église actuellement, nous ne sommes pas laissés à des conjectures ou des inductions. Heureusement pour nous, le dixième chapitre de l'Épître aux Hébreux nous donne le commentaire du Saint Esprit sur la remarquable solennité du grand jour des Expiations ; commentaire qui a expressément pour but de faire voir que la position du véritable adorateur d'aujourd'hui est précisément l'inverse de celle des Israélites sous la loi. Méditons un peu là-dessus.

D'abord, les sacrifices offerts sous la loi ne pouvaient jamais placer ceux qui s'approchaient dans la position d'adorateurs *permanents* (c'est là évidemment ce que signifie le mot « consommer » dans le premier verset), et cela non pas seulement à cause de leur inefficacité intrinsèque, mais aussi à cause de leur répétition : car s'ils eussent pu le faire, il n'y aurait plus eu besoin de les offrir chaque année, « parce que ceux qui rendent leur culte, étant une fois purifiés, n'ont plus aucune conscience de péchés. » Maintenant remarquez que être consommé comme adorateur, c'est n'avoir plus aucune conscience de péchés. C'est là (conformément au point de vue sous lequel nous considérons maintenant le culte) être un vrai adorateur. Assurément cela élève extrêmement le culte. Ainsi, en effet, il n'est en aucune manière le moyen de notre justification, mais ce pour quoi nous sommes déjà justifiés. Et de quelle façon bénie l'apôtre oppose ici les *nombreux* sacrifices des adorateurs anciens, sacrifices qui ne pouvaient jamais ôter les péchés, avec la « *seule offrande* » par laquelle Christ « *a consommé à perpétuité* ceux qui sont sanctifiés » (v.14). Israël était sanctifié pour un moment dans le jour des Expiations ; mais même alors il ne l'était pas « quant à la conscience », que le sang de leurs sacrifices ne pouvait pas atteindre (Héb. 9:9). Aussi leur culte doit avoir toujours été offert dans l'esprit d'esclavage qui produit la crainte (Rom. 8:15). Il ne pouvait point y avoir là cette pleine liberté, que nous avons par le sang de Jésus (Héb. 10:19). La répétition incessante des sacrifices avait pour effet de rappeler incessamment le souvenir du péché. Mais Christ, après avoir offert pour les péchés un seul sacrifice, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu – non pas comme s'il devait plus tard offrir un nouveau sacrifice, mais attendant que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds. À quoi nous pouvons ajouter le témoignage béni du Saint Esprit, relatif à la promesse spéciale de la nouvelle alliance : – « *Je ne me souviendrai plus* de leurs péchés ni de leurs iniquités. » C'est pourquoi il n'est plus besoin de sacrifice pour le péché.

Le seul sacrifice, accompli et accepté, de Christ est donc d'une permanente efficace. Quiconque croit y trouve la rémission de ses péchés : et celui qui croit n'a plus à attendre quelque autre sacrifice pour le péché (v.17) ; car s'il en était ainsi, cela ramènerait le péché à la mémoire et sur la conscience. Et c'est toujours ce qui arrive quand l'âme ne se repose pas simplement sur le sacrifice de Christ accompli une fois pour toutes. La foi voit que la mort et la résurrection du Seigneur Jésus Christ ont eu lieu « pour abolir l'infidélité, consumer le péché, faire propitiation pour l'iniquité, pour amener la justice des siècles... et pour oindre le Saint des saints (Dan. 9:25). Il fut révélé au prophète Daniel que cela était nécessaire pour faire de son peuple ce « royaume de sacrificateurs et cette nation sainte », qu'ils avaient en vain cherché à réaliser par leur propre obéissance. Aussi, dès l'instant qu'un Juif croyait à l'efficace du « précieux sang de Christ », il était en état de pouvoir affirmer que c'était en effet là son privilège, selon ce qui est écrit : « Vous êtes la race élue, la sacrificature royale, la nation sainte, le peuple acquis, afin que vous annonciez les vertus de Celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière » (1 Pierre 2). Ainsi la portion la plus relevée du culte, savoir la louange et l'adoration, peut maintenant devenir notre privilège : « Mon Dieu, ô Roi ! je t'exalterai, et je bénirai ton Nom pour toujours, et à perpétuité. Je te bénirai chaque jour, et je louerai ton Nom pour toujours et à perpétuité » (Ps. 145). Tandis que la louange de Dieu est *dans le silence* en Sion, la bouche du pécheur, racheté à Dieu par le précieux sang de l'Agneau, est ouverte pour proclamer les louanges du Seigneur. Dieu lui-même a créé le fruit des lèvres, en disant : Paix, paix à celui qui est loin et à celui qui est près (És. 57:19).

Mais pour revenir à notre chapitre, la liberté de conscience est de l'essence même du vrai culte. Non pas ce que les hommes appellent liberté de conscience, mais la faculté de nous approcher de Dieu sans aucun sentiment de péché sur la conscience. Remarquez bien que ce n'est pas là prétendre que l'on est innocent ; ce n'est pas davantage faire profession que l'on ne sent point de péché ; car si « je n'ai rien sur ma conscience, je ne suis pas pour cela justifié » : – mais c'est la conscience la plus entière et la reconnaissance du péché, avec la profession (retenons-la bien fermement) qu'il a été ôté pour toujours.

Tous les dons et les sacrifices offerts par un adorateur sous la loi, ne pouvaient pas, quant à la conscience, consommer (ou rendre parfait) celui qui rendait son culte » (Héb. 9:9). Il pouvait s'être approché de Dieu d'une manière exactement conforme au rituel prescrit, mais il devait l'avoir fait avec une conscience chargée. Aucune conscience ne peut être à l'aise devant Dieu, quand quelque chose dépend de ce que l'individu lui-même fait ou doit faire ; je dirais même encore, si cela doit dépendre maintenant de ce que Christ doit faire, au lieu de reposer sur ce qu'il a déjà fait. L'adorateur doit être une fois et pour toujours purifié, ou il faut qu'il ait conscience de péché. Mais que, par la foi, il suive seulement Christ à travers le plus grand et plus parfait tabernacle, qui n'est pas construit par des mains, c'est-à-dire qui n'est pas de cette création, par lequel Christ est entré dans le sanctuaire : qu'il voie seulement que ce n'est pas « au moyen du sang des boucs et des veaux, mais au moyen de *son propre* sang, que Christ est entré une *seule fois* dans le sanctuaire, ayant obtenu une rédemption éternelle ; » alors où peut être la conscience de péché ? Christ n'a pas à entrer de nouveau, il n'a plus de sacrifice pour le péché à offrir – plus d'autre sang à porter dans le sanctuaire, car où pourrait-il s'en trouver un d'un pareil prix ? Tout est fait une fois, et une fois pour toutes : – en conséquence, celui qui rend culte, étant une fois purifié et purifié par ce

sang (Héb. 9:14), n'a plus aucune conscience de péché. Il peut servir le Dieu vivant. Rien ne dépend plus de ce que l'adorateur doit faire ; tout se rattache au sacrifice accompli, au sang précieux et à la sacrificature permanente du Seigneur Jésus Christ.

Mais encore. Quand Dieu avait affaire avec les Israélites, avant qu'il leur parlât pour les faire entrer sous l'alliance, il donna ce commandement à Moïse : « Va-t'en vers le peuple, et *sanctifie-les* aujourd'hui et demain, et qu'ils lavent leurs vêtements. » – « Et Moïse descendit de la montagne vers le peuple, et *sanctifia* le peuple. » – Et Moïse fit sortir le peuple du camp pour *aller au-devant de Dieu* (Ex. 19. Le peuple doit être *sanctifié* pour aller au-devant de Dieu, et sanctifié selon Sa volonté ; aussi Dieu dit, quand les fils d'Aaron s'étaient approchés pour offrir devant Lui du feu étranger : « Je serai sanctifié en ceux qui s'approchent de moi » (Lév. 10). Après ce terrible exemple, qui oserait s'approcher de Dieu sans être sanctifié de la manière voulue de Dieu, eu sorte que Dieu puisse être sanctifié en lui ?

Or que nous est-il enseigné relativement à la sanctification du véritable adorateur actuellement ? Quoi – sur ce que Dieu demande actuellement pour que celui qui rend culte, une fois purifié, puisse approcher de Lui ? « Il est impossible que le sang des taureaux et des boucs ôte les péchés ; c'est pourquoi, en entrant dans le monde, il dit : Tu n'as point voulu de sacrifice ni d'offrande, mais tu m'as arrangé un corps. Tu n'as point pris plaisir aux holocaustes, ni à l'oblation pour le péché ; alors j'ai dit : Voici, je viens ; est-il écrit à mon sujet en tête du livre, je viens pour *faire, ô Dieu, ta volonté !*... C'est par *cette volonté* que nous *sommes sanctifiés*, au moyen de l'offrande du corps de Jésus Christ, faite une seule fois. » Ainsi, c'est par l'ordonnance même de Dieu que nous sommes sanctifiés. La propre volonté de Dieu à cet égard a été faite ; et c'est pourquoi nous pouvons nous approcher de Lui comme des adorateurs une fois purifiés et sanctifiés, mis en lieu et place de *la nation sainte*. Ceux-là seuls qui, par la foi, se confient dans le sacrifice du corps de Jésus Christ, une fois offert et accepté, et qui ne doit jamais être renouvelé, sont constitués le peuple qui rend culte à Dieu. Cette place immuable et bénie leur est donnée par la volonté expresse de Dieu.

De plus, si nous considérons le sacrificateur, combien Aaron n'était-il pas occupé ! Il avait non seulement à offrir les sacrifices annuels dans le grand jour des Expiations, mais il avait encore beaucoup à faire, et même chaque jour, afin que ceux qui étaient constitués adorateurs pussent rendre leur culte. Il avait le sacrifice du soir et du matin, et en outre tous les sacrifices occasionnels. Il pouvait en tout temps être appelé à présenter une offrande pour le délit, en sorte qu'il ne pouvait jamais s'asseoir comme quelqu'un qui aurait fini son œuvre et qui la contemplerait avec satisfaction.

Quel contraste béni nous avons ici : « Tandis que tout sacrificateur *se tient debout* chaque jour en officiant et en offrant plusieurs fois *les mêmes sacrifices*, qui ne peuvent *jamais* ôter les péchés ; Celui-ci, après avoir offert pour les péchés un seul sacrifice, *s'est assis* à perpétuité à la droite de Dieu ! » Telle est la position de celui qui, ayant achevé son œuvre, peut la contempler avec satisfaction et la présenter continuellement devant Dieu. Il n'est pas comme Aaron, s'attendant toujours à être appelé à offrir de nouveaux sacrifices ; mais cela ayant été fait une fois pour toutes, « il attend désormais que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds ; » – car, par une seule offrande, il a consommé à perpétuité ceux qui sont sanctifiés.

Enfin, la nouvelle alliance, non seulement a les promesses de tous les grands privilèges de l'ancienne, mais encore elle en assure l'acquisition qu'elle fait dépendre de la grâce de Dieu, après qu'il a été prouvé qu'ils ne pouvaient être obtenus par obéissance du peuple. « Si vous *obéissez exactement à ma voix*, et si vous *gardez* mon alliance, vous serez aussi *d'entre tous les peuples mon plus précieux joyau* ; quoique toute la terre m'appartienne ; et vous me serez un *royaume de sacrificateurs et une nation sainte*. » Telle était la teneur de l'ancienne alliance ; ses promesses étaient conditionnelles et dépendantes de l'obéissance du peuple. Mais « la meilleure alliance constituée sur de meilleures promesses », s'exprime ainsi : « Voici l'alliance que *je traiterai avec eux* après ces jours-là, dit le Seigneur : *en mettant* mes lois dans leur cœur, *je les écrirai* aussi dans leurs entendements. » Ici tout est fait par Dieu lui-même ; c'est pourquoi les promesses suivent nécessairement : les croyants deviennent un royaume de sacrificateurs et une nation sainte. Et aux promesses ci-dessus est ajoutée celle-ci : « Je ne me souviendrai plus de leurs péchés et de leurs iniquités. » Ainsi donc nous avons le témoignage du Saint Esprit à l'appui de cette vérité, que, par une seule offrande, Jésus a consommé à perpétuité ceux qui sont sanctifiés, parce que où il y a rémission des péchés, il n'y a plus d'offrande au sujet du péché.

Et quels admirables effets découlent pour nous de la reconnaissance du sacrifice unique et parfait de Christ ; la dignité de la personne du Sauveur donnant à ce sacrifice son immense valeur. Notre position bénie est celle d'une maison spirituelle, d'une sacrificature royale, d'une nation sainte, d'un peuple acquis, qui a le privilège, à l'exclusion de tous autres, d'être le peuple rendant culte à Dieu sur la terre. La place où nous a mis Dieu par sa propre volonté, Christ par son œuvre et le Saint Esprit par son témoignage distinct, est celle *d'adorateurs une fois et pour toujours purifiés* : sans aucune conscience de péchés ! capables de nous approcher du vrai Dieu qui peut sonder nos cœurs, sans que nous ayons la moindre crainte que quelque coulpe soit encore trouvée en nous ou qu'il y ait quelque imputation de péché qui n'ait pas été entièrement expiée. « Oh ! que bienheureux est celui de qui la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert ! Oh ! que bienheureux est l'homme à qui l'Éternel n'impute point son iniquité, et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude ! »

Un Israélite, s'approchant de Dieu selon la loi, pouvait-il être sans fraude devant Lui ? Je ne décide pas ; mais si nous avons le moindre soupçon, que Dieu voyait en lui un péché plus profond que celui que son offrande pouvait expier, ou qu'il pouvait avoir négligé quelque ordonnance prescrite, cela ferait de lui tout ce qu'on voudrait ex-

cepté un homme sans fraude. Assurément, celui qui venait à Dieu par la foi, non pas dans le lieu fixé pour cela, mais sous un figuier, pouvait être trouvé, dans une sainte confiance avec Dieu – un véritable Israélite en qui il n'y avait point de fraude. Tel était Nathanaël, qui, sous l'enseignement divin, reconnut immédiatement Jésus comme Fils de Dieu et Roi d'Israël. Sans doute il est un type des Israélites qui, sous la nouvelle alliance, devaient bientôt prendre la place la plus rapprochée de Dieu, comme un royaume de Sacrificateurs et une nation sainte, par leur reconnaissance de Jésus comme le Fils – le Sacrifice et le Sacrificateur.

Celui qui rend culte, étant une fois purifié, est un adorateur sans fraude. Que cela soit bien reconnu, c'est notre portion *actuellement*, comme ce sera notre portion dans la gloire. – Amen.

Pleine liberté pour entrer dans le sanctuaire – Hébreux 10:19

Dans un précédent article sur le Culte, nous avons montré que tous ceux qui croient en Jésus sont, par la volonté de Dieu, et au moyen de l'offrande du corps de Jésus, faite une fois pour toutes, constitués des adorateurs perpétuels. Nous devons maintenant rechercher quelle est la sphère de leur culte.

En Israël, sous la loi – le souverain sacrificateur étant plus rapproché de Dieu que les sacrificateurs ; ceux-ci étant plus rapprochés que les Lévites, et les Lévites plus que le peuple – la sphère du culte était le tabernacle sur la terre. Mais actuellement, toute cette proximité relative de Dieu a pris fin, et de plus les adorateurs, une fois purifiés, sont introduits dans « le sanctuaire et le vrai tabernacle, que le Seigneur a dressé et non pas un homme », parce que c'est là que Jésus officie maintenant : « Nous avons un tel souverain sacrificateur, qui s'est assis à la droite du trône de la Majesté dans les Cieux, officier du sanctuaire et du vrai tabernacle, que le Seigneur a dressé et non pas un homme. » Hébr. 8:1-2.

En conséquence, ce n'est pas dans le culte du *peuple* sous la loi, mais dans le service des *sacrificateurs* que nous trouvons le patron de notre culte et de sa sphère (Héb. 8:4-5). Nous n'avons proprement point de culte du *peuple* ; tout est sacerdotal. Aussi, dans la sainte cité, la cour extérieure du temple, où le peuple adorait, nous est représentée prophétiquement comme jetée dehors ; – ceux-là seuls étant reconnus de Dieu, qui adorent, comme sacrificateurs, dans le lieu saint ou dans les lieux célestes (Apoc. 11:2). Nous sommes, en effet, un peuple *particulier*, qui est le trésor spécial de Dieu ; et, comme tels, nous avons le privilège de rendre culte, non pas à distance comme le peuple, mais rapprochés comme les sacrificateurs ; non pas dans le parvis extérieur, mais dans le temple même.

Nous savons bien qu'il y a dans l'Église ceux qui enseignent et ceux qui sont enseignés – ceux qui servent et ceux dont ils sont les serviteurs – ceux qui gouvernent et ceux qui obéissent – ceux qui paissent et ceux qui sont l'objet de soins pastoraux ; tout cela est parfaitement vrai, mais n'a absolument rien à faire avec la bénédiction, commune aux uns tout aussi bien qu'aux autres, d'être des sacrificateurs à Dieu : « Il nous a faits rois et *sacrificateurs* à son Dieu et Père » (Apoc. 1:6). « Vous êtes la sacrifice royale » (1 Pierre 2:9). L'Apôtre Paul était un sacrificateur à Dieu, mais il ne l'était pas plus qu'aucun de ceux qu'il salue dans ses épîtres, ou que le fidèle le moins instruit de toute l'Église. Les diversités entre les membres, provenant des dons divers de l'Esprit, doivent être soigneusement distinguées de leur égalité sacerdotale. Notre culte est donc un culte de sacrificateurs, et conséquemment les parvis célestes en sont la sphère.

Le redoutable avertissement donné par l'Apôtre, qui, une fois ou l'autre, a fait trembler toute âme réveillée (Héb. 10:28-29), a pour but de nous tenir en garde contre les fatales conséquences d'un retour à l'ancien ordre de culte, comme s'il devait être le patron de notre culte au lieu d'en être le contraste. Il est vrai qu'il est dit (Héb. 9:23) que le rituel de la loi était les symboles des choses qui sont dans les cieux, mais, indubitablement, c'est par voie de *contraste*, comme les cieux sont opposés à la terre, les choses faites sans main aux choses faites par des mains. Ainsi donc, revenir à l'ordre de culte sous la loi, c'est rejeter l'ordre céleste en lui préférant une copie du terrestre. Cela indique l'apostasie du culte. Et n'est-ce pas là le caractère particulier de l'Église de professants ou de la chrétienté ? Elle a imité l'ancien patron de la loi, au lieu du patron céleste. Elle a fait de nouveau une différence entre des sacrificateurs et un peuple, dans son clergé et ses laïques – distinction inconnue au Nouveau Testament. Ainsi l'Église de professants met ses prêtres ou ses ministres dans une place comparativement plus rapprochée de Dieu, et elle tient le peuple à distance – faisant virtuellement du clergé l'Église, quand il est dit de tout les croyants : « Vous êtes une maison spirituelle. »

Or, qu'est-ce que cela sinon fouler aux pieds le Fils de Dieu ? Comme si, après tout ce qu'il a fait et souffert, nous étions encore à une aussi grande distance qu'auparavant, et comme si, avec son office de souverain sacrificateur, nous avions encore besoin de l'intervention de quelqu'un pour nous approcher de Dieu ! Dieu a jeté dehors la cour extérieure, et il n'a aucun égard au culte qui y est offert ; mais les hommes ont, d'une manière profane, cherché à la sanctifier, et en le faisant ils ont foulé aux pieds le Fils de Dieu. Nous avons déjà rappelé le commandement donné à Moïse de sanctifier le peuple pour aller au-devant de Dieu ; nous avons rappelé aussi que c'est par la volonté de Dieu que nous sommes sanctifiés, au moyen de l'offrande du corps de Jésus Christ, faite une seule fois : mais retourner à l'ancienne forme, c'est, d'après l'Apôtre, estimer *profane* le sang de l'alliance par lequel nous avons été sanctifiés – c'est le considérer comme ce qui nous tiendrait encore dehors, au lieu de voir en lui ce qui nous donne droit d'entrer dans le *Saint des saints*. Et quel outrage pour l'Esprit de la grâce, qui rend témoignage à l'âme de la merveilleuse grâce de Dieu et de Christ, et qui est lui-même, dans l'adorateur une fois purifié, ce qui le rend capable de s'approcher de Dieu dans le culte ; car Dieu est Esprit, et il faut

que ceux qui l'adorent, l'adorent *en Esprit* ! quel outrage pour cet Esprit saint, que de nous replacer en arrière à la distance où la chair doit toujours se tenir devant Dieu. Aussi, de là vient cette solennelle exhortation : Prenez garde qu'après avoir reçu la connaissance de la vérité, relativement à votre position de sacrificateurs et à votre proximité de Dieu – vous ne péchiez *volontairement*. Car rendre culte à Dieu comme nous le trouvons bon, c'est l'essence même de la propre volonté. Dieu ne laisse rien à notre bon plaisir et à notre choix arbitraire, en fait de culte : nous n'avons pas le droit de décider que nous voulons retourner à l'ancienne forme ; Dieu l'a mise de côté, et y revenir, c'est nous exposer au jugement. En effet, il ne peut rester pour les adorateurs extérieurs qu'une attente terrible de jugement et l'ardeur d'un feu qui doit dévorer les adversaires. Il ne reste plus de sacrifice pour le péché qui puisse vous rapprocher de Dieu ou vous rendre agréable à Dieu. Ce c'est pas là ce que Jésus se dispose à offrir, car il l'a fait une fois pour toutes ; il attend désormais que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds.

Mais même le service des sacrificateurs dans le lieu saint, quelque rapproché qu'il fût, n'est qu'en partie le modèle du service actuel des saints. Car maintenant toute proximité relative est abolie, et c'est la sphère du ministère du souverain sacrificateur lui-même que nous devons prendre, pour compléter l'idée de notre position sous l'évangile.

Pendant que le premier tabernacle était debout, le chemin du sanctuaire n'était pas encore manifesté, ou exposé à tous les yeux : « Le Saint Esprit montrant ceci, c'est que le chemin du sanctuaire n'était pas encore manifesté, pendant que le premier tabernacle était encore debout ; c'était là une parabole pour le temps présent » (Héb. 9:8). Les sacrificateurs, quoique pouvant toujours entrer dans le lieu saint, n'avaient pas le droit d'aller plus loin. Le voile magnifique cachait à leurs regards le lieu très saint. Ce voile de bleu, de pourpre et d'écarlate, et de fin lin retors, fait d'ouvrage exquis, semé de chérubins, ce voile, étalé sous leurs yeux, pouvait bien, il est vrai, leur parler des gloires cachées derrière lui ; mais l'encensoir d'or, l'arche de l'alliance, couverte d'or de tous côtés, dans laquelle était l'urne d'or, contenant la manne, et la verge d'Aaron qui avait fleuri, et les tables de pierre de l'alliance, toutes ces choses étaient dérobées à la vue des sacrificateurs. Ils n'avaient pas accès à la présence immédiate de Celui qui habitait entre les chérubins sur le propitiatoire. Ce lieu n'était accessible qu'au seul souverain sacrificateur, et seulement une fois par année ; et alors même non sans du sang, qu'il offrait pour lui-même et pour les erreurs du peuple. Remarquez donc que le souverain sacrificateur ne pouvait pas entrer dans le lieu très saint en tout temps, comme les sacrificateurs pouvaient le faire dans le lieu saint ; et qu'il ne pouvait pas y entrer comme un *adorateur une fois purifié* ; car ce qu'il devait faire, avant d'y pénétrer, était la preuve évidente que le péché, en lui, n'avait pas été ôté pour toujours.

Mais maintenant tout est manifesté. Par le sang de Jésus, le chemin du Saint des saints est ouvert. Avec quelle force cela fut indiqué par le voile du temple, qui se déchira en deux, lorsque Jésus était suspendu à la croix. Oui, Jésus lui-même est le chemin, le chemin vivant. S'il y a un voile, Il est ce voile – non pour nous cacher quelque chose de Dieu, mais pour exposer à notre vue tout ce qui peut être connu de Dieu. Or ici, ceux qui rendent culte, une fois purifiés, ont toujours la liberté d'entrer.

« Ayant donc, frères. » En invitant les autres à s'approcher, l'Apôtre ne prend pas la position de quelqu'un qui serait dans une plus grande proximité de Dieu, comme s'il eût été le sacrificateur et eux le peuple ; lui, dans l'intérieur, et eux, en dehors ; mais il se met lui-même dans la même classe que ceux auxquels il s'adresse, les appelant frères, et s'exprimant ainsi : « Approchons-nous ; » – « retenons ; » – « prenons garde. » Quelle différence entre cela et l'ancien ordre de culte ! Moïse seul devait approcher, les autres devaient adorer de loin : maintenant, nous sommes tous également près, nous avons tous une égale liberté d'accès dans le lieu très saint.

Qu'y a-t-il que le sang de Jésus ait laissé imparfait ! Dans ce *sang répandu* nous avons la rémission de nos péchés. Par l'*aspersion* de ce sang, nous sommes déclarés nets comme des lépreux guéris, et sanctifiés comme adorateurs. Et en *étant porté* dans le Saint des saints par Jésus lui-même, ce sang nous donne un libre accès dans le ciel. Là il est toujours sur le propitiatoire et devant le propitiatoire ; car c'est au moyen de ce sang que Christ est entré dans le sanctuaire, ayant trouvé un rachat éternel. Son entrée n'est pas une solennité annuelle, ni qui doive être toujours répétée. Le sang de l'offrande pour le péché était dans le grand jour des expiations, apporté par Aaron au dedans du voile, afin de faire « expiation pour le sanctuaire, à cause *des souillures des enfants d'Israël et de leurs fautes, selon tous leurs péchés* » (Lév. 16:16). C'est ce qui, actuellement, a été fait une fois et pour toujours. L'expiation pour les lieux saints est à *perpétuité* ; ils sont purifiés une fois et pour toujours tout aussi bien que l'adorateur lui-même. Oui, l'adorateur qui s'en approche n'a plus lieu de craindre d'y porter sa souillure, puisque le sang de Christ, qui purifie de tout péché, est là pour toujours devant Dieu. D'où vient que nous sommes souvent si éloignés de Dieu dans nos cœurs ? N'est-ce pas parce que nous avons si peu le sentiment de l'efficacité réelle du sang qui est *au dedans du voile*, comme la provision miséricordieuse de Dieu lui-même pour notre sainte, continuelle et libre communion avec lui ? « Ayant donc, frères, pleine liberté pour entrer dans le sanctuaire par le sang de Jésus. »

Mais considérez par quelle voie nous nous approchons. Au mont Sinaï tout était éloignement. « Tu mettras des bornes pour le peuple tout à l'entour, et tu diras : Donnez-vous garde de monter sur la montagne et de toucher aucune de ses extrémités. *Quiconque touchera la montagne, sera puni de mort* (Ex. 19:12). Cette distance fut toujours le caractère du culte sous la loi : il y avait partout des barrières, que l'on ne pouvait franchir sous peine de mort. Aaron lui-même ne pouvait dépasser les barrières du voile en tout temps « de peur qu'il ne mourût. » L'Israélite, adorateur extérieur, ne pouvait dépasser les limites de la tapisserie suspendue à la porte du taber-

nacle, « de peur qu'il ne mourût. » Sous la loi, voir Dieu et vivre était une chose impossible. Mais aujourd'hui Jésus est le chemin, le chemin vivant, qui conduit en la présence de Dieu. Voir Jésus, c'est voir Dieu et vivre. Il n'est pas une barrière entre nous et Dieu, mais le chemin qui mène à Dieu. Grâce à Jésus, il n'y a plus de distance, il n'y a plus de barrières. Un Israélite contemplant de dehors la belle tapisserie, et désirait peut-être de la soulever pour entrer, mais s'il l'eût osé, la mort eut été aussitôt son partage ; – eh bien ! qu'il regarde à Jésus qui dit : « Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera *sauvé*. » Oui, la mort de Jésus est devenue pour nous le chemin vivant du lieu très saint. Mais, après s'être avancé derrière la tapisserie de la porte, le voile était là qui empêchait à l'Israélite d'aller plus loin, eh bien ! qu'il regarde encore à Jésus : le voile, dit l'Apôtre, c'est sa chair. Le même Dieu, à qui nous avons affaire, nous est ainsi présenté comme plein de grâce et de vérité. Et si l'Israélite apercevait le voile déchiré, qu'il regarde de nouveau à Jésus et à Jésus crucifié, et la sainteté de Dieu l'invite à avancer au lieu de lui interdire l'entrée. Quelles paroles bénies pour l'adorateur une fois purifié : « Chemin nouveau et vivant qu'il nous a ouvert au travers du voile, c'est-à-dire de sa chair. »

Et de plus, non seulement l'œuvre et le caractère de Jésus inspirent toute confiance, mais il est lui-même le souverain sacrificateur sur la maison de Dieu. Son ministère n'est jamais un seul instant interrompu. Il est dans le Saint des saints précisément à cause de l'expiation faite et pour le peuple et pour le sanctuaire : c'est pourquoi le temps actuel est pour nous, continuellement, un temps de culte. Combien la certitude de ces vérités est nécessaire pour nous donner la hardiesse d'entrer dans le sanctuaire. Le souverain sacrificateur n'a plus à entrer dans la maison ; il y est continuellement ; il y a pris une place qu'Aaron ne pouvait jamais prendre dans le tabernacle : Il est sur la maison, qui est sa maison ; il en est le maître ; il ouvre et personne ne ferme.

Il est, à la lettre, un grand sacrificateur sur la maison de Dieu, ou « un grand souverain sacrificateur », comme il est appelé au chapitre 4, verset 14. Les adorateurs eux-mêmes entrent maintenant dans le lieu où le souverain sacrificateur avait, seul, le privilège d'entrer ; ils le font en prenant eux-mêmes, à cet égard, la position de souverains sacrificateurs, et non pas seulement celle de sacrificateurs entrant dans le lieu saint. Aussi ils ont besoin d'un grand Sacrificateur, de Celui qui est sur la maison, c'est-à-dire sur eux (Héb. 3:6). C'est ce qu'il ne faut pas oublier. Nous ne sommes pas sacrificateurs de droit, nous ne sommes pas non plus des gens de la maison de droit – tout dépend du grand Sacrificateur : et notre entrée dans le Saint des saints, maintenant par la foi et bientôt en réalité, est ce qui nous manifeste combien nous sommes débiteurs à sa grâce.

Puissions-nous, en effet, *par* ces méditations, trouver une nouvelle efficace dans le sang de Jésus ; et apprendre quel doit en être le prix devant Dieu, puisqu'il peut nous donner la liberté d'entrer dans le lieu très saint !

Et maintenant arrêtons-nous pour considérer ce qui a été fait pour nous – ce qui a été fait pour tout homme dont les yeux ont été détournés des choses visibles, au milieu desquelles il se trouve, pour contempler Jésus aujourd'hui caché dans le ciel à la vue du monde, mais révélé à la foi comme assis à la droite du trône de la Majesté dans les Cieux.

Ceux qui rendent culte ont été, une fois et pour toujours, purifiés par son sacrifice offert une seule fois. Par la volonté de Dieu, ils ont été sanctifiés, au moyen de l'offrande du corps de Jésus Christ faite une seule fois. Un chemin vivant leur a été ouvert, par le sang de Jésus, pour les amener dans le Saint des saints. Le lieu de culte leur est préparé, par le sang, pour qu'ils y adorent, tout comme eux, par le même sang, sont préparés pour y adorer. Le grand Sacrificateur est constamment dans ce lieu de culte ; aucun ministère ne manque : Il est le ministre du sanctuaire et du vrai tabernacle, que le Seigneur a dressé et non pas un homme. En même temps, Il est *sur* la maison, dont les portes sont toujours ouvertes et l'entrée toujours libre – tout est prêt sans que nous y soyons pour rien. Que nous reste-t-il donc sinon d'user de nos grands privilèges, et d'écouter cette parole : « Approchons-nous ! » C'est là, si le Seigneur le permet, ce qui fera le sujet du traité suivant.

Mais n'est-ce pas un motif de profonde humiliation pour les Chrétiens qui reconnaissent, sans aucun doute, la valeur du sang de Jésus pour la rémission des péchés, mais qui n'ont aucun égard au prix de ce sang, en tant qu'il a purifié le lieu de culte pour ceux dont les péchés sont pardonnés ? Le sang du sacrifice enseignait deux choses à l'Israélite : « C'est par du sang que presque *toutes choses* sont purifiées selon la loi ; et sans *effusion de sang*, il n'y a pas de rémission. » Il est bien des âmes qui savent combien le sang est précieux dans ce dernier sens, et qui n'en ont jamais considéré le prix quant au premier. Il est bien des Chrétiens qui s'alarmeraient avec raison de tout ce qui donnerait lieu de supposer qu'il reste encore quelque chose à faire par Jésus pour leur justification, et qui ne se font pas le moindre scrupule d'annuler une partie, des plus importantes, de l'œuvre de Jésus, celle qui concerne le culte, par le rituel auquel ils s'assujettissent. La vérité *prêchée* réjouit leur âme et leur procure peut-être un heureux affranchissement – ils se soumettent à la liturgie comme à une affaire de convenance, et, dans plusieurs cas, ils ne la supportent qu'à cause du sermon. Mais quelle effrayante dégradation du culte ! Quel mépris du sang de Jésus porté dans le Saint des saints ! Quel oubli de notre position sacerdotale, en tant que adorateurs une fois purifiés pour les parvis célestes eux-mêmes !

Que le Seigneur pardonne à ses saints d'avoir ainsi outragé sa grâce par le mode et le caractère de leur culte, et qu'Il les amène, par son Esprit, dans le seul lieu du culte agréable à Dieu – dans le Saint des saints !

S'approcher de Dieu – Hébreux 10:22

C'est une grande bénédiction que de pouvoir dire à un pauvre pécheur dont la conscience est réveillée, qu'en Jésus il trouvera tout ce qui lui est nécessaire pour la rémission de ses péchés, pour sa justification et pour son

salut éternel. Et ce n'est pas une moins grande bénédiction que de pouvoir dire à ceux qui sont venus à Jésus, que tout est accompli, pour qu'ils puissent rendre culte dans le Saint des saints ; que tout y est ordonné par Jésus, pour qu'ils puissent y entrer, et que lui-même a consacré le chemin par lequel ils s'approchent.

Le temps viendra où « plusieurs peuples iront et diront : Venez, et montons à la *montagne* de l'Éternel, à la *maison* du Dieu de Jacob, et il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers, car la loi sortira de Sion, et la parole de l'Éternel sortira de Jérusalem. » (És. 2:3). Mais maintenant, c'est le temps pour les croyants de s'exciter les uns les autres à entrer dans le lieu très saint, c'est-à-dire, dans le ciel même, parce que Jésus est là, et que son sang est là. « Venez, disent-ils, approchons-nous avec un cœur vrai. »

Sous la loi, une grande portion du ministère des sacrificateurs s'accomplissait en dehors du tabernacle, et par conséquent à la vue de l'adorateur. Si celui-ci offrait un holocauste, il devait l'amener à l'entrée du tabernacle d'assignation, où l'animal était égorgé ; puis les sacrificateurs en répandaient, devant lui, le sang tout autour sur l'autel qui était à l'entrée du tabernacle d'assignation. Cette partie de l'œuvre du sacrificateur était visible pour les adorateurs extérieurs. Mais celui qui pouvait approcher jusque-là n'était jamais satisfait quant à sa conscience. Il venait, il est vrai, jusqu'à ces sacrifices, il les voyait offrir, mais ils étaient complètement inefficaces pour purifier sa conscience. « Car il est impossible que le sang des taureaux et des boucs ôte les péchés. » Mais maintenant toute cette œuvre extérieure a été une fois et pour toujours accomplie, le ministère du sacrificateur est tout intérieur et invisible ; aussi n'est-il connu qu'à la foi, par la révélation de Dieu.

Mettons-nous à la place d'un adorateur hébreu, auquel la grâce de Dieu avait appris à connaître Jésus, comme le seul sacrifice pour le péché, et comme le souverain sacrificateur, toujours vivant dans le Saint des saints. Quels combats devaient s'élever souvent dans son esprit, lorsqu'il s'approchait de Dieu, parce qu'il n'avait point de sacrifice à offrir, rien de visible, sur lequel il pût s'appuyer, aucune victime sur la tête de laquelle il pût poser ses mains. Quel dévouement il devait avoir pour Jésus pour pouvoir s'approcher, et considérer tout ce à quoi il avait été précédemment habitué, comme remplacé par Jésus, en sorte que tout ce qu'il avait vu autrefois ne pouvait être discerné maintenant que par la foi, comme accompli en Christ ! Et ne sommes-nous pas souvent infidèles à Jésus à cet égard ? Ne nous laissons-nous pas aller souvent à penser qu'il reste encore quelque chose à faire, soit par nous, soit par lui, afin de nous rapprocher ? Ne nous laissons-nous pas ainsi souvent préoccuper des détails du culte, plutôt que de Jésus qui en est la substance ? Ne lui sommes-nous pas souvent infidèles, en doutant du droit que nous avons de nous approcher, parce que nous trouvons de l'éloignement dans nos cœurs, comme si c'était l'ardeur de nos affections, au lieu du sang de Jésus, qui nous approchait ?

Mais, ô mes bien-aimés, combien l'Église a été infidèle à Jésus ! Combien d'adorateurs, qui sont encore souvent comme accablés par un fastidieux rituel, et auxquels il n'a jamais été donné de connaître qu'ils ont été une fois et pour toujours purifiés, ni que tout est préparé pour qu'ils puissent entrer dans le sanctuaire ! Ils sont ramenés à ce qui est visible, et doivent supporter tout au long la routine du service, n'allant jamais plus loin que la porte du tabernacle ! Ils sont tenus à la distance des Juifs éloignés, au lieu d'occuper la place de sacrificateurs sanctifiés pour les ministères et le culte célestes !

Et ne nous arrive-t-il pas souvent de voir des âmes en grand nombre amenées à mettre l'acte du culte à la place de Jésus ? Assurément, ce n'est *pas* là s'approcher avec un cœur vrai. Si vous nourrissez quelque doute sur la pleine suffisance de son sacrifice, ou sur la parfaite efficace de sa sacrificature, ou sur sa sympathie et ses tendres compassions, vous ne vous approchez pas avec un *cœur vrai*. Si nous nous retirons à distance après tout ce que Jésus a fait, sommes-nous sincères à son égard ?

Mais c'est une trahison positive envers Lui que d'ériger une classe d'hommes en individus plus rapprochés de Dieu que les autres, les mettant virtuellement *dedans* et mettant virtuellement les autres *dehors*. S'appuyer sur des prêtres, un clergé ou des ministres du culte, comme s'ils étaient nécessaires *pour le culte*, c'est décidément nier l'efficacité de la personne et de l'œuvre de Christ. Cela vient de ce qu'on s'est éloigné de la vérité quant à la justification du pécheur devant Dieu, par le seul sacrifice de Christ. Un culte à distance est la conséquence nécessaire d'une imparfaite justification. Si l'on n'admet pas en plein la justification du pécheur devant Dieu par le sang de Jésus, beaucoup moins admettra-t-on la liberté d'entrer dans le lieu très saint pour le culte, et grâce au même sang, comme le privilège commun de tous les saints. Mais là même où la vérité quant à la justification a été recouvrée et prêchée, nous voyons encore des formes et un rituel de culte tout à fait subversifs de la vérité. L'accès, proclamé dans l'évangile prêché, n'est point permis à ceux qui ont cru à cette prédication. Ainsi les saints sont, de fait, tenus à distance ; ainsi ils sont appris à se défier de Jésus ! Mais supposons que toutes les églises d'un pays soient soudain fermées, que tous les ministres de l'évangile soient soudain jetés en prison, n'est-il pas vrai que l'affection sincère pour Jésus pousserait aussitôt ses saints à se réunir pour rendre culte, par la foi, dans le Saint des saints – sachant bien que là le ministère du Grand Souverain Sacrificateur ne peut jamais, un seul instant, être suspendu ? « Approchons-nous avec un cœur vrai, dans une pleine assurance de foi ! »

Quant à ces mots, « une pleine assurance de foi », elle n'emporte nullement l'idée d'une certaine mesure de foi à laquelle il faut parvenir. Il ne s'agit pas ici de la mesure de la foi, il s'agit qu'elle porte sur son véritable objet. La foi peut être encore des plus faibles, mais, si faible qu'elle soit, qu'elle embrasse pleinement son propre et véritable objet.

Nous trouvons ailleurs, dans le Nouveau Testament, des expressions toutes semblables. Il est dit d'Abraham : « Il ne forma point de doute sur la promesse de Dieu par incrédulité, mais il fut fortifié dans la foi, donnant gloire à Dieu, et *pleinement persuadé* que, ce qu'il a promis, il est puissant aussi pour l'accomplir » (Rom. 4:20-21). Et encore : « Que chacun soit *pleinement persuadé* dans son entendement » (Rom. 14:5). Dès l'instant que l'âme a saisi Jésus elle est délivrée d'elle-même, et doit être pleinement persuadée que tout ce qu'il lui faut lui est offert dans l'objet que la foi lui propose, c'est-à-dire dans Jésus. Cet œil simple sur Jésus, voilà ce dont nous avons besoin dans le culte. Les choses mêmes que, dans sa sagesse, l'homme regardait comme des moyens propres à aider à la dévotion, sont réellement de grands obstacles à la dévotion. Il n'est, pour ainsi dire, pas un sens que les hommes ne cherchent à satisfaire dans les détails de leur culte. Or ici le but essentiel de l'Apôtre est précisément de détourner les adorateurs des choses qui tombent sous les sens, et auxquelles ils avaient été accoutumés, afin de concentrer leur âme sur un seul objet, dans lequel elle devait trouver tout ce dont elle avait besoin.

Impossible que nous regardions à notre titre pour rendre culte à Dieu sans voir notre salut. De quelle manière bénie Dieu a lié ces choses l'une à l'autre, et quelle perversité chez l'homme qui les sépare, soit en appelant indifféremment croyants et incrédules à rendre culte, soit en imposant aux fidèles une forme qui annule ou nie le sentiment d'une parfaite justification. Tout ce qu'il nous faut pour parvenir à un culte plus heureux et plus saint, c'est une foi plus simple en Jésus. Sommes-nous pleinement persuadés que tout ce qu'il fallait faire pour nous préparer une place où nous pussions nous rencontrer avec Dieu, Jésus l'a fait – alors approchons-nous.

Et avec quelle confiance et quelle sainte liberté nous pouvons le faire – « ayant des cœurs arrosés et purifiée d'une mauvaise conscience. » Le lépreux, pour être nettoyé, afin d'être mis de nouveau en état de participer au privilège du culte, devait recevoir l'aspersion du sang (Lév. 14:7). L'Israélite, qui avait touché quelque chose qui le rendait souillé, devait recevoir l'aspersion de l'eau de purification (Nomb. 19) ; mais elle ne sanctifiait que quant à la pureté de la chair (Héb. 9:13). Lors de la consécration des sacrificateurs, le sang était mis sur le mol de leur oreille droite, sur le pouce de leur main droite et sur le gros orteil de leur pied droit, afin qu'ils pussent s'approcher et faire le service devant Dieu (Ex. 29). Qu'est-ce que tout cela en comparaison d'un cœur purifié d'une mauvaise conscience par l'aspersion du sang de Jésus ? Ce n'est plus ici une purification de la chair, mais une purification du cœur par la foi. La chair purifiée pour le culte pouvait exister en même temps qu'une mauvaise conscience, mais cela ne peut pas avoir lieu avec un cœur purifié. Il n'y a que ce qui ne tombe pas sous les yeux, savoir l'efficace purifiante du sang de Jésus, qui puisse parfaitement conserver une bonne conscience.

Avant de pouvoir revêtir les saints vêtements de lin, Aaron devait laver sa chair avec de l'eau (Lév. 16:4) ; il en est encore ainsi maintenant : « le corps lavé d'eau pure. » Nous ne pouvons revêtir nos robes blanches qu'autant que nous connaissons réellement ce qu'est la communion avec la mort de Jésus. Il faut dépouiller le vieil homme avant de pouvoir revêtir l'homme nouveau. Et cela a été fait pour nous une fois pour toutes, dans la mort et dans la résurrection du Seigneur Jésus. Cependant combien n'est-il pas important pour nous, lorsque nous nous approchons du saint lieu de notre culte, ou du Saint des saints, de nous rappeler habituellement que nous sommes morts, et que nous vivons en Jésus ! Nous avons affaire avec le Dieu vivant – lequel est aussi un feu consumant. Tout ce qui est contraire à la vie a été mis de côté par la mort de Jésus. « Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » Et ce n'est que, comme vivants de morts que nous étions, que nous pouvons nous approcher de lui.

« Retenons la profession de l'espérance sans varier. » Ceci se rapporte à ce qui est dit dans le chapitre sixième : « afin que nous ayons une puissante consolation, nous qui avons eu notre refuge à saisir l'espérance qui nous est proposée, et que nous tenons comme une ancre de l'âme, ancre sûre, ferme, et qui pénètre au dedans du voile. » Notre espérance est d'être là, le lieu très saint étant la place qui nous appartient en tant que sacrificateurs à Dieu ; mais, par la foi, nous y adorons actuellement en esprit.

Il est, sans doute, difficile de retenir une profession, qui est en contradiction avec tout ce que nous pouvons voir en nous et autour de nous. Jésus fit, devant Ponce Pilate, « la belle confession », qu'il était Roi, sans avoir en lui ou autour de lui aucune marque de royauté. Sa confession semblait démentie par son apparence. Timothée avait fait une « belle confession en présence de beaucoup de témoins » (1 Tim. 6:12), et il avait besoin qu'on le lui rappelât. Il en est ainsi de nous ; car nous sommes constamment enclins à oublier que c'est en espérance que nous sommes ce que nous sommes. Impossible à nous de démontrer à d'autre, d'une manière satisfaisante, que nous sommes ce que nous professons être.

Nous pouvons bien donner de bonnes raisons de l'espérance qui est en nous, parce que le précurseur est déjà entré *pour nous* au dedans du voile ; mais nous ne pouvons répondre, par des preuves, aux prétentions inquiètes de nos esprits ou des esprits d'autrui. Non, et que Dieu en soit béni ! il a fait reposer notre espérance sur un fondement plus sûr que toutes les preuves que nous pourrions présenter, savoir sur le fondement de son immutabilité et de sa fidélité – « car Celui qui a promis est fidèle. »

Le terme rendu par « retenons » est fort énergique ; il revient à ceci : « Saisissons et tenons avec force. » Et pourquoi cela ? Parce que, s'il est quelque chose que Satan cherche, par tous les moyens, à nous arracher, c'est notre espérance. Et n'est-ce pas ce qu'il n'a que trop bien réussi à faire dans l'Eglise en général, en induisant tant de Chrétiens à prendre pour leur espérance ce qui, dans le fait, est le fondement de leur espérance, c'est-à-dire leur justification ? La justice actuelle du croyant est le principe de son espérance. Le Saint des saints n'est ouvert qu'à ceux qui ont été une fois et pour toujours purifiés. Si notre espérance n'a pas sa source dans ce qui est au

dedans du voile, comment pourrait-elle être ferme ? À l'exception de cela, tout doit être ébranlé. Si donc nous ne connaissons pas une justice accomplie, qui nous met en état d'entrer dans le sanctuaire, la paix de nos âmes doit nécessairement être chancelante.

Un Israélite pouvait approcher de la porte du tabernacle avec un sacrifice à offrir ; mais ce sacrifice *devait encore* être déclaré acceptable et être accepté ; tandis que c'était à cause d'un sacrifice déjà offert et accepté que le souverain sacrificateur entrait dans le lieu très saint. Il en est de même du droit que nous avons d'entrer au dedans du voile – le seul sacrifice de Jésus nous a donné pour toujours la liberté d'y entrer. Quelle ruse Satan déploie dans ses machinations contre la vérité ! Quand il n'a plus pu tenir cachée la doctrine de la justification par la foi, il s'est efforcé de la dépouiller de sa réelle efficacité, chez ceux qui l'avaient reçue, en cherchant à la leur faire regarder comme *l'objet de l'espérance*, et non pas comme *la portion actuellement POSSÉDÉE par tous ceux qui sont venus à Jésus*. Ainsi, en fait, la paix de l'évangile est inconnue, quoique l'évangile soit peut-être fidèlement annoncé. Et quand on fait consister l'espérance en *la justification par la foi*, cela conduit toujours à un culte à distance. Combien n'est-il pas de vrais croyants chez ; lesquels la paix de l'évangile est interrompue par les actes mêmes de leur culte !

C'est pourquoi, frères bien-aimés, saisissons et retenons fermement cette confession comme notre plus précieux trésor. *Étant actuellement justifiés par la foi, notre espérance n'est rien moins que le Saint des saints, et c'est là que nous adorons déjà maintenant en esprit*. Notre espérance est indépendante de nous-mêmes – elle est liée à la fidélité immuable de Dieu – elle est assurée par le sang de Jésus, et elle est déjà rendue ferme au dedans du voile ; car Jésus y est, et y est *pour nous*. Tenez-vous en garde contre la fausse humilité, qui n'est qu'un manteau mis sur l'incrédulité et la confiance en soi-même. Si vous regardez à vous-mêmes, vous êtes sans espérance ; il n'y a rien devant vous qu'une attente terrible de jugement. Regardez donc à Jésus, et connaissez votre espérance. Où est-il ? Dans le Saint des saints, comme le *précurseur* ! Que cette pensée dissipe toutes les incertitudes, réponde à tous les doutes et à toutes les difficultés. En dépit de toutes les apparences, retenons fermement la profession de l'espérance sans varier.

« Et prenons garde les uns aux autres, pour nous exciter à l'amour et aux bonnes œuvres. » Ici le Saint Esprit nous rappelle que *nous* avons aussi une œuvre de sacrificateurs à accomplir. Dans les cas de lèpre, le sacrificateur devait prendre garde ou examiner – et nous, comme sacrificateurs, nous avons aussi à prendre garde les uns aux autres, non pas pour examiner si nous sommes purifiés ou non, car le Grand Souverain Sacrificateur lui-même a prononcé à notre égard et avec autorité cette déclaration : « vous êtes déjà nets ; » mais nous devons prendre garde les uns aux autres pour nous exciter à l'amour et aux bonnes œuvres. L'expression est bien remarquable : « prenons garde *les uns aux autres*. » Un seul, savoir le Seigneur lui-même, occupe, de droit, la place de Sacrificateur pour l'Église ; aussi nous devons *prendre garde les uns aux autres*. Mais comme cet exercice de nos fonctions sacerdotales, communes et réciproques, est complètement annulé, partout où l'on rétablit un ordre de sacrificature, dominant sur les chrétiens ! Qu'est-ce que le Confessionnal ? Qu'est-ce que l'Absolution et choses semblables ? – sinon le sacrificateur déclarant de nouveau le lépreux purifié. Et comme ces abus, et tous les abus analogues, doivent être efficaces pour nous détourner et nous empêcher de prendre garde les uns aux autres ! Nous ne pouvons remplir ce devoir qu'autant que nous nous tenons nous-mêmes dans la grâce, et que nous reconnaissons que nos frères sont dans la même grâce et dans la même proximité de Dieu que nous. C'est comme étant ensemble dans le lieu très saint que nous devons prendre garde les uns aux autres. C'est en nous voyant là que nous devons nous aider mutuellement à découvrir tout ce qui est incompatible avec notre position élevée et bénie. Là point de place pour la rivalité – tous sont sacrificateurs ; mais abondamment place pour l'amour ; et la mesure de notre amour mutuel doit être l'amour qui nous a introduits là où nous sommes. Quant aux bonnes œuvres, elles doivent aussi être jugées d'après la même règle. Nulle règle inférieure au sanctuaire lui-même ne peut maintenant être prise pour déterminer ce qui est une bonne œuvre. Cela seul qui convient au Saint des saints, peut convenir à ceux qui sont sanctifiés pour y adorer. Ce n'est pas du tout à ce que les hommes appellent bonnes œuvres, mais à ce que Dieu estime tel, que nous devons nous exciter les uns les autres. Le parfum de grand prix répandu sur les pieds de Jésus n'est qu'une vaine prodigalité et une extravagance aux yeux des anciens ou des modernes utilitaires, mais aux yeux de Jésus c'était une bonne œuvre. Les deux pites de la veuve lui sont plus précieuses que les splendides offrandes du riche. Qu'il est rare que ce que les hommes jugent bon soit réellement tel devant Dieu ; et comme ce que Dieu estime précieux est constamment méprisé parmi les hommes ! C'est pourquoi Christ fut le méprisé et le rejeté des hommes ; c'est pourquoi aussi les œuvres réellement chrétiennes sont toujours exposées au même mépris. Combien n'est-il donc pas nécessaire pour nous de nous tenir en esprit dans le Saint des saints, pour y faire l'épreuve de ce qu'est la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite.

En outre, non seulement il est ici question de cette constante excitation à l'amour et aux bonnes œuvres, mais de plus il est ajouté : « n'abandonnant pas notre réunion (proprement : le rassemblement de nous-mêmes), comme c'est la coutume de quelques-uns. »

Quand les Israélites furent entrés en Canaan, ils ne devaient pas offrir leurs sacrifices ou adorer où ils voulaient, mais seulement au lieu que l'Éternel aurait choisi pour y mettre son nom. Jérusalem devint le lieu où montaient les tribus. Mettez-vous à la place d'un Hébreu croyant, dans un jour de fête solennelle à Jérusalem ; à la place, par exemple, de l'un des trois mille convertis par la première prédication de Pierre. Des multitudes de Juifs, venant de tous les pays qui sont sous le ciel, sont assemblées autour de lui. Jérusalem est remplie d'adorateurs, pendant que lui doit se tenir à part de tout ce qui les attire. Quels combats dans son âme pour pouvoir se

décider à se tenir éloigné de la foule dévote ! En le faisant, ne s'exposait-il pas à paraître un ennemi de son pays et du temple ? Pensez, en outre, au contraste, dont son esprit devait être frappé, entre la chambre haute ou tel autre bien modeste local et le magnifique temple. Ne fallait-il pas qu'il eut une foi bien simple en Jésus, pour aller se réunir, afin de rompre le pain et de rendre culte, avec un certain nombre de personnes aussi obscures que lui, sans sacrificateur visible pour diriger ce culte, sans sacrifice, sans parfum, sans autel, sans cuve d'airain ? La multitude, observant la fête solennelle, n'était-elle pas là pour accuser, en quelque sorte, le culte auquel il s'était joint de n'être pas un culte du tout ? Assurément il y a une grande force dans ces paroles : « *n'abandonnant pas notre réunion, comme c'est la coutume de quelques-uns.* »

Oui, quelques-uns, même parmi ceux qui croyaient en Jésus, hésitaient à reconnaître comme un culte ce qui était sans formes extérieures. Il en coûte beaucoup à recevoir Jésus comme tout et, par conséquent, à laisser toutes les ombres. La réunion d'eux ensemble était le grand témoignage contre la religion du monde, et en faveur de cette vérité que Jésus était tout. C'était proclamer que Jésus était la substance du culte, et que le culte doit être maintenant en harmonie avec la place et la puissance de sa sacrificature. Le petit troupeau méprisé, dans la chambre haute, se nourrissait de la substance, tandis que le monde religieux, dans le somptueux temple, se prosternait encore devant les ombres. Ce troupeau méprisé avait, par la foi, accès dans le Saint des saints ; ceux qui en faisaient partie savaient que Jésus y était entré pour eux et comme le précurseur : et le connaissant de cette manière, ils pouvaient se réunir en tout temps et en tout lieu, car le nom du Seigneur était pour toujours mis sur le lieu de leur réunion. Ils étaient des adorateurs dans le sanctuaire, quel que pût être le lieu de leur rassemblement sur la terre.

Aussi nous lisons que « le premier jour de la semaine, les disciples *s'assemblaient* pour rompre le pain. » (Act. 20:7). Ils pouvaient avoir ou n'avoir pas quelqu'un pour leur distribuer la parole de Dieu – c'était là une chose accessoire ; ils se réunissaient pour un but spécial et positif : *pour rompre le pain*². À Troas, Paul vint au milieu d'eux, et il s'entretint avec eux et leur fit un long discours, mais c'était parce qu'il devait partir le lendemain. Ils se réunissaient comme disciples. Or empêcher, de quelque manière, les disciples de se réunir ensemble, n'est-ce pas fouler aux pieds le Fils de Dieu qui non seulement leur en a donné le droit, mais qui encore a fait consister en cela la confession collective de son Nom ? Il est nécessaire de nous exhorter les uns les autres à cet égard, car il y a pour nous un danger imminent de retourner en arrière à l'ancien ordre de culte. Et l'Esprit de Dieu a bien prévu cette tendance et les progrès qu'elle ferait. Il a vu clairement que, à mesure qu'approcherait le jour où le Seigneur Jésus sera révélé, le culte deviendrait de plus en plus mondain – de plus en plus conforme à l'ancien patron Juif de culte à distance. Aussi le progrès même des temps et des choses rend toujours plus nécessaire l'exhortation, de nous tenir fermement, comme disciple, dans la simplicité de la grâce. Rien de plus miséricordieux que le moyen par lequel le Seigneur a voulu nous prémunir contre les progrès du mal. Précisément à proportion que, dans les esprits des chrétiens, la pensée a prévalu que les bénédictions iraient en croissant au milieu du monde, le culte s'est adapté au monde. Mais quand il a plu à Dieu d'ouvrir les yeux de quelques-uns de ses saints pour qu'ils vissent les incessants progrès dans le mal, et les grandes prétentions de la chair, il les a, en même temps, ramenés à plus de simplicité chrétienne. Et le devoir de nous exhorter les uns les autres, d'autant plus que nous voyons approcher le jour, consiste d'abord à éprouver toutes choses à la lumière de ce jour, et à nous convaincre que rien de ce qui n'est pas de Christ ne pourra subsister alors.

Sans doute le Seigneur veut que ses saints aient le sentiment de tout ce qu'ils ont perdu ; mais il veut aussi les rendre sensibles à la valeur de ce qui leur reste. S'il devait dire à son ancien peuple : « Qui est celui qui est demeuré de reste d'entre vous, qui ait vu cette maison dans sa première gloire, et telle que vous la voyez maintenant ? N'est-elle pas comme un rien devant vos yeux au prix de celle-là ? » il ne le disait pas pour les décourager mais, au contraire, pour les fortifier. Toute la gloire extérieure s'en était allée, mais l'Éternel était toujours là. C'est pourquoi il ajoute : « Maintenant donc toi, Zorobabel, fortifie-toi... et travaillez, car *je suis avec vous*, dit l'Éternel des armées. La parole de l'alliance que je traitai avec vous, quand vous sortîtes d'Égypte, et mon Esprit demeurent au milieu de vous ; ne craignez point. » Dieu demeure constamment le même, et la puissance qu'il avait déployée jadis pour délivrer son peuple était la vraie force de ce peuple au milieu de sa faiblesse ; en sorte que leur faiblesse même devenait leur force. – De même, à mesure que nous voyons approcher le jour, en remarquant que tout ce qui nous entoure n'est pas préparé à la rencontre de ce jour, Dieu veut que ses saints soient consolés et fortifiés en s'exhortant les uns les autres à faire usage de ce qui leur reste ; et tant que Jésus demeure dans le Saint des saints, et qu'il comparait pour eux devant la face de Dieu, ils peuvent toujours s'approcher. Oui, c'est notre privilège de le faire, maintenant surtout que cette économie s'approche rapidement de la fin de sa carrière, davantage, du moins, que dans les jours de l'Apôtre. Il est vrai que l'infidélité des hommes a mis bien des choses entre eux et Dieu, mais ce qui nous rapproche demeure toujours, savoir le sang de Jésus, dans le Saint des saints. Approchons-nous donc.

Bien-aimés, oh ! combien cette exhortation est nécessaire de nos jours ! Combien de chrétiens qui méprisent un simple culte, quoique ce soit là leur grand privilège ! Combien de fidèles, auxquels il faut quelque chose de plus que la présence du Seigneur pour les engager à se réunir³ ! Jésus n'est réellement pas pour eux la grande, la substantielle ordonnance de Dieu. Se réunir ensemble ne suffit pas pour les réjouir. Oh ! n'abandonnons

² Maintenant, au lieu d'aller *rompre le pain*, l'on va au sermon. Ces deux locutions indiquent d'où l'on est tombé, et jusqu'où l'on est tombé quant au culte.

³ Combien d'assemblées qui sont plus nombreuses, lorsqu'elles sont *présidées* par tel ou tel *orateur* ! On se dit. Allons entendre un tel, et non réunissons-nous, Jésus sera avec nous.

pas notre réunion ; car si nous le faisons, nous risquons d'oublier que nous sommes des adorateurs une fois et pour toujours purifiés, et que notre lieu de culte est le sanctuaire d'or, lui-même aussi une fois et pour toujours purifié. Là *nous avons* un Souverain Sacrificateur, qui peut nous amener tout d'un coup jusqu'au Trône de la Majesté dans les cieux – lequel est pour nous un trône de grâce, quoique Celui qui l'occupe soit saint, saint, saint.

Bien-aimés, c'est donc aussi une partie de notre profession, que de protester, en nous approchant, contre toutes prétentions à la sacrificature, toute répétition de sacrifice, et toutes les absolutions réitérées. Notre culte doit être caractérisé non moins par une liberté pleine de confiance à nous approcher de Dieu, que par le respect pour son Nom. Le jour approche. Ce qui l'indique, entre autres, c'est le retour aux ordonnances. Tenez ferme votre profession ; que ce soit Jésus en opposition à toutes les prétentions de la chair. Soyez assurés que tout ce qui n'est pas de Lui n'est absolument rien autre qu'une ordonnance charnelle, qui ne sera, en aucune manière, reconnue par le Seigneur, quand il apparaîtra dans sa gloire.

Si nous regardons en avant, que voyons-nous par rapport au culte ? Toutes les ombres passées pour toujours, la substance seule qui demeure : « Je n'y vis point de *temple* ; car le Seigneur Dieu Tout Puissant en est le *temple*, ainsi que l'Agneau. » Et encore : « Le trône de Dieu et de l'Agneau y sera ; et ses esclaves lui rendront leur culte ; et ils verront sa face ; et son nom sera sur leurs fronts. Et il n'y aura point là de nuit. Et ils n'ont pas besoin de flambeau, ni de la lumière du soleil ; parce que le Seigneur Dieu les illumine. Et ils régneront aux siècles des siècles. » Ils *rendront culte* et ils *régneront* à la fois. Ils seront alors manifestés comme sacrificateurs et rois. Mais maintenant, sachant que la grâce les a déjà rendus tels, c'est leur privilège d'approcher par la foi de ce lieu glorieux, où ils seront en réalité, quand le temps sera venu. C'est surtout en regardant en avant que nous serons enseignés sur ce sujet. C'est la réalité qui doit être notre modèle. Ce ne sont pas les choses de terre qui peuvent être les patrons des célestes ; il nous faut la substance même (que la foi connaît), mettant son empreinte sur ce qui est présent et actuel. Approchons-nous donc de Celui qui nous a aimés, et nous a lavés de nos péchés dans son sang, et qui nous a faits rois et sacrificateurs à son Dieu et Père, et auquel soit gloire et pouvoir aux siècles des siècles. Amen !

Le sacerdoce étant changé, il y a aussi, de nécessité, un changement de loi – Hébreux 7:12

En considérant les aspects variés sous lesquels le Seigneur Jésus nous est présenté, il est utile parfois de distinguer entre ce qu'Il est proprement en sa Personne, et ce qu'Il est en tant que constitué de Dieu.

Il est aussi utile que précieux de le suivre de la crèche de Bethléhem jusqu'à son arrivée sur les nuées du ciel, dans la plénitude de sa gloire. Le Saint Esprit prend plaisir à traiter ce sujet en suivant les traces de l'humble rejeton du tronc d'Isaï, montant devant l'Éternel comme une faible plante, et comme une racine sortant d'une terre altérée, jusqu'à ce qu'il devienne la BRANCHE magnifique en beauté (És. 11:1 ; 53:2 ; Jér. 33:15 ; Zach. 3:8 ; 6:12 ; Luc 1:78). De même encore, c'est maintenant l'office spécial du Saint Esprit de glorifier Jésus, en nous témoignant ce qu'Il est dans le ciel, pendant qu'il est rejeté sur la terre. C'est dans la réception de ce témoignage que se trouve la grande force de l'Église, dans son état militant ici-bas, au milieu du monde.

Mais il y a autre chose à considérer avant tout. Il faut Le suivre du ciel à la terre, aussi bien que de la terre au ciel, d'où Il doit revenir dans sa gloire manifestée. C'est ce caractère du témoignage rendu à Jésus que le Saint Esprit nous présente au commencement de l'Épître aux Hébreux. Il est vrai que le sujet principal est la dignité d'office du Seigneur Jésus Christ, comme l'Apôtre, le Capitaine et le souverain Sacrificateur de notre profession, élevé infiniment au-dessus de Moïse ou d'Aaron ou de Josué. Mais son élévation, tout en étant vraie de Lui, considéré dans ses offices, l'est beaucoup plus encore en raison de la dignité essentielle de sa Personne. Dieu, dans ces derniers jours, nous a parlé par le FILS. Ce n'est pas là un titre d'office ; c'est sa condition propre, réelle, particulière, native ; c'est ce qui lui appartient dans un sens dans lequel il n'appartient à aucun autre.

Et c'est ici la grande différence caractéristique entre le Seigneur Jésus et tous les autres. Ils sont nombreux, il est vrai, les hommes auxquels l'Éternel a jadis conféré de l'honneur, lesquels n'auraient rien été sans cet honneur, qui était ainsi mis sur eux. Ils étaient constitués et établis pour des offices divers, et refuser de les reconnaître dans ces offices eût été rejeter Dieu même. De même aussi, Dieu a fait Jésus et Christ et Seigneur. Mais qui est Celui qui est ainsi constitué ou établi de Dieu ? Il est le FILS. Ces dignités conférées ne peuvent pas surpasser Sa gloire réelle, celle qu'il avait auprès du Père avant que le monde fût. Ses offices, de quelque dignité qu'ils fussent revêtus, ne peuvent dans ce sens l'exalter. Mais Il peut donner et Il donne, en effet, la puissance et le caractère de Sa divine Personne à tous les offices qu'Il remplit, et à toutes les œuvres qu'Il a faites. S'Il pouvait être dépouillé de toutes ses gloires officielles, Sa propre excellence et sa gloire personnelle n'en demeureraient pas moins intactes et entières. C'est là ce qui le rend seul propre « à soutenir la gloire » que Dieu peut mettre sur Lui. Lorsque Dieu mit des gloires diverses sur d'autres comme il le fit sur Moïse, sur Aaron, sur David ou sur Salomon, l'incapacité où ils étaient de soutenir cette gloire fut manifestée en eux tous. Et pourquoi ? Ils n'étaient que des hommes, n'ayant absolument aucun pouvoir en eux-mêmes pour se soutenir. Mais Jésus est le FILS, et « en Lui était la VIE. » Et rappelons, en passant, que la seule sécurité pour les saints, qui portent la gloire dont la grâce a fait leur gloire, est qu'ils sont unis à Lui, qui est ainsi en Sa Personne au-dessus de toute gloire. « Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un » (Héb. 2:11.)

Occuper un office de la part de Dieu est, en vérité, une responsabilité solennelle, soit pour celui qui est ainsi honoré, soit pour les autres, appelés à reconnaître l'honneur conféré de Dieu. C'est ainsi notre responsabilité de reconnaître l'office des magistrats, et de ne pas parler mal des dignités. Résister au pouvoir c'est résister à Dieu. Ceux qui sont revêtus de la dignité peuvent n'être rien, ils peuvent être les plus vils des hommes, mais l'honneur est mis sur eux de la part de Dieu, et doit être reconnu par nous. S'il en est ainsi, combien ne doit pas être affreux aux yeux de Dieu le refus de reconnaître quelqu'un des offices, des titres, des dignités, que Dieu a conférés à Son propre Fils ! Combien n'est-il pas affreux d'empiéter, en quelque manière que ce soit, sur ces offices en nous les arroyant à nous-mêmes. C'est là la dernière forme du mal qui se manifestera sous l'économie actuelle, et qui attirera l'épouvantable jugement de Dieu. C'est le reniement de Jésus Christ, le seul Seigneur Dieu, et *notre* Seigneur (Jude) ; c'est-à-dire le reniement de Jésus et quant à sa gloire essentielle, et quant à sa gloire conférée et médiatoriale. Gardons-nous donc bien de tout ce qui déroge à l'honneur dû à Jésus, le Fils de Dieu : car combien n'est-il pas infiniment élevé au-dessus de tous les autres, à qui Dieu a conféré quelque dignité. Dieu dépouillera un jour les hommes de toutes les gloires qu'il leur a conférées, puis que seront-ils ? Rien. L'homme élevé en dignité est semblable aux bêtes qui périssent. Mais lorsque l'homme sera ainsi abaissé, en ce jour-là le Seigneur Jésus Christ seul sera exalté (És. 2.)

Vu l'importance du sujet, je désire m'arrêter sur le Psaume 82, pour appuyer de nouveaux arguments cette vérité, que tout honneur conféré aux hommes par Dieu les tire hors de l'obscurité ; mais que dès que cet honneur leur est ôté, ils retombent dans leur propre néant. Tandis que l'honneur conféré au Fils ne lui ajoute réellement rien : si cet honneur lui est ôté, ou s'il est méconnu par l'homme, cela ne fait qu'amener son élévation par Dieu à tous les offices dans lesquels l'homme a manqué ; « afin qu'en toutes choses Il ait la prééminence. » « Dieu assiste dans l'assemblée des forts : Il juge au milieu *des dieux*. Jusques à quand jugerez-vous injustement et aurez-vous égard à l'apparence de la personne des méchants ?... J'ai dit : Vous êtes des *dieux*, et vous êtes tous enfants du Souverain : toutefois vous mourrez comme *les hommes*, et vous qui êtes les principaux, vous tomberez comme un autre. O DIEU, lève-toi, juge la terre ; car tu auras en héritage toutes les nations. »

La relation de ce Psaume au Seigneur Jésus, telle qu'elle est indiquée dans le chapitre 10 de Jean, est très remarquable. Il avait affirmé, de la manière la plus claire, Sa propre divinité : – « Moi et mon Père sommes un » (v.30). Ce qui, dirent-ils, était se faire égal à Dieu (v.53). Ensuite, au v. 38, Jésus affirme encore la même chose, et ils cherchent de nouveau à se saisir de lui (v.39). Mais Il avait auparavant (v.34:35) fait allusion à ce Psaume, pour démontrer qu'ils auraient dû au moins le reconnaître dans son autorité et son pouvoir d'office. Ses œuvres rendaient témoignage de Lui qu'Il était l'Envoyé du Père. Non pas seulement une personne « à qui la Parole de Dieu fût adressée », mais Celui que le Père avait sanctifié et envoyé dans le monde, Celui qui pouvait dire : « Je suis le Fils de Dieu », ils auraient dû le croire à cause de ses œuvres, car Il faisait les œuvres de *son Père*, et Lui et le Père n'étaient qu'un. Quant aux autres, la Parole de Dieu leur est seulement adressée : – « J'ai dit, vous êtes des dieux. » Ils n'avaient point de dignité du tout en eux-mêmes ; ils étaient de la terre, terrestres, élevés en dignité d'office par Dieu. Mais Jésus était le FILS ; Il avait été sanctifié et *envoyé dans le monde* ; » Il était « *le Seigneur du ciel*. » Combien Jésus, le Fils de Dieu, n'est-Il donc pas infiniment distinct de tous ceux dont Dieu a dit : « Vous êtes des dieux ! » Dès le moment où leur dignité conférée leur est ôté, ils doivent mourir comme la foule vulgaire des hommes. Ils n'ont point de puissance ou de dignité essentielle et inhérente. Mais Lui était un avec le Père, Il était au commencement avec Dieu ; aussi rien ne pouvait réellement affecter sa dignité, parce qu'elle était intrinsèquement divine. Ce n'était pas la parole, à Lui adressée, qui Le faisait ce qu'Il était, quoiqu'Il eût été, il est vrai, sanctifié, et envoyé dans le monde ; c'était ce qu'Il était toujours en lui-même, qui Le rendait capable d'être envoyé et de soutenir, en lui donnant efficace, tout ce qui était mis sur Lui. Lui. Aussi, quoique, dans son humiliation, son jugement ait été ôté, toutefois Dieu lui a donné son partage parmi les grands, et Il partagera la butin avec les puissants. Cela sera manifestement vrai, quand tout pouvoir délégué et d'office sera repris des mains auxquelles Dieu l'avait confié, et que Jésus Lui-même l'exercera. Alors sera démontrée la vérité de cette parole dite de Lui : « Lève-toi, ô *Dieu*, juge la terre ; car tu auras en héritage toutes les nations. »

Le rapport qu'il y a entre les gloires personnelles et les gloires d'office du Seigneur Jésus Christ est le sujet principal de l'Épître aux Hébreux. Dans le premier chapitre, le Fils nous est présenté comme étant, et quant à sa personne et quant à ses offices, infiniment au-dessus des anges. Et c'est le Fils qui est aussi l'apôtre de notre profession. Dans le second chapitre, Il nous est présenté comme notre Souverain Sacrificateur, puis nous sommes exhortés, au chapitre troisième, à « *considérer* Jésus Christ, l'Apôtre et le Souverain Sacrificateur de notre profession. » Moïse, il est vrai, était grand. – Dieu l'avait magnifié devant Pharaon ; cependant il n'était qu'un serviteur – un homme à qui la parole de Dieu était adressée, quoique Dieu eût humilié Marie et Aaron devant lui (Nomb. 12). Mais remarquez-le : ce n'était pas seulement ses offices qui rendaient Jésus plus grand que Moïse : mais c'est Sa grandeur personnelle qui Lui donne une supériorité infinie. Il a été jugé digne d'une gloire qui surpasse autant celle de Moïse, que celui qui a construit la maison la surpasse en honneur. Car toute maison est construite par quelqu'un, et *celui qui a construit toutes choses est Dieu*. Moïse fut fidèle, comme serviteur, dans la maison d'autrui, mais Christ, comme *Fils*, est sur sa propre maison. Et de même encore, touchant la Souveraine Sacrificature : Aaron était le Souverain Sacrificateur, mais Jésus est le *Grand* Souverain Sacrificateur – plus élevé ainsi qu'Aaron, même officiellement. Mais ce n'est pas tout : c'est « *Jésus, le Fils de Dieu* », infiniment plus élevé personnellement qu'il ne l'est officiellement. « Puis donc que nous avons un *grand Souverain Sacrificateur*, Jésus le *Fils de Dieu*, qui est entré dans les cieux. » (Héb. 4.)

Après cette introduction générale, méditons sur les contrastes qui nous sont présentés dans le septième chapitre de l'Épître aux Hébreux ; afin que, connaissant l'ordre de la sacrificature, nous puissions en déduire le caractère du culte.

Ici, c'est la personne du Sacrificateur, qui nous est surtout présentée ; c'est *le « Fils de Dieu »* (Héb. 7:3), en contraste avec toute personne remplissant un office. Cela eût pu suffire ; mais il y a des contrastes, résultant immédiatement de la personne du sacrificateur, qui doivent aussi être signalés. D'après l'ordre d'Aaron, les sacrificateurs étaient des hommes qui mouraient ; mais d'après l'ordre de Melchisédec, Il est Celui qui vit – qui vit, parce qu'il est le Fils ; parce qu'il a la vie en Lui-même. Il est vrai qu'Il l'a laissée et qu'Il l'a reprise, afin qu'il pût entrer dans sa sacrificature, après avoir fait par Lui-même la purification de nos péchés.

De plus, l'ordre d'Aaron était continué par succession. Il en devait être nécessairement ainsi. Aaron était un homme dans la chair, et il fut pourvu à ce que, lors de sa mort, son fils fonctionnât en sa place, selon qu'il est écrit : « Et le sacrificateur qu'on aura oint, et qu'on aura consacré pour exercer la sacrificature en la place de son père, fera propitiation, s'étant revêtu des vêtements de lin, qui sont les saints vêtements » (Lév. 16:32). C'était par « la loi du commandement charnel » que la sacrificature de l'ordre Aaronique devait se continuer. La succession est le seul moyen que connaît l'homme, pour perpétuer quelque chose – c'est nécessairement là l'ordre humain. Le roi ne peut mourir, dit-on ; – pourquoi ? Parce que son dernier soupir place son successeur sur le trône, afin que les fonctions de la royauté ne soient jamais un seul instant interrompues. La succession est nécessairement d'après la loi d'un commandement charnel. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les hommes soient retournés à cet ordre, comme étant ce qui est le plus naturel et le plus humain. Mais Dieu a pourvu à autre chose pour son Église. – *Son Église ne connaît point de sacrificature par ordre de succession.* Le Fils est fait Sacrificateur, non selon la loi d'un commandement charnel, mais selon *la puissance* d'une vie impérissable. C'est encore ce qu'Il est en Lui-même qui donne le caractère particulier à sa sacrificature. Et ce qui caractérise cette sacrificature caractérise également *l'ordre entier* de la sacrificature dans l'Église – elle n'est pas successive. La position de l'Église dans cette économie est en vie et en puissance. Il n'y a pas lieu à un commandement charnel en matière de sacrificature ou de culte, parce que la sacrificature de Christ dans le ciel se perpétue en Lui-même. Personne n'est son successeur là. – Il est « Souverain Sacrificateur *pour toujours* » – et personne ne doit remplacer le Saint Esprit dans l'Église sur la terre : « Il demeurera avec vous *éternellement*. » Si l'homme devait remplacer l'homme comme chef dans l'Église, un commandement charnel serait nécessaire ; – l'ordre ne pourrait être maintenu sans cela. Et c'est ce que l'homme a introduit dans l'Église ; mettant ainsi l'Église sous un chef humain et sous une autorité charnellement établie. Combien cela est affreux, quand l'ordre de Dieu pour son Église est la présence du Saint Esprit, distribuant des dons selon son bon plaisir ! Sous cet ordre divin, où y a-t-il place pour un commandement charnel ?

Je ne m'étonne plus de la force du langage du chapitre précédent, relativement au péché qu'il y a à se détourner de l'ordre propre et de l'espérance de l'Église, et aux terribles conséquences qui en résultent nécessairement. C'est là une subversion de l'ordre tout entier de l'économie. C'est virtuellement dépouiller Jésus de sa sacrificature, le crucifier de nouveau et l'exposer à l'opprobre. Admettre une succession sur ce point, c'est, comme conséquence nécessaire, nier l'union des croyants avec Jésus dans la puissance d'une vie impérissable ; car une telle union est entièrement incompatible avec la loi d'un commandement charnel.

Et remarquez bien le contraste : ce n'est pas d'après *la loi* d'une vie impérissable, mais *d'après la puissance* d'une vie impérissable. Le royaume de Dieu est *en puissance*, l'Esprit que nous avons reçu est l'Esprit de puissance – l'apostasie des derniers jours, à l'égard de laquelle nous sommes avertis, consistera en ceci surtout : « ayant une forme de piété, en ayant renié *la puissance*. » Aujourd'hui, il ne s'agit pas d'opposer une forme à une forme, un ordre charnel à un ordre charnel – ou lieu quelconque à un autre lieu ; mais il faut opposer la *puissance*, c'est-à-dire la vie, à *tout autre chose*. « Nous sommes la circoncision, nous qui rendons *par l'Esprit* notre culte à Dieu, et qui nous glorifions *en Jésus Christ*, et qui ne nous confions *point* en la chair. » Tel est l'Israël de Dieu, ceux qui ont le dessus avec Dieu et avec les hommes, et qui sont les plus forts.

Mais pour poursuivre le contraste, observons que les sacrificateurs selon l'ordre d'Aaron étaient, il est vrai, appelés de Dieu ; mais que Jésus a été établi sacrificateur avec serment, par Celui qui lui a dit : « Le Seigneur l'a juré et il ne se repentira point : Tu es sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec. » La sacrificature en Israël sous la loi, comme tout le système auquel elle était liée, reposait sur le principe de la compétence des sacrificateurs pour maintenir leur position de fidélité envers Dieu. Elle était basée sur un commandement charnel, elle était conditionnelle. – Voici la parole adressée par l'Éternel à Éli : « J'avais dit certainement que ta maison et la maison de ton père marcheraient devant moi éternellement ; mais maintenant l'Éternel dit : Il ne sera pas dit que je fasse cela ; car j'honorerai ceux qui m'honorent, mais ceux qui me méprisent seront traités avec le dernier mépris. » (1 Sam. 2:30). Et le serment fait au sujet d'Éli fut le serment d'un jugement irrévocable sur sa maison (1 Sam. 3:14). Et la maison d'Éli rejetée devait être remplacée par un sacrificateur assuré ou fidèle, que l'Éternel même établirait (1 Sam. 2:35 ; Hébr. 2:17), qui ferait tout ce qui est dans le cœur et dans la pensée de Dieu ; c'est là le Sacrificateur qui est établi avec serment.

Et comme la Nouvelle Alliance est en harmonie avec ce nouvel ordre de sacrificature ! – C'est une alliance de promesse – de promesse assurée, Dieu ayant engagé sa propre puissance à la rendre effective. – Aussi, pour montrer l'immutabilité de son conseil, Il l'a confirmée en faisant intervenir le serment. (Héb. 6:17). La Nouvelle Alliance se rattache donc à la sacrificature de Melchisédec – et toutes les deux sont établies avec serment. Ainsi

qu'il est écrit : « Et par cela même que ce n'a point été sans serment qu'il a été fait Sacrificateur... ainsi l'alliance dont Jésus a été fait le garant est plus excellente. »

De plus, comme nous en avons déjà dit quelque chose, sous l'ordre d'Aaron, il y avait « des sacrificateurs en grand nombre, parce que la mort les empêchait d'être permanents. »

La souveraine sacrificature passait de l'un à l'autre, *il y avait succession*. Dieu, par un jugement, avait mis de côté, il est vrai, une branche de la famille d'Aaron, et l'avait remplacé par une autre ; mais c'était toujours une série d'hommes par lesquels la souveraine sacrificature était continuée. « Mais Jésus, parce qu'il est *permanent à toujours*, possède un sacerdoce qui ne passe point » de *l'un à l'autre*. C'est pourquoi aussi il peut sauver entièrement (depuis le commencement jusqu'à la fin de leur vie) ceux qui s'approchent de Dieu par Lui, *étant toujours vivant* pour intercéder *pour eux*. » Cela nécessairement, et de la manière la plus simple, perpétue la perfection de la souveraine sacrificature selon l'ordre de Melchisédec : un personnage divinement parfait y est consacré pour toujours.

Comme il est remarquable que, dans tout ce qui était sous la loi d'un commandement charnel, la perpétuité manquait ; – il en était ainsi, et quant aux personnes, et quant aux sacrifices, et quant à l'intercession. Mais maintenant qu'il y a perpétuité quant à la personne, il en résulte qu'il y a perpétuité aussi quant à la sacrificature, aux sacrifices et à l'intercession.

Assurément la sacrificature étant changée, il doit aussi nécessairement y avoir un changement dans toute la loi et dans tout l'ordre du culte. Retourner maintenant à l'ancienne forme, qu'est-ce sinon renier virtuellement la gloire personnelle du FILS comme donnant efficace à son œuvre et à son office ? C'est comme nous l'avons déjà dit, fouler aux pieds le Fils de Dieu ! Cela doit nécessairement détourner la pensée de son ordre de sacrificature et la porter sur un autre ordre. C'est introduire des imitations humaines de figures et d'ombres autrefois données de Dieu, en donnant à ces choses une valeur qui n'est due qu'aux choses célestes elles-mêmes. – C'est abaisser du ciel à la terre le lieu du culte. C'est consacrer ce que Dieu a laissé de côté comme profane. C'est établir la forme, au lieu de laisser agir la puissance ; recherchant ainsi l'uniformité à laquelle la chair peut se plier, mais en reniant complètement l'unité dans l'Esprit, qui demeurera toujours étrangère à la chair.

Considérons donc très sérieusement ce qu'est le culte chrétien en réalité. Soit que nous regardions à notre propre position, soit que nous prenions garde au changement qui a eu lieu dans la sacrificature, nous arrivons toujours à cette conclusion : un changement entier dans l'ordre du culte est devenu absolument nécessaire. Nous avons la sacrificature d'Aaron adaptée à la loi, et celle de Christ à la Nouvelle Alliance. La sacrificature d'Aaron était *intercessionnelle*, et celle de Christ l'est aussi. L'Église est soutenue uniquement par l'intercession continue de Christ, laquelle est telle que nos besoins l'exigent. Laquelle répond à ces besoins d'une manière aussi admirable que miséricordieuse. Mais cette vérité bénie étant pleinement admise, n'est-ce pas aussi dans un sens tout différent qu'il est dit : « Un tel souverain sacrificateur *nous convenait* ? » L'intercession du grand Souverain Sacrificateur pour nous, ne durera qu'aussi longtemps que l'Église en aura besoin ; – en tant qu'elle concerne l'Église, elle doit avoir un terme ; et l'on peut bien dire que c'est un service d'Aaron continué selon l'ordre de Melchisédec. Mais si nous considérons la sacrificature de Jésus d'une manière plus générale, comme embrassant sa Personne et l'ordre entier de Melchisédec, ne trouvons-nous pas que sa sacrificature nous est convenable, non seulement à cause de nos infirmités et de nos besoins, mais aussi à cause de *cette position élevée dans laquelle sa grâce nous a placés, afin que nous retenions ferme notre profession* ?

Assurément quand l'Église n'aura plus besoin d'une sacrificature d'intercession, comme ce sera le cas dans la gloire, elle jouira de tous les privilèges spéciaux, particuliers à l'ordre de Melchisédec, savoir d'une réciprocité incessante de bénédictions et de louanges. Mais notre position est, en réalité, aussi élevée dès à présent qu'elle le sera alors ! « Maintenant nous sommes enfants de Dieu » – et les saints doivent dès maintenant connaître le Souverain Sacrificateur, convenable à leur haute dignité. Nous sommes « des frères saints, participants de l'appel céleste. » – Or ce n'est plus la sacrificature d'Aaron qu'il faut à de tels hommes : « car il nous convenait d'avoir un tel Souverain Sacrificateur. » Qu'est-ce qui nous a constitués des frères saints, participants de la vocation céleste ? Certainement ces deux choses – que le Fils a par Lui-même expié nos péchés, et que « Celui qui sanctifie, et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un ; c'est pourquoi Il n'a pas honte de les appeler frères. S'il n'y avait pas en eux la même vie qu'en Lui-même, Il ne pourrait pas les appeler frères. » Parce que je vis », dit-il, « vous aussi vous vivrez. » Est-il oint du Saint Esprit, eux aussi, en tant qu'ayant été purifiés par son sang et unis à Lui comme ressuscité, sont oints du même Esprit. Lui, il est vrai, au-dessus de ses semblables, mais eux, du même Esprit béni – car celui qui est uni au Seigneur est un seul Esprit. Or le souverain Sacrificateur, convenable pour une position telle que celle-là, doit non seulement être pieux, sans méchanceté, sans souillure, séparé des pécheurs, mais aussi « élevé plus haut que les cieux. »

L'ordre ancien excluait nécessairement les saints frères du saint lieu, faisant de ceux qui sont participants de la vocation céleste de simples adorateurs terrestres. Et n'est-ce pas là, en effet, ce qui se voit aujourd'hui ? Le culte devrait élever l'âme de l'adorateur à tel point, qu'elle ne connût rien entre elle et Dieu, sauf le grand Souverain Sacrificateur ; mais au lieu de cela, le rituel auquel beaucoup de saints sont assujettis, leur fait courber la tête comme un Jonc.

Mais continuons. « Un tel Souverain Sacrificateur nous convenait », qui n'eût pas chaque jour besoin, comme les souverains sacrificateurs, d'offrir des sacrifices, premièrement pour ses propres péchés, ensuite pour ceux du

peuple : vu qu'il l'a fait *une fois*, s'étant offert Lui-même. Car la loi établit souverains sacrificateurs des hommes sujets à l'infirmité ; mais la parole du serment, qui vint après la loi, établit *le Fils*, qui est consommé pour toujours.

Combien Jésus, notre Grand Souverain Sacrificateur, est *différent* d'Aaron ! Tout son ministère sacerdotal actuel est basé sur le sacrifice, une fois accompli, de *Lui-même*. Cela influe sur l'ordre du culte, et le change entièrement ; car notre culte, tout aussi bien que la sacrificature de Christ, est précisément basé sur le sacrifice déjà accompli. C'est notre point de départ comme adorateurs. Nous ne sommes encore que dans le lieu profane, si nous ne nous approchons pas de Dieu, fondés sur l'expiation de nos péchés faite pour toujours par Jésus : nous ne pouvons nous prévaloir de sa Sacrificature, tant que cela n'est pas reconnu. La Grande Sacrificature ne concerne que ceux qui *se sont approchés de Dieu par Lui*. Dans quelle haute position ce sacrifice unique nous a donc placés ! aucune place *sous le ciel* n'est convenable pour le ministère de Christ ou pour notre culte. L'un et l'autre sont proprement célestes. C'est pourquoi le culte devrait toujours nous élever là où est Jésus – le Grand Souverain Sacrificateur *qui a traversé les cieux*. Aaron fut appelé de Dieu à exercer sa Sacrificature dans le tabernacle fait de main ; mais Jésus a été appelé de Dieu à Sa Sacrificature *dans les cieux, le vrai tabernacle*, et nous sommes faits *participants de la vocation céleste*. La dignité de Sa Personne, l'essence de son Ministère Sacerdotal, et le lieu où il l'exerce, se réunissent pour proclamer la nécessité d'un changement dans la loi et dans l'ordre du culte. La loi est parfaitement en harmonie avec son rituel et son culte, mais elle n'a *rien amené à la perfection* ; – elle portait sur son front des marques évidentes d'infirmité. Il y a une grande force de contraste dans le dernier verset ; ce ne sont pas simplement des hommes en contraste avec le Fils, *mais des hommes sujets à l'infirmité*. Ainsi la parole du serment est aussi dans une admirable harmonie avec Sa Sacrificature et son ordre ; mais entremêler les deux choses comme l'Église l'a fait et le fait encore, c'est introduire la plus affreuse confusion. Par là Jésus est privé de l'honneur qui lui appartient, et les saints de leur privilège.

Rappelons que, sous la sacrificature lévitique, il n'y avait rien qui pût autoriser personne, ni sacrificateur ni homme du peuple, à suivre Aaron au-dedans du voile. Aaron, sous ce rapport, n'avait *point de compagnons*. Maintenant le Fils aussi prend cette place d'Aaron. – Lui *seul* porte le sang, dans le sanctuaire. Il n'a *point de compagnons* en aucune partie de l'œuvre de son sacrifice, ni pour offrir le parfum. Mais *Il a des compagnons dans le lieu de son ministère*. Sous la Sacrificature lévitique, il n'y avait aucune communion, *même quant à la place*, entre le peuple et les sacrificateurs ; – ils adoraient dans des lieux différents ; mais maintenant tout est changé, car l'ordre actuellement introduit est celui dont il est dit : « Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés, sont tous d'un. » Nous sommes un *en vie*, et par conséquent identifiés, quant à notre position, avec Jésus Christ. Il peut dire dans le ciel même : « Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés. » Il y avait, il est vrai, le grand principe de représentation dans la Sacrificature Lévitique. – Aaron portait les noms des tribus d'Israël sur ses épaules et sur son cœur ; mais il *n'y avait pas une union* véritable. Elle ne pouvait pas exister ; et même en supposant qu'elle eût pu avoir lieu, de quel avantage aurait-elle été – cette union avec un homme sujet à l'infirmité ? Mais maintenant que nous avons un Souverain Sacrificateur tel que le Fils, dans la puissance d'une vie impérissable, et que Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un, il est évident que le privilège d'avoir Jésus non seulement comme notre représentant, mais comme Celui avec lequel nous sommes unis – doit apporter un changement complet quant à l'ordre tout entier du culte.

Pouvons-nous trouver un langage qui dépeigne mieux le danger de retourner aux ordonnances, ou de rétablir sur la terre une sacrificature entre le Grand Souverain Sacrificateur et ses compagnons, que celui qui se trouve dans les chapitres 6 et 10 de l'Épître aux Hébreux ? Ces passages ne sont-ils pas de nature à faire impression sur ceux qui les entendent de nos jours ? Et pendant notre pèlerinage à travers le désert, peut-il y avoir pour nous une occupation plus bénie, plus propre à élever nos âmes au-dessus de la poussière, et à nous faire marcher en esprit dans les parvis célestes – que de considérer l'Apôtre et Souverain Sacrificateur de notre profession, Christ Jésus ?

Frères saints, le traité que vous venez de lire se rattache beaucoup plus directement au sujet du culte que vous ne le pensez peut-être ; car nous ne pouvons rendre un culte réel et acceptable, qu'autant que nous ne laissons rien se placer entre nos âmes et notre Grand Souverain Sacrificateur. C'est ce qu'il est, et non ce que nous sommes que nous avons à considérer. Et sommes-nous jamais plus véritablement élevés nous-mêmes, que lorsque nous l'exaltons ? N'est-il pas des plus pratiquement vrai dans ce sens aussi, que celui qui s'abaisse sera élevé ?

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 1, 49, 97, 289

3 – Les eaux de Bethléhem

Quel principe puissant et actif que l'amour ! Comme il soutient au milieu des difficultés, comme il encourage dans les entreprises ! Il est vrai que tout amour naturel s'arrête à la créature et ne s'élève jamais à Dieu ; c'est pourquoi plus on voit ce principe en activité dans la vie naturelle, plus il publie la honte de la créature. N'est-il pas honteux, en effet, que Celui qui a fait le cœur, et lui a donné ses sentiments les plus doux, n'ait pas pour Lui un seul de ses battements ? – Cependant ce même principe d'amour qui, dans le cœur naturel, se concentre sur la seule créature, s'élargit dans le cœur renouvelé, y prend de l'expansion et s'élève jusqu'à Dieu ; – ou plutôt, trou-

vant tout d'abord son repos et son centre en Dieu, il descend ensuite sur la créature avec les sentiments purs et généreux qu'il a puisés en Dieu.

Il est difficile de supposer une personne, assez égoïste pour qu'aucune fibre ne réponde en elle à la mélodie qui se trouve dans ce mot : Amour. Quoique, pour le cœur irrégénéré, sa signification soit nécessairement si restreinte, ce mot doit sûrement faire vibrer quelque corde : Père – Mère – Femme – Enfant – Frère – Sœur – Ami. Ces noms, exprimant de tendres relations, doivent réveiller plus d'une pensée de bonheur, plus d'un désir que l'amour fera naître dans presque tous les cœurs. Et c'est cet amour qui explique tant d'ardentes recherches des bagatelles et des vanités du monde, et qui soutient ceux qui s'y livrent ; c'est l'espérance de pouvoir les partager avec ceux qu'on aime. – À l'entrée de la carrière de l'homme, dans ce monde de péché et de ténèbres, quand pour la première fois il dispute à d'autres la gloire qui vient de l'homme seulement, nous savons tous ce qui augmente la valeur du prix que remporte le jeune étudiant. C'est la pensée du plaisir qui fera battre le cœur de notre père ou de notre mère quand ils apprendront nos succès, qui donne dix fois plus de beauté à nos lauriers ; c'est là ce qui fait bondir et palpiter nos cœurs. Et quand le plus égoïste peut-être des guerriers se vit entouré des acclamations de la foule, qui l'encensait comme un Dieu, au point de le faire presque tomber à genoux et s'adorer lui-même, nous ne pouvons pas le supposer tellement occupé de lui seul, qu'il n'eût pas même un instant pour penser aux transports et au bonheur de sa femme, en apprenant ses triomphes. Nous sommes portés à croire, au contraire, que les honneurs dont il était comblé, acquéraient plus de prix à ses yeux, par l'amour qui leur donnait une douceur et un éclat tout particuliers.

On dit que quand le jeune Heber (depuis l'illustre docteur Heber) récita dans le théâtre d'Oxford son poème couronné, son père était là, et qu'à chaque cri d'applaudissements, les yeux de tous les auditeurs se dirigeaient non sur le fils, mais sur le front heureux et rayonnant du père. Il n'est pas besoin d'expliquer cela. Tout cœur qui n'est pas complètement endurci par l'égoïsme des jours où nous vivons, saisira aisément le sens de cette scène ; il comprendra que les acclamations auraient été comparativement sans âme, et le théâtre sans éclat, si la physiologie heureuse de ce père n'eût pas été là pour les animer.

Nous pourrions passer en revue bien des scènes encore, qui démontreraient combien l'amour est puissant pour augmenter les jouissances ; et assurément il n'est pas moins vrai que c'est là aussi ce qui soutient l'espérance. Qu'est-ce qui donne de la force à l'ouvrier épuisé par un travail journalier et sans relâche ? C'est la joie de pouvoir ainsi nourrir et vêtir ceux qu'il aime et pour lesquels il travaille.

Quelle n'est pas encore l'efficace de l'amour pour combattre et dissiper la crainte du danger, quelque grand qu'il puisse être ! Prenons, par exemple, le cas d'une maladie pestilentielle. Si nos voisins ou nos connaissances en sont atteints, nous les évitons avec le plus grand soin ; nous en avons peur ; mais si notre femme, notre mari ou notre enfant en sont frappés, leur triste état ne fait que nous attirer encore plus fortement auprès d'eux ; et c'est précisément parce que les autres les fuient que nous les aimons d'autant plus. La contagion la plus dangereuse n'a pas le pouvoir d'arrêter l'activité de l'amour : – Une mère serrera sur son cœur son enfant pestiféré, avec plus de tendresse encore que quand il était florissant de beauté et de vigueur.

Mais, hélas ! que la joie qui se borne à la créature est limitée, vaine et passagère ! Où est maintenant l'œil étincelant de bonheur du père de Héber ? où est maintenant le cœur palpitant de son heureux fils ? Qu'elle est étroite la sphère de jouissance du cœur naturel, même dans le cas où tout dans son existence ne serait que joie ! et cela, par conséquent, d'autant plus que la joie n'est au contraire, qu'une étrangère ici-bas, la douleur et la tribulation étant l'héritage universel des humains.

Mais l'amour est toujours amour, quand tout ce que Dieu est et tout ce que Dieu a devient la sphère sans limites où il exerce son activité. L'amour est toujours le même, mais son objet a changé ; il ne cesse pas de renfermer encore le cercle plus étroit des affections naturelles, mais il les réunit dans un seul objet – DIEU. Or, tous ceux qui, avec la vraie affection d'un cœur humble et dévoué, connaissent l'Être Saint et terrible qui habite l'Éternité, ne le connaissent qu'en Jésus. Sa puissance nous confond, qu'elle nous apparaisse soit comme révélant les Cieux de leur magnificence, soit comme répandant la vie dans les petites veines de ces innombrables animalcules dont il faudrait des millions pour former un grain de sable. – Sa sainteté nous fait reculer d'effroi, car elle demande un tout autre retour que tous les services souillés par le péché, que nous pouvons lui présenter. Sa gloire nous anéantit. Nous sommes plus frappés encore de l'énorme différence qui existe entre Dieu et nous, quand nous pensons que son soleil radieux éclaire le sentier de ses ennemis, aussi bien que la voie de ceux qui le craignent. Mais qu'est-ce qui peut produire en nous l'amour ? qu'est-ce qui peut donner à nos cœurs la hardiesse d'aimer Celui que nous avons offensé, si ce n'est sa grâce en Jésus ? – C'est là ce qui nous fait connaître l'amour de Dieu, selon ce qui est écrit : « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui. » (1 Jean 4:9.). Et le dévouement du Fils à l'amour du Père pour nous, nous fait connaître tout l'amour de Jésus, accomplissant cette parole de vérité : – « L'amour est fort comme la mort, la jalousie est cruelle comme le sépulcre ; leurs embrasements sont des embrasements de feu, et une flamme très véhémence. Beaucoup d'eaux ne pourraient point éteindre cet amour-là, et les fleuves même ne le pourraient pas noyer. Si quelqu'un donnait tous les biens de sa maison pour cet amour, certainement on n'en tiendrait aucun compte. »

C'est là la puissance qui soutint le Seigneur Jésus à travers toutes les tentations et les douleurs des jours de sa chair. – L'amour, d'abord pour le Père, ensuite pour nous ; ou plutôt ces deux amours, il les réunissait dans un seul et même service et toujours dans la souffrance. Il pouvait en tout temps dire avec joie : « Je fais toujours ce

qui lui est agréable. » – et quand il allait à la mort : « Afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et que je fais selon que le Père m'a commandé, levez-vous, partons d'ici. » – Et encore dans l'agonie de son âme : « Que ma volonté ne se fasse point, mais la tienne ! » Or ce n'était nullement là une œuvre de simple justice. – Il n'était pas question de sa réponse personnelle à la justice de Dieu ; mais c'était une œuvre de service volontaire en faveur d'autrui, par le sacrifice de Lui-même pour plaire au Père ; c'était un amour que les eaux qui lui entraient jusque dans l'âme ne pouvaient noyer (Ps. 69). – Amour aussi pour nous : « Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, lorsqu'un homme laisse sa vie pour ses amis. » « Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin », même jusqu'à la mort. –

« En ceci nous avons connu l'amour, c'est qu'il a mis sa vie pour nous. » Or, c'est la connaissance de cette grâce qui remplit l'âme d'amour pour Dieu, et qui amène le croyant non seulement à faire ce qui est juste, (ce qui est vrai néanmoins), mais à plus que cela, savoir au désir de faire toutes les choses qui pourront Lui être agréables, dans les circonstances où nous nous trouvons. Il n'est pas question de *devoir* seulement, mais d'*amour*. Je parle de la nouvelle créature en Jésus Christ, comme le fait l'Apôtre quand il dit : « Quiconque a été engendré de Dieu ne pratique point de péché ! » « Celui qui pratique la justice est juste. » – Mais est-ce là tout ? Hélas ! n'est-ce pas là que nous nous sommes arrêtés ; là la place que l'Église a prise ? Cependant la place de l'Église n'est-elle pas d'être comme Jésus, non seulement accomplissant toute justice, mais conduit par l'Esprit à faire avec joie la volonté de Celui qui est Amour ; se dévouant, par un service d'obéissance, à tout ce que l'amour lui montrerait à faire au milieu d'un monde plongé dans les ténèbres et dans le mal ? Oui, telle est la position de l'Église, en tant que conduite elle aussi par l'Esprit qui subjugué la chair, laquelle demeure toujours inimitié contre Dieu. – Nous voyons clairement, par l'exemple de ce que fit Jésus, jusqu'où cet amour doit nous conduire, quand il s'agit du service de nos frères : « En ceci nous avons connu l'amour, c'est qu'il a mis sa vie pour nous ; *nous aussi nous devons mettre nos vies pour nos frères*. » « Je vous ai donné un exemple, afin que comme je vous ai fait, vous aussi fassiez de même. » – C'est ainsi que parla le Sauveur quand, en qualité de serviteur, il lava les pieds à ses frères. Ce n'est pas là de la Justice, c'est bien plus que cela. Car s'il s'agissait seulement de l'amour de la justice, plus il serait implanté en nous par l'Esprit de Dieu, et plus il nous éloignerait d'un monde plongé dans le péché, et de nos frères dans l'erreur. Mais serait-ce là de l'amour envers eux, ou envers notre Dieu ? Jugons-en par l'exemple du Seigneur. – Il se conduisait selon la justice sans doute, mais aussi selon un principe qui va bien plus loin que la justice : Et c'est ainsi que nous devrions nous conduire aussi.

Oh ! si, dans les sombres jours où nous vivons, il est une pensée triste et accablante, c'est bien celle-ci : que l'Église a presque entièrement perdu la conscience et l'intelligence de la position qu'elle aurait dû garder, celle de l'amour. La justice de Jésus se mettait au service de l'Église par amour ; autrement à quoi nous eût servi sa justice personnelle ? Après qu'il se fut humilié, cette justice lui aurait donné droit à toute gloire, mais elle ne nous aurait donné aucun droit ; et cela n'aurait pu satisfaire le Père. – Mais Lui qui avait tout droit à la gloire, (comme nous l'avons aussi dès que nous croyons en Lui), il a bien voulu devenir notre serviteur dans notre profonde misère, et le serviteur de l'amour de Dieu : c'est là ce qui était agréable au Père ; c'est là ce qui satisfaisait son cœur miséricordieux, et ainsi Jésus pouvait dire : « C'est pour cela que le Père m'aime, parce que je laisse ma vie pour la reprendre. » À côté de cela, que le cercle du devoir est restreint ! que ce mot est froid ! Ce n'était pas seulement par devoir que Christ mourait (si ce n'est le devoir d'un Fils, qui est de faire tout ce que l'amour enseigne comme pouvant glorifier le nom du Père) ; mais c'était le parfait désir du cœur d'un Fils, qui disait : « Père, glorifie ton Nom ! » tandis que ces mots douloureux : « Maintenant mon âme est troublée », laissaient entrevoir la profondeur du sacrifice dont ce cœur était capable.

C'est par cette vérité solennelle que nous expliquerons maintenant le récit de l'amour mutuel de David et de ses guerriers, dans le second livre de Samuel, chapitre 23. Toute l'histoire de David, le bien-aimé, l'élu, l'oint de Dieu, est un magnifique drame d'événements typiques ; et sa conduite au milieu de ces événements, quoique à la vérité imparfaite, nous offre pourtant, dans chacun de ses détails, quelque rayon brillant de cette grâce parfaite qui a été réalisée en notre « Fils de Jessé. » – Son élection au trône – son onction – sa harpe – sa victoire sur Goliath – son exil – son dévouement, dans cet état, à Israël qui le haïssait – sa soumission à Saül – son humilité et sa confiance – sa tendresse envers ses ennemis lorsqu'ils étaient en son pouvoir – le deuil qu'il mena sur eux, même sur Saül et sur Abner – et finalement son triomphe, quand tous ses ennemis furent mis sous ses pieds (1 Rois 5:3) ; ce sont là certainement tout autant de types qui préfiguraient l'histoire et le caractère de Jésus, depuis son baptême dans le Jourdain, quand le ciel s'ouvrit sur lui, jusqu'au jour où il apparaîtra comme le Roi couronné, avec ses vêtements teints de sang, pour obéir à cette parole : « Domine au milieu de tes ennemis. »

Pendant le règne de Saül, il y en avait beaucoup qui, par la foi, se séparaient de lui pour se joindre à David. Chaque jour quelques-uns de plus étaient ajoutés au nombre de ceux qui suivaient ce dernier, jusqu'à ce qu'ils deviennent une grande armée, comme l'armée de Dieu. Ils renonçaient au pouvoir et au repos dont ils auraient pu jouir avec Saül, pour suivre par la foi David, l'oint de l'Éternel, et partager le sort de celui que « l'on poursuivait comme une perdrix sur les montagnes ; » car ils savaient qu'il était l'élu de Dieu, et que son règne viendrait, tandis que les jugements de Dieu étaient dénoncés au royaume de Saül, comme le prouvaient assez l'onction et le choix de David.

Nous voyons donc ici la part de ceux qui sont maintenant appelés à être saints. Ils sont séparés du monde pour être joints au vrai David, à ses intérêts et à ses espérances ; ils sont séparés des choses présentes et unis aux choses futures ; ils dépendent tous de la personne que Dieu a choisie. Il faut donc qu'ils demeurent ou qu'ils tombent avec celui qui est maintenant rejeté. Quant à ceux dont le vrai caractère est qu'ils sont « mal dans leurs

affaires, qu'ils ont des créanciers, et qu'ils ont le cœur plein d'amertume », il n'y a qu'une seule chose qui leur donne la hardiesse d'aller au vrai David, c'est une simple confiance en cet amour qui l'a porté à chercher et à sauver ceux qui sont perdus. Et, en effet, il n'a que la confiance dans le sang qu'il a versé pour leur donner son droit sacré au royaume et à la gloire, qui puisse les identifier avec Lui-même en espérance. – Mais, en étant ainsi séparé du monde pour suivre David, et être fait participant de la gloire de David, comme aussi de ses souffrances ; pour être errant et voyageur avec Lui, entrer et sortir avec Lui, le suivant quelque part qu'il aille – oh ! comme le cœur, en apprenant par là à connaître toute sa grâce et toute sa beauté, apprendra aussi à l'aimer dans les profondeurs de cette grâce ineffable ! – Chaque épreuve où David se trouve fait ressortir son fidèle attachement pour Israël au milieu de toutes les provocations ; – sa répugnance, et même son refus positif de résister jamais au mal ; – sa patience – sa confiance en Dieu, se manifestant d'une manière toujours plus admirable. Assurément ce n'était pas une merveille si ceux qui le suivaient avaient de l'amour et de l'admiration pour lui ; et c'est ce principe d'amour qui inspira à ses vaillants compagnons tous leurs actes de courage. Ils se trompaient sans cesse, mais ils aimaient toujours. Dans leur ignorance, quand ils se virent dans la caverne avec Saül sans défense, ils disaient à David : « Voici le jour dont l'Éternel t'a dit : Voici, je livre ton ennemi entre tes mains. » – De même, son fidèle Abishaï lui disait dans le camp : « Aujourd'hui Dieu a livré ton ennemi entre tes mains ; maintenant donc que je le frappe, je te prie », (1 Sam. 24:5 et 26:8.). C'est dans le même esprit que Pierre disait à son Maître, quand celui-ci parlait de ses souffrances et de sa mort : « Aie pitié de toi, Seigneur ! Cela ne t'arrivera point. » Et quand cela arriva, c'est encore dans l'esprit d'Abishaï, avec le même manque de jugement, mais avec un véritable amour, qu'il tira son épée et emporta l'oreille du serviteur du souverain sacrificateur. En tout cela nous voyons chez les uns et les autres un attachement personnel à leur Seigneur, et une complète identité d'intérêts avec Lui, quoique d'un autre côté, ils manquaient souvent de jugement. Mais, hélas ! où trouvons-nous cela aujourd'hui ? Sans doute, il vaut beaucoup mieux que, si notre amour abonde, ce soit avec connaissance et toute intelligence. – Mais où est l'amour ? – Combien de voies tortueuses seraient redressées ; – combien de choses obscures pour nous, en raison de ce que nos cœurs sont encore partagés, deviendraient claires, si pour éprouver toutes choses, on se servait de la pierre de touche de l'amour ! – Alors on ne dirait pas ou l'on ne penserait pas : « Comment puis-je faire pour être sauvé, tout en faisant pour Jésus le moins de sacrifices possible ? Combien de choses du royaume de Saül puis-je conserver, et avoir pourtant ma part dans celui de David ? » – Et nous n'entendrions pas si souvent des paroles telles que celle-ci : « Il n'y a sûrement pas de mal à cela. » – « Il ne faut pas être si rigoriste » – et : « Il faut pourtant conserver notre rang. » – Écoutons plutôt la parole de Jésus : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. – Celui qui n'assemble pas avec moi, disperse. » – Et certes il n'est rien de trop peu important pour être assemblé avec Lui et pour nous fournir l'occasion de lui manifester notre amour. – « Ceci convient-il à un disciple de Jésus ? – Telle chose est-elle en rapport avec la gloire et le caractère de son royaume ? Plaira-t-elle ou sera-t-elle désagréable à notre Seigneur et Sauveur ? » Voilà les questions dictées par l'amour. Et assurément toute plaidoirie pour justifier le mal, ou pour le tolérer ; – toute la science que met le cœur double, et vide d'amour, à faire deux parts du monde : ce qui est permis, et ce qui ne l'est pas ; – toute la puissance de l'hérésie qui rabaisse la gloire de Jésus, dans sa personne et sa divinité ; – tous les artifices de l'ennemi pour substituer un règne spirituel, ou une église qui ira en prospérant sur la terre, à la présence personnelle du Seigneur et à la gloire de son royaume céleste et terrestre, à la fois : tout cela est mis en fuite par la seule puissance de l'amour.

Bien plus, c'est l'amour qui écrit, en caractères distincts et visibles, I-Cabod ⁴, sur toutes les choses dont la chair se glorifie. – Si le caractère de la chrétienté d'aujourd'hui est une foi vive qui fait avec joie le sacrifice des choses présentes, et qui rend vraiment le croyant étranger et voyageur, manifestant ainsi par sa conduite l'éclat de sa couronne future ; – si l'amour fraternel est en activité, et se soutient par toute espèce de renoncements ; si les chrétiens sont les serviteurs les uns des autres, chacun recherchant pour lui-même la dernière place, ayant des affections célestes, établissant d'après des principes qui n'ont aucune récompense à attendre ici-bas, sinon l'assurance donnée par l'Esprit qu'ils sont agréables à Jésus : s'il en est réellement ainsi, alors ces graves paroles de l'Écriture : « Il faut qu'une révolte arrive ; » – « Si tu demeures en cette bonté ; autrement, toi aussi, tu seras coupé », ne sont, quand on se permet de les appliquer aux églises de nos jours, que les murmures d'esprits inquiets et mécontents. Mais si, au contraire, les commandements de Jésus sont foulés aux pieds ; si l'on mit avec indifférence son saint Nom déshonoré, alors ceux à qui ce Nom est cher ont raison de gémir et, dans l'amertume de leur âme, de faire entendre au milieu des folles joies et de l'idolâtrie, ce cri de deuil : « I-Cabod, I-Cabod. »

L'apôtre dit : « Soit que nous soyons hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu, soit que nous soyons de sens rassis, c'est pour vous. Car l'amour du Christ nous étreint. » – Toi donc, endure les souffrances, comme un bon soldat de Jésus Christ. Un homme, allant à la guerre, ne s'embarrasse pas dans les affaires de la vie, afin de plaire à celui qui l'a enrôlé.

« À celui qui vaincra, je lui donnerai un caillou blanc, et sur le caillou un nouveau nom écrit, que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit. » – Ce qui mettait l'apôtre hors de lui-même c'était son amour pour Jésus ; – ce qui le rendait de sens rassis, c'était son amour pour ses frères ; mais c'était toujours l'amour, un amour si semblable à celui de son Maître qu'il pouvait dire aux Corinthiens : « Moins je suis aimé, plus je vous aimerai. » – Si semblable à celui de son Maître (et cherchant toujours à Lui être agréable, comme Jésus avait cherché ce qui était agréable au Père) que nuls dangers ne pouvaient l'arrêter ni l'éteindre, et qu'au milieu de tout ce qu'il avait à souffrir, au-

⁴ « Où est la gloire ? » 1 Sam. 4:21

dehors de la part du monde, et, au dedans, de la part de tant de ses frères qui le jugeaient mal, il ne cherchait d'autre récompense que celle du jour où la voix qu'il aimait lui dirait : « Bien, esclave bon et fidèle ! » et où la main qu'il aimait lui donnerait le « caillou blanc et la couronne inflétrissable de la gloire. » – Et cela parce qu'il avait plu à Celui qui l'avait ainsi enrôlé : ayant donc souffert avec Lui, il devait aussi être glorifié avec Lui.

C'est en faisant la guerre contre les Philistins, les constants ennemis d'Israël, que David se trouvait dans la forteresse, ou, ayant soif, il désira de boire des eaux de Bethléhem.

La guerre, que font maintenant le véritable David et les siens, n'est pas, il est vrai, une lutte contre la chair et le sang, mais contre le puissant Philistin, « le dominateur universel des ténèbres de ce siècle. »

David fit ce souhait, et dit : « Qui est-ce qui me ferait boire de l'eau du puits qui est à la porte de Bethléhem ? » Il ne donne aucun commandement ; – il ne fait donc point d'appel au devoir. Un simple souhait, tel que celui qu'exprima David, n'aurait jamais trouvé accès au cœur froid du devoir, ou bien il y aurait été bientôt étouffé par toute sorte de suggestions. Les Philistins occupaient Bethléhem ; le puits se trouvait à l'intérieur de la porte de la ville ; il y avait beaucoup de dangers à courir pour en approcher. Ce n'était qu'au prix de grands risques que la soif de David pouvait être étanchée, et quel besoin y avait-il de l'apaiser ? Cela lui serait agréable, sans doute, mais n'avancerait en rien les intérêts de son royaume ou de son peuple ; cela n'aurait absolument d'autre effet que de lui faire plaisir. C'est assez pour un soldat, s'il remplit exactement son devoir, en se conformant soigneusement à tous les ordres qui lui sont donnés : – on ne peut exiger de lui davantage.

« David ne nous a pas commandé d'aller attaquer Bethléhem. – Ce n'est qu'un simple souhait qu'il a exprimé – pourquoi exposerions-nous nos vies pour le satisfaire ? » – N'est-ce pas là le langage du devoir ? – mais est-ce le langage de l'amour ? – Et notre David, n'a-t-il rien à désirer maintenant ? n'a-t-il pas soif de ce qui ne peut être obtenu que par les renoncements de son peuple, agissant d'après le grand principe de cette économie : – « Qui aime sa vie, la perdra ; qui hait sa vie en ce monde, la gardera pour la vie éternelle ! »

Chercher, quoi qu'il en puisse coûter, à faire ce qui est agréable au Seigneur de nos cœurs et de nos vies ; – apprendre, dans sa communion, à connaître non seulement ses commandements en général, mais aussi tout ce qui peut satisfaire les désirs actuels de son âme : telle est la vraie position du croyant qui aime son Sauveur. « Remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelles ; – afin que vous marchiez d'une manière digne du Seigneur, pour lui plaire en tout, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant dans la connaissance de Dieu. » (Col. 1:9-10).

Jugeons-en par la parole que Jésus adresse aux églises : – « Je connais tes œuvres. » – « Et quelles œuvres ? Non pas : « tu as gardé le sabbat, et tu t'es abstenu des plaisirs du monde ; » non pas seulement une conduite juste et intègre, l'obéissance à ce qu'on appelle des ordonnances, et l'accomplissement, de temps à autre, de quelque œuvre de charité. – Ce ne sont pas là les œuvres qui réjouissent son cœur, comme étant le fruit de cette foi qui opère par l'amour. – Mais voici les œuvres qui lui sont agréables : – « Je connais tes œuvres, et ton travail, et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants, et que tu as supporté des maux, et que tu as de la patience, et que tu as travaillé *pour mon Nom*, et que tu ne t'es point lassé. » Telles sont entre autres, les œuvres dont son cœur a soif ; et si son désir n'est point satisfait, il ajoute : « mais contre toi que tu aies abandonné ton premier amour. »

– Cela ne se voit-il pas encore dans ce qu'il dit à l'église de Pergame ? « Je connais tes œuvres, et où tu habites, où est le trône de Satan », comme s'il disait, au milieu des armées des Philistins ; « je sais que tu retiens mon Nom, et que tu n'as point renié ma foi, pas même dans les jours où Antipas, mon témoin fidèle, fut mis à mort chez vous où Satan habite. » – Son amour et la joie de son âme sont exprimés dans ces paroles : « *Mon fidèle témoin (martyr)*. » – Ils portaient beaucoup de fruits à la gloire du Père, ce qui satisfaisait la soif du cœur du Fils. Jésus avait été un fidèle martyr pour Antipas, et par Sa grâce Antipas était fidèle dans le même amour ; il avait retenu le nom de Jésus, et par sa mort il avait donné, pour ainsi dire, les eaux de Bethléhem pour répondre au désir de l'âme de son Maître. – Et à l'église de Thyatire : « Je connais tes œuvres, et ton amour, et ton ministère, et ta foi, et ta patience, et tes dernières œuvres, plus nombreuses que les premières. » – Et encore à l'église de Philadelphie, quand l'amour avait presque disparu de l'Église, qu'il est doux de l'entendre dire : « Je connais tes œuvres. Tu as un peu de force, tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon Nom. » Et comme s'il voulait donner à cette fidélité la plus grande récompense possible, il ajoute à chaque promesse cette parole « *mon* » : « Le temple de *mon* Dieu. » « Le nom de *mon* Dieu. » « La ville de *mon* Dieu », et « *mon* nouveau nom. » – Voici donc les eaux de Bethléhem : – Le travail, la patience, le ministère, l'amour, la foi, la persévérance à retenir le nom et la gloire de Jésus... La fidélité dans la souffrance, dans la mort ; en un mot, ces œuvres qui sont le fruit de la foi en l'amour de Jésus qui nous a déjà été manifesté, et en sa gloire à venir. Ces œuvres, non pas d'obéissance à la loi de Moïse, mais conformes à la grâce de Christ. Les œuvres qui se trouvaient en Christ Lui-même, à la gloire du Père – l'amour, le ministère, la foi, la patience, dans la vie et dans la mort. L'amour, qui cherche à plaire à celui qu'on aime et à le réjouir. L'amour, qui regarde à la satisfaction de l'objet aimé, l'amour qui est la source et la vie de tout le reste. – Cet amour qui, lorsque David dit : « Oh ! qui est-ce qui me ferait boire de l'eau du puits qui est à la porte de Bethléhem ! » se montre de cette manière : « Alors ces trois vaillants hommes passèrent au travers du camp des Philistins, et puisèrent de l'eau du puits qui est à la porte de Bethléhem ; et, l'avant apportée, ils la présentèrent à David. » Oh ! que l'amour a l'ouïe fine ! – que l'amour a la vue pénétrante ! – que l'amour a le bras fort et habile ! – qu'il est intrépide et résolu le cœur de l'amour !

David souhaita les eaux – et les eaux lui furent apportées ; – et comme le danger et les risques étaient grands, grande aussi était la joie des guerriers d'avoir cette occasion de prouver ainsi leur amour. Plus il y avait de péril, plus il y avait d'amour ; et c'étaient là les eaux qui pouvaient apaiser la soif de David, étant l'offrande volontaire d'un amour éprouvé.

Ils avaient volontiers exposé leurs vies pour l'amour de David, pour satisfaire son souhait, et se concilier son approbation. Mais, quel maître miséricordieux et aimant que le leur ! Les eaux obtenues à ce prix étaient trop précieuses pour qu'il pût les boire. – « N'est-ce pas là le sang de ces hommes qui ont fait ce voyage au péril de leur vie ? Il n'en voulut donc point boire ; – mais il la répandit en présence de l'Éternel. » – Il appelle cette eau leur sang, car leur vie ne leur avait pas été précieuse pour la procurer à David. – Ils avaient donné leurs vies – et l'eau était pour le Roi comme leurs vies. – C'est là aussi à quoi nous sommes appelés : À abandonner nos vies pour l'amour de Lui ! Et tout ce que nous lui offrons par le sacrifice de nous-mêmes, par le renoncement à nous-mêmes, est regardé par Lui comme si précieux qu'Il le présente au Père, selon ce qui est écrit : « En ceci mon Père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit, et vous serez mes disciples. » (Jean 15:8). – « Étant remplis des fruits de justice, qui sont par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu. » (Phil. 1:11).

Comme, aux jours de sa chair, la joie de Jésus était de satisfaire les désirs du Père par son obéissance fidèle et pleine d'amour, maintenant encore, quelle est sa joie, sinon de voir que ceux qui sont siens glorifient aussi le Père ? – Et comment le peuvent-ils faire, sinon en confessant la gloire de Jésus, en étant contraints par l'amour de Jésus à se donner au Père par le Fils ? – « *Il la répandit en présence de l'Éternel.* » – C'était là du fruit du « vrai Cep », présenté au Vigneron : – La vie de Jésus, qui est amour, communiquée aux branches : – Le tout venant du Père à travers Jésus, et par l'Esprit, et par Jésus remontant au Père.

C'est Jésus qui produit le fruit ; car l'amour pour Lui, l'attachement personnel à Jésus est le principe intelligent qui donne lieu à toutes les œuvres d'un saint héroïsme. L'Esprit, précisément parce qu'il enseigne au cœur l'amour de Jésus, et qu'il opère la volonté de Dieu en nous, est la vie de toutes les bonnes œuvres, et le Père reçoit ce fruit par l'intermédiaire du Fils bien-aimé ; car « il la répandit en présence de l'Éternel. » O pensée merveilleuse ! un seul verre d'eau froide, dont nous nous privons pour le donner à quelqu'un pour l'amour de Jésus, quelque chétif que soit ce don, n'en est pas moins l'œuvre du Père, du Fils et du Saint Esprit. Devrions-nous donc être insouciant à l'égard de ces choses ? – Notre Maître, notre David a soif ; nous n'en pouvons pas douter.

Les armées des incirconcis sont en possession de ce monde, mais les eaux de Bethléhem s'y trouvent. Plus le danger est grand, plus l'eau sera agréable à Celui qui en a soif ; – et le jour approche où une grande voix se fera entendre dans le Ciel, disant : « Maintenant est venu le salut, et la puissance, et le règne de notre Dieu, et l'autorité de son Christ ; parce que l'accusateur de nos frères, qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu, a été précipité. *Et ils l'ont vaincu, à cause du sang de l'Agneau, et à cause de la parole de leur témoignage ; et ils n'ont pas aimé leur vie même jusqu'à la mort.* » (Apoc. 12). Amen. – Viens, Seigneur Jésus !

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 10

4 – Quelques considérations sur l'étude de la prophétie

Les grandes vérités de notre salut ont été longtemps voilées par les ténèbres de l'incrédulité et de la superstition. Grâce aux courageux champions de la Réforme, et à leurs luttes trop souvent sanglantes, la justification par la foi, la rédemption par le sang de Christ, sont maintenant comme de nouveau acquises à l'Église de Jésus.

Le salut qui est en Jésus Christ, voilà certainement le précieux fondement de la paix ; voilà ce que chaque chrétien doit retenir ferme, s'il veut se nourrir et s'abreuver de la justice du Rédempteur.

Le Saint Esprit, dans le langage simple et inimitable de l'Écriture, présente à nos cœurs l'immense amour que Dieu nous a témoigné, en nous donnant son Fils bien-aimé. Tous les efforts pieux, toutes les méditations des chrétiens qui ont sondé cette bienveillance divine envers les hommes, ne parviendront jamais à épuiser les trésors de grâces, dont les Anges eux-mêmes cherchent inutilement à découvrir le fond.

Mais, la victoire du second Adam n'a-t-elle pas d'autre résultat que le rachat et la délivrance des Chrétiens, et l'Esprit qui doit animer l'Église ne la pousse-t-il pas à sonder même les choses profondes de Dieu ? Devons-nous, chers frères, nous contenter du précieux lait de la Parole, et rejeter la viande qu'elle offre à ceux qui tendent à devenir des hommes faits ? La sagesse de Dieu en mystère, celle qui, cachée avant les siècles, a été déterminée d'avance pour notre gloire, nous ordonne-t-elle de nous en tenir à Christ crucifié ?

La mort du Sauveur, ainsi que tous les faits de sa vie, est opposée à la sagesse humaine ; c'est là la folie qui doit être prêchée aux inconvertis, philosophes ou illettrés, aux hommes charnels et aux petits enfants en Christ. Mais les fruits de l'incarnation de Jésus, les résultats de son obéissance jusqu'à la mort, les gloires qui doivent la suivre, sont pour ceux qui cherchent la pensée de Christ. Ces précieux fruits seront souhaités et recueillis par tous les fidèles qui veulent marcher d'une manière digne du Seigneur, être remplis de la connaissance de sa volonté en toute sagesse et intelligence spirituelles, et croître dans la connaissance de Dieu, étant fortifiés en toute puissance selon la force de sa gloire, pour toute espèce de patience et de longanimité avec joie ; rendant grâces

au Père qui les a rendus capables d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière, et qui les a délivrés du pouvoir des ténèbres, et transportés dans le royaume du Fils de son amour (Col. 1).

Ce sont ces promesses aussi que nous vous présentons, frères bien-aimés, désirant, avec l'aide de Dieu, attirer votre attention sur l'importance de l'étude de la Prophétie, qui les déroule à nos regards.

Et d'abord, nous le disons avec une profonde conviction, la vie de Christ en nous, son Saint Esprit en nous, notre conformité à sa mort et à sa résurrection, tous les biens dont *nous sommes actuellement* participants par la foi au sacrifice de l'Agneau, sont encore incomplètement, faiblement, insuffisamment prêchés, mal connus, peu appréciés d'un grand nombre de Chrétiens.

Oui, c'est avec douleur et humiliation que nous le confessons : l'évangile de la Croix est encore obscurci par la faiblesse de l'Eglise, par sa désunion, par la fausse humilité, par la paresse de la plupart des Chrétiens. La naissance, la vie, la mort, la résurrection, l'ascension, la glorification, la séance de Jésus à la droite du Père : voilà autant de faits accomplis, voilà l'histoire chrétienne ; l'office de Jésus comme intercesseur auprès de Dieu, voilà notre feuilleton de chaque jour. Le lisons-nous assidûment ? est-ce bien là notre breuvage et notre rafraîchissement ? Non, frères, car cette lecture nous mènerait infailliblement à l'étude de la Prophétie non accomplie, dont nous allons vous entretenir quelques instants.

La Prophétie est une, en ce sens qu'elle a Christ pour centre ; pour objet et pour fin.

Mais, à cause de la succession des temps, nous devons la diviser en Prophétie accomplie, et en Prophétie non accomplie.

La Prophétie accomplie nous présente les destinées de l'espèce humaine jusqu'à nos jours ; l'élection du peuple juif pour glorifier Dieu sur la terre, son endurcissement ; la venue d'un Sauveur, sa vie, sa mort, sa glorification ; le rejet momentané du peuple juif, l'introduction de l'économie de la grâce et de l'Eglise.

Tout l'Ancien Testament annonce ces choses : le Nouveau rend témoignage à leur accomplissement.

La Prophétie non accomplie raconte les conséquences futures de la mort de Jésus Christ ; elle se rapporte au monde, à la création, aux Juifs, et à l'Eglise.

Elle nous présente les destinées futures du monde ; c'est-à-dire une suite de jugements qui serviront à purifier la création entière, à la délivrer du joug de la vanité et de la corruption, et à la préparer ainsi pour le retour et pour le règne de Jésus, par qui et pour qui toutes choses ont été faites.

Ces destinées consistent donc dans le jugement de ce monde et de ses enfants toujours rebelles et ennemis de Dieu, pour amener le règne du Roi des rois, du Seigneur Jésus Christ.

Pour les Juifs comme peuple de Dieu, et dans la mesure des promesses terrestres, elle annonce un avenir de bénédictions temporelles et spirituelles : Le Messie viendra, car l'Éternel l'a promis ; et plut à Dieu que l'Eglise qui doit revenir avec Lui l'attende aussi fidèlement que les Juifs.

Relativement à l'Eglise, les effets de la vie de Jésus, de son obéissance dans l'humilité, de sa mort, de sa résurrection, se développent progressivement.

Chacun des rachetés a déjà reçu en lui-même sur cette terre la précieuse vie de son Sauveur.

La résurrection d'entre les morts⁵, et la réunion de tous les membres du corps de Christ à leur Chef ; la manifestation aux yeux du monde de l'Eglise dans la gloire de son Époux et son retour avec Lui, ne sont encore que l'entrée des promesses magnifiques qui sont assurées aux Saints.

Dès lors l'histoire de Jésus devient celle de l'Eglise : la gloire de son règne, la victoire complète du Roi des rois sur tous ses ennemis, même sur la mort, la fusion définitive et infinie de Jésus avec son Père et notre Père, et toutes les gloires qui doivent s'ensuivre, voilà ce que nous lisons dans la Prophétie non accomplie, relativement au lot futur des rachetés.

L'Eglise est rachetée, c'est un fait accompli.

Elle est rassemblée, c'est un fait actuel.

Mais elle ressuscitera par la puissance de la vie de Christ, pour être glorifiée, manifestée avec son Époux ; pour juger, pour régner, et pour marcher de gloire en gloire avec Lui.

Voilà la Prophétie non accomplie ; voilà l'espérance glorieuse de la promesse que nous devons connaître et saisir par la foi.

Si nous avons réussi dans ce très rapide exposé, nous aurons démontré : Que la Prophétie non accomplie nous révèle les conséquences futures de la Prophétie accomplie. Que ces conséquences futures concernent le monde, le peuple juif et l'Eglise.

De ce qui précède nous tirons les conclusions suivantes :

L'étude de la Prophétie est *inévitabile* pour le chrétien qui lit la Bible en simplicité de cœur.

⁵ Appelé aussi résurrection des justes, des saints, la première, la meilleure, la résurrection de vie, etc.

Celte étude est un *devoir* pour les chrétiens.

Elle est pour eux un *privège*,

Et une *source de bénédictions*.

L'étude de la Prophétie est inévitable pour tout chrétien qui lit la Bible.

S'il est vrai qu'il y ait des prophéties accomplies, et qu'elles soient contenues dans la Bible, il est donc impossible à celui qui la lit de ne pas les rencontrer et les étudier.

Mais s'il est une portion de la Prophétie qui ne soit pas accomplie (ce dont aucun chrétien ne doute, nous l'espérons du moins), et que nous supposions un fidèle dont l'intention serait de négliger cette partie de la Parole, nous disons qu'il devra néanmoins s'occuper nécessairement de ces sujets.

Personne ne niera, sûrement, que les livres prophétiques ne referment spécialement des prophéties ; or ces livres forment à eux seuls la plus grande partie de l'Ancien Testament.

Les Psaumes sont prophétiques, et presque entièrement prophétiques : ils nous montrent Christ identifié au peuple juif dans tout le passé et dans tout l'avenir de ce peuple.

Job lui-même renferme des passages prophétiques.

Christ est dans tous les autres livres, soit en types, soit en prophéties expresses.

L'Ancien Testament introduit déjà Jésus dans le chapitre 3 de la Genèse, et nous retrouvons Jésus dans Malachie. Jésus est présenté dans Moïse, les Prophètes et les Psaumes comme devant venir dans l'humilité, puis une seconde fois dans la gloire comme Roi des Juifs, et Roi des Nations.

Depuis la première page à la dernière, le Nouveau Testament nous montre l'accomplissement des prophéties messianiques, et le développement futur au conseil de Dieu.

Il s'agit donc pour le Chrétien qui ne veut pas s'occuper de Prophétie non accomplie, de faire un triage entre les événements accomplis, et ceux qui ne le sont pas. Or nous disons que c'est, déjà là, étudier la Prophétie, quoique involontairement et dans un mauvais esprit. Un pareil travail prouvera suffisamment qu'il est impossible au chrétien de lire soit l'Ancien soit le Nouveau Testament, sans s'occuper de la Prophétie. Si donc cette nécessité est imposée même aux enfants de Dieu dont cœur n'est pas dans des dispositions convenables, combien ne sera-t-elle pas plus pressante pour les fidèles d'un cœur simple et droit ! La Prophétie est partout dans la Bible : il faut donc savoir distinguer ce qui est passé de ce qui est futur, à moins de renoncer à cette lecture, ou de la faire sans en comprendre le sens réel et profond.

La connaissance des choses révélées nous préservera de beaucoup d'applications erronées des passages qui se rapportent aux événements à venir, comme, par exemple, de prendre Sion et Jérusalem pour l'Eglise, Israël et Juda pour les Chrétiens, de considérer souvent la grâce à travers des idées juives ; de prendre peut-être des prières toutes juives contre les ennemis d'Israël, pour des prières chrétiennes, et de se trouver souvent, par là, dans une grande perplexité.

L'étude de la Prophétie est donc *inévitabile* pour tout Chrétien qui désire être enseigné de Dieu, et connaître tout le conseil de Dieu. Et comment en supposer un seul qui, de propos délibéré, ne le veuille pas !

Nous avons dit encore que l'étude de la Prophétie était un *devoir*.

Chaque disciple du Seigneur sait qu'il ne doit s'approcher de sa divine Parole qu'avec l'amour respectueux d'un enfant adopté par grâce ; et certes, s'il y avait quelque partie des Écritures qui dût être étudiée avec plus d'humilité et de respect que d'autres, ces dispositions s'appliqueraient sûrement à la Révélation des choses futures.

Mais ici, comme en toutes choses, notre règle est générale et invariable : tout faire pour la gloire de Dieu, pour l'amour de son règne, et de nos frères en Jésus ; voilà le précepte que nous aurons toujours devant les yeux, si nous voulons être de fidèles disciples ; voilà ce qui, avec la grâce de notre Maître, nous préservera de toute recherche de nous-mêmes, et de toute spéculation charnelle et téméraire.

Serait-il vrai, comme nous l'entendons affirmer souvent, que la connaissance *détruit*, qu'elle disperse, qu'elle divise, que, pourvu qu'on soit sauvée, c'est tout ce qu'il faut, qu'on ne doit pas tant *creuser la Bible*, que l'étude des choses révélées est une affaire secondaire, de moindre importance, peut-être même nuisible et dangereuse ? Ces allégations ne peuvent pas être mieux combattues et réfutées que par la Parole elle-même, mais nous avons une explication à donner à nos frères, avant d'employer ce puissant moyen.

Nous avouons qu'il n'est pas accordé à tous et à chacun dans la même mesure, de sonder et d'étudier la Prophétie, et que la grâce de notre Dieu a diversement réparti les dons et les fonctions parmi les membres de son Eglise. Mais nous croyons aussi que ceux auxquels Dieu l'a donné, *doivent* s'en occuper, afin de fournir ainsi leur part à l'édification et à l'accroissement du corps de Christ ; et que, de leur côté, ceux à qui cette nourriture est offerte, doivent en profiter, en imitant les fidèles de Bérée, qui, plus nobles que ceux de Thessalonique, sondaient jour et nuit les Écritures, pour voir s'il en était ainsi.

Ils le doivent d'autant plus, que les doctrines fondamentales du salut gagnent en puissance de sanctification, en clarté, en étendue, en solidité, en profondeur, lorsqu'elles sont étudiées d'une manière complète, et à la clarté de la Prophétie.

L'humilité consiste à tout recevoir et à tout prendre de la main de Dieu en le bénissant ; bien plus, à lui demander et à chercher chaque jour d'obtenir quelque chose de plus de ses pensées. Il y a orgueil et paresse à refuser une partie de la grâce de Dieu.

Il y a péché à détourner et à condamner les frères qui veulent connaître Jésus comme l'Époux glorieux de l'Église, et les destinées immortelles de cette Église.

Chez les gens du monde, chez les chrétiens de nom et, peut être, hélas ! chez bien des chrétiens d'ailleurs pieux, cette prétendue humilité provient certainement, en partie, de la crainte d'être éclairés ; car rien n'est plus propre à nous séparer du monde que la perspective des épaisses ténèbres et des jugements terribles qui vont fondre sur lui, et que la Prophétie déroule sous nos yeux, lorsque, dans ses scènes grandioses, elle nous annonce le jour du Seigneur.

Les chrétiens sont responsables de l'usage qu'ils auront fait de ce dépôt des *oracles* de Dieu qui leur ont été confiés. Rien dans la

Parole ne les autorise à rejeter certaines portions de la Bible, pour étudier et pour admettre seulement celles dont ils aperçoivent, dans leur faiblesse, l'application immédiate.

Un manque de foi à la présence et à l'action du Saint Esprit en nous, peut seul nous retenir dans cet état d'indifférence ; mais les résultats de cette défiance de la bonté de Dieu sont nécessairement funestes, car l'Écriture nous enseigne que la viande est la nourriture qui amène les enfants en Christ à la stature d'hommes faits : C'est donc au moyen de cette nourriture solide, ou de la connaissance des admirables desseins de Dieu, que nous parviendrons à la position qui nous est recommandée, (1 Thess. 1:10) servant le Dieu vivant et véritable, et attendant des cieux son Fils qu'il a ressuscité des morts, Jésus, qui nous délivre de la colère à venir.

Une foule d'arguments s'offrent à nous pour prouver que l'étude de la Prophétie est un devoir : le simple bon sens dit lui-même aux enfants de Dieu les moins avancés, que tout ce qui est écrit l'a été afin d'être lu et médité ; que Dieu ne dit rien qui ne doive nous être précieux, lui qui annonce aux hommes qu'ils rendront compte de chaque parole inutile et vaine. La raison, la logique nous fourniraient sûrement quelques armes, mais nous préférons citer un petit nombre de passages, en prévenant toutefois les lecteurs, que nous n'avons peut-être pas choisi les plus puissants et les plus concluants, pour exciter les chrétiens à remplir ce devoir.

Voici ce que le Seigneur prédisait aux Juifs, et ce qui arrivera à ceux qui, manquant d'amour pour la vérité prendront l'Antéchrist pour le Messie, avant la seconde venue du Seigneur, (Jean 5:39-43) : « Vous vous enquêrez des Écritures, parce que vous pensez avoir par elles la vie éternelle ; et ce sont elles qui rendent témoignage de moi ; et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie... Vous n'avez point l'amour de Dieu en vous-mêmes. Je suis venu au nom de mon Père et vous ne me recevez pas ; si un autre vient en *son propre nom*, vous le recevrez ».

Oui, c'est assurément pour que nous les consultations, que les *oracles* de Dieu sont devenus notre héritage, après avoir été confiés aux Juifs ⁶ ; nous ne nous rangerons pas parmi ceux qui pensent que l'Écriture parle en vain ⁷, puisque nous savons qu'elle est *tout* entière inspirée de Dieu, et utile pour l'enseignement, pour la conviction, pour la correction, pour l'instruction qui est dans la justice ; afin que l'homme de Dieu soit accompli, étant entièrement formé pour toute bonne œuvre ⁸.

Que si quelqu'un de nous manque de sagesse, qu'il demande à Dieu, qui donne à tous simplement et ne fait pas de reproches et il lui sera donné ⁹.

N'éteignez pas l'Esprit, ne méprisez pas les prophéties ¹⁰, car personne ne connaît les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu ; et pour nous, nous n'avons pas reçu l'Esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, *afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données de Dieu*, et dont nous parlons non avec les paroles qu'enseigne la sagesse humaine, mais avec celles qu'enseigne l'Esprit saint, appropriant les choses spirituelles à ceux qui ont l'Esprit ¹¹.

Évitons, chers frères, d'être mis au nombre des moqueurs *des derniers jours*, disant : Où est la promesse de son arrivée ? Souvenons-nous des paroles qui nous ont été dites auparavant par les apôtres de notre Seigneur

⁶ Rom. 3:2

⁷ Jacques 4:5

⁸ 2 Tim. 3:16-17

⁹ Jacques 1:5

¹⁰ 1 Thess. 5:19-20

¹¹ 1 Cor. 2:12-13

Jésus Christ ; ils nous annoncent que, dans les derniers temps, il y aura des moqueurs, marchant selon les désirs de leur impiété ¹².

Donnons une sérieuse attention au titre du dernier livre prophétique, qui nous a été laissé par l'ordre exprès du Seigneur Jésus lui-même à celui qui était son disciple bien-aimé. Ce livre est intitulé *Révélation de Jésus Christ*, que Dieu lui a donnée, pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver *dans peu*¹³. Combien n'y a-t-il pas de serviteurs rebelles, sur ce point au moins, qui ne veulent pas *voir*, pas même regarder ces choses ! combien de ruses et de détours notre paresse, notre orgueil, notre manque de foi n'inventent-ils pas pour éviter cette lumière ! Et s'il est vrai que ce livre précieux est le plus obscur et le plus difficile à entendre, cela doit-il empêcher le disciple de Jésus d'étudier une portion des Écritures, où Lui-même se révèle ? N'est-il pas en nous l'Esprit qui est les arrhes de la promesse, pour nous enseigner *toutes choses* ¹⁴.

St ce devoir d'étudier la Prophétie est d'autant plus pressant pour les enfants de Dieu, que la fin des temps, ou de l'indignation de Dieu contre son peuple d'Israël, s'approche. Or cette fin des temps amènera l'accomplissement de grandes choses prédites dans toute l'Écriture. Et si Daniel a dû fermer ses paroles et cacheter le livre *jusqu'au temps de la fin*, les jours sont venus où plusieurs parcourront ce livre, et ainsi la connaissance sera augmentée ¹⁵. Or nous sommes maintenant plus près du salut que lorsque nous avons cru ; à plus forte raison en sommes-nous plus près que ne l'étaient les Prophètes juifs.

Au temps de ces derniers, Ésaïe put dire (29:11) : « Toute vision vous sera comme les paroles d'un livre cacheté qu'on donnerait à un homme de lettres en lui disant : je te prie, lis ceci ; et il répondrait, disant : Je ne saurais, car il est cacheté. » Voyez encore És. 6:9.

C'est pour nous le moment de rechercher les voies de Dieu et non de faire comme le peuple qui s'assied pour manger et pour boire, puis se lève pour jouer ; car toutes ces choses leur arrivaient en types, et elles furent écrites pour notre instruction, à nous que *la fin des siècles a atteint* ¹⁶. Et c'est pour nous, frères, que le Seigneur Jésus a dit : Ne scelle pas les paroles de la prophétie de ce livre, car le temps est proche ¹⁷.

Voici, dix-huit cents années se sont écoulées, depuis le temps où les fidèles croyaient fermement que toutes choses allaient être faites nouvelles ¹⁸, et depuis que le Nouveau Testament est écrit : est-ce une raison pour nous qui sommes parvenus aux derniers temps, de mettre de côté cette attente, de négliger notre devoir qui est d'être en position de recevoir le Seigneur lorsqu'il reviendra ? Devons-nous donc nous reposer sur les travaux de nos devanciers, et ne vouloir connaître de la Bible que ce qu'ils ont pu y trouver ? Telle n'est point notre opinion, chers frères. Si d'un côté les enfants de Dieu sont appelés et autorisés à sonder la Parole avec l'Esprit de Jésus, et avec une respectueuse prudence ; de l'autre côté, nous savons que l'ouverture de cette Parole illumine et donne de l'intelligence aux simples ¹⁹.

S'il est vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous les cieux, il n'en est que plus vrai que la Bible est un trésor suffisant pour tous les âges, jusqu'à la fin des temps. Le Seigneur notre Dieu y a renfermé tout ce qui est nécessaire à l'accroissement de son peuple, et son Esprit, qui est dans l'Église et dans chacun de ses membres, distribue aux fidèles la nourriture appropriée à leurs besoins. Dans un sens donc il n'y a rien de nouveau dans la Bible, mais dans l'autre sens, tout chrétien, devenu disciple pour le royaume des cieux, peut tirer de ce précieux trésor *des choses nouvelles* et des choses anciennes²⁰. Ne nous laissons donc pas arrêter par l'ennemi qui nous dit de ne chercher dans la Bible que ce que nos devanciers y ont trouvé ; car tout l'enseignement du Nouveau et du Vieux Testament est un trésor donné à l'Église, afin qu'elle y puise, suivant ses besoins, des directions pour connaître le conseil de Dieu, et des avertissements salutaires pour sa sanctification.

Plût à Dieu que tout le peuple de l'Éternel fût prophète ²¹, car l'Éternel notre Dieu a mis l'Esprit de Jésus en nous, mais le manque de foi est un des plus grands obstacles à l'action et à l'efficacité de ce précieux Consolateur.

Recevons instruction des malheurs arrivés au peuple élu d'entre les nations ; que leur exemple soit un puissant avertissement qui serve à nous délivrer de toute cette fausse prudence, de la paresse, de l'orgueil qui nous empêchent de recevoir et d'étudier toute la Parole. C'est le seul moyen de ne pas mériter que les paroles suivantes nous soient appliquées comme un cinglant reproche de la part du Seigneur :

« J'avais établi sur vous des sentinelles, disant : Soyez attentifs au son de la trompette. Mais on a répondu : Nous n'y serons point attentifs. Même la cigogne a connu son temps dans le ciel, et la tourterelle, l'hirondelle et la

¹² 2 Pierre 3:3 ; Jude 18

¹³ Apoc. 1:1.

¹⁴ Jean 14:26

¹⁵ Littéral. Dan 12:4

¹⁶ 1 Cor. 10:7

¹⁷ Apoc. 22:10

¹⁸ Ésaïe 65:17 ; 66:22 ; 2 Pierre 3:13 ; Apoc. 21:1-5

¹⁹ Ps. 119:130

²⁰ Matt. 13:52

²¹ Nombres 11:29

grue observent le temps de leur retour ; mais mon peuple ne connaît point le droit de l'Éternel ²². O gens dépourvus de sens, et tardifs de cœur à croire toutes les choses que les prophètes ont prononcées ²³.

L'étude de la Prophétie est plus qu'un devoir dans le sens absolu de ce mot ; elle est pour nous un précieux *privilege*.

L'Église, lorsqu'elle sera réunie à Jésus, recevra toutes les choses qui lui ont été promises ; c'est là *son héritage*, dont le Saint Esprit lui sert d'arrhes, Éphésiens 1:14.

Cet héritage, cette possession acquise à l'Église, cohéritière de Jésus Christ, c'est le monde qui est encore au pouvoir de Satan. La venue du Roi avec ses saints délivrera cette acquisition de Jésus, pour la louange de sa gloire. Mais le règne avec Jésus sur le monde régénéré n'est, comme nous l'avons déjà vu, que l'introduction *des gloires* qui doivent suivre celle-là.

La grâce et la miséricorde de Dieu ne se bornent pas au rachat et au salut de nos âmes, quelque immenses que ces bienfaits soient à nos yeux. La Prophétie est l'inventaire des trésors de la grâce de Dieu par Jésus. La Prophétie est la clef qui nous ouvre ces trésors, en attendant que nous puissions entrer en possession de ces abondantes richesses de notre grand Dieu. Cette précieuse clef est rouillée depuis longtemps, mais l'Esprit pousse l'Église à la retirer de l'oubli, à la remettre en état de servir, et cette impulsion est elle-même un signe prophétique de l'approche des temps.

Négligerons-nous ces dons et ces avertissements de Dieu ? Nous, enfants de la lumière, serons-nous moins prudents que les enfants du siècle ne le sont pour leur propre bien ?

Quel est l'homme du monde, quel est celui d'entre nous, qui, recevant un magnifique palais en héritage, ne s'empresserait de s'en faire ouvrir les portes, et négligerait d'en visiter même les plus petits recoins ! En sera-t-il autrement, frères, pour notre glorieuse espérance ? Et si la voix de l'Époux invite sa bien-aimée à faire usage de la clef du Palais des Noces, refusera-t-elle d'obéir à cette voix ?

Un vague pressentiment s'empare même du monde ; la Prophétie est dans l'air qui nous entoure ; mais Satan sait détourner l'attention des siens de cette voix qui les inquiète. Pour nous, cet appel du Saint Esprit nous pré-sage peut-être de nouvelles épreuves ; mais nous voyons même dans ces présages une puissante raison de rechercher les conseils de Dieu, tels qu'il nous les a révélés. Il est bon et salubre, maintenant plus que jamais, que les brebis du Seigneur sachent de quel côté elles doivent tirer. Abraham, qui vivait dans la foi et dans l'espérance, ne passa point à travers le feu, mais il demeura sous la garde immédiate du Seigneur. Lot avait choisi Sodome, parce qu'il n'était pas aussi intime avec les pensées de Dieu ; que cet exemple nous apprenne à ne pas mépriser la Prophétie et à jouir des privilèges du chrétien ; privilèges dont le plus précieux, pendant cette vie, est certainement d'avoir la connaissance des desseins de notre Père.

Mais pour en jouir toujours plus, tenons-nous, comme Abraham, éloignés de la plaine et des villes des Cananéens. L'Éternel dit : Cacherai-je à Abraham ce que je m'en vais faire ²⁴ ? Ainsi, plus l'Église reprendra sa position d'étrangère ici-bas et de nazaréenne à l'Éternel ; plus elle se tiendra séparée du monde ; plus aussi le Seigneur lui révélera ses desseins, plus la Prophétie s'éclaircira pour elle.

Tous les saints hommes, qui ont vécu par la foi, gardant précieusement les promesses, ont été préservés du mal et gardés dans l'heure de l'épreuve ; l'Église doit donc imiter ces modèles, afin d'être aussi en mesure d'éviter ce qui doit *arriver sur toute la terre habitable*.

La Prophétie lui sert de guide pour aller vers le Seigneur, comme l'ont fait, dans les temps précédents, Énoch, Élie, Noé, Rahab, et tous les saints.

C'est pour cela que Jésus ne nous appelle plus esclaves, parce que l'esclave ne sait pas ce que son Seigneur fait ; mais il nous a appelés amis, parce qu'il nous a fait connaître tout ce qu'il a entendu de son Père ²⁵. Il pria pour nous et non pour le monde, parce que Dieu nous a donnés à Lui ²⁶. Et il nous a envoyé et donné l'Esprit de la vérité, pour nous conduire dans toute la vérité... et pour nous annoncer les choses à venir ²⁷. Et nous avons la parole prophétique, qui est très ferme, à laquelle nous faisons bien de nous attacher, comme à une lampe éclairant dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour ait commencé à luire, et que l'étoile du matin se soit levée. Sachant premièrement ceci dans nos cœurs, c'est qu'aucune prophétie de l'Écriture n'est d'une explication particu-

²² Jérémie 6:17 ; 8:7 original

²³ Luc 24:25

²⁴ Genèse 18:17

²⁵ Jean 15:15

²⁶ Jean 17:9 :20

²⁷ Jean 16:13-14

lière ²⁸ ; car jamais prophétie ne fut apportée par une volonté d'homme ; mais c'est, poussés par l'Esprit saint, que les saints hommes de Dieu ont parlé ²⁹.

La révélation des choses futures nous présente l'édifice de la grâce de Dieu dans son entier ; elle montre aux yeux du fidèle le couronnement de cet immortel monument dont la croix de Jésus est le fondement précieux. Ce sont là des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme, des choses que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment, et qu'il nous a révélées par son Esprit. Car l'Esprit sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu ³⁰. Les choses cachées sont pour l'Éternel notre Dieu ; mais les choses révélées sont pour nous et pour nos enfants, à jamais ³¹. Et nous tous qui, à visage découvert, contemplons, comme dans un miroir, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés à la même image de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur ³², qui nous a fait connaître le mystère de sa volonté selon sa bienveillance ³³. Notre privilège est donc évident, si nous comprenons la position dans laquelle nous mettent les oracles de Dieu qui nous ont été confiés. C'est certainement cette connaissance qui nous fait lever nos têtes en haut, et regarder non aux choses périssables d'ici-bas, mais aux choses invisibles qui sont éternelles. Nous vivons ainsi par l'Esprit et suivant l'Esprit de Christ, recherchant notre bourgeoisie qui est dans les cieux ; car toutes les choses qui ont été écrites auparavant l'ont été pour notre instruction, afin que, par la patience et la consolation des Écritures, nous retenions l'espérance .

L'espérance, la consolation, l'affermissement des Éphésiens étaient l'objet de la sollicitude de Paul, lorsqu'il leur disait : Que le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ vous donne un esprit de sagesse et de révélation dans sa connaissance, et rende éclairés les yeux de votre pensée, *afin que vous sachiez* quelle est l'espérance, effet de votre appel, et quelle est la richesse de la gloire de son héritage dans les saints, etc. ³⁴ C'est à l'Église élue qu'il est donné de connaître les mystères du Royaume des cieux, et à celui qui a il lui sera donné encore davantage ; et bienheureux nos yeux parce qu'ils regardent, et nos oreilles parce qu'elles entendent ! ³⁵

Mais nous désirons que chacun de vous fasse voir le même empressement pour la pleine certitude de l'espérance jusqu'à la fin, pour que vous ne deveniez point paresseux, mais que vous imitiez ceux qui, par le moyen de la foi et de la patience, héritent des promesses ³⁶.

Nous le répétons encore : celui qui étudie les promesses si étendues et si variées qui sont renfermées dans la Bible pour notre consolation, étudie la partie la plus importante de la Prophétie non accomplie, relative à l'Église ; car nous sommes devenus les héritiers de la semence d'Abraham par la foi ³⁷. Cette étude nous fait marcher avec assurance et humilité vers un but que la grâce de Dieu nous a seule proposé, qu'elle seule peut nous faire atteindre. C'est dans la Prophétie que l'enfant de Dieu apprend à connaître la différence qui existe entre sa position, sa vocation, sa marche ici-bas, et celles des enfants du monde.

Notre droit de bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons notre Seigneur Jésus Christ, qui transformera le corps de notre humiliation, pour qu'il soit conforme au corps de sa gloire ³⁸.

Or la fin de toutes choses approche ; soyez donc sobres, et veillez pour la prière ; ayant, avant toutes choses, les uns pour les autres un ardent amour et selon que chacun de vous a reçu quelque don, employez-le les uns pour les autres, comme de bons administrateurs de la grâce variée de Dieu ; si quelqu'un parle que ce soit selon les oracles de Dieu.

C'est ainsi que la foi en Jésus Christ, et l'amour envers tous les saints se nourrissent et se réchauffent par la contemplation de l'espérance commune qui nous est réservée dans l'avenir ; et que, si nous participons aux souffrances de Christ, nous devons encore *nous réjouir*, afin qu'aussi en la révélation de sa gloire nous nous réjouissons avec allégresse ³⁹. Voyez Rom. 8:15-18. Hébr. 10:22-26:37-39. Voyez encore quant à l'avenir du monde et de ses enfants, comparé avec celui des enfants de Dieu, lorsque le Seigneur viendra prendre en main son royaume et son héritage, 2 Pierre 3:3 :7:11 :13:14.

Ce n'est pas sans doute, dans quelques passages isolés seulement, relatifs à la connaissance de la Prophétie, que nous trouvons des motifs de sanctification, de séparation d'avec un monde corrompu, jugé et condamné,

²⁸ Particulière au prophète et non au lecteur. On doit expliquer la Prophétie, non par les sentiments personnels du prophète, mais par la pensée de Dieu.

²⁹ 2 Pierre 1:19-21

³⁰ 1 Cor. 2:9 :10

³¹ Deut. 29:29

³² 2 Cor. 3:18

³³ Éph. 1:9 :14

³⁴ Éph. 1:17-18

³⁵ Matt. 13:11-16

³⁶ Hébr. 6:11-12

³⁷ Comparer 1 Pierre 1:10, Galates 3:29, à Hébr. 6:13-20, Rom. 4:13

³⁸ Phil. 3:20-21

³⁹ 1 Pierre 4:7 :11:13.

mais c'est dans toute l'Écriture que l'idée de 1 Jean 2:17, se trouve développée : « Le monde s'en va ainsi que sa convoitise, mais celui qui pratique la volonté de Dieu demeure éternellement ; » et ce monde s'en va bientôt, car c'est la dernière heure, et malheur à ceux qui auront marché suivant l'esprit du monde et non suivant l'Esprit de Jésus ! La sanctification ou la mise à part pour Dieu, la spiritualité, le détachement des convoitises mondaines, la joie, l'espérance, la consolation, l'affermissement sont donc les résultats du privilège accordé aux Chrétiens de sonder la Parole de Dieu. C'est là que le monde à *venir* (Héb. 2:5) nous est présenté comme le seul monde où Christ régnera et où nous régnerons avec Lui.

Sa divine puissance nous a donné tout ce qui se rapporte à la vie et à la piété, au moyen de *la connaissance* de celui qui nous a appelés par sa gloire et par sa vertu, par lesquelles nous ont été données les très grandes et précieuses promesses, afin que par leur *moyen* vous devinssiez participants de la nature divine, après avoir échappé à la corruption qui est dans le monde par la convoitise. Ainsi apportant à cela ⁴⁰ tout empressement, associez à votre foi la vertu, et à la vertu *la connaissance*, et à la connaissance la tempérance, et à la tempérance la patience, et à la patience la piété, et à la piété l'affection fraternelle, et à l'affection fraternelle l'amour ⁴¹. Certes, voilà, chers frères, un apôtre qui n'accuse point la connaissance des promesses, de détruire et de disperser. La connaissance enflé, il est vrai, lorsqu'elle marche sans la charité, lorsqu'elle n'a pas la gloire de Dieu et l'amour des saints pour but et pour objet ; c'est alors une connaissance oisive ou stérile, même charnelle et contraire à celle dont il est ici question et que nous recommandons à nos frères. Mais si les choses dont nous venons de parler sont en nous, nous ne resterons pas oisifs ni stériles dans la connaissance du Seigneur, afin que nous puissions affermir notre appel et notre élection, et ne pas broncher ; car ainsi l'entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, nous sera richement accordée.

Or cette connaissance de Celui qui nous a appelés non seulement par sa grâce, mais par *sa gloire*, était d'un tel prix aux yeux de Pierre, qu'il ne négligea rien pour y affermir ses frères *quoiqu'ils la possédassent déjà*. Et il a fait en sorte qu'après son départ nous puissions nous rappeler ses exhortations à ce sujet. Quoi donc ! m'éloignerais-je de mon frère, parce qu'il connaît mieux la Prophétie que moi, ou parce qu'il la connaît moins, ou encore parce qu'il en considère plusieurs points d'une manière opposée à la mienne ou différente de la mienne ? À quoi bon le Saint Esprit, à quoi sert l'amour de la vérité, si nous ne pouvons les employer à croître les uns et les autres dans la connaissance et dans la charité ? Si, par crainte des abus que l'homme introduit partout, nous ne pouvons recevoir de l'Écriture ce que nos devanciers ont pu et cru y voir ? Ce que la connaissance et la confession de la vérité peuvent faire, et ce qu'elles font en effet, c'est d'amener une séparation tout à fait selon la Parole entre les enfants de Dieu et le monde, entre l'Église et les chrétiens de nom.

Pour nous, nous pensons que les abus possibles d'un privilège aussi précieux ne doivent point nous empêcher de faire connaissance avec notre trésor, d'y mettre notre cœur, et de puiser dans la parole prophétique des choses nouvelles et des choses anciennes, suivant la volonté du Dispensateur de toute grâce excellente et de tout don parfait.

L'étude de la Prophétie est non seulement inévitable, non seulement ordonnée aux fidèles ; elle est non seulement un privilège, mais encore *une source de bénédictions*.

Il est bien remarquable que l'Apocalypse, ce livre, en général, si négligé par les chrétiens, renferme lui seul deux bénédictions très spéciales, pour ceux qui le liront et qui garderont ses paroles. L'une de ces bénédictions est en tête du livre, Apoc. 1:3 : Bienheureux celui qui lit, et ceux qui écoutent les paroles de la Prophétie, et qui gardent les choses qui y sont écrites : car le temps est proche. Puis au chapitre 22, verset 7 : Voici je viens promptement ; bienheureux celui qui garde les paroles de la Prophétie de ce livre.

En outre le verset 18 du dernier chapitre annonce des malédictions terribles à celui qui y ajoutera ou qui en retranchera quelque chose.

Mépriserons-nous donc, nous, enfants de Dieu, des choses que le Seigneur lui-même a entourées de tant de soins et de tant de promesses ?

Hâtons-nous plutôt de les rechercher avec prières, avec amour, avec respect ; soutenons-nous mutuellement par la charité et par un concours fraternel dans la recherche de la volonté de Dieu : Celui qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui heurte ; le Seigneur qui a donné la Prophétie et qui donne le Saint Esprit à ses enfants, bénira ces recherches auxquelles il nous pousse lui-même. Et le Seigneur l'a déjà fait : bien des points obscurs sont maintenant éclairés. Bénissons-en Dieu.

Pour nous, frères, nous craignons aussi les abus, les spéculations charnelles ; nous croyons que bien des calculs téméraires ont discrédité la Prophétie ou plutôt son étude parmi les chrétiens. Nous déplorons ces choses, mais nous aimons à avancer dans la connaissance du témoignage de Jésus (Apoc. 19:10) ; nous possédons ce témoignage ; le livre n'en *est pas scellé* ; il nous dit lui-même que c'est l'Esprit de la Prophétie qui est le témoignage de Jésus ⁴².

⁴⁰ À la connaissance des promesses qui sont Oui et Amen dans notre Seigneur Jésus Christ.

⁴¹ 2 Pierre 1.

⁴² En lisant attentivement l'original, on verra peut-être comme nous que c'est ainsi que cette proposition y est exposée : « Car l'Esprit de la Prophétie est le témoignage de Jésus ; » ce qui explique tout le verset.

Nous sommes bien loin d'avoir cité toutes les déclarations de l'Écriture sur notre sujet ; mais nous sommes persuadés que, pour ceux qui aiment la vérité, et qui n'ont pas de parti pris contre cette étude, ce qui précède est suffisant au moins pour les faire réfléchir et peut-être pour les convaincre avec la grâce de Dieu.

La question que nous tenons de poser devant la conscience de nos frères n'en serait même pas une, sans l'action de Satan parmi les fidèles. Le prince des ténèbres profite de tous nos mauvais penchants, de toutes nos faiblesses, pour cacher la vérité et la lumière aux enfants de Dieu ; pour les empêcher de se livrer à une étude qui doit nécessairement les faire sortir du monde. D'un autre côté, il est certain aussi que les appels au monde inconverti devraient toujours être éclairés de la puissante lumière de la Prophétie. Le court exposé que nous avons dû présenter sur le but de ces révélations divines, justifiera cette opinion que nous n'avons pas la facilité de développer ici.

Cependant, considérons, d'un côté, les ténèbres, le désespoir, la grande angoisse des nations au retour du Seigneur, l'anéantissement total de tout ce qui est cher au cœur de l'homme naturel ; mais jusque-là la domination du prince des ténèbres s'étendant progressivement sur ce monde, qui est déjà condamné et jugé ; puis l'asservissement complet de tout ce qui n'aura pas saisi Christ, notre espérance, de tout ce qui aura rejeté son témoignage ; enfin, la mort seconde et éternelle pour fin de la vie des enfants du siècle : n'y a-t-il pas là de quoi détacher l'âme du monde, bien plus et bien autrement qu'une prédication de la Loi à laquelle nous ne sommes plus assujettis ?

Et, d'un autre côté, notre nouvelle vie, cachée maintenant avec Christ en Dieu, manifestée en gloire quand Christ paraîtra, notre bienheureuse résurrection, notre manifestation et notre gloire éternelle dans la paix et dans la lumière, l'absence de tout jugement, de toute condamnation et de toute tribulation pour l'éternité : n'y a-t-il pas là des promesses capables de réveiller une âme et de l'attirer à Christ ?

Nous ne prétendons pourtant point que la prédication d'appel à la conversion doive être une exposition des vérités prophétiques. Nous en sommes si éloignés que nous pensons que ces vérités ne doivent et ne peuvent même pas servir utilement à la discussion ni à la controverse entre des Chrétiens d'une part et des inconvertis de l'autre. Nous pensons qu'il est vrai, de toute prophétie, qu'elle sert de signe, non pour les infidèles, mais pour les croyants ⁴³. Mais nous croyons que celui qui veut prêcher toute la grâce et annoncer tout le conseil de Dieu, et d'autre part faire connaître toute la puissance et la perversité de Satan, doit connaître la Prophétie, et que sans cette lumière, il peut être béni, il est vrai, à cause de l'indulgence de Dieu, mais que cependant il ôte à l'évangile une bien grande partie de sa force et de sa clarté.

Au reste, lorsque Dieu lui-même veut appeler et réveiller un mort, son Esprit sait agir par le moyen de la Prophétie ; et nous allons en citer un exemple qui peut être utile, en nous disposant à rendre gloire à Dieu et à Lui seul.

Un enfant du monde, possédant tout ce que le monde peut donner de bonheur, tellement qu'il lui aurait été impossible de rien désirer, sans être déraisonnable à ses propres yeux, fut amené, par la miséricorde du Dieu Sauveur et Tout Puissant, dans une position qui l'éloignait du bruit du monde, non d'une manière pénible pour lui, mais suivant ses goûts encore charnels.

Vivant à une époque, où toutes les doctrines de nivellement social pouvaient lui donner de la crainte pour ses circonstances particulières, il fut poussé par cette crainte même à étudier la Prophétie.

L'hostilité du cœur naturel engagea bientôt ce pauvre aveugle à essayer de prouver au monde et à lui-même, que tout cela n'était que pures inventions d'hommes, et que fraudes soi-disant pieuses.

L'évidence de l'inspiration dans la Prophétie accomplie vint anéantir ces orgueilleuses prétentions ; l'existence des choses merveilleuses qu'elle a annoncées, et qui continuent à suivre leur cours à travers les âges, aux yeux d'un monde aveuglé, subjugué sa raison sans toucher encore son cœur.

Toutefois la grâce de Dieu agissait : Il fallut bien reconnaître que Jésus, le Christ, était venu ; qu'il était mort et ressuscité ; qu'il était le Sauveur promis par les prophètes ; que les Juifs, après l'avoir rejeté, demeuraient dispersés parmi les nations, en témoignage vivant de la divinité et de l'authenticité de la Parole de Dieu.

Enfin la gloire future de Jésus Christ lui apparut dans l'Apocalypse qu'il étudiait encore avec un cœur charnel. Le pauvre incrédule fut éclairé par cette gloire ; ses yeux, comme ceux de Saul, s'ouvrirent à la lumière de la grâce.

Semblable au paralytique, ce frère fut placé par la Parole au centre de la Grâce et de la Gloire de Jésus. Regardant alors autour de lui, il vit Jésus partout. Jésus lui dit : Lève-toi et marche ; va ; tes péchés te sont pardonnés ; tu étais mon ennemi, mais Moi je t'aimais.

Cette âme ainsi vaincue et convaincue pleura et put aimer : Elle vit le but pour lequel le Christ Jésus l'avait saisie, mise à part. Comptant sur cette main puissante, elle oublia les choses qui étaient derrière elle, pour atteindre le but qui lui est offert, si clairement dans la Prophétie, savoir la meilleure résurrection, le prix de sa vocation céleste en Jésus Christ.

⁴³ 1 Cor. 14:22

Chrétiens ! cet impie est maintenant un de vos frères ; il bénira, pendant le reste de sa vie, Celui qui lui a donné de vous aimer en Christ ; il pleure avec vous sur la faiblesse et sur la désunion des brebis de Jésus.

Oui, il viendra le jour où se réalisera la Prophétie par laquelle les Anges et la multitude de l'armée céleste saluèrent la première venue du Christ ; il viendra le jour que nous annonça la naissance d'un Sauveur dans l'humilité. Alors le règne de Jésus sur la terre, le règne du Prince de la Paix, sera une vérité.

Alors, frères, le monde jouira de la réalisation de ces chants prophétiques : Gloire à Dieu dans les lieux très hauts ; et sur la terre, Paix ! parmi les hommes, Bienveillance !

Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur ; je le dis encore, réjouissez-vous, car l'Esprit et l'Épouse disent : Viens ; et que celui qui entend dise : Viens.

Et l'Époux a dit : Oui, je viens promptement, Amen.

Viens, Seigneur Jésus !

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 25

5 – L'histoire et la prophétie

C'est dans le Ciel que l'Apôtre Jean doit apprendre les choses qui arriveront à l'avenir (Apoc. 4:1) ; et c'est là seulement qu'on peut les apprendre. Ce n'est qu'en nous tenant au Ciel, en esprit, que nous pouvons les voir telles qu'elles sont aux yeux de Dieu, de Christ, et, par conséquent, de l'Église. L'Histoire n'a pas été écrite dans le Ciel. Je crois donc que tous les efforts tentés pour interpréter la Prophétie par l'Histoire ont extrêmement nui à l'intelligence et à la détermination du vrai sens de la première. Quand, avec l'aide de l'Esprit de Christ, nous avons bien compris la pensée de Dieu ; s'il s'agit de faits historiques, nous avons le jugement de Dieu sur ces faits et leur explication. Mais l'Histoire est le jugement de l'homme sur les événements ; de l'homme qui n'a pas du tout le droit d'affirmer que ces événements se trouvent dans la Prophétie : il est clair qu'il doit comprendre la Prophétie, avant de pouvoir l'appliquer à un seul de ces événements. Quand il la comprend, il a ce que Dieu se propose de lui donner, sans qu'il ait besoin de rien chercher ailleurs. Je suis convaincu que l'Histoire n'est, en aucun sens, nécessaire à l'intelligence de la Prophétie. Je trouve dans celle-ci des faits, la pensée de Dieu sur leurs causes et, par conséquent aussi, le jugement qu'il en porte. Je n'ai pas besoin de l'Histoire pour savoir que Ninive et Babylone sont détruites, ou que Jérusalem est entre les mains des Gentils. Il est évident que, quand une prophétie s'applique à des faits, elle est la vraie histoire de ces faits ; mais elle est beaucoup plus que cela. C'est elle qui rattache ces faits à l'ensemble des décrets de Dieu en Christ. Aussi toutes les fois qu'un fait isolé, quelque important qu'il soit aux yeux de l'homme, est présenté comme l'accomplissement d'une prophétie, cette prophétie devient *d'une explication particulière* ; et c'est là, je crois, le sens de 2 Pierre 1:20⁴⁴. Sans doute que, quand une prophétie est accomplie, l'accomplissement en est une preuve de sa vérité ; mais le Chrétien n'a pas besoin de cela : d'ailleurs la preuve d'une vérité et l'interprétation sont deux choses bien différentes.

Du sens littéral dans la prophétie

Au sujet de la Prophétie, M. Pieritz, missionnaire à Jérusalem, était d'accord avec M. Nicolayson, pour penser qu'il est tout à fait nécessaire à un missionnaire de s'en tenir à l'interprétation littérale de la Prophétie. Les Juifs sentent que leur dispersion est littérale ; et, par conséquent. Si vous expliquez la Prophétie *non* accomplie en disant qu'il faut l'entendre dans un sens spirituel, ils vous prennent pour une espèce d'incrédule. Si vous leur dites que, dans la Bible, un loup ne signifie pas un loup, mais un méchant homme, que Sion veut dire l'Église, et que « racheter Israël » ne signifie pas racheter Israël, mais autre chose, et que néanmoins vous essayiez de les convaincre, par la Bible, de la vérité du Christianisme, ils vous regarderont comme ne croyant pas vous-même la Bible.

Ce dernier fragment est extrait et traduit de « *Narrative of a mission of inquiry to the Jews* », etc, 2^e édition, Édimbourg, 1842, vol. 1, p. 328.

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 47, 48

6 – Hébreux 11:11-19

Après les grands traits de la foi présentés dans le sacrifice d'Abel, la vie d'Énoch, et la connaissance de l'avenir en Noé, nous voyons Abraham attendre la cité qui a des fondements, parce que ce n'est que le plein accomplissement des pensées de Dieu, qui peut satisfaire l'attente de la foi.

⁴⁴ Ce sens nous paraît compléter et non combattre celui que nous avons donné du même passage dans une note de la page 38.

Nous voyons ici et ailleurs dans ce chapitre qu'un des caractères de la foi, c'est de compter sur Dieu, non pas malgré la difficulté, mais malgré l'impossibilité. De pauvres pécheurs ont comme dit à la montagne de se jeter dans la mer ; cela s'est accompli.

La foi ne s'informe pas des moyens, et même elle n'y pense pas ; elle compte sur la promesse de Dieu ! Il semble à l'homme naturel que le croyant manque de prudence. Et cependant, dès l'instant qu'il s'agit de moyens qui rendent la chose facile à l'homme, ce n'est plus Dieu qui agit ; ce n'est plus son œuvre, si l'on s'attend à ces moyens. Quand il n'y a plus de possibilité pour l'homme, il faut que Dieu intervienne, et c'est là d'autant plus évidemment la bonne voie, que Dieu n'intervient que lorsque c'est sa volonté. La foi ne regarde qu'à cette volonté ; aussi la foi ne consulte-t-elle ni les moyens ni les circonstances : en d'autres termes, elle ne consulte ni la chair ni le sang. — Lorsque la foi est faible, elle compte à l'avance sur les moyens extérieurs pour faire l'œuvre de Dieu. L'Église, par exemple, est faible dans la foi ; aussi la voyons-nous compter à l'avance sur des moyens extérieurs pour faire l'œuvre de Dieu.

Souvenez-vous que du moment que les choses sont faisables selon l'homme, il n'y a pas besoin de la foi, parce qu'il n'y a pas besoin de l'énergie du Saint Esprit.

Il est évident que, pour obtenir de grands résultats, il faut que ce soit la puissance de Dieu qui agisse. Or ce n'est que lorsque la foi agit que les résultats sont selon la puissance de Dieu. Aussi voit-on des Chrétiens travailler beaucoup et produire très peu de chose. Dieu veut se glorifier, et non que l'homme se glorifie.

On sème avec larmes : là où il y a une œuvre bien bénie, il y a d'abord des angoisses d'enfantement. L'âme sentira les difficultés, et Dieu veut que nous sentions que nous sommes sans force contre toutes choses. Il faut semer avec larmes pour moissonner avec chant de triomphe.

Tous ceux dont il est parlé au verset 13 de ce chapitre 11 aux Hébreux sont morts dans la foi. Les Juifs attendaient le Messie selon la promesse de Dieu. Nous avons aussi la promesse du retour de Jésus. Les Apôtres aussi sont morts dans la foi sans voir l'accomplissement de la promesse. C'est ce qui rend la vie du Chrétien heureuse quoique difficile, parce qu'il ne jouit jamais ici-bas qu'en espérance des choses que Dieu a promises. Si un homme met beaucoup d'ardeur à poursuivre quelque chose, c'est parce qu'il espère, c'est là la vie de la foi. Celui qui possède ne déploie plus d'énergie pour obtenir. — Nous avons ici-bas le privilège de pouvoir être fidèles au milieu des difficultés ; nous ne l'aurons pas dans le Ciel, alors nous jouirons sans difficultés de la présence du Seigneur.

Nous avons le privilège d'être fidèles au milieu des ennemis et des infidèles ; et c'est un grand privilège, toutes les affections sont alors en plein exercice. Et plus nos affections seront entièrement au Seigneur, plus les difficultés surviendront.

Non seulement ils étaient étrangers et voyageurs, mais ils en ont fait profession. On veut quelquefois être religieux dans le cœur et n'en pas parler. — Ce n'est pas là l'énergie de la foi.

Voir le monde perdu et condamné, et avoir ses espérances dans le Ciel, ce sont là des faits tellement immenses qu'ils doivent nécessairement produire un effet proportionné ; cet effet, c'est de nous faire penser et agir comme étrangers. On doit voir cela dans toute la vie ; le cœur est déjà loin, et il ne reste plus qu'à déloger. Il en faut évidemment une profession ouverte et publique ; c'est un témoignage rendu à Christ. — Nous ne serions pas contents d'un ami qui ne nous avouerait pas quand nos circonstances sont difficiles. Aussi un Chrétien qui se tient caché est un très mauvais Chrétien.

Si la foi est fixée sur Jésus, nous saluons les choses que nous avons vues de loin, nous ne pensons pas à ce que nous avons quitté, et nous n'avons dans la pensée que les choses qui sont en avant, comme Rebecca quand elle va à Isaac. — Mais quand il y a des difficultés pour le Chrétien, et que ses affections ne sont pas fixées sur Jésus, le souvenir du monde vient dans son cœur. Phil. 3:7-14.

Le Chrétien aimerait mieux mourir que de retourner au monde ; il veut participer à la résurrection d'entre les morts. Il y a en lui cette persévérance du cœur, qui démontre que les affections sont toujours en avant. Ses affections sont aux choses de Dieu — ses désirs aux choses célestes. C'est pourquoi Dieu ne prend point à honte d'être appelé leur Dieu.Dieu.Dieu.Dieu. Il aurait honte d'être appelé le Dieu d'un mondain, et qu'il fût dit qu'il est en relation cordiale avec quelqu'un qui suit les misérables plaisirs de ce monde, ou la vanité, ou l'argent.l'argent. Dieu aurait honte de cette relation.relation. Mais il ne prend pas à honte d'être le Dieu de ceux qui sont affectionnés aux choses célestes. Jésus dit : « Je m'en vais vers *mon* Dieu et *votre* Dieu, vers *mon* Père et *votre* Père. Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il a ne peut être mon disciple. » Le Chrétien est dans la même position de renoncement où fut Jésus ; mais aussi dans la même relation avec Dieu que Jésus lui-même.

Dieu leur avait préparé une cité ! Oui, Dieu s'occupe de nous ; pendant que, comme des étrangers et des voyageurs, nous sommes occupés de son œuvre souvent avec larmes, Dieu travaille selon sa gloire infinie à préparer la gloire pour nous. Il veut trouver son repos à nous introduire dans ce repos. Nos travaux sont chétifs ici-bas ; le travail de Dieu est glorieux, et il travaille pour nous !

Il faut ou la chair ou la foi ; impossible que, pour le fond, on reste à mi-chemin. La fin du Chrétien ne peut être que les choses célestes. Les appétits, les besoins du nouvel homme sont tous célestes. On peut employer le Christianisme à améliorer le monde ; mais Dieu n'en veut rien. Jésus Christ ne prie pas pour le monde. Chercher à nous attacher à ce monde, et employer le Christianisme à faire du bien au *monde*, ce sont là des choses terrestres. – Dieu veut nous attacher au Ciel. – Il faut que vous ayez le Ciel sans le monde, ou le monde sans le Ciel. Dieu qui prépare la cité ne peut vouloir quelque chose entre deux. Le désir de cette meilleure cité est le désir d'une nature qui est *entièrement* d'en haut. – Comment suis-je *étranger*, si je cherche les choses terrestres et l'amélioration du *monde* ? Dieu nous adresse une vocation céleste ; il n'a point alors à honte de s'appeler notre Dieu et notre Père. Père. Père. Père. Père.

Dieu crible l'âme pour que la balle soit séparée et que le grain pur soit préparé pour son grenier. Et quand nous verrons la gloire du vrai Salomon, nous dirons comme la reine de Shéba : L'on ne nous en avait pas dit la moitié.

Que Dieu, qui nous prépare une cité digne de Lui, digne de ses affections, nous donne de faire profession que nous sommes des pèlerins et des étrangers sur cette terre !

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 58

7 – Penses sur 1 Samuel, ch. 1 et 2

Ce qui est dit d'Elkana, qui avait deux femmes, nous paraît présenter un type de Christ, et des deux économies (Israël et l'Église). Anne représenterait les Juifs repris en miséricorde, Peninna les Gentils mis de côté. C'est ce que nous pouvons distinguer dans le cantique prophétique d'Anne.

Nous voyons aussi la corruption de la sacrificature, et le jugement de Dieu prononcé contre la maison d'Éli. La sacrificature d'Aaron et de ses fils était un type de l'Église.

Les circonstances du peuple Juif, sous Samuel le prophète, Saül et David, jusqu'à l'élévation de Salomon au trône, figurent les événements préparatoires qui introduisent le règne du Messie ; c'est-à-dire elles présentent en types les principaux faits qui se passeront, depuis que Dieu recommencera à agir pour ce peuple, jusqu'à ce que Jésus vienne s'asseoir sur le trône de David à Jérusalem.

La parole de Dieu prononcée à Éli, c'est le témoignage que Dieu fait rendre contre cette sacrificature avant l'exécution de son jugement. L'Église, qui a l'intelligence de ce qui va arriver, doit aussi rendre témoignage que Dieu va juger et rejeter la Gentilité chrétienne ; le jugement de Dieu va s'effectuer sur ceux qui participent à la corruption introduite dans l'Église. Jude 15.

C'est sous la sacrificature d'Éli et de ses fils que commence à s'accomplir le jugement contre cet ordre de choses. Comme sacrificateur, Éli n'avait plus le discernement *requis* : dans cet état l'oreille n'est plus attentive pour qu'on puisse être corrigé ; aussi, ce qui est très remarquable, le signe qui est proposé à Éli, *c'est le jugement même que Dieu va appliquer*. Chap. 2:34.

Le jugement contre la maison d'Éli n'a son plein accomplissement que lors de l'élévation de Salomon au trône (1 Rois 2:27 :35). La sacrificature établie par Salomon est, selon la parole de l'Éternel prononcée à Éli par l'homme de Dieu : un *sacrificateur assuré... qui marchera à toujours devant mon oint*. V. 35. L'accomplissement de ce type présenté sous la royauté de Salomon, aura lieu lorsque Christ s'assiéra sur le trône de sa gloire à Jérusalem ; c'est la sacrificature qui est mentionnée dans la description de l'ordre du Temple. Ézéchiël 44:15.

Aaron et ses fils représentaient la sacrificature céleste dans le caractère et la position que Jésus a prise par sa résurrection ; la position de l'Église est celle de Christ homme glorifié devant Dieu le Père. Celle qui est indiquée comme remplaçant ce qui est rejeté, *est devant son oint*. C'est une sacrificature dans une autre position. La première est céleste, c'est ce qui était figuré dans le Tabernacle, *symbole des choses célestes* (Héb. 9:24). L'autre est sur la terre pour le temple à Jérusalem, aux jours où le Messie sera assis sur le trône de David. Cette sacrificature ne tombera pas, non plus que le peuple Juif restauré, parce que Christ aura pris le gouvernement en main. Ce qui était placé entre les mains de l'homme sous la responsabilité a bien pu tomber dans chaque économie ; mais Dieu, selon sa grâce, a maintenu son élection. À Lui est toute la gloire.

Un enseignement de la plus haute importance pour nous Gentils, ressort des versets 27 et 28 du chapitre 2. Avant de faire le jugement de ce qui s'est corrompu, Dieu rappelle toujours la nature de son appel selon sa grâce, quant à la bénédiction placée entre les mains des hommes qui ont été les objets de sa bonté. Dieu dit à Éli : *Ne me suis-je pas clairement manifesté à la maison de ton père, quand ils étaient en Égypte, en la maison de Pharaon ?* etc. La maison d'Aaron avait été l'objet d'une grâce toute spéciale au milieu des tribus d'Israël. Mais cette

grâce, ils l'avaient oubliée !... C'est pourquoi ayant cessé de retenir la mémoire de la bonté de Dieu à leur égard. Ils étaient tombés dans un état de corruption complète, et ainsi le jugement est le dernier remède que Dieu applique soit pour corriger, soit pour retrancher irrévocablement.

Il en est de même quant à l'Église, elle aussi a oublié la bonté de Dieu selon l'appel de sa grâce ; aussi cette économie va être retranchée irrévocablement, par le jugement final de Babylone (Apoc. 18). Il est donc de la plus haute importance pour le chrétien de ne pas mettre en oubli la grâce de Dieu quant à son appel primitif ; souvenons-nous d'où Dieu nous a pris afin d'éviter l'application de cette menace de Jésus à Laodicée : *Je vais te vomir de ma bouche.* Apoc. 3:16.

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 62

8 – Pensées diverses

Le Chrétien, qui comprend sa position, n'est pas un homme qui, de la terre, regarde le Ciel ; mais un homme qui, du Ciel, regarde la terre.

La charité couvre les fautes des autres ; mais elle déclare les erreurs qui peuvent perdre les âmes, ou les exposer à des jugements.

L'on peut avoir de l'amour pour Christ tout en manquant à plusieurs égards de lumière pour distinguer l'action de l'ennemi.

Quand la corruption a gagné une chose que Dieu avait faite pour la bénédiction, il la rejette ; ou il la remplace en introduisant autre chose. Ceux qui veulent perpétuer ou continuer ce qui est gâté, restent sous les effets d'un mal qu'ils estiment légitimé par la parole de Dieu.

Si quelqu'un est serviteur dans l'Église, il ne doit désirer d'être reconnu par ses frères que pour ce qui est vraiment de Christ en lui. Au reste, il lui suffit d'être reconnu par Christ dans son service.

Dieu en Christ, centre de toutes les gloires, et de toutes les joies pour tous. Vérité qui remplira l'éternité pour toutes les intelligences créées.

Christ étant l'objet de la dilection de Dieu, il faut nécessairement qu'Il le soit aussi pour tous ceux qui participeront au bonheur de Dieu Lui-même en quelque degré que ce soit. Par lui ont été créées toutes les choses qui sont aux cieux et en la terre... toutes choses ont été créées par lui et pour lui. Col. 1:16.

Il est évident que le Créateur de toutes choses doit être le centre de toute création, la gloire et le bonheur qui existent dépendent entièrement de celui qui a donné l'existence.

La plus grande mesure de gloire et de bonheur est le partage de ceux que Dieu a placés le plus près de lui ; c'est le partage de ceux qu'Il a sauvés en son Fils ; par leur union avec Jésus, ils sont un avec lui, et en lui un avec le Père. Jean 17:22-23.

Dieu ne réalise pas absolument toutes les perfections de son caractère de la même manière en toute la famille sauvée. La joie de Jean, le plus grand des prophètes, joie qu'il appelle *mienne* et *accomplie*, Jean 3:29, c'est *d'entendre la voix de l'Époux*. La joie accomplie pour l'Église (l'Épouse dans le caractère céleste), c'est la communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ, 1 Jean 1:3-4. Pour Israël restauré dans la terre de promesse, l'accomplissement de leur joie sera de *posséder la personne* du Messie ; la présence du Seigneur, Éz. 48:35. La joie des nations (Gentils) découle de la gloire de Christ à Jérusalem. Deut. 32:43. L'Agneau qui est au milieu du trône les paîtra et les conduira aux vives fontaines des eaux, Apoc. 7:17.

Il faut que notre instrumentalité soit une source de bénédictions ; s'il en est autrement pour un membre du corps de Christ maintenant, c'est qu'il est séparé de la communion avec le Père et le Fils, au moins quant au privilège de la réalisation présente de cette communion, Jean 7:38-39.

L'activité de l'ennemi a pour but de séparer les créatures de leur Créateur, et de les entraîner ainsi dans sa propre chute ; étant toujours jaloux de la gloire de Dieu, et du bonheur de ceux qui jouissent de Lui. Le chrétien qui ne possède pas le jugement de l'homme spirituel, peut facilement être séduit par Satan, et être instrument de séduction pour d'autres en quelque mesure.

La pensée de Dieu, selon la communion en son Fils, est ce qu'il est le plus important au chrétien de réaliser, ce qu'il doit rechercher constamment ; le fils peut connaître toute la volonté de son père, mais de plus il a besoin de connaître la pensée de son père pour le moment présent. Si l'enfant de Dieu a reconnu que sa portion de joie est dépendante de la réalisation de la communion avec le Père et le Fils, cette réalisation deviendra toujours plus nécessaire à la vie de son âme. L'intelligence de Dieu dans le caractère qu'Il réalise pour l'Église, conduit à la mesure de communion qui s'y rattache ; l'intelligence qui ne conduirait pas à ce but qui est l'amour, *n'est rien*, 1 Cor. 13.

Une vie dans la connaissance de Dieu, privée de la réalisation de sa communion, est privée de ce qui est essentiellement la joie divine et intime de l'âme ; et aussi de ce qui en fait la bonté et la beauté présentées au-dehors.au-dehors.au-dehors.au-dehors. À cet égard, rien de plus misérable qu'un Christianisme qui ne se recommande à personne ; quelle que soit la mesure de vérité que nous puissions posséder, sans les grâces qui découlent de la communion et de la jouissance de Dieu, toutes les autres vérités ne sont rien.rien. Elles ne peuvent nous servir de force contre la puissance et les ruses de notre adversaire ; c'est par la réalisation de la communion de Jésus que nous sommes forts contre Satan ; autrement il est fort contre nous et il nous entraînerait avec lui, si nous n'étions gardés de Dieu, malgré notre manque de communion.communion.

Joab a pu être un grand capitaine dans les rangs des vaillants hommes de David ; de plus il a su lui faire remarquer son devoir quand David se laissait séduire par la ruse de Satan. 1 Chr. 21:1-3. Cependant Joab manquait évidemment de communion avec David, aussi il ne subsista point au règne de Salomon.

La communion avec le Père et le Fils est essentiellement ce qui fait rompre avec tout ce qui n'appartient pas aux relations du Père et du Fils.

Ce qu'il y a de capital dans le christianisme, pour donner toute l'énergie à la vie de Christ en ceux qui ont leurs *cœurs purifiés par la foi*, c'est la révélation de l'union de l'Église avec Jésus ressuscité et glorifié devant le Père. L'affection intime et profonde de l'âme étant ce qui détermine toute son activité, il faut donc que nous ayons de plus en plus l'intelligence de ce que Dieu nous a fait être en Christ, de ce que Christ est pour nous, pour que nous puissions prendre l'accroissement qui appartient au développement de cette nouvelle vie, dont le terme est *la mesure de la stature de la plénitude du Christ*. La révélation du mystère de Christ contient tout le conseil de Dieu envers l'Église.

Ce qui consommait l'œuvre de la première création, c'est la formation de l'homme, et de la femme tirée de lui, Dieu établit Adam chef sur cette création, et lui présenta Ève pour être son aide et sa compagne. Il est dit (Héb. 9:26), *que Christ a été manifesté... en la consommation des siècles* ; l'apparition de Christ consommait ce que Dieu s'était proposé dès le commencement.

L'homme et la femme, établis chefs de cette création, contenaient bien la pensée du mystère que Dieu avait arrêté en lui-même ; mais il ne devait être révélé qu'après l'introduction dans le monde de Celui en qui et par qui le conseil de Dieu pouvait s'accomplir.

L'apparition de Christ, second Adam, était ce qui consommait l'œuvre de la nouvelle création ; puis la formation de la femme (l'Église) tirée de Lui, l'aide qui lui convient dans le paradis de Dieu.

Paul rattache tout à la connaissance de ce mystère ; c'est pour son accomplissement que Dieu fait toutes choses, et c'est selon son développement que toutes choses se réalisent dans l'Église ; c'est la révélation de tout l'amour du Père envers des pécheurs qu'il a faits être ses enfants bien-aimés. Tous les dons du Saint Esprit, toutes les grâces de Christ sont communiquées à l'Église pour l'accomplissement du mystère de Christ. L'Épître aux Éphésiens et celle aux Colossiens nous montrent, avec la plus grande évidence, que tout est lié pour l'Église à cette révélation ; et ainsi que tous les conseils de Dieu viennent y aboutir.

Les relations intimes qui résultent de l'union de Jésus avec l'Église, relations de communion qui contiennent une plus grande mesure de bonheur que toute la gloire qui s'y rattache, ne doivent-elles pas être recherchées et cultivées avec la plus persévérante application ? n'est-ce pas être ouvrier avec Christ, et édifier ce qui demeure, que de travailler à annoncer le mystère de Christ, à en donner l'intelligence selon la mesure du don départi à chacun pour l'accroissement du corps ? Rien ne doit être plus précieux pour ceux qui travaillent dans l'affection des intérêts de Christ que d'agir sur les âmes pour fortifier et développer les rapports d'affection de l'épouse avec Jésus.

Quand l'Église perd de vue ces immenses privilèges, la conséquence en est de détourner l'activité de ces affections pour Christ sur d'autres objets ; et l'épouse s'unit avec le monde. Si Dieu, dans sa bonté, fait revivre pour l'Église cette précieuse révélation, et qu'étant réveillée de son sommeil infidèle, elle soit éclairée pour aimer et attendre de nouveau l'époux, ne peut-on pas penser que c'est là ce cri *d'avertissement* qui précède la rédemption du corps pour son introduction dans les demeures célestes, où ce mystère d'amour sera consommé ?

Lorsque l'on considère de près les chutes et les faiblesses de ceux qui ont connu et servi Dieu, l'on trouve dans les circonstances qui entourent ces chutes et dans les fruits qui les accompagnent souvent, les consolations les plus précieuses par une connaissance plus approfondie de l'amour de Dieu selon sa grâce.

Ce n'est pas à dire que nous devons entrer dans l'expérience des chutes pour posséder les consolations et l'amour profond de Dieu. Nullement ; quoique dans nos chutes l'intelligence des voies de Dieu à cet égard, par ce qui est écrit, devient un puissant moyen par sa grâce de restauration pour nos âmes. Comme chrétiens, si nous gardons la conscience de la chute d'où Dieu nous a relevés, ce sera bien suffisant ; et si nous y ajoutons toute la connaissance du cœur de l'homme, par l'histoire que Dieu nous en a transmise, il ne nous manquera rien. Il faut conserver la conscience de l'état d'où Dieu nous a tirés, afin d'être, gardés de faire de nouveau l'expérience de la chute de l'homme ; c'est à quoi se rapporte, je pense, cette exhortation (Éph. 2:11 : *C'est pourquoi souvenez-vous que vous étiez autrefois Gentils en la chair...* La conscience de notre précédent état d'abjection, ainsi que de notre faiblesse actuelle, est indispensable pour être gardé sous la dépendance de Celui qui a seul la puissance de se glorifier dans la faiblesse de ses serviteurs.

Quand David s'enfuit de devant Saul, il apprit sa faiblesse ; il eut une fort grande peur à cause d'Akish, roi de Gath (1 Sam. 21:12). Ce fut l'occasion qui donna lieu à la composition du Ps. 34. David a pu manquer de foi en allant chercher un refuge vers Akish ; mais Dieu, qui a la puissance de faire tout concourir au plus grand bien des siens, se servit de cette circonstance pour inspirer à David une louange magnifique, sous l'effet que produisit en lui un sentiment profond des soins d'un Dieu qui sait garder et délivrer les siens de toutes leurs détresses.

Si nous considérons, en contraste avec cette circonstance de la vie de David, celle où Jésus fut présenté devant Hérode, *méprisé et renvoyé*, quelle gloire, quelle dignité paraissent en Jésus dans cette occasion, comme en tout autre ! Il est bien le seul digne des louanges et des adorations de tous.

Si nous considérons Pierre en sa chute, nous ne douterons pas que celle chute ne l'ait conduit à un beaucoup plus grand sentiment de l'amour de Dieu, et ainsi mieux préparé pour le service de son maître. Cependant, s'il eût ajouté foi à l'avertissement de Jésus, il aurait évité cette chute, il l'aurait connue, mais évitée ; car Jésus l'en avait prévenu. Celui aussi qui saura juger tout le mal qui se trouve dans notre nature déchue, celui qui croira tout ce que Dieu lui en a dit, pourra bien en savoir davantage que tout ce que toutes ses chutes peuvent lui en apprendre.

L'intelligence de la chute est indispensable pour être placé dans des sentiments vrais devant Dieu, et pour être ramené et gardé sous les effets précieux d'une vie selon la grâce ; mais aussi l'intelligence seule ne peut pas produire cette bénédiction, il faut de plus le sentiment de la conscience exercée devant Dieu par le moyen de la foi ; il faut que l'efficace du Saint Esprit place l'âme sous l'effet des grâces de Dieu pour la réveiller de sa mort spirituelle, et pour produire de nouveau le développement de la vie de Christ. Il en est de même pour les rachetés. La conscience de nos chutes nous débarrasse de toute pensée de propre justice, de tout ce que nous pourrions attendre d'une position de fidélité que nous eussions gardée.

En effet, après que l'on a reconnu sa chute, la pensée des grâces et des bénédictions qui découlent de la fidélité, ne peut plus exister, au moins pour ceux qui en conservent le sentiment ; mais aussi ce sentiment change complètement les rapports de l'âme avec Dieu. C'est le sentiment de ce que nous nous trouvons être selon la vérité, qui nous donne l'intelligence de ce que doivent être nos rapports actuels avec Dieu, et qui suggère le *choix* que nous faisons des promesses qui nous sont favorables dans un tel état, chose de toute importance. Par exemple, si je prie Dieu pour obtenir telle ou telle chose, en m'appuyant sur un ordre de promesses qui ne peut être favorable que dans un état reconnu fidèle par Dieu, et si je ne suis pas dans cet état, je prie sans intelligence de vérité, sans humilité, et il est impossible que Dieu ait égard à ma prière. L'on comprendra facilement que les conséquences d'un tel état d'ignorance sont très graves.

Quand on sent que l'on a manqué à tout, on s'en remet à Dieu dans un sentiment humble, attendant ce que Lui voudra bien décider en notre faveur, et l'on est gardé d'une activité présomptueuse : la foi qui s'attend à Dieu dans l'état le plus misérable possible, est une activité plus puissante qu'on ne le pense généralement.

Pierre, après sa chute, dut naturellement se sentir indigné de toute manière ; cependant Jésus fait choix de lui pour paître ses brebis.

Le culte de Job, après son épreuve, dut être animé d'un tout autre sentiment de grâce qu'auparavant.

La prière de Néhémie était bien différente de celle de Salomon ! l'une et l'autre cependant étaient, en leur temps, l'expression de la vérité de Dieu.

Dans un état normal, l'on est gardé naturellement dans la vérité : en cas de chute, l'humiliation est la vérité, et la foi conduit à s'abandonner à Dieu en toute humilité. En tout cas, c'est le sentiment vif de la grâce que Dieu nous a faite, qui nous garde humbles.

Tout sentiment de satisfaction qui se rapporte à soi-même détermine que l'on n'est pas dans le vrai. Il faut être satisfait en Dieu pour être dans la vérité, et c'est une vie qui se développe selon la grâce qui peut vérifier cette base.

Philippiens 2:21. Tous cherchent leur intérêt particulier, et non les intérêts de Jésus Christ.

Le but que poursuit un cœur d'homme qui a saisi pleinement Christ comme étant son trésor, c'est la gloire de Dieu. Son activité se développe sous l'efficace de ce principe qui est l'amour de Dieu. Un tel homme ne cherche point le témoignage des hommes. Aussi, la *louange d'un tel n'est pas des hommes, mais de Dieu*. Tout est nouveau, tout est changé dans une personne dont la vie a pris cette direction ; c'est le principe de la vie de Jésus dans une âme. Auparavant, tout se rapportait à soi-même ; dans cette nouvelle vie tout se rapporte à Dieu. Dans cette vie, on n'attend plus rien de personne ; on ne réclame plus pour soi-même aucune chose, quelque légitime qu'elle puisse être : ce que l'on réclame, ce que l'on indique, c'est ce qui peut être agréable à Dieu, ce qui est sa gloire, les intérêts de Christ ; on désire et l'on recherche pour tous le bonheur qu'on possède pour soi-même, bonheur qui est entièrement dépendant du choix de l'affection de nos cœurs, et de ce choix dépend tout ce qui est produit pour la gloire de Dieu. Heureux ceux qui, débarrassés de la pensée du moi, sont remplis de la pensée de Dieu, de son Esprit.

Le chemin de l'obéissance est aussi celui de la connaissance toujours plus intime de l'amour de Dieu.

Le chemin de la négligence est aussi celui dans lequel nous apprenons à connaître la discipline et la fidélité de Dieu.

L'unique but de la conduite de Dieu à notre égard, c'est de nous apprendre ici-bas à nous confier en Lui et à sonder les richesses de sa grâce et de son amour en Jésus.

Le résultat pour celui qui a des oreilles pour entendre et des yeux pour voir, c'est de demeurer dans *la foi* et dans *l'obéissance*.

La foi ne raisonne pas et ne calcule pas, elle obéit.

Ce n'est pas par beaucoup de discours ni par de grands raisonnements qu'on amène des âmes à la grâce et à la vérité ; c'est bien plutôt par la manifestation *extérieure* et *habituelle* de l'habitation de Christ en nous. Car s'il est en nous et nous en Lui, ceux qui ont des oreilles et des yeux verront et entendront. Hors de Lui nous ne pouvons rien faire ; hors de Christ il n'y a que la chair ; or la chair ne sert de rien. C'est l'Esprit seul qui fait vivre. Gal. 5:25.

Lorsque Dieu, dans sa grâce, veut agir par nous, Il commence par agir en nous, et nous façonne pour l'usage auquel Il nous a destinés.

Alors seulement Il se sert de ce pauvre vase ainsi préparé et cela tourne à louange et à gloire à ceux qu'Il honore ainsi de quelque mission, si humble qu'elle puisse paraître à l'homme naturel.

Il en est de même de l'instrument destiné par l'orfèvre à transporter l'or liquide d'un endroit à un autre ; il faut qu'il soit d'abord débarrassé de tout ce qui l'obstrue, puis cet instrument, quelque vil qu'il soit de sa nature, est doré par l'emploi même que le maître en a fait.

Le but que Dieu s'est proposé dès le commencement, c'est l'unité, il y aura une harmonie parfaite et immuable dans toutes ses œuvres à la fin. Dieu a créé toutes choses en vue de lui-même, et de ceux qui seront participants de son bonheur, et c'est par le principe d'unité avec Dieu que l'on participe à son bonheur selon la mesure et la position qu'Il aura faite à chacun. Celles de ses créatures, qui auront méprisé cette participation au bonheur de

Dieu, seront rejetées pour toujours en dehors de la sphère que Dieu habite et où habiteront avec lui toutes les intelligences qui auront leur part dans cette unité de bonheur où *Dieu sera tout en tous*.

Dans cet enchaînement de l'unité selon Dieu et en Dieu, l'Église occupe le premier rang de gloire, étant le corps de Jésus Christ, chef de toutes choses, le tabernacle de Dieu par l'Esprit. Elle devient le centre, par le moyen duquel Dieu a réglé ses rapports avec tous ceux qui ont part à son unité.

Jésus parle de cette unité des siens avec Lui et son Père (Jean 17), et des conséquences présentes et futures de cette unité, au verset 21, comme étant le plus puissant moyen d'appeler le monde à la foi de Jésus, l'envoyé du Père, aux versets 22:23, comme manifestant au monde que le Père aime l'Église du même amour dont il aime son Fils. Le témoignage puissant pour le monde, de l'unité de l'Église dans sa position actuelle, n'a eu lieu qu'un instant ; l'Église y a manqué : c'est la conséquence de tout ce qui est placé entre les mains de l'homme sous la responsabilité. Dieu néanmoins n'abandonne pas ses conseils. Il accomplit ce qu'Il s'est proposé ; Il est le Tout-Puissant.

En attendant, Dieu réalise son unité pour les siens en les sortant du mal introduit, et plus l'on est séparé de tout mal, plus l'on est rapproché de Dieu, plus aussi on échappe aux funestes effets de la corruption de ce qui aurait dû être sa puissante bénédiction dans ce monde, savoir Jésus reproduit dans le monde par l'unité des siens, un avec Lui comme Il est un avec le Père. Au point de vue général, par la chute de l'Église, la corruption de cette bénédiction devient de plus en plus le principe le plus opposé à cette unité, savoir Babylone, unité selon les hommes qui n'est que confusion au jugement de Dieu.

Cette unité est donc manquée quant à nous comme Église ici-bas, mais accomplie quant à Dieu et à nous en son Fils ; c'est ce qui sera vu du monde à venir dont il est parlé, je crois dans le verset 23. Jésus avait présenté Dieu au monde en perfection dans sa personne ; il y avait unité parfaite entre le Père et Jésus, mais le monde l'a haï et rejeté. Si l'Église eut persévéré à présenter l'unité du Père et du Fils, cela aurait été le plus puissant moyen d'appel. Ceux aussi qui auraient fait partie de cette union et communion avec le Père et le Fils par l'Esprit, ayant gardé les commandements de Jésus, seraient demeurés dans son amour ; ils n'auraient pas perdu la jouissance de son amour comme corps. La présence de Dieu de toute manière aurait été la bénédiction dans cette heureuse enceinte. Voilà, je crois, sous ce point de vue, la chose qui a manqué. Mais ce qui est dit aux v. 22:23, aura lieu quand l'Église apparaîtra dans la même gloire que Jésus ; le monde d'alors connaîtra (ce n'est pas *croira* comme au v. 21), mais *connaîtra*, parce qu'il verra le conseil de Dieu à l'égard de l'Église. Ce sera l'unité de Dieu le Père et du Fils manifestée au monde, par la puissance du Saint Esprit, dans l'Église et par l'Église, corps de Christ. Bienheureux sont ceux qui auront part à cette hauteur, profondeur, longueur et largeur de son amour ; qui en seront les objets pour toute l'éternité, étant *remplis de toute plénitude de Dieu*.

L'édition du CHOIX D'HYMNES CHRÉTIENNES (Lyon 1843) est épuisée et de nouvelles demandes d'exemplaires sont faites parmi les frères qui ont goûté ce petit recueil. Mais avant de procéder à la publication d'une seconde édition, et dans la pensée que cet Essai pourrait être augmenté de quelques hymnes et amélioré sous plusieurs rapports, l'Éditeur fait parvenir à la connaissance des frères son projet de réimpression, afin que ceux d'entre eux, à qui le Seigneur accorderait la grâce d'écrire quelque hymne ou ceux qui auraient à proposer quelque heureuse correction en celles qui ont été imprimées, puissent transmettre, dans ce sens, leur contribution spirituelle, pour l'édification commune des enfants de Dieu.

Les frères qui auraient quelque communication de ce genre à faire, sont priés de l'adresser au frère G. Kaufmann, libraire à Genève. Il y a, dans la vie d'un chrétien, mille choses pour lesquelles il ne trouvera point de direction fixe dans la Bible, parce que le Nouveau Testament est un livre de principes et non un livre de lois.

Un chrétien est un être acheté à grand prix, et qui n'a rien autre à faire qu'à glorifier Dieu.

Il est deux voies par lesquelles Satan aime surtout à agir : le pouvoir dans le monde et le mensonge dans l'Église.

Un chrétien a la chair en lui aussi bien que l'Esprit. Les avantages qu'il peut obtenir dans le monde sont un présent du Diable ; or, le présent aveugle les plus éclairés.

Satan tente les saints à imiter Lot, quand ils devraient imiter Abraham ; à avoir des affections terrestres au lieu d'affections célestes.

On dit : Quel mal y a-t-il dans les plaines bien arrosées du Jourdain ? Ne sont-elles pas aussi un don de la Providence ! Je réponds : Le Diable a planté Sodome au milieu d'elles.

L'obéissance dans la chair est une désobéissance à Dieu.

Ce qui est fait dans la chair n'est pas à la gloire de Dieu ; cela peut, grâce à sa puissante intervention, tourner en définitive à sa gloire ; mais quant à ce qui nous concerne, cela ne vaut absolument rien.

L'obéissance chrétienne est l'obéissance à la pensée de Christ en communion avec le Père.

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 64, 127, 160, 189, 214, 287, 318, 322

9 – Balaam ou que faut-il faire ?

Les enfants d'Israël se rapprochaient, pour la seconde fois, de la Terre promise ; trente-huit ans auparavant, ils s'en étaient déjà trouvés très près ; mais effrayés par les rapports des espions, le cœur leur avait manqué par le chemin. Ils avaient, en conséquence, dû retourner en arrière jusqu'aux bords de la mer Rouge ; leurs murmures avaient été châtiés par les serpents brûlants : et maintenant ils marchaient de nouveau vers Canaan. Ils venaient de remporter deux victoires signalées, l'une sur Sihon, roi des Amoréens, l'autre sur Og, roi de Basan. Ils étaient campés dans les campagnes de Moab, en deçà du Jourdain de Jéricho, lorsque se passa l'histoire si pleine d'intérêt, rapportée dans les chapitres 22:23 et 24 du livre des Nombres.

Ces chapitres, que nos lecteurs feront bien de relire, renferment un récit dont on trouvera plus bas les détails.

Avant d'en venir à une application particulière de cette histoire, il sera bon, pour la compléter, de rappeler ce que l'Écriture nous dit encore de Balaam. Nous voyons en Nombres 31:16, que ce furent ses conseils qui donnèrent lieu au péché des enfants d'Israël, au fait de Péor, ce qui attira la plaie sur l'assemblée de l'Éternel⁴⁵. Le verset 8 du même chapitre nous montre la triste fin de cet homme qui avait dit : « Que je meure de la mort des Justes ! » Les Israélites, vainqueurs de Madian, le firent passer au fil de l'épée avec les cinq rois et tous les mâles du peuple vaincu⁴⁶.

Le Nouveau Testament ne parle que trois fois de Balaam, mais il le fait de manière à jeter un grand jour sur les principes et le caractère de cet homme. Dans le sombre tableau que Pierre (dans sa Seconde Épître chapitre 2) trace des injustes que le Seigneur doit punir au jour du jugement, nous trouvons, entre autres, les traits suivants :

« Recevant la récompense de l'iniquité, estimant plaisir les voluptés d'un jour ; – des taches et des souillures, s'abandonnant aux délices de leurs propres tromperies tout en faisant des festins avec vous ; ayant les yeux pleins d'adultère et ne cessant jamais de pécher ; amorçant les âmes mal afferemies, ayant le cœur exercé à la cupidité, enfants de malédiction. Ayant laissé le droit chemin, ils se sont égarés, ayant suivi le chemin de Balaam, fils de Bosor, qui aima le salaire d'iniquité ; mais il fut repris de sa propre désobéissance : une bête de somme muette, parlant d'une voix d'homme, reprima la folie du prophète. Ce sont des fontaines sans eau et des nuages poussés par la tempête, des gens à qui l'obscurité des ténèbres est réservée pour toujours. »

Jude (v.11) décrit ainsi le triple caractère de l'apostasie dont les principes se manifestaient et agissaient déjà de son temps dans l'Église : « Malheur à eux, car ils ont marché dans le chemin de Caïn, et se sont abandonnés à l'erreur de Balaam pour une récompense, et ont péri dans la contradiction de Coré. »

Enfin, dans les Épîtres du Seigneur Jésus aux sept Églises d'Asie (Apoc. 2:2), que ceux qui s'occupent de la Prophétie considèrent, assez généralement, comme présentant un tableau des phases successives par lesquelles l'Église devait passer sur la terre, Celui qui a l'épée aiguë à deux tranchants écrit à l'ange de l'assemblée de Pergame : « Mais j'ai quelques choses contre toi : c'est que tu as là des gens qui tiennent la doctrine de Balaam, lequel enseignait à Balak à jeter une pierre d'achoppement devant les fils d'Israël, pour qu'ils mangeassent des choses sacrifiées aux idoles et qu'ils commissent la fornication. Ainsi tu en as, toi aussi, qui tiennent la doctrine des Nicolaïtes pareillement. »

Voilà, certes, assez de déclarations de la Parole et de déclarations plus que suffisantes pour nous montrer combien le caractère de Balaam est odieux. Ce caractère, il nous importe donc de bien le reconnaître, afin de ne suivre, en rien, le chemin de Balaam.

Cependant nous nous proposons aujourd'hui de rechercher, non pas tout ce que nous enseigne cette histoire, mais seulement quel est le trait principal, le trait dominant du caractère du fils de Bosor.

Dans ce but nous rappellerons essentiellement les détails suivants.

Balak envoya à Balaam des messagers, savoir les anciens de Moab et les anciens de Madian, lesquels avaient en main de quoi payer le devin, pour l'inviter à venir maudire le peuple d'Israël.

⁴⁵ Voir Nombres 35.

⁴⁶ Voir encore Josué 13:22. Voyez enfin sur Balaam, Deut. 23:4-5, Josué 24:9-10, Néhémie 13:2 et Michée 6:5.

Balaam, malgré ce qu'il y avait d'évidement mauvais dans la demande qui lui était faite, consulta l'Éternel qui lui dit : « Tu n'iras pas avec eux, et tu ne maudiras pas le peuple, car il est béni. »

Sur quoi, Balaam dit aux députés de Balak : « Allez dans votre pays ; car l'Éternel refuse de me laisser aller avec vous. »

Mais Balak revient, à la charge : il envoie à Balaam des seigneurs en plus grand nombre et plus considérables que les premiers, chargés de lui dire de venir et qu'il serait bien récompensé.

Balaam leur répond : « Quand Balak me donnerait plein sa maison d'argent et d'or, je ne pourrais transgresser le commandement de l'Éternel mon Dieu, pour faire une chose petite ou grande. »

Toutefois, il ne les renvoie pas ; il leur dit de demeurer encore cette nuit. Il consulte de nouveau l'Éternel, pour savoir ce que l'Éternel aura *de plus* à lui dire. Et Dieu lui répond : « Si ces hommes sont venus pour t'appeler, lève-toi, va avec eux. »

Ainsi Balaam s'en alla avec les seigneurs de Moab. Mais la colère de Dieu s'enflamma parce qu'il s'en allait. Et l'Ange de l'Éternel se tint dans le chemin pour s'opposer à lui.

Et l'ânesse de Balaam vit l'Ange qui avait son épée nue, et elle se détourna du chemin. Et Balaam frappa l'ânesse pour la faire retourner au chemin.

Mais l'Ange de l'Éternel s'arrêta dans un sentier creux dans les vignes qui avait un mur d'un côté et un mur de l'autre côté. Et l'ânesse ayant vu l'Ange de l'Éternel, se serra contre la muraille, et elle serrait contre la muraille le pied de Balaam ; c'est pourquoi il continua à la frapper.

Et l'ange passa plus avant, et s'arrêta en un lieu étroit où il n'y avait nul chemin pour tourner à droite ni à gauche. Et l'ânesse, voyant l'Ange de l'Éternel, se coucha sous Balaam, et Balaam s'en mit en grande colère, et frappa l'ânesse avec son bâton.

Alors l'Éternel fit parler l'ânesse, qui adressa des reproches à Balaam. Et l'Éternel ouvrit les yeux de celui-ci, et il vit l'Ange de l'Éternel qui lui dit : « Voici, moi, je suis sorti pour m'opposer à toi, car ton chemin est pervers devant moi. »

Alors Balaam dit à l'Ange de l'Éternel : « J'ai péché, car je ne savais point que tu fusses placé à ma rencontre dans le chemin ; et maintenant, si cela est mauvais à tes yeux, je m'en retournerai. »

Et l'Ange lui dit : « Va avec les hommes. »

Balaam s'en alla donc avec les seigneurs de Moab.

Il arrive auprès de Balak, qui le conduit successivement aux hauts lieux de Baal, vers le sommet du Pisga et au sommet de Péor, afin que de là il puisse voir les tentes d'Israël, campé dans les plaines, et qu'il le maudisse. Il ordonne à Balak de dresser des autels et d'y offrir des holocaustes. Il consulte l'Éternel, qui lui parle. Il prononce ses discours sentencieux ; il prophétise, et ne cesse de bénir le peuple d'Israël.

Nous voyons donc que, lorsque Balaam a demandé, pour la première fois, à l'Éternel : irai-je ? Dieu lui a répondu clairement non, et que même il lui a clairement indiqué les motifs de cette défense. L'Éternel lui a fait cette réponse, il me semble, ou parce que c'était *la première fois* que le devin le consultait, ou parce que celui-ci *n'était pas sûr* de faire mal en se rendant à l'invitation de Balak.

Mais quand l'Éternel lui a dit qu'il ne doit pas aller, et qu'Israël est béni, la position de Balaam n'est plus la même. Il connaît maintenant la volonté de Dieu sur ce point ; la vérité sur ce point ; il sait, à n'en pouvoir douter, que c'est faire le mal que d'aller en Moab : impossible qu'il soit encore dans l'incertitude à cet égard.

Cependant Balaam, tenté de nouveau, consulte Dieu de nouveau, pour savoir, dit-il, ce qu'il aura à lui dire *de plus*, et Dieu lui répond qu'il peut aller.

Mais la suite démontre que, dès ce moment, il y eut en Balaam un aveuglement croissant : en effet, il ne comprit rien ou presque rien aux efforts de l'Ange pour l'arrêter dans sa voie. Si, après que l'Éternel lui eut ouvert les yeux, il reconnaît avoir péché, il semble que ce n'est guère que pour avoir frappé son ânesse et pour ne s'être pas détourné comme elle. Dès lors, Balaam ne fut pas relevé ; il ne revint pas au droit chemin : au contraire, il fut pour Israël, par ses abominables conseils, une occasion de chute ; et sa fin fut terrible.

Aussi le Saint Esprit dit : « Malheur à eux, car ils... se sont abandonnés à l'erreur de Balaam pour une récompense ! » Malheur à ceux qui, après avoir abandonné le droit chemin, se sont égarés, en suivant le chemin de Balaam !

D'après ce qui précède, il nous semble qu'on peut voir clairement que le principe qui perdit Balaam se manifesta, lorsqu'il demanda *pour la seconde fois* à l'Éternel, s'il pouvait aller en Moab. Ce qui lui arriva dès lors ne fut que la conséquence de ce fait. Lorsqu'il consulta Dieu pour *la seconde fois*, déjà sa voie était détournée, déjà il était vendu à un salaire d'iniquité, et la suite de sa lamentable histoire n'est que le développement d'un pareil état d'âme. Aussi, est-ce immédiatement après cette seconde consultation que la colère de Dieu s'enflamma contre lui. Par conséquent, c'est en examinant le fait de cette seconde consultation que nous découvrirons le trait principal et dominant du caractère de Balaam.

Mais il n'est pas besoin d'examiner bien longtemps, pour découvrir que ce trait distinctif se trouve tout entier en ceci, c'est que Balaam, ayant connu le mal, a consulté de nouveau au lieu de fuir le mal sans délai. – De là, (tout comme, au reste, de cent autres exemples ou déclarations des Écritures) on peut, il nous semble, déduire cette règle générale : Lorsque l'on a découvert qu'évidemment, au jugement de Dieu dans sa Parole, telle ou telle chose est du mal, et que l'on pose encore cette question : QUE FAUT-IL FAIRE ? c'est là un fâcheux esprit ; c'est là l'esprit, c'est là le caractère de Balaam.

En effet, chacun de nous, Chrétiens, sait très bien que Dieu veut que nous fuyions le mal, que nous nous abstenions de tout mal, que nous n'y participions en aucune manière, que nous nous en séparions.

C'est tellement là la volonté de Dieu, comme chacun de nous le sait bien, que Dieu veut que nous nous abstenions même *de ce qui a quelque apparence de mal*. Il nous défend de participer au péché d'autrui. Il nous défend même de toucher à ce qui est impur. Il nous commande de sortir de Babylone.

C'est tellement là la volonté de Dieu, comme chacun de nous le sait fort bien, que Dieu veut que nous soyons *saints*, c'est-à-dire mis à part pour Lui, séparés de tout ce qui est mal, étrangers à tout ce qui est mal, opposés à tout ce qui est mal.

Oui, chacun de nous sait très bien, que la volonté de Dieu est que nous nous abstenions du mal, de tout mal, que nous n'y prenions aucune part quelconque. Sa Parole tout entière ne permet aucun doute à cet égard ; et quiconque ne voit pas cette volonté mise dans la plus éclatante évidence en Jésus sur la croix, et en sa résurrection qui nous rend bourgeois des cieux, participants de la vocation céleste, de la nature divine ; celui-là n'a point encore ou n'a que très peu encore compris le Christ.

De plus, chacun de nous sait très bien que Dieu veut que nous nous abstenions du mal immédiatement, à l'instant même où le mal est découvert et reconnu. Qui est-ce qui oserait dire au Dieu trois fois saint : Permits que je sois menteur, avare, fornicateur, meurtrier pendant un jour ? Qui est-ce qui oserait mieux lui dire : Permits que je participe jusqu'à un certain point à du mal, ou à ce qui, en quelque chose, est impie ? Qui est-ce qui oserait le lui dire, surtout en contemplant les épouvantables angoisses du Fils de Dieu en Gethsémané et sur la croix ; ou après avoir compris tant soit peu la part qu'il a aux gloires qui devaient suivre ces souffrances ?

Oui, dès qu'on a reconnu le mal, il n'y a plus à consulter, il n'y a plus à poser cette question : Que faut-il faire ? Cette question n'est légitime que lorsqu'on se trouve en présence d'au moins deux partis à prendre ; mais, le mal étant reconnu, il n'y a qu'un seul parti convenable, c'est de ne point participer ou de s'en abstenir. Dieu dit : cessez de mal faire, ayez en horreur le mal, abstenez-vous de toute apparence de mal.

Il arrive souvent, il arrive à plusieurs que, lorsqu'ils ont reconnu du mal quelque part, ils croient néanmoins pouvoir et même devoir rester dans la position où ils se trouvent, pour réparer, disent-ils, améliorer, combattre et ôter le mal.

Cependant quand il est question du mal en nous, le Seigneur veut que sur le champ nous en rejetions la cause ; il veut que nous coupions le bras, que nous arrachions l'œil qui nous font tomber dans le péché, et que nous les jetions loin de nous. Quand il s'agit du mal dans les autres, nous savons que notre devoir est de le reprendre, de ne point y participer, et non certes pas de le faire avec eux pour mieux le combattre et le corriger.

Et quand il s'agit du mal dans une communauté, dont nous faisons librement et volontairement partie, serait-il donc vrai que nous pouvons continuer sans péché à participer à ce mal et que ce soit là le meilleur moyen d'améliorer l'ensemble qui l'approuve ou ne le reconnaît pas ? Serait-il vrai que notre marche personnelle selon la sainteté doive dépendre de la volonté de tous les autres ou de la volonté d'une majorité ? Serait-il donc vrai, en d'autres termes, que je ne dois m'abstenir du mal, que lorsqu'une majorité sera d'accord avec moi pour s'en abstenir aussi ?

Continuer de participer à du mal pour le corriger, c'est le moyen le plus subtil et le plus diabolique de se rassurer dans une voie détournée ; c'est l'illusion la plus dangereuse, par ce qu'elle peut revêtir les plus précieuses apparences de la fidélité et de la sainteté : mais c'est une illusion, c'est une excuse, c'est un prétexte pour pouvoir demeurer, avec une conscience tranquille, uni à du mal qu'on ne veut pas fuir. Oui, continuer de participer à du mal pour le corriger, c'est se mettre dans la position de Balaam, recevant pour seconde réponse : « Si ces hommes sont venus pour t'appeler, lève-toi, va avec eux. » Car c'est, après avoir connu le mal, dire encore : Que faut-il faire ? Ne puis-je pas rester ici pour réparer ? – et recevoir pour réponse : Eh ! bien, reste. Alors on s'aveugle de plus en plus.

Non, non, il n'est aucun moyen possible de sanctifier le mal ni la participation au mal. Il est écrit : « Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur ».

Lorsque l'on voit du mal et que l'on demande : Que faut-il faire ? il peut y avoir, dans cette question, l'apparence de la droiture, mais dans le fond il n'y a que de la duplicité ; il peut y avoir l'apparence de l'intégrité, mais dans le fond c'est une voie détournée devant Dieu.

La droiture, l'intégrité ! ah ! elles savent bien qu'avec le mal il n'y a aucun ajournement possible ; qu'avec l'iniquité il ne peut y avoir aucun accommodement.

Lorsque nous découvrons du mal, le Saint Esprit nous dit : Abstiens-toi immédiatement. L'esprit de Balaam demande encore ce qu'il faut faire.

Lorsque nous découvrons du mal dans certains actes ou dans certaines pratiques, le Saint Esprit nous dit : « N'ayez rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres. » L'esprit de Balaam demande encore : Que faut-il faire ?

Lorsque nous découvrons du mal dans une communauté dont nous faisons partie librement et volontairement, le Saint Esprit nous dit : « Sortez du milieu d'eux. Ne touchez point à ce qui est impur. Rejette l'homme sectaire. Éloignez-vous d'eux ». L'esprit de Balaam demande s'il n'y aurait pas autre chose de mieux à faire.

Et ce n'est pas seulement avec ce qui est entièrement et absolument mal que nous devons rompre, c'est tout autant avec ce qui est mélangé de bien et de mal ; car Balaam a dressé des autels avec Balak, ils y ont offert ensemble des sacrifices.

Ne croyons pas que lorsque, ayant vu du mal quelque part, nous continuons à y participer, nous pouvons pourtant nous rassurer, parce que, dans cette position, nous recevons peut-être encore des communications selon la Parole de Dieu ; car depuis que Balaam fut avec Balak, Dieu n'a cessé de lui parler, lors même que sa colère était enflammée contre lui.

Ne croyons pas davantage que, lorsque nous refusons de fuir ce qui est mal, nous pouvons néanmoins trouver un témoignage assuré que notre voie est droite devant Dieu, en ce que nous pouvons continuer d'évangéliser : car Balaam, lui aussi, a évangélisé ; il n'a cessé de bénir Israël et de prophétiser, même de la manière la plus remarquable et la plus éloquente. En effet, l'infidèle peut bénir, mais pour ce qui le regarde, il est dit : Malheur à lui !

Consulter pour savoir si quelque chose est mal, ou consulter encore lorsque l'on sait que telle chose est mal, ce sont là deux actes tout à fait différents. Non seulement il nous est permis de demander au Seigneur de nous faire discerner ce qui est mal, mais c'est encore là, sans contredit, un devoir qu'il faut remplir soigneusement, avec droiture et intégrité. L'Écriture nous dit que ce discernement est le caractère distinctif des hommes faits (Héb. 5:14). Ne faisons donc pas comme tant de personnes qui, craignant de certaines découvertes, ou parce que déjà elles ont commencé à faire de certaines découvertes, les traitent d'avance de choses accessoires et secondaires à tel point qu'elles se croient dispensées de s'en occuper avec ambition de sainteté, et ne consultent alors le Seigneur que timidement ou pas du tout.

Puis, encore une fois, une autre voie détournée devant Dieu consiste à connaître que quelque chose est mal, et néanmoins à continuer de consulter l'Éternel, comme si l'on était encore dans l'ignorance ou dans le doute à cet endroit.

Oh ! que de ruses ! que de malices ! Seigneur ! Seigneur ! rends-nous droits de cœur !

Balaam voulait savoir ce que l'Éternel aurait à lui dire *de plus* ! Eh ! qu'est-il besoin que l'Éternel, qui a chassé l'homme de son paradis pour *une seule* transgression et *dès la première* transgression, et qui nous ordonne formellement de nous abstenir de tout ce qui a quelque apparence de mal, ajoute quelque chose de plus ? D'où vient que l'on attend quelque chose de plus, sinon parce que l'on croit pouvoir être par là autorisé à participer, en attendant, à du mal, lors même que l'on sait très bien que tout mal est en abomination aux yeux de Dieu ? Ah ! voir le mal et attendre, pour y renoncer, que le Seigneur se serve d'un autre moyen que de celui de nous l'avoir fait découvrir, c'est, d'un côté, courir le risque d'attendre vainement et d'éprouver, comme Balaam, un aveuglement croissant ; et d'un autre côté, c'est là un retardement qui n'a pour but ou pour effet que de nous rassurer dans une voie détournée qui nous plaît ; ce qui certainement ne glorifie pas le Seigneur : car c'est non seulement en faisant le bien, mais aussi en fuyant le mal, que nous glorifions le Seigneur.

Dites-moi, un chrétien quelconque fait-il bien de tenir ce langage : « Seigneur ! je vois qu'il y a là du mal, mais je vais néanmoins continuer d'y participer, jusqu'à ce que tu m'aies décidé à m'en abstenir ! jusqu'à ce que tu m'aies montré ce que je trouverai si je le fuis ! » – Est-ce droit ? Est-ce intègre ? Est-ce là haïr le mal ? Est-ce là obéir au Dieu trois fois saint ?

Nous concluons donc que, dès que nous soupçonnons qu'il y a du mal en quelque affaire, la droiture veut que nous recherchions diligemment et ardemment la lumière, et que, lorsque nous avons découvert le mal, nous le fuyons aussitôt, nous cessions d'y prendre part, nous nous en séparions. Tandis que, si nous demandons encore : *que faut-il faire* ? c'est là une voie détournée, c'est nécessairement funeste et pernicieux pour nous, c'est de l'interdit

Ce qui explique, par exemple, pourquoi divers écrits, d'ailleurs fort distingués sous toutes sortes de rapports, signalant des choses ou des principes mauvais avec beaucoup de force et de vérité, ont cependant peu ou point édifié ; c'est que, souvent ils finissent par poser ou par faire poser cette question : *Que faut-il faire* ? tout en vous laissant au milieu du mal.

Au reste, écoutons encore une fois la Parole de Dieu : « Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules ; car quelle participation y a-t-il entre la justice et l'iniquité ? ou quelle communion entre la lumière et les ténèbres ? et quel accord de Christ avec Bélial ? ou quelle part a le croyant avec l'incrédule ? et quelle convenue y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles ? Car vous êtes le temple du Dieu vivant, selon ce que Dieu a dit : « J'habiterai au milieu d'eux, et j'y marcherai, et je serai leur Dieu, et eux seront mon peuple ». « C'est pour-

quoi sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi, je vous recevrai » ; « et je vous serai pour père, et vous, vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur, le Tout-Puissant. »

Des personnes, trop préoccupées du désir de justifier des systèmes qui leur plaisent, ne voient, dans ces paroles, qu'une défense concernant le culte ; mais évidemment il ne s'agit pas seulement de cela. Le joug que portent les infidèles, c'est tout ce qui est mal ; l'iniquité, c'est tout ce qui est mal ; les ténèbres, c'est tout ce qui est mal ; Béliar, c'est tout ce qui est mal. Toute chose où il y a du mal est une chose impure. La sainteté exclut tout mal, et Balaam *lui-même* reconnaissait qu'il ne devait faire chose ni *petite* ni grande contre la volonté de Dieu.

Et l'on ne peut pas dire que cela pouvait bien être ainsi du temps de Balaam ou sous la loi, et qu'il en est différemment sous l'évangile, sous la loi de grâce et de liberté ; car c'est dans le Nouveau Testament que se trouvent les paroles que nous venons de citer. Jésus est venu pour sauver les pécheurs, cela est très vrai ; mais ce serait faire de Jésus le ministre du péché que de supposer qu'il nous sauve en nous facilitant, en quoi que ce soit, le mal ou la participation au mal.

Tout ceci est donc extrêmement sérieux ; tout ceci tend à nous montrer que, pour glorifier notre Sauveur, nous qui sommes sauvés nous devons fuir le mal, tandis que, si nous agissons à la façon de Balaam, nous ne glorifions pas notre Dieu, et nous nous exposons à perdre le sentiment de sa grâce, l'assurance de notre adoption, à être abandonnés pour un temps à notre aveuglement, et enfin à être ramenés au droit chemin par des corrections et des jugements. Sans doute que les brebis de Jésus n'ont plus à craindre la ruine de Balaam, mais elles doivent d'autant plus éviter de suivre le train de Balaam, que c'est l'amour de leur Sauveur qui les y invite. Oh ! chers frères, écoutons sa voix et non pas le salaire d'iniquité.

Le salaire d'iniquité, voilà effectivement ce qui fausse la vue de l'âme ; voilà effectivement le grand piège, le grand fléau de la droiture. Et ce salaire d'iniquité, ce n'est pas seulement un salaire en argent ; c'est aussi tout ce qui flatte notre amour-propre, tout ce qui se rapporte au bien-être de la chair ; en un mot, c'est tout avantage quelconque dont on risque d'être privé, si l'on cesse de participer à ce qui est mal ; et qu'on est certain ou que l'on espère de se procurer ou de conserver, en ne fuyant pas le mal et en cherchant plutôt à le corriger. – C'est là le salaire d'iniquité, et très certainement quiconque, après avoir reconnu du mal, hésite, marchande, refuse de s'en abstenir, qu'il cherche bien, s'il le peut encore, et il trouvera que cela vient de ce qu'il tient à un intérêt quelconque, qui n'est pas l'intérêt de Jésus Christ. C'est un moyen d'existence, ou bien c'est telle amitié qu'on veut conserver, ou bien c'est une position acquise que l'on craint de perdre, ou bien une certaine tranquillité que l'on craint de troubler, parce qu'on y est intéressé ; ou bien encore c'est l'inconcevable erreur de croire qu'en continuant de participer au mal on pourra mieux amener ses parents à l'évangile. Au reste, qui est-ce qui pourrait faire l'énumération de ces mille milliers de motifs, qui, dans le fond se résument tous à notre intérêt qui nous tient, nous aveugle, et nous pousse dans une voie détournée !

Et pourtant Dieu ne s'est point épargné pour nous sauver, et aussi pour nous retirer de l'iniquité. Oui, le Fils de Dieu s'est sacrifié pour nous ! Il a donné sa vie pour nous. – Il est l'agneau de Dieu. Il est le Sauveur. C'est par l'amour de Dieu que nous sommes maintenant attirés. C'est par ses compassions que nous sommes exhortés. Oui, le croyant est sauvé ; mais montre-moi ta foi par tes œuvres. Les brebis de Jésus sont en pleine sécurité. C'est la main de Jésus qui les tient, et non pas elles qui tiennent dans leurs mains Celui qui est leur Rédempteur de tout temps. Oui, elles sont toujours brebis et jamais bergers ! Mais Christ est auteur du salut pour ceux qui lui obéissent. De bonne foi est-ce marcher dans le chemin de l'obéissance, est-ce répondre à l'amour de Dieu, que de refuser de se retirer du mal à mesure que Dieu nous le manifeste ?

Le chrétien n'est plus sous la loi mais sous la grâce, aussi ne voulons-nous pas lui proposer le sort de Balaam, et agir sur lui par la frayeur ; mais c'est à cause de la gloire qui lui est promise, c'est à cause de l'amour de Dieu, c'est parce qu'il fait partie de son peuple acquis, de sa nation sainte, de la sacrificature royale, que nous lui rappelons que ce sont ceux qui sont conduits non par l'esprit de Balaam, mais par l'Esprit de Dieu qui sont enfants de Dieu.

~~~~~

Dès que l'on voit du mal, le fuir aussitôt, et ne pas demander lâchement : *que faut-il faire ?* c'est là une conduite qui n'est pas de l'accessoire ni du secondaire. On abuse étrangement de ces deux mots. Au moins faut-il avouer que la sainteté est essentielle et que, fuir le mal connu est essentiel à la sainteté. Participer à du mal dans telle pratique, dans telle affaire, dans telle œuvre, dans telle marche, dans telle organisation, ou bien participer à ce même mal dans telle autre affaire, œuvre, marche, organisation, voilà du secondaire et infiniment moins que cela. Ainsi, par exemple, la question de savoir si le papisme dans l'Église de Rome vaut moins et combien moins que du papisme dans telle Église protestante ou dans telle Église dissidente, certes, c'est bien là de l'accessoire, et même pis que cela. De même quant à la question de la séparation des Églises et de l'État ; car il importe assez peu qu'elles soient séparées de l'État, si elles conservent d'ailleurs tous leurs autres faux principes.

Mais vouloir le Saint Esprit et son action, plutôt que l'homme et l'action de l'homme, mais vouloir la sainteté au lieu du mal, c'est essentiel, c'est capital.

Le devoir est essentiel, obéir à Dieu est un devoir impérieux et absolu. – Nous désirons qu'il nous donne à tous de faire une application fidèle de ce principe en tout et partout, dans toutes nos affaires, dans toute notre conduite

soit privée soit d'ensemble. Mais notre but aujourd'hui est seulement d'attirer l'attention de nos frères sur une application spéciale de ce principe important.

Il est vrai que c'est là une spécialité extrêmement grave ; elle se rattache directement à tout ce qui est le plus cher au Seigneur, qui veut que nous nous aimions les uns les autres. Un exemple nous introduira en plein dans notre sujet.

Dans une même localité, plusieurs individus font publiquement profession d'être chrétiens et ne démentent pas précisément cette profession par leur vie. Il arrive qu'ils sont travaillés sur quelque détail de leur marche commune. Ils examinent, et ils en viennent à reconnaître qu'il y a du mal dans cette marche. Sans doute, ils ne le reconnaissent pas tous au même degré ; mais qu'importe ? ils savent qu'ils ne doivent se permettre aucune mauvaise chose, ni petite ni grande.

Cependant, les uns, quoique reconnaissant le mal, resteront volontairement dans leur position, continueront dans cette marche, en disant peut-être, il est vrai, et même avec toutes les *apparences* de l'amour du bien : *Que faut-il faire ?* Les autres cesseront de marcher dans cette voie où il y a du mal, sans demander : *Que faut-il faire ?* parce que chacun le sait assez.

Évidemment, ces derniers ont raison, et ce n'est qu'un esprit à la Balaam qui pourrait le mettre en doute. Oui, ils ont raison, leur voie est assurément droite devant Celui qui a dit : « Abstenez-vous de toute forme de mal. – Ne touchez pas à ce qui est impur. – Retirez-vous de l'iniquité ». Et pourtant les voilà ne marchant plus avec leurs frères, les voilà séparés. Le monde triomphe de cette déchirure, et l'évangile en est exposé à l'opprobre ! Mais à qui la faute ?

Oserait-on dire que ceux qui sont sortis auraient mieux fait de continuer à participer au mal jusqu'à ce que les autres devinssent intègres en leur voie et droits de cœur ? Lot aurait-il dû attendre sa femme ? Et cependant combien de chrétiens qui les blâment, qui les méprisent peut-être, qui leur en veulent à eux qui ont agi droitement ! Tandis que si les autres, au lieu de perdre leur temps à demander, *que faut-il faire ?* avaient fait comme eux, cette division n'eut pas eu lieu ; l'union, qui est selon l'Esprit de Dieu, eut été manifestée ; le développement de l'amour fraternel eut remplacé l'œil ombrageux. – Mais encore une fois, à qui la faute ? qui est-ce qui en est responsable devant Dieu ?

Il y a longtemps que l'on est sérieusement averti que telle ou telle organisation ecclésiastique repose sur des principes mauvais. On dit même que, ici ou là, il y a beaucoup de mal, des iniquités très graves. Beaucoup de chrétiens en conviennent ; parmi ceux qui ont eu la droiture et le bon esprit de s'en enquérir avec soin, il en est qui ont nettement signalé, dans des écrits pleins de force, quelques-unes de ces iniquités qui nous paraissent toutes provenir de ce qu'en beaucoup de choses on a abandonné les enseignements purs de la Parole de Dieu pour consulter la chair et le sang, les traditions ou la sagesse de l'homme plutôt que celle de Dieu ; de ce que l'on cherche à accommoder la Parole aux faits existants, plutôt que de comprendre et de juger les faits existants d'après la Parole ; – de ce que l'on a reçu le *monde* dans les Églises, et qu'on veut marcher quand même ; en prétendant que le Seigneur approuve cet ordre de choses, lui qui ne prie pas pour le monde, et qui toujours en est rejeté ; – de ce que l'on a accepté le gouvernement de ce monde pour les choses de Dieu, à côté et quelquefois au-dessus de celui de Jésus Christ ; – de ce que l'on a goûté du salaire d'iniquité ; – de ce que l'on a attendu d'une autorité ecclésiastique, où d'une autorité humaine dogmatique (principe papiste), ce que l'on ne doit attendre que du Saint Esprit et de la Parole de Dieu ; – de ce que ainsi on a mis l'homme et l'action de l'homme à la place du Saint Esprit et de l'action du Saint Esprit ; tellement que le Saint Esprit est contristé, méconnu, négligé, peu consulté, peu entendu, peu honoré.

Nous ne nous proposons pas d'exposer ici les désordres qui sont les conséquences de ces grandes et graves misères. D'autres d'ailleurs l'ont déjà fait, d'autres continueront de le faire. Naguère encore il a paru, en France, un écrit remarquable sur ces sujets, auquel nous empruntons la citation suivante, qui, sans être tout à fait littérale, n'en est pas moins fidèle, en tant qu'elle rend fidèlement, nous le croyons du moins, les idées de l'auteur.

« Qu'on y songe, dit-on, l'égalité des droits accordée à l'erreur et à la vérité, relativement au salaire des pasteurs par le gouvernement, alors que ce salaire légal est indépendant de toute garantie dogmatique, de tout contrôle religieux (nous dirions de la vraie garantie dogmatique, du vrai contrôle religieux), devient, par la nature même des choses, un privilège décisif attribué à l'erreur ; car l'erreur abandonnée à elle-même ne pourrait se soutenir, tandis qu'elle trouve, dans le salaire légal, un soutien artificiel qu'elle n'aurait jamais pu se créer. La foi évangélique trouvera toujours en soi les ressources nécessaires pour subvenir aux dépenses de son culte, à l'entretien de ses pasteurs ; l'incrédulité n'agissant point sur le cœur, incapable de tuer l'égoïsme et de provoquer les sacrifices, ne pourra jamais subvenir par elle-même à la propagation de ses dogmes. »

« L'inégalité réelle introduite sous le manteau de cette égalité ressort plus clairement de deux considérations : la première, c'est que cette existence factice accordée à l'hérésie est une véritable usurpation commise sur le domaine de la vérité. Ces chaires, occupées par des pasteurs infidèles, appartiennent à l'évangile, en ce sens qu'il a en lui-même et par lui-même les ressources nécessaires pour les occuper et subvenir aux besoins religieux de la localité ; tandis que la présence de tel pasteur nominal trompe ces besoins religieux, met un obstacle d'hostilité positive à l'accès de la prédication orthodoxe, et lui prépare une résistance plus grave que la résistance naturelle des cœurs, en armant celle-ci d'un enseignement erroné », (nous ajouterions que cela vient d'un individu qu'un ordre de choses, dont nous restons complices, ordonne à cette localité de considérer comme vrai pasteur). « Que

serait-ce si, à cet argument, j'en ajoutais un autre auquel j'ai consenti à renoncer, si je montrais le système du salaire légal incapable de se prêter au développement du zèle chrétien. »

« L'autre considération, c'est que la proportion numérique des croyants dans la société rendra toujours nécessairement illusoire l'égalité nominale établie entre la vérité et l'erreur. Les fonctions pastorales étant, grâce au salaire légal, susceptibles d'être considérées comme constituant une profession temporelle, les pasteurs mondains seront tout naturellement en majorité, précisément comme les hommes mondains sont en majorité dans tout autre profession. »

« Avez-vous donc reconnu ce que ces conséquences ont de monstrueux, d'impie ? Avez-vous reconnu la nécessité de sortir au plus tôt de ce labyrinthe ? Êtes-vous convaincus, pénétrés de la gravité de notre situation ? Avez-vous compris qu'il s'agit ici de l'évangile, de l'Église, et par conséquent du salut des âmes ? »

« Je voudrais placer les chrétiens vis-à-vis d'eux-mêmes, les forcer d'envisager la question, les mettre en demeure de répondre. Ce qui importe, c'est moins la réponse elle-même, que cet examen si nécessaire... Je n'aurai pas pris la plume en vain, si j'obtiens d'un seul homme la méditation sérieuse du sujet. Ce que je crains, ce n'est pas le sophisme, mais le parti pris ; ce n'est pas la duplicité, mais la peur instinctive d'une question qui tranche dans le vif ; ce n'est pas la subtilité des arguments, mais au contraire une vague et puérile répugnance pour la théorie et la logique ; ce n'est pas l'intérêt froissé, mais le quiétisme d'une piété timide, l'inertie de certains chrétiens. »

« Au fond de toutes les objections tacites ou avouées, il y a une arrière-pensée. Chacun sent qu'ici la théorie ne saurait être pure, que le raisonnement aboutit à la pratique, et qu'après la conclusion à laquelle nous sommes arrivés sur le mérite de notre organisation, dirai-je, ou de notre désorganisation ecclésiastique, surgit aussitôt l'inévitable question : QUE FAUT-IL FAIRE ? »

Ah ! Frères, Frères, ne nous faisons aucune illusion, craignons toutes les armes du lion rugissant qui rôde autour de nous : le sophisme, le parti pris, la duplicité, les subtilités, le quiétisme, l'inertie, l'intérêt froissé ; craignons surtout le salaire d'iniquité, ou, en d'autres termes, la perfide question, que faut-il faire ? en présence du mal reconnu.

On voit, par l'exemple de Balaam, qu'il y avait déjà bien du mal dans son cœur quand il fit cette question.

Ce qu'il faut faire ? La Parole de Dieu le dit clairement : Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules ; car quelle participation y a-t-il entre la justice et l'iniquité ? ou quelle communion entre la lumière et les ténèbres ?... C'est pourquoi sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur ».

Ce qu'il faut faire ? La Parole de Dieu dit : « Si tu sépares ce qui est précieux de ce qui est vil, tu seras comme ma bouche. Qu'ils reviennent vers toi, mais toi ne retourne pas vers eux. Et je te ferai être à l'égard de ce peuple une muraille d'airain bien forte ; ils combattront contre toi, mais ils ne prévaudront pas sur toi ; car je suis avec toi pour te sauver, et pour te délivrer, dit l'Éternel. Et je te délivrerai de la main des iniques, et te rachèterai de la main des violents » (Jér. 15:9-21).

Dieu a répondu : Il ordonne de fuir, de sortir, de se séparer, de s'abstenir de tout ce qui a quelque apparence de mal. Prenons garde, après cela, de lui demander encore, que faut-il faire ? Ce serait lui dire : ton ordre m'attriste, n'aurais-tu pas quelque chose de plus conforme à mes goûts, à mes idées, à mes convoitises, à m'ordonner ? Car l'Éternel nous répondrait comme à Balaam : Eh bien ! va ! Il dirait de nous ce qu'il disait des anciens d'Israël à Ézéchiël : « Fils d'homme, ces hommes ont élevé leurs idoles dans leurs cœurs et ont placé devant leur face la pierre d'achoppement de leur iniquité. Serais-je consulté par eux ? C'est pourquoi parle-leur, et dis-leur : Ainsi dit le Seigneur, l'Éternel : Quiconque, de la maison d'Israël, aura élevé ses idoles dans son cœur et aura placé devant sa face la pierre d'achoppement de son iniquité, et viendra vers le prophète – moi, l'Éternel, je lui répondrai selon ceci, selon la multitude de ses idoles ; afin de prendre la maison d'Israël par leur propre cœur, car ils se sont tous séparés de moi par leurs idoles. C'est pourquoi dis à la maison d'Israël : Ainsi dit le Seigneur, l'Éternel : Revenez, détournez-vous de vos idoles, et détournez vos faces de toutes vos abominations. Car quiconque, de la maison d'Israël ou des étrangers qui séjournent en Israël, se sépare de moi, et élève ses idoles dans son cœur et place la pierre d'achoppement de son iniquité devant sa face, et viendra vers le prophète pour me consulter par lui – moi, l'Éternel, je lui répondrai par moi-même » (Éz. 14).

Ah ! « voici, écouter est meilleur que sacrifice... car la rébellion est comme le péché de divination, et l'obstination comme une idolâtrie et des théraphim. »

1. Mais, nous dit-on, il en résulterait donc que nous devrions abandonner l'Église de nos pères ! abandonner l'Église chrétienne ! On ne peut presque pas s'empêcher de renouveler ici une réflexion, fruit de l'expérience de quiconque grandit dans la connaissance de la vérité, c'est qu'il y a, et même en grand nombre des idées qui circulent, qui règnent, par préjugés, ou plutôt parce qu'on ne les a jamais jugées, parce qu'on n'a jamais examiné si leur influence est légitime.

L'Église de nos pères, l'Église de nos pères ! mais, de grâce, qu'entend-on ou que doit-on entendre par l'Église de nos pères ? Est-ce l'Église de nos pères dont le chapitre 3 de la Genèse nous trace le fidèle portrait ? ou l'Église du temps du déluge ? ou celle du temps des Apôtres ? ou bien celle qui existait un siècle, deux, trois

siècles après eux ; ou bien celle qui vit se manifester et se développer peu à peu l'abominable principe papiste jusqu'au point d'être personnifié ; ou bien celle du temps des Réformateurs ; ou bien celle de la génération qui nous a engendrés ?

Nous prions nos chers frères de nous pardonner cette tournure d'idées. Voici ce que nous croyons être la vérité : – L'Église, qui doit être notre point de mire, c'est celle qui est conforme à la volonté de Dieu ; en d'autres termes, c'est l'Église de Jésus Christ, la seule que Dieu reconnaisse, la seule, par conséquent dont il nous importe d'être membres. C'est celle que nous devons aimer, celle à laquelle nous devons tenir et appartenir, et non pas une église quelconque que nous appellerons l'Église de nos pères, ou *notre* Église (pauvre institution qu'une Église que nous appelons nôtre !) par laquelle, hélas ! on prétend remplacer l'Église de Dieu ; et sur laquelle on s'appuie avec une présomption semblable, mais infiniment moins justifiable que celle des Juifs, lorsqu'ils disaient : « Nous avons Abraham pour père », ou encore : « C'est ici le temple de l'Éternel, le temple de l'Éternel, le temple de l'Éternel ! »

Nous sommes appelés à rechercher soigneusement la volonté de Dieu, la pensée de Dieu, pour nous y conformer, et nullement pour en faire l'application aux générations passées, laissant les choses qui sont derrière nous et avançant vers celles qui sont devant nous, courons... sans nous arrêter à discuter sur nos pères. Une Église de nos pères peut fort bien ne pas être une Église selon Dieu. C'est pourquoi laissons l'homme, tenons-nous en à Dieu seul. Laissons-nous conduire par ce que Dieu dit, et non par ce que les hommes ont fait. Prenons garde de donner, en quelque sorte, un démenti à Jésus Christ, car il a positivement dit : « Crois-moi : l'heure vient que vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne ni à Jérusalem... Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. » Oh ! ne nous exposons pas à faire croire à qui que ce soit, qu'il FAUT cependant adorer dans l'Église de nos pères, et comme nos pères, ou dans telle église quelconque. Le Seigneur a voulu que ses rachetés fussent affranchis de toute tradition d'hommes et rendus parfaitement libres, afin que rien ne pût les empêcher de se retirer ou de la montagne ou de Jérusalem, dès qu'il s'y trouverait du mal, pour pouvoir adorer le Père en esprit et en vérité. Aussi, voyez ce que les Apôtres Pierre et Paul nous disent de la tradition des hommes et de la conduite qui nous a été transmise par nos pères. Colos. 2:8 :20 ; 1 Pier. 1:18.

2. Mais, dira-t-on peut-être, entendons-nous sur l'influence que nous prétendons que l'Église de nos pères doit exercer sur nous. Comme le Nouveau Testament ne détermine positivement rien sur la constitution des Églises, leur forme, leur marche, leur gouvernement ; comme nous ne trouvons pas d'enseignement précis à ces divers égards dans l'évangile, nous cherchons instruction et exemple dans l'Église de nos pères, qui nous paraît avoir le mieux compris et suivi ce qui nous semble convenable sur ce sujet que Jésus a volontairement laissé si obscur dans sa Parole, ou plutôt dont il n'a décidément pas voulu que sa Parole s'occupât.

Aux frères qui feraient cette objection, nous ferons observer, que si, comme ils le prétendent, la Parole se tait on est obscure sur ces choses, ce n'est que parce qu'ils ne savent pas les y voir. Vous dites qu'elle est obscure sur ces divers points ? Obscure ! oui, pour vous ; car elle est très claire, seulement vous n'avez pas encore des yeux pour les voir ; ou plutôt parce qu'il est impossible de les voir de la place où vous restez. Ce n'est pas dans les ténèbres qu'on voit la lumière. – Il serait bien extraordinaire, que le Seigneur qui veut que ses chères et précieuses brebis soient édifiées ensemble en lui pour être un tabernacle de Dieu par l'Esprit<sup>47</sup> – que Dieu qui veut que ses enfants demeurent dans un même esprit, combattent ensemble d'une même âme, pensent tous de même, ayant un même amour, une même âme et une seule pensée<sup>48</sup>, n'eût pas tout réglé et précisé pour que cette harmonie puisse exister.

Écoutons encore sa Parole : « Le Consolateur, l'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, lui, VOUS ENSEIGNERA TOUTES CHOSES »<sup>49</sup>.

Oh ! prenons garde d'affaiblir cette précieuse promesse, cette magnifique révélation de notre Sauveur. Prenons garde, par exemple, de penser que le Saint Esprit, qui effectivement a été envoyé, et qui est en nous jusqu'à la fin pour nous enseigner toutes choses selon Dieu, nous enseignera, en effet, toutes choses excepté... N'exceptons rien, oh ! mes frères ! je vous en conjure au nom du Seigneur, n'exceptons rien, puisque la Parole de Dieu est si formelle et n'excepte rien. Il vous enseignera TOUTES CHOSES. Ce n'est pas une *autorité* dogmatique qui doit nous enseigner, c'est le Saint Esprit. Ce n'est pas une *organisation* ecclésiastique qui doit nous enseigner, c'est le Saint Esprit. Ce n'est pas une Église, même celle de nos pères qui doit nous enseigner, c'est le Saint Esprit. Il est EN nous, le Saint Esprit, il est en nous pour nous enseigner toutes choses ; par conséquent, non seulement la marche individuelle de la brebis de Jésus, mais aussi la marche des brebis en troupeau.

Il est à remarquer que l'erreur que nous combattons dans ce moment est précisément, au fond, l'erreur du papisme, qui a mis l'homme et l'action de l'homme à la place du Saint Esprit et de l'action du Saint Esprit.

Mais comment le Saint Esprit pourrait-il enseigner lorsqu'il est contristé ? D'ailleurs, nous trouvons dans la Parole de Dieu une déclaration des plus précises et des plus méconnues, qui nous démontre à la fois, que selon la position où l'on se trouve, ou il est impossible de connaître et de recevoir certains enseignements de Dieu, ou bien il y a certitude d'être conduit et enseigné par lui. Car il est écrit : « Car vous êtes le temple du Dieu vivant, se-

<sup>47</sup> Éphésiens 2:22

<sup>48</sup> Philippiens 1:27 ; 2:2

<sup>49</sup> Jean 14:26

lon ce que Dieu a dit : « *J'habiterai au milieu d'eux, et j'y marcherai, et je serai leur Dieu, et eux seront mon peuple* ». « *C'est pourquoi sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi, je vous recevrai* » ; « *et je vous serai pour père, et vous, vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur, le Tout-Puissant.* »<sup>50</sup>

Que la présence parmi nous et l'habitation de Dieu en nous soient réalisées par nous, notre marche sera bientôt et bien tracée. Nous comprendrons sur le champ que la conséquence impérieuse de ce privilège est : « C'est pourquoi sortez du milieu d'eux... et ne touchez pas à ce qui est impur. » De même que la présence de Dieu au milieu d'Israël, dans le Tabernacle, devait faire exclure du camp tous ceux qui portaient sur eux quelque souillure, afin, dit l'Éternel, « qu'ils ne rendent pas impurs leurs camps, au milieu desquels j'habite » (Nomb. 5:1-3) ; de même la présence de Dieu dans l'Église, qui est son Tabernacle par l'Esprit, doit la tenir à part de tout mal, et par conséquent séparée du monde qui, tout entier, gît dans le mal.

Puis voyez ce que Dieu nous révèle encore. S'adressant à des chrétiens, il ajoute : « je vous serai pour père, et vous, vous me serez pour fils et pour filles ». Cette parole est certaine et digne d'être entièrement crue, qu'à tous ceux qui ont reçu Jésus, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son Nom. Oui, grâce à notre Dieu, tous ceux qui croient au nom du Fils de Dieu sont enfants de Dieu. – Oui, grâce, pendant toute l'éternité, grâce à notre Père céleste, quiconque croit en Jésus Christ reçoit l'Esprit d'adoption par lequel nous crions Abba, Père, et une fois que quelqu'un est devenu enfant de Dieu c'est pour toujours. Il l'est devenu par adoption, et quand Dieu adopte, c'est pour toujours, toujours ! !

Ainsi donc, lorsque notre Père céleste, s'adressant à ses chers enfants, à ceux qui déjà sont devenus ses enfants, leur dit : faites telle chose, et je vous serai pour Père, et vous me serez pour fils et pour filles, que veut-il leur apprendre, sinon comment ils peuvent jouir ou se priver ici-bas de quelques conséquences bénies de cette relation de famille ? Sortez, dit-il, et moi, votre Père, je vous recevrai, et vous éprouverez tous les effets de m'avoir pour Père et d'être mes fils et mes filles. Je vous conduirai, Je vous rangerai, Je vous gouvernerai paternellement. Je pourvoirai à tous vos besoins, en toutes choses vous éprouverez que vous pouvez vous abandonner par la foi à mes soins paternels, comme le petit enfant s'abandonne naturellement à son père. Mais pour cela, sortez, vous mon peuple, vous qui êtes déjà mes bien-aimés enfants, vous en qui j'habite et au milieu de qui je marche. Mais s'il en est ainsi lorsque l'on sort, il n'en est donc pas ainsi lorsque l'on reste. C'est là ce qui explique pourquoi, tant que l'on reste, on ne voit pas et l'on ne peut voir ce qui ne se voit et n'existe que là où l'on se trouve lorsque, par obéissance à Dieu, on est sorti.

La désobéissance trouble la vue ; obéissons et nous verrons plus clair. Ne disons pas que, parce que nous ne voyons pas ce qu'il y a dehors, là où Dieu agit en Père envers ses enfants, qu'il reçoit en fils et en filles, il n'en est pas ainsi. Non seulement on pourrait nous dire : viens et vois, plutôt que de juger ; mais comment oser douter de ce qui s'y trouve, puisque Dieu le dit positivement. Allons-y donc. Oh ! allons-y ! là Il nous conduira, Il nous arrangera, le Saint Esprit nous enseignera toutes choses, et nous y trouverons Notre Père, qui pourvoira à tous nos besoins.

3. *Mais*, comment sortir ? ce qui retient encore, c'est l'individualisme ! Il nous fait peur, affligés que nous sommes des divisions et des morcellements dont il est la cause.

Ne nous laissons pas abuser et effrayer par de grands mots : S'il est un individualisme qui divise, il en est un qui ne divise pas, ou qui ne divise que ce qui doit être divisé. La preuve de cette assertion, c'est la parfaite et incontestable évidence, qu'il a un individualisme qui est selon Dieu. Il n'est rien de plus *individualisant*, en effet, que l'obligation de croire, il n'est rien de plus *individualisant* que l'obligation d'obéir.

La foi agit seule, c'est tellement vrai, que lorsque Dieu aurait demandé à tous les hommes le sacrifice de leur Isaac, Abraham n'aurait très certainement pas attendu, ni dû attendre d'être en société avec d'autres croyants, pour offrir le sien. – Noé était fort individualiste dans l'arche, et précédemment Énoch dans sa marche, et ensuite Caleb et Josué dans le désert, et plus tard encore Élie au milieu de l'apostasie d'Israël. d'Israël. Avaient-ils donc tort de croire et d'obéir, parce qu'ils étaient *seuls* à croire et à obéir ? Faudra-t-il, à la fin du temps des Gentils, que les enfants d'Israël refusent de se laisser rassembler parce que, alors, ils seront glanés un à un (És. 27:12.) D'ailleurs, qui attendra-t-on pour ne pas être seul à se ranger ? C'est le Seigneur qui connaît ceux qui sont siens, ce n'est pas nous qui avons cette connaissance. Combien d'individus attendra-t-on ? Tous ? Mais c'est impossible, non seulement parce que nous ne savons pas qui sont ces *tous* ; mais encore parce que rien ne nous autorise à croire que tous se rangeront en même temps. Sera-ce donc tous moins un ? tous moins deux ? tous moins combien donc ? Et pendant combien de temps attendrons nous, nous qui pouvons mourir demain ? N'est-il pas vrai que le seul énoncé de cette question fait ressortir cette vérité, c'est que la foi agit seule, c'est que l'obéissance agit seule et sur le champ ?

Puis, comme c'est le Seigneur seul qui peut nous mettre d'accord, et comme il nous dit : Sortez, et je vous serai pour Père, il en résulte qu'attendre de pouvoir s'entendre et tomber d'accord sur le milieu d'où il faut sortir, c'est méconnaître ou nier que Dieu ait dit : Sortez et je vous recevrai, et je vous serai pour Père : c'est penser qu'il n'y a pas besoin de sortir pour que Dieu nous soit ce qu'il dit nous être, si nous sortons.

---

<sup>50</sup> 2 Corinthiens 6:16-19

Aussi que voyons-nous dans le système d'où il faut sortir, sinon le désaccord le plus complet, et par conséquent la preuve manifeste que ce système ne vient pas du Saint Esprit ? Désaccord pour savoir ce qui est mal, désaccord pour savoir s'il y a du mal, désaccord sur le degré, l'importance de ce mal. Et, lorsqu'on en vient à poser cette fatale question : *que faut-il faire ?* c'est surtout alors que le dissentiment est à son comble, et il ne peut en être autrement. C'est alors que l'on voit le triste spectacle du désaccord le plus humiliant et le moins édifiant possible, même entre ceux des frères, qui, à toutes sortes d'égards, sont les sommités du talent, de la science, des moyens, et qui devraient être les colonnes de l'Église.

Ce désaccord est tel, et il est tellement vrai qu'il ne peut pas en être autrement, que nous ne saurions trop rechercher, s'il ne se trouvait pas, au fond du multitudinisme, une secrète satisfaction de pouvoir nous croire dispensés de nous retirer individuellement de toute iniquité, tant que nos frères ne seront pas d'accord avec nous pour cela, ce qui, surtout dans le désordre, n'arrivera jamais.

La foi agit seule. Aussi, pour renoncer au culte de la grande Diane, ceux des Éphésiens, dont les cœurs avaient été touchés par la prédication de Paul, ne devaient pas aller demander conseil à l'orfèvre Démétrius, ou attendre que ses ouvriers se convertissent. Pour fuir quelque luxe, il ne faut pas attendre ceux qui en vivent, ni se diriger d'après eux. Pour fuir l'intempérance, il ne faut pas attendre les cabaretiers, ni se diriger d'après eux. Pour fuir de certaines iniquités qui ont cours dans le monde élégant, il ne faut pas attendre les riches, les nobles, les puissants, ni se modeler sur eux. Pour se séparer de telle ou telle église, dont l'organisation est contraire à la Parole, il ne faut pas attendre son clergé. Et ici nous rappellerons à nos frères un principe consacré par notre Seigneur, principe singulièrement méconnu et négligé dans certaines affaires. « Si », dit-il, « moi je rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas vrai. » « Celui qui parle de par lui-même cherche sa propre gloire ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui. » Et les Phariséens lui ayant dit : « Tu rends témoignage de toi-même ; ton témoignage n'est pas vrai ». Jésus Christ ne rejette pas ce principe, mais il leur répond entre autres : « Si moi je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien »<sup>51</sup>.

En effet, même dans les choses les plus insignifiantes, nous n'admettons pas que l'on soit bon juge dans sa propre cause, et nous ne nous laisserions pas conduire par un juge plus ou moins intéressé dans la cause, et manquant plus ou moins de neutralité. Que celui qui y est intéressé, expose sa cause et en soutienne les motifs ; c'est bien, c'est son droit ; mais ce droit ne va que jusque-là ; en sorte qu'il ne doit pas juger ceux qui ne sont pas de son avis, ce serait se glorifier soi-même : il doit encore bien moins animer les autres contre eux, ce serait prouver qu'il y a de l'injustice en lui. Quant à nous, nous ne devons pas nous laisser influencer par de tels juges au point de ne pas consulter soigneusement le Seigneur, pour savoir ce que lui pense.

Enfin, il est écrit : « Si vous êtes de bonne volonté et que *vous écoutiez*, vous mangerez des biens du pays »<sup>52</sup>.

Connaître, croire, vouloir, obéir : c'est tout ce que l'on peut imaginer de plus individuel. Si donc, individuellement, nous obéissons volontairement, nous recevrons la meilleure nourriture possible, en toutes choses. Dieu l'a promis !

4. Mais, diront quelques-uns, en, appliquant aux églises les principes que nous venons de rappeler, mais pour sortir, encore faudrait-il savoir comment sortir, où aller, et ce que l'on trouvera dehors ; d'autant plus que nous ne voyons jusqu'à présent que des églises qui ont telle ou telle iniquité dans leur marche : car enfin nous ne voudrions pas tomber de Charybde en Scylla ; et quitter un mal pour en adopter un autre, ce n'est pas ce que Dieu demande. On sait que pour sortir de l'intempérance, il faut devenir sobre ; que pour ne pas se conformer au présent siècle, il faut faire autrement que lui ; mais pour sortir d'une église, que faut-il faire, et où faut-il aller ? Jamais cette question n'a été plus embarrassante qu'aujourd'hui, qu'il y a tant de divisions, tant de vues diverses, et par tout du mal.

Nous avons démontré que l'embarras provient tout entier de cette malheureuse question : que faut-il faire ? nous serons obligés de continuer d'en convenir en sondant cette quatrième objection.

Quant à la manière de se séparer du mal, d'en sortir, de s'en retirer, il n'y a pas moyen de se faire illusion, et encore bien moins d'être dans l'embarras du choix ; car il n'y a qu'une seule marche à suivre dans ce cas, c'est de ne plus participer au mal, à tout ce qui est mal dans une chose, et, si d'ailleurs l'on est libre de le faire, de ne plus participer à cette chose, l'on ne peut cesser de participer au mal qui s'y trouve, qu'en cessant de participer à la chose tout entière.

Quant à la question de savoir ce que l'on trouvera dehors, lorsque Israël est sorti d'Égypte, il a trouvé le désert ; lorsque Israël a quitté Babylone pour rebâtir le temple et la ville, il n'a trouvé à Jérusalem que des ruines, et il a dû commencer par la première pierre. Et dans le Nouveau Testament, il nous est dit : Sortez de Babylone, mon peuple, sans qu'il soit ajouté pour aller où. — En effet, on doit sortir parce que Dieu l'ordonne. — Abraham aussi, le père des croyants, sortit, sans savoir où il allait. Lot aurait péri dans Sodome, s'il n'avait voulu en sortir qu'autant qu'il aurait vu préalablement ce qu'il y avait sur la montagne.

Et nous, chers frères, oh ! comme nous sommes mieux traités que Lot et que tant d'autres fidèles sous l'ancienne alliance qui, comme lui, ont dû sortir sans savoir où ils arriveraient sur la terre ! — Nous, qui sommes les

<sup>51</sup> Jean 5:31 ; 7:18 ; 8:13 :54.

<sup>52</sup> Ésaïe 1:19.

bien-aimés du Père, nous qui sommes dans l'alliance où tout est grâce et amour, nous qui connaissons le secret de Dieu, nous savons où nous allons en quittant le mal, et nous connaissons d'avance ce que nous trouverons. - trouverons. Car nous savons, *il ne reste qu'à le croire*, nous savons que là où nous arrivons dès l'instant que nous sortons, là Dieu habite, là Dieu marche au milieu d'eux ; nous savons que ce que nous sommes certains d'y trouver, c'est Dieu y étant Père, et nous recevant comme ses fils et ses filles. Ainsi l'a dit le Seigneur Tout-Puisant. Certes, il n'y a pas besoin, pour celui qui croit, d'en savoir davantage.

Et pourtant nous pouvons entrevoir quelque chose de la manière dont le Seigneur peut conduire son enfant qui, pour le servir, sort, par exemple, d'une Église. D'abord, il se trouve dans le désert ; il n'est plus attaché à une Église d'hommes quelconque, en sorte qu'il se trouve libre, et pouvant dire véritablement à son Dieu : Me voici, Seigneur, j'ai vu du mal dans d'organisation, dans la marche à laquelle je participais ; par obéissance à ta volonté sainte, je me suis retiré de cette iniquité ; maintenant conduis-moi : parle, ton serviteur écoute. – Or, si le devoir de connaître, de croire, de vouloir et d'obéir, est *individualisant*, l'Esprit de Dieu n'est pas un *isolant*. Car il ne faut pas confondre l'isolement avec l'individualisme chrétien. Quant à celui-ci, par quelques sophismes que l'on veuille le combattre ou le ridiculiser, il n'en restera pas moins toujours vrai, selon Dieu, que c'est seul que je dois voir le mal ; que c'est seul que je dois le fuir, que c'est seul qu'ensuite je dois consulter le Seigneur et marcher par l'Esprit. Or, comme il n'y a rien de moins isolant que l'Esprit de Dieu, qui est dans tous les enfants de Dieu, qui les unit à Christ, qui les unit au Père, qui les unit les uns aux autres, il est incontestable que, dans le désert, l'Esprit ne tardera pas d'inspirer à ce fidèle le besoin de voir les frères, mais *tous* les frères, partout où il en trouvera : et il le pourra, puisqu'il est devenu libre, et c'est déjà là un gain immense, incalculable. Auparavant, il ne se sentait ni libre ni à l'aise pour aimer, rechercher ses frères, dans telle ou telle marche, parce qu'il était lié, contraint, comprimé, par l'organisation au joug de laquelle il se soumettait. Auparavant, au lieu de pouvoir frayer avec tous ses frères, il soutenait, non pas des frères *contre* des frères, mais, hélas ! *une organisation*, et encore quelle organisation ! contre des frères ! Une organisation vicieuse que Jésus n'aime pas, contre des frères que Jésus chérit ! Et par quels moyens encore la soutenait-il, sinon par des moyens qui ressemblent bien plus à des menées de partis, qu'aux procédés de l'amour fraternel ? Mais à présent il a brisé ces fers, il a quitté son idole ; maintenant il est étranger à *toutes les organisations* ; il ne voit que des frères, il les aime tous ; il le peut, il le doit, il le fait. Conduit par l'Esprit, toutefois, cet Esprit l'enseignera, et lui fera juger sainement de toutes les marches des assemblées de ses frères. Il lui fera voir celle qui est bonne, celle qui est selon Dieu : c'est donc là qu'après être sorti du camp en portant l'opprobre de Christ, il sera conduit par le Saint Esprit. Et cette marche, elle existe ; oui, elle existe ; il faut nécessairement qu'elle existe, à moins qu'il n'y ait pas même encore deux ou trois fidèles qui soient sortis, et qui aient éprouvé la fidélité de Dieu qui a dit : Je marcherai avec eux !

Mais si vous disiez que cette marche de ces deux ou trois (c'est à dessein que je dis marche et non pas organisation) n'existe encore nulle part, rappelons-nous que nous avons déjà démontré que, du dedans de Babylone, on ne peut pas voir sainement ce qui se passe au-dehors, et Dieu, qui marche avec ces deux ou trois, selon sa promesse, nous exhorte à régler nos voies avant que de trouver que les siennes ne sont pas bien réglées. Ézéchiél 18:29.

D'ailleurs ne jugeons pas de cette marche de loin ; jugeons-en moins encore sur des rapports inexacts ; ce n'est pas là le bon moyen *d'éprouver toutes choses pour retenir ce qui est bon*. – Allons voir, et nous nous assurerons que leur marche d'ensemble (je ne dis pas la marche individuelle, car celle de chaque chrétien sous la voûte des cieux est vicieuse en quelque chose) n'est, dans aucun de ses détails, contraire à la Parole de Dieu ; que, s'il en était autrement, ils ne demandent pas mieux qu'on le leur montre, et immédiatement ils se réformeront, ils obéiront, parce que rien ne les en empêche, et ils en béniront Dieu.

Nous verrons aussi, il est vrai, que, dans leur marche, il manque bien des choses, même fort précieuses et importantes qui seraient selon la volonté de Dieu. Mais cela vient *uniquement* de ce que tous les frères ne se réunissent pas là où toute la *marche de Dieu* voudrait se manifester. Quelques-uns ont beau se ranger ; tant que le reste du corps de Christ demeure dans le désordre, l'Esprit en est contristé. Mais à qui la faute ? qui est-ce qui en est responsable devant Dieu ?

~~~~~

En écrivant ces réflexions, que je *me* suis réellement senti poussé d'adresser à mes frères, une voix me disait : Tu perds ton temps ; que veux-tu faire, toi, pauvre vermisseau, contre tant de liens, contre les plus forts liens ? À quoi penses-tu de faire un appel à la conscience ? c'est précisément ce qui est cautérisé chez plusieurs. Comment peux-tu avoir la moindre espérance en cet appel à la droiture du cœur, contre des voies qui précisément sont des voies détournées ?

Mais une autre voix m'a soutenu, et il est facile de reconnaître laquelle venait du vieil homme et laquelle venait de l'homme nouveau ; celle-ci me disait et elle dit encore à mon cœur pour vous, mes chers frères en Jésus Christ mon Seigneur et mon Dieu : Tiendrais-tu la lumière sous le boisseau ? Si tu connais quelque vérité, n'en es-tu pas débiteur à tes frères ? C'est le Seigneur qui réveille les consciences ; c'est Lui qui rend droits les cœurs. N'est-ce pas là ce qu'il aime à faire à toutes ses chères brebis : à tous ceux que Jésus n'a pas honte d'appeler ses frères, et qui sont aimés du Père du même amour dont Jésus lui-même en est aimé. – Écris seulement, croyais-je entendre le Seigneur me dire, tous ceux qui aiment la vérité s'en réjouiront, tous ceux qui aiment l'intégrité t'en béniront, et petit à petit, un par un, chacun en son temps, ils obéiront, car mon alliance est une alliance de Grâce. Je les aime en mon Bien-Aimé. Je ne dis pas que je compte sur eux ; mais ils savent qu'ils peuvent

compter sur moi, et qu'ils seront sanctifiés entièrement ; leur esprit entier et l'âme et le corps seront gardés sans reproche en la venue du Seigneur Jésus Christ. Je suis fidèle, c'est pourquoi je ferai ces choses en eux !

Oh ! Alléluia ! Seigneur ! oui, Gloire, Gloire à notre Dieu et à l'Agneau ! Amen !

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 65

10 – Mélanges

Extrait de la NOTICE BIOGRAPHIQUE sur LETGHTON par L. BONNET, Pasteur, page 48, en tête de la Vie Chrétienne, T.1.

Le temps n'était pas encore venu où les hommes de son caractère auraient reconnu, instruits par une triste expérience, que, pour se développer sous le souffle créateur de l'Esprit de Dieu, l'Église de Jésus Christ doit être libre, affranchie des chaînes flétrissantes que les pouvoirs de la terre lui ont imposées. Épouse d'un Sauveur qui l'a fiancée au sein des douleurs du Calvaire, pourrait-elle, sans lui devenir infidèle, courber sa tête sous le joug d'un monde qui a crucifié son Époux divin, son Sauveur. Oh ! Avec quelle tristesse on voit un homme doué de tous les dons de l'intelligence et de la grâce, un homme d'un caractère aussi saint que Leighton, consumer ses forces et sa vie dans des luttes stériles pour concilier des principes irréconciliables, parce que la position de l'Église tout entière était fautive, parce qu'elle avait vendu son indépendance, trahi sa mission, renié sa spiritualité. Quels n'eussent pas été les succès des travaux d'un tel homme s'il eût pu les appliquer directement, uniquement à « l'édification du corps de Christ, à l'œuvre du ministère, à l'assemblage des saints ! »

Leighton disait « que plusieurs prêchent trop tôt et trop tard. » Il appuyait cette opinion sur l'ordre divin de la loi mosaïque qui prescrivait trente années de vie et d'expérience avant qu'un homme pût se vouer à une œuvre si difficile, et qui lui accordait une honorable retraite à cet âge où les forces de l'esprit commencent à déchoir. — Il aurait pu se fonder mieux encore sur l'usage admirable de la primitive église où il n'existait point une classe d'hommes dont le ministère de la Parole fût la profession exclusive, mais où les anciens, c'est-à-dire, les plus riches en âge, en expérience, en vie chrétienne édifiaient les assemblées. On n'aurait pas vu alors tel jeune homme, à peine échappé aux bancs de l'école, venir débiter dans une église *pour s'exercer*, quelque composition académique bariolée d'une rhétorique de collège, et aussi étrangère à la vie et aux besoins des âmes qu'un roman de chevalerie l'est aux palpables réalités de notre terre. — Ce n'est pas le manque des années que nous critiquons ici ; tel homme, à vingt-cinq ans, a plus vécu dans le règne de Dieu que tel autre à cinquante ; mais c'est le défaut criant de maturité dans la connaissance du cœur de l'homme, de ses maladies, de ses souffrances ; c'est l'ignorance des remèdes qui lui conviennent et de l'œuvre de Dieu pour la réhabilitation de l'âme immortelle. Mieux vaudraient alors quelques paroles graves et simples d'un paysan instruit à l'école de l'Esprit de Dieu et tirées du trésor de sa vieille et vivante expérience, que la dissertation savante de l'étudiant pour qui les mots n'ont point encore de sens applicable à la vie.

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 96, 126

11 – Christ n'est pas encore assis sur le trône de David – Méditation sur 2 Samuel 23:1-5

Nous avons quelques observations générales à présenter, avant d'entrer dans le sujet qui doit nous occuper.

« David, fils d'Isaï, l'homme qui a été haut élevé, l'oint du Dieu de Jacob, qui compose les doux cantiques d'Israël, dit : L'Esprit de l'Éternel parle par moi, et sa parole est sur ma langue. »

Je ne doute pas que, pendant longtemps, plusieurs d'entre nous n'aient considéré la Parole de Dieu simplement comme nous enseignant la voie du salut, nous fournissant des directions de conduite et mettant devant nos yeux les bénédictions personnelles que nous pouvions avoir à attendre. Mais elle dit bien plus que cela : elle exprime *les pensées de Dieu à l'égard de toutes choses* ; surtout à l'égard de ces choses qui nous intéressent le plus ; et par là même elle nous fait voir le contraste qui existe entre les pensées de Dieu et les pensées de l'homme. L'instruction que nous en retirons est pratique : elle étend nos pensées, les rectifie et nous fait mieux connaître notre Dieu.

Nos pensées n'étant pas du tout les pensées de Dieu, il est de la plus grande importance pour nous de posséder la révélation des pensées de Dieu sur toutes choses, et c'est là ce que renferment les Écritures.

Rappelons-nous que Dieu a ses pensées sur l'Église, sur Israël, sur les nations, sur la création, et que ces pensées nous sont révélées dans l'Écriture. Cela nous aidera à en apprécier la valeur et l'étendue.

Mais Dieu nous a révélé ses pensées par le moyen d'hommes, qui pouvaient dire : « L'ESPRIT DE L'ÉTERNEL parle par MOI et SA parole est sur MA langue. » Ceci est fort important, comme se rattachant à l'inspiration de

l'Écriture ; car si elle est la Parole de Dieu, si la plume de David a exprimé la pensée de Dieu, alors nous avons grandement raison d'y prendre garde de plus près.

Veillons sur nous-mêmes, de peur d'y venir chercher de quoi confirmer *nos* pensées, au lieu d'y puiser les pensées *de Dieu*. Cette vigilance nous maintiendra sous une salutaire discipline, car notre esprit sera gardé dans une dépendance immédiate de la Parole de Dieu. Nous serons dans la position bénie de celui qui avait appris à dire : « Parle, Seigneur, car ton serviteur écoute. » Si, dans la Parole, nous rencontrons souvent des choses que nous ne comprenons pas, notre affaire n'en est pas moins de nous y soumettre. Il nous est bon d'avoir à dire : Je ne comprends pas ceci. Non pas que l'ignorance à cet égard soit à justifier ou à désirer : mais le sentiment et l'aveu de cette ignorance, tout en ne nous empêchant pas de recevoir comme vraie la portion de la Parole que nous ne comprenons pas, contribue à nous tenir dans une position humble à la fois et droite.

C'est donc à la Parole de Dieu à nous régler, et non point à nous à régler la Parole. Mais c'est peut-être une des choses les plus difficiles, que d'amener *toute pensée* captive et soumise *aux pensées révélées de Dieu*.

Je vous supplie donc de recevoir la Parole de Dieu comme révélant en détail les pensées de Dieu relativement à toutes choses ; car ainsi non seulement vos propres pensées seront sous une discipline des plus salutaires, mais encore vous aurez les pensées de Dieu lui-même, quant aux choses qui peuvent occuper plus particulièrement les esprits des hommes, dans quelque circonstance qu'ils se trouvent.

Rappelons-nous que Dieu n'a jamais laissé tomber une seule de ses paroles. Combien de paroles nous prodiguons inutilement, souvent même quand nous nous occupons de la Révélation de Dieu. « Si quelqu'un ne bronche pas en parole, c'est un homme parfait » (Jacq. 3). Mais toute parole du Seigneur est précieuse. – « Ce n'est pas de pain seulement que l'homme vivra, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Dieu aura toujours soin de ses propres paroles et les accomplira infailliblement ; démontrant ainsi que « la Parole du Seigneur demeure éternellement. » Les pensées, les paroles des hommes passent ; celles de Dieu, jamais.

Le caractère distinctif de la Parole de Dieu, c'est qu'elle demeure la même, tandis que tout le reste change autour de nous. Aussi, lorsque l'Esprit de Dieu a voulu ranimer la lumière dans l'Église, il a toujours conduit les Chrétiens à une étude plus approfondie de la Parole. Toutes les fois qu'il y a eu un vrai renouvellement de vie, de nouvelles lumières ont été puisées dans la Parole, et ainsi sous l'enseignement et la direction du Saint Esprit, on a retrouvé une portion de la vérité révélée de Dieu ; et si, de nos jours, une telle action de l'Esprit se fait sentir, nous y aurons part en proportion de notre empressement à désirer, comme des enfants nouvellement nés, le lait pur de la Parole.

Après ces quelques observations, sur la nature et la valeur de l'Écriture en général, examinons ce que nous y trouvons relativement au trône de David, en rapport avec notre Seigneur Jésus Christ.

L'Ancien Testament, surtout, nous présente des exemples remarquables de l'infidélité de l'homme. Nous y voyons que, lorsque Dieu accordait une bénédiction, l'infidélité de l'homme se manifestait sous cette bénédiction ; mais que cette infidélité même donnait lieu à de nouvelles révélations de la bonté de Dieu, qui présentait à l'œil de la foi quelqu'un encore à venir, lequel seul devait être fidèle. Si l'homme manquait, Dieu soulevait un coin du voile pour laisser voir son dessein arrêté de procurer à l'homme une bénédiction sûre et efficace. C'est ce que nous voyons d'une manière remarquable dans les deux livres de Samuel. Nous y lisons la déchéance de la sacri-ficature sous Éli à et c'est alors que Dieu parle de s'établir plus tard un sacrificateur assuré (1 Samuel 2). De même à l'égard du roi. Le peuple voulait un roi, et il le choisit. Dieu avertit les Israélites des maux que ce choix selon leur volonté attirerait sur eux. Néanmoins ils répondent : Non ; mais il y aura un roi sur nous (1 Samuel 8:11-20). Bientôt après Dieu envoie un messenger à Saül, leur roi, pour lui reprocher sa désobéissance, et lui annoncer en même temps qu'il va lui ôter le royaume pour le donner à un homme selon son cœur.

Nous voyons les mêmes choses dans l'histoire de David lui-même. Dieu lui promet un fils, lequel, dit-il, lui bâtirait une maison, et avec lequel Il traiterait une alliance éternelle, bien établie et assurée. Bientôt après nous voyons aussi que Salomon ne réalise pas l'attente de David ; qu'il y manque au contraire par infidélité ; mais le témoignage prophétique au sujet de la maison de David, continue à travers les siècles, tellement que, dans le chapitre 9 d'Ésaïe, 300 ans après Salomon, la stabilité de la famille de David est encore l'objet de la prophétie. David avait dit : « Il n'en est pas ainsi de ma maison devant Dieu. »

Salomon, son fils, pouvait le dire à plus forte raison encore. Aussi la prophétie continue à nous conduire en avant en nous montrant Emmanuel, comme celui en qui seul les espérances de David devaient être accomplies, et les promesses de Dieu à la maison de David rendues stables.

Tenons donc nos pensées dans le courant des pensées de Dieu. Suivons le fil de ses conseils, tels qu'ils nous sont révélés : de cette manière nous pourrions suivre la trace de cette lampe prophétique, qui brille, il est vrai, dans le lieu obscur de l'infidélité de l'homme, mais qui nous conduit en avant jusqu'à Celui qui, au matin sans nuages, justifiera et réalisera chacune des promesses de Dieu. Ainsi, nous pouvons avancer pas à pas depuis le chapitre 23 du 2^e livre de Samuel jusqu'à l'Apocalypse elle-même, et montrer que ni l'espérance de David, ni la promesse de Dieu n'ont eu leur accomplissement ; que la naissance d'Emmanuel lui-même ne l'était pas encore ; car bien que cette naissance fût le signe donné à la maison de David, pour l'assurer que toutes les promesses faites à cette maison s'accompliraient infailliblement (És. 7), les Juifs n'en ont pas moins rejeté ce signe et ils demeurent une race adultère et méchante. Il nous faut donc encore regarder en avant pour l'accomplissement des

espérances de David renfermées dans ce passage. L'état de ruine prolongé de la maison de David, depuis que ces paroles furent écrites, ne peut, en aucune manière, annuler l'accomplissement de l'espérance dont Dieu avait rempli le cœur du Psalmiste, et qu'il lui apprenait à nourrir et à exprimer. Le trône de David doit donc encore être occupé par quelqu'un de sa maison, et quelqu'un que l'on puisse appeler : Le juste dominateur des hommes, le dominateur en la crainte de Dieu.

– Dans Ésaïe 9, il est dit : « L'enfant nous est né, le Fils nous a été donné, et l'empire sera posé sur son épaule, et on appellera son nom l'Admirable, le Conseiller, le Fort et le Puissant, le Père d'Éternité, le Prince de Paix. - Paix.Paix.Paix.Paix.Paix.Paix.Paix. Il n'y aura point de fin à l'accroissement de l'empire et à la prospérité sur le TRÔNE DE DAVID et sur son règne, pour l'affermir et l'établir en jugement et en justice, dès maintenant et à jamais ; la jalousie de l'Éternel des armées fera cela. » Maintenant je me propose de vous montrer que la jalousie de l'Éternel des armées n'a jamais encore accompli cela. Cela n'a pas encore eu lieu – ce Fils n'a jamais encore été assis sur le trône de David ; et ainsi nous savons que, jusqu'à ce qu'il vienne prendre possession de ce trône, la bénédiction promise à toute la terre, à Israël d'abord et ensuite aux nations, cette bénédiction ne peut avoir lieu. Non, avant le règne personnel de Celui qui est à la fois le Fils de David et le Seigneur de David, cette bénédiction n'existera pas.

Dans Ésaïe 55, il est de nouveau fait allusion à ces promesses : « Je traiterai avec vous une alliance éternelle, savoir les gratuités immuables promises à David. » Puis l'Éternel continue en disant : « Voici, je l'ai donné pour être témoin aux peuples, par être conducteur, et pour donner des commandements aux peuples. – Or le chapitre 13 des Actes nous apprend que ces saintes grâces de David qui sont assurées, ne lui ont *pas été accordées par la naissance d'Emmanuel*, mais qu'elles devaient lui être accordées par Emmanuel *ressuscité* (Act. 13:34). C'est donc en Jésus, et par Jésus ressuscité, que les promesses faites à la maison de David doivent être accomplies. Pour vous en convaincre, veuillez comparer soigneusement les deux passages que nous venons de rappeler et qui établissent si clairement cette vérité.

Lisons maintenant dans Jérémie 22 et 23. À la fin du chapitre 22, il est parlé de l'avant-dernier des descendants de David, qui ait occupé son trône. Voici ce qui est dit de lui : « Ce personnage Conia, serait-ce une idole méprisée et rompue ? serait-ce un vaisseau qui n'a rien d'aimable ? Pourquoi ont-ils été jetés là, lui et sa postérité, jetés, dis-je, en un pays qu'ils ne connaissent point ? O terre ! terre ! terre ! écoute la parole de l'Éternel. Ainsi a dit l'Éternel : « *Écrivez que ce personnage-là, est privé d'enfants ; que c'est un homme qui ne prospérera point pendant ses jours, et que même il n'y aura point d'homme de sa postérité qui prospère, et qui soit assis sur le trône de David, ni qui domine plus en Juda* ⁵³. » Ici nous voyons la déchéance de la maison de David, et l'interruption de la succession au trône de David.

Mais au chapitre 23:5, nous lisons : « Voici, les jours viennent, dit l'Éternel, que *je susciterai à David un germe juste, et il régnera comme roi ; il prospérera, et il exercera le jugement et la justice sur la terre*. En ses jours, *Juda sera sauvé, et Israël habitera en assurance* ; et c'est ici le nom duquel on l'appellera : « l'Éternel notre justice. » (Voir aussi 33:15-26).

En comparant ces deux passages, on voit d'un coup d'œil la ruine et l'espérance de la maison de David. Le temps d'un gouvernement en justice sur la terre, temps après lequel David soupirait, bien qu'il ne l'ait pas vu, est encore à venir, et il viendra lorsque le Roi, ici annonce, sera assis sur le trône de David. Il n'y a jamais eu encore un règne de justice et de paix sur la terre, par la raison qu'il n'y a jamais eu encore, sur le trône de David, quelqu'un qui fût intrinsèquement et parfaitement juste. Mais ce trône sera un jour occupé par un tel Roi, « et en ces jours-là, Juda sera sauvé, et Israël habitera en assurance » ; et le gouvernement de ce Roi sera une bénédiction pour toute la terre.

Maintenant, je le sais, pour la joie de nos cœurs, nous pouvons appeler Jésus « notre justice. » Il nous a été fait « de la part de Dieu, sagesse, *justice*, sanctification et rédemption », afin que, comme il est écrit, « celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur (1 Cor. 1). » C'est là, sans aucun doute, le partage actuel des saints de Dieu. Mais il n'en demeure pas moins vrai que l'œuvre qui concerne le trône de David attend encore son accomplissement, car Juda et Israël ne sont pas sauvés. Ils sont encore le peuple dispersé, en dérision et en moquerie ; ils ne connaissent pas encore les miséricordes du Dieu Rédempteur ; ils ne peuvent pas encore dire : « L'Éternel est vivant, qui a fait remonter, et qui a ramené la postérité de la maison d'Israël, du pays qui est vers l'Aquilon » (v.8). Mais ils le diront lorsque le Seigneur Jésus sera assis sur le trône de David, tel qu'il sera connu d'eux, ainsi qu'il est connu de nous maintenant, comme l'Éternel leur justice.

Il est vrai que plusieurs choses, dans les pages prophétiques, sont, en un sens, applicables actuellement à ceux qui croient au Seigneur Jésus Christ, et bienheureux sommes-nous qu'il en soit ainsi ; nous ne céderions pas volontiers « le Seigneur notre justice ». Cependant, je vois une grande importance à protester que ce témoignage prophétique n'a pas encore eu son accomplissement. Il y va de la fidélité de Dieu, il y va de l'inspiration de l'Écriture ; nous devons, par conséquent, maintenir fermement cette vérité, que *les promesses faites à la maison de David, Dieu les accomplira certainement*. Nous sommes *actuellement* unis à Christ, (et il est fort à propos de proclamer que c'est là la portion de tous ceux qui croient) et nous avons communion actuellement avec Celui « en qui sont toutes les promesses de Dieu » ; mais cela n'annule pas les promesses positives de Dieu à David, qui n'ont jamais été accomplies. Elles ne l'ont pas été à la naissance d'Emmanuel, ainsi que nous l'avons vu, puis-

⁵³ Voir un passage analogue Jérémie 36:30.

qu'elles sont mentionnées comme encore à venir, après la mort et la résurrection de Jésus ; elles ne le sont pas maintenant, c'est ce que nous savons aussi, car jusqu'à ce jour Juda et Israël n'habitent pas en assurance, et le trône de David est encore vacant.

Passons à Ézéchiél 37 ; nous y lisons : « Ainsi a dit le Seigneur l'Éternel ; Voici, je vais prendre les enfants d'Israël entre les nations parmi lesquelles ils sont allés ; je les rassemblerai de toutes parts, et je les ferai rentrer en leur terre. Et je ferai qu'ils seront une *seule nation dans le pays, sur les montagnes d'Israël, et eux tous n'auront qu'un Roi, pour leur Roi, ils ne seront plus deux nations, et ils ne seront plus divisés en deux royaumes...*, Et David, mon serviteur, sera leur roi, et ils auront tous un seul pasteur... Et ils habiteront au pays que j'ai donné à Jacob, mon serviteur, dans lequel vos pères ont habité ; ils y habiteront à jamais... Et David, mon serviteur, sera leur prince à jamais » (lisez depuis le v. 18 jusqu'à la fin).

Ici encore il est fait allusion à ces gratuités dont David parlait par le Saint Esprit dans 2 Sam. 23. Eh bien, ces choses sont-elles accomplies ? Voyons-nous ce peuple former « une seule nation ? » Dieu les a-t-il déjà rassemblés dans leur pays ? Y sont-ils maintenant obéissants, marchant dans les statuts de l'Éternel ? Le Fils de David règne-t-il sur eux ? Nous savons qu'il n'en est pas ainsi actuellement ; il suffit d'ouvrir les yeux pour nous en convaincre. Nous pouvons donc marquer du doigt cette prophétie, et dire : cela n'a jamais encore été accompli ; ainsi donc l'espérance de David, telle qu'il l'exprimait dans 2 Sam. 23, attend encore sa réalisation. Et je le répète, la vérité de Dieu, l'inspiration de l'Écriture sont, à la fois, compromises par une explication dite spirituelle d'un passage aussi clair que celui-ci ; l'expliquer ainsi, c'est, en quelque sorte, vouloir le retrancher de la Parole, parce que, par la grâce de Dieu, nous avons déjà part aux bénédictions accomplies en Christ. Encore une fois, ceci est vrai, sans doute, mais il reste tout aussi vrai que les promesses faites à David demeurent non accomplies, et qu'elles ne le seront que lorsqu'Israël sera béni dans sa terre sous le règne personnel d'Emmanuel. Notre portion actuelle est sûre en tant qu'elle repose sur la fidélité de Dieu, fidélité qui est aussi le garant de l'accomplissement des bénédictions promises à la maison de David.

Ouvrons maintenant le Nouveau Testament. N'y lisons-nous pas dès la première ligne : « Jésus Christ, *fils de David*, fils d'Abraham ? » Ces mots nous montrent le droit direct de Jésus à l'héritage des promesses relatives au trône de David. Les gratuités assurées de David lui venaient de droit, comme son héritage propre. Et de plus, il s'est montré digne de les recevoir, de les conserver et de les administrer. La maison de David est dans un état de ruine et de confusion, selon la sentence prononcée sur Conia, lors de la naissance de ce descendant de David. Mais Emmanuel s'est montré intrinsèquement et parfaitement juste ; admirablement qualifié pour cela, il avait tout droit à rebâtir la maison de David et à établir le trône de David en justice et en paix. Mais nous le savons : pendant sa vie sur la terre, il ne s'est jamais assis sur le trône de David. Dans « la belle confession qu'il fit devant Ponce-Pilate », il déclara bien qu'il était roi, mais ce fut en montrant sa venue subséquente en gloire, comme le temps où on le verrait prendre en main sa souveraineté.

Il triomphait alors par sa patience et son humiliation, bien que, par sa naissance, il fût le fils de David, et en lui-même le Fils de Dieu. Mais le jour vient où il reparaitra revêtu de majesté et de puissance ; et alors entre ses gloires diverses, il aura celle de s'asseoir et de régner sur le trône de David son père.

Vous vous souvenez aussi de la promesse si positive faite par l'ange à Marie, que son Fils s'assiérait sur le trône de David. Répétons-la : Le Seigneur Dieu lui donnera *le trône de David son père*, et il régnera sur la maison de Jacob, etc. (Luc 1:32). Dieu s'est donc positivement engagé à réaliser, en Jésus, les espérances de la maison de David. Marie crut cette parole, elle en espéra l'accomplissement ; et sa foi et son espérance doivent être justifiées. C'est ainsi que Dieu, dans sa grâce, nous donne l'assurance de son immuable fidélité pour l'accomplissement de ce qu'il promet. Notre espérance peut être longtemps différée, toutefois reposant sur Dieu, elle doit être ferme et assurée.

Je passe à deux autres témoignages d'une importance particulière, qui se trouvent dans le livre des Actes des Apôtres. Dans le premier chapitre, nous voyons que l'établissement du royaume d'Israël, selon les prophéties que nous en avons examinées, était encore l'objet des espérances des disciples, et le Seigneur, bien loin de les combattre, confirme implicitement ces espérances. Mais dans le second chapitre, Pierre montre que la séance de Christ sur le trône de David était encore à venir. Ceci est des plus importants quant au sujet que nous traitons, car ces choses se passent après la mort et la résurrection de Christ, et après que des bénédictions spirituelles avaient été accordées par Christ glorifié, au moyen du Saint Esprit. Cela ayant eu lieu, Pierre n'en rend pas moins ce témoignage : « Mes frères, je puis vous dire avec liberté à l'égard du patriarche David, qu'il est mort, et qu'il a été enterré, et que son sépulcre est au milieu de nous jusqu'à ce jour. Étant donc prophète, et sachant que Dieu lui avait promis avec serment que, du fruit de ses reins, il *susciterait* selon la chair, *le Christ*, pour le *placer* SUR SON TRÔNE ; voyant d'avance cela, il a dit touchant la résurrection de Christ », etc. Ce passage nous montre évidemment Jésus comme l'héritier légitime du trône de David, d'une part, tandis que de l'autre, il nous fait voir que la possession qu'il doit prendre de ce trône était encore un objet d'espérance et, par conséquent, de témoignage. Le rassemblement de l'Église par la puissance du Saint Esprit ne résultait donc pas de ce que Christ avait pris possession du trône de David ; mais comme Pierre le montre immédiatement après, il était la conséquence de l'exaltation de Christ à la droite de Dieu, comme Seigneur de David. Israël devait être convaincu que Christ était *déjà* assis sur le trône de Dieu, selon les paroles de David lui-même : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour marchepied de tes pieds » (v.32-36) ; mais quant au trône de David, il *ne l'a pas encore*. Tel est le témoignage du Saint Esprit par la bouche de Pierre.

Hé bien ! n'en est-il pas absolument de même de nos jours ? Christ a-t-il pris possession du trône de David ? Pas plus assurément que dans le temps où Pierre parlait ainsi. En effet, nous savons bien que Jésus, couronné de gloire et d'honneur, est maintenant assis sur le trône de Dieu ; nous le connaissons comme notre grand Souverain Sacrificateur qui est entré dans les cieux ; nous le connaissons comme la source de la vie spirituelle, du pouvoir et de l'autorité ; nous savons que toutes choses sont sous sa puissance en tant que Dieu ; mais tout cela n'infirme nullement le fait que le trône de David est encore vacant. Assurément le trône de David n'est pas dans le ciel. Mais Christ y est, assis à la droite de la Majesté dans les lieux célestes, exerçant le pouvoir du trône de Dieu. Le trône de David est sur la terre ; et jamais, depuis les jours où Pierre a prononcé ces paroles, Christ n'a été sur la terre en personne ; jamais, par conséquent, il n'a pu s'asseoir sur le trône de la maison de David. Mais il doit s'y asseoir, car nous avons le témoignage positif du Saint Esprit, que c'était là un des objets qui devaient être accomplis par sa résurrection d'entre les morts.

J'ai déjà fait allusion au chapitre 13 des Actes. Il montre clairement que toutes les bénédictions spirituelles qu'Israël devait recevoir par le moyen de Christ, il ne devait pas les attendre de la naissance de Christ, mais qu'elles lui étaient assurées, comme au reste toute bénédiction, par la mort et la résurrection du Messie. Ces bénédictions, Israël ne les a pourtant point encore reçues.

Je pourrais m'appuyer, en outre, de passages de l'Épître aux Romains, de 2 Timothée, et d'autres encore, qui montrent la relation de Christ avec David, et les promesses de bénédiction qui lui sont faites pour Israël. Mais je passe là-dessus pour en venir à la dernière page de la Bible, où nous lisons : *Je suis la racine et la race de David*, et l'étoile resplendissante du matin (Apoc. 22:16),

Ici donc, tout à la fin des Écritures, le Seigneur parle encore de Lui-même, comme étant le Fils de David et le Seigneur de David, « la racine et la race de David. » Nouveau et dernier témoignage qui nous montre identifié avec la maison de David, ce Jésus, maintenant dans le ciel, où il attend le moment d'être investi de la royauté sur le trône de David.

Je désire que vous receviez comme un fait ce que j'ai dit en commençant de l'espérance de David, telle qu'elle est exprimée dans 2 Sam. 23 ; puisque, en en suivant la trace tout le long des Écritures, vous voyiez qu'elle n'est *pas encore accomplie*, et que, par conséquent, elle ne peut l'être que par le retour personnel du Seigneur Jésus Christ sur la terre. Les mots qui terminent la Révélation sont : « Je viens bientôt ; Amen ! oui, Seigneur Jésus ! viens. » Et quand il reviendra, il sera reconnu comme Fils de David. Alors aussi seront justifiées les paroles de David, dans 2 Samuel 23.

Mais examinons de plus près ces dernières paroles du doux chanfre d'Israël. Je vois ici l'importance du gouvernement et son vrai caractère : « Le juste dominateur des hommes, le dominateur en la crainte de Dieu. » Le grand principe du bonheur est la soumission à Dieu. Le gouvernement est donc, en lui-même, une bénédiction de Dieu. Quel que soit l'abus que l'homme ait fait du pouvoir, il reste vrai que le gouvernement est une bénédiction positive de Dieu. Que cette bénédiction, comme les autres, ait été gâtée entre les mains de l'homme, cela n'en change pas le vrai caractère. Il nous importe d'avoir la pensée de Dieu à cet égard, afin d'être gardés du danger de mépriser une de ses ordonnances en bénédiction, parce qu'elle a été faussée et altérée par l'homme. Lorsque la terre sera gouvernée et administrée par un dominateur juste et régnant dans la crainte de Dieu, alors seulement sera manifesté le bienfait du gouvernement. – Il sera comme la lumière du matin, quand le soleil se lève, du matin qui est sans nuages ; comme l'herbe qui sort de la terre, après la lumière du soleil, quand il paraît après la pluie...

Non seulement les hommes abusent de cette ordonnance de Dieu, mais ils la méprisent. Ne dirait-on pas, à voir la condition de la société autour de nous, que les hommes s'imaginent qu'ils sauraient mieux régler les choses que Dieu ? Tout progresse d'une manière effrayante dans la carrière de la volonté propre. La subordination tombe graduellement dans le mépris. L'issue de tout cela est annoncée dans 2 Tim. 3:2 Pierre 2, et Jude. On voit là le terme auquel les rêves de l'homme après la liberté aboutiront rapidement. L'homme est impatient de tout joug ; il travaille à se débarrasser de tout frein, de toute règle, et la patiente grâce de Dieu lui fournit l'occasion de déployer en plein sa volonté. C'est là surtout l'histoire de l'homme dans la dispensation actuelle : la volonté humaine arrivant à l'apogée de ses prétentions, pendant le long support de Dieu. La fin en sera un mépris ouvert pour la royauté de Jésus, et une réjection blasphématoire de Dieu. Or si l'autorité de Dieu et la royauté de Jésus sont méprisées, il est aisé de comprendre que toutes les dignités inférieures le seront aussi (voyez Jude).

Néanmoins, nous le répétons, il demeure vrai que le gouvernement est une précieuse ordonnance de Dieu, comme cela sera reconnu un jour. Car lorsque le Seigneur viendra, il abaissera ce trône d'iniquité que la propre volonté de l'homme aura élevé, et établira son trône en justice et en vérité. L'empire sera posé sur son épaule. Alors l'ordonnance de Dieu quant au gouvernement sera justifiée ; alors aura lieu le règne de justice et de paix (voir Psaume 72).

Demandons-nous maintenant à nous-mêmes si nous reconnaissons la seigneurie de Jésus, si nous le confessions comme notre Seigneur ? Connaissions-nous la joie de faire maintenant partie de son peuple ? Pensez-vous quelquefois et avec délices, que ce qui est écrit dans le chapitre 2 de l'Épître aux Philippiens va se réaliser, savoir que *tout* genou se ploiera au nom de Jésus et que *toute* langue confessera que Jésus Christ est le Seigneur ? L'idée que vous vous faites d'un gouvernement parfait est-elle celle-ci, c'est que, pour y arriver, il faut que Jésus prenne tout gouvernement entre ses mains ? Les paroles de 2 Sam. 23 sont bien solennelles. Regardez-les

comme *un fait*, et soumettez-vous aux faits de la Parole de Dieu. Un gouvernement parfait sera établi sur cette terre, et ce gouvernement parfait aura lieu par Celui que Dieu a ressuscité d'entre les morts, et que Dieu ramènera en son temps pour prendre et exercer sa domination.

Les saints régneront avec Lui dans ce jour de gloire. Ils seront ou ressuscités d'entre les morts ou transmués, et ils participeront à l'honneur et à l'exaltation de leur Seigneur. Telle est notre bienheureuse espérance. Nous sommes dès à présent les enfants de Dieu et les cohéritiers de Christ mais alors nous brillerons dans la gloire. Or si aujourd'hui nous ne reconnaissons pas réellement et d'une manière pratique, la seigneurie de Jésus, comment pourrions-nous avoir *espérance* pour ce jour-là ? Tout ce qui n'est pas fait en obéissance au Seigneur Jésus Christ est péché. Il n'est pas question du droit que je puis croire avoir de faire ceci ou de ne pas faire cela ; mais mon devoir, en toutes choses, est d'obéir au Seigneur Jésus Christ. Nous sommes affranchis afin de le servir ; et ce sont ceux qui le confessent et qui Lui obéissent maintenant, qui régneront alors avec Lui.

« Le juste Dominateur des hommes. » Jésus n'est-il pas le seul être qui soit juste en Lui-même ? Y en a-t-il donc un autre qui puisse être ce juste Dominateur ? Veut-on lui dérober ce titre ? N'est-ce pas là un des fleurons de sa couronne ?

« Dominateur en la crainte de Dieu. » Ces paroles marquent parfaitement le caractère de la dispensation à venir. Ce sera la réalisation de la grande vérité du gouvernement responsable. Le Seigneur Jésus, comme Fils de David, prend possession de son trône en la crainte de Dieu ; c'est on gouvernement délégué, dont il exerce la puissance dans la crainte de l'Éternel.

Voilà les deux grands traits du Roi selon Dieu, parfait en Lui-même et cependant gouvernant dans la crainte de Dieu. Nous pouvons rencontrer des imitations, des reflets de ces pensées de Dieu dans les plans actuels des hommes, mais toutes leurs théories manqueront, tandis que le dessein de Dieu s'accomplira infailliblement.

Est-ce là tout notre désir ? S'il en est ainsi, aucune autre chose ne nous satisfera. Les hommes pourront faire autour de nous des efforts pour procurer l'ordre, l'abondance, la paix ; si nous désirons ce que Dieu s'est proposé, nous serons convaincus de la futilité de ces efforts. Cette conviction nous tiendra éloignés de la recherche des places dans les gouvernements de la terre. Elle nous mettra dans une position à part et selon les pensées de Dieu, et nous y fera trouver paix, force et espérance.

Je vous prie donc d'examiner avec soin si les portions des Écritures que j'ai citées ne prouvent pas clairement, que le Seigneur Jésus Christ ne s'est jamais encore assis sur le trône de David – qu'il doit y monter – et que, par conséquent, il doit revenir en personne sur cette terre, avant que le règne de justice et de paix puisse y être établi. Recherchez aussi dans la Parole, quelles sont les conséquences nécessaires de ces faits. Cela ouvrira un vaste champ à vos méditations, dans lequel vous vous trouverez en communion avec les pensées de Dieu. Et puissiez-vous dire aussi : « Il est tout mon salut et tout mon désir ! »

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 111

12 – Matthieu 13-28

Il est rare qu'un chapitre de la Parole soit assez isolé pour que l'on puisse en donner l'exégèse sans tenir compte de la liaison avec ce qui précède et avec ce qui suit. Il y en a qui contiennent un seul sujet assez développé pour qu'on puisse le considérer séparément. Parfois même un seul verset présente quelque trait du précieux Sauveur qui peut suffire aux méditations de bien des heures bénies. Mais pour expliquer les idées qui se présentent dans un chapitre il faut toujours le considérer en rapport avec les choses auxquelles il fait suite selon l'intention du Saint Esprit. C'est ce que j'essaierai de faire par rapport au chapitre qui nous occupe.

On peut appeler cet évangile l'évangile du royaume. C'est-à-dire qu'il raconte l'histoire et les discours de Christ spécialement en vue de l'établissement du royaume des Cieux. Ce chapitre 13 nous révèle les mystères du royaume.

Voyons dans quelle position la révélation du royaume se trouvait quand le Seigneur l'a prononcé ; en d'autres termes quelles étaient ses relations avec le peuple juif dans ce moment-là.

Dans ce but repassons un peu le contenu de cet évangile.

Dans le premier chapitre, nous trouvons, selon le modèle de la Genèse, des Nombres et des Chroniques, la généalogie de la race royale et les deux grandes souches auxquelles les promesses se rattachaient et desquelles descendait Christ : David et Abraham.

Les promesses étaient faites à la semence de l'un et de l'autre. La conception miraculeuse de Jésus, selon les prédictions de l'Écriture, est ensuite racontée. Puis il nous est parlé de sa naissance royale, sujet de frayeur pour Hérode, qui jouissait de la royauté juive, et de témoignage et de joie jusqu'aux bouts de la terre. Sa fuite en Égypte et son retour, et, dans toutes ces circonstances, l'accomplissement des prophéties est constaté.

Dans le chapitre suivant, l'approche du royaume des Cieux est annoncée. Le prophète avertit le peuple de la colère à venir, de laquelle il fallait s'enfuir, de la cognée qui est mise à la racine des arbres ; puis il annonce que

Dieu cherchait des fruits, et qu'il serait inutile de se vanter d'être enfant d'Abraham si l'on n'en produisait point. – Jésus se soumet à la condition des Juifs et reçoit en même temps le témoignage qu'il est le Fils de Dieu ; son assujettissement et son humiliation et le témoignage là-dessus rendu et rendu à lui-même de la gloire de sa personne, sont ici profondément instructifs.

Au chapitre 4, Jésus, ainsi identifié en humiliation avec les Juifs et reconnu Fils de Dieu par le Père, subit la tentation de l'ennemi qui doit être vaincu et lié, comme l'homme fort, si l'on veut piller ses biens ; tentation appropriée aux circonstances où le Messie se trouvait. Satan cherche à détourner le Seigneur du chemin de l'obéissance en le poussant à user de sa gloire ou à la prendre selon sa volonté et comme soumis à Satan lui-même : par ses besoins naturels, la faim ; par ses privilèges, c'est-à-dire les promesses qui lui avaient été faites (ses privilèges ju다ïques ou de Messie selon Ps. 91) ; et par la gloire dans le monde, gloire qu'il possédera effectivement plus tard de la part de Dieu, savoir tous les royaumes du monde ; et tout cela en l'engageant à sortir du chemin de l'obéissance dans lequel Il était entré. Mais en vain. Alors Jésus commence, après que Jean fut mis en prison, à prêcher l'approche du royaume, sa demeure dans l'endroit désigné en Ésaïe 8, donnant lieu à la distinction prédite entre les dernières afflictions des Juifs et toutes celles qui précédaient l'apparition de la lumière du Messie ⁵⁴. Il prêche l'évangile du royaume, et confirme sa doctrine, et rend témoignage à la glorieuse vérité de sa présence par des miracles de bonté qui proclamaient la visitation du Dieu d'Israël.

L'attention des multitudes étant ainsi attirée, Il explique les principes du royaume et les conséquences du témoignage qui lui devait être rendu.

Remarquez qu'il ne s'agit pas ici de rédemption. Il n'en est pas question. Il y a la spiritualité de plusieurs parties de la loi, ou plutôt l'application faite par Jésus de ses ordonnances au cœur comme aux actes, et l'introduction du nom du Père comme motif, principe et modèle de conduite. Israël est ici comme en chemin, en danger d'être livré au juge s'il ne s'accorde pas avec sa partie adverse. C'est la lumière du Ciel qui luit sur la pratique des hommes, par le moyen de Celui qui est venu du Ciel.

Au chapitre 9, il continue à travailler personnellement au ministère du royaume. Reconnu comme Fils de David par des aveugles, et reçu avec admiration par les masses, il est accusé par la jalousie des Pharisiens de chasser les démons par le Prince des démons ; mais le temps de la grâce envers ce pauvre peuple n'est pas encore fini. Quand Jésus voit les troupes, il en a compassion ; c'était comme des brebis sans berger ; et, chapitre 10, Il envoie ses disciples à ses brebis perdues de la maison d'Israël, pour leur annoncer que le royaume s'était approché : préfiguration, pour ainsi dire, de la transmission de ce ministère à ses disciples, quand lui-même aurait été rejeté. Mais il ne s'agit que d'Israël. Ils ne devaient pas aller dans le chemin des Gentils. Toutefois, à cause de cette mission générale, le Seigneur, dans ses directions et dans ses encouragements, s'exprime d'une manière qui peut leur servir de guide dans toutes les circonstances où ils pourraient se trouver, soit dans leur mission actuelle, soit pendant son absence de cette terre ; mais il n'envisage leur mission que comme une mission envers Israël, soit alors, soit même aux derniers temps. Ils n'auraient pas parcouru les villes d'Israël que le Fils de l'homme serait venu. La prise de Jérusalem a suspendu cela, jusqu'à ce que Dieu reprenne ses travaux envers Israël.

Chapitre 11. Le Seigneur, en reprenant les travaux de sa charité, repasse, à l'occasion de l'arrivée des disciples de Jean, toute l'histoire de cette œuvre parmi les Juifs. Jean-Baptiste lui-même prend la place d'un disciple au lieu de celle d'un prophète, et le Seigneur lui rend témoignage au lieu d'en recevoir un de lui. Le royaume des Cieux, au lieu d'être établi en puissance, étant rejeté, est envahi par la violence seule à travers les difficultés et l'opposition de l'homme ; car les Juifs, soit que l'on ait chanté des airs lugubres, soit que l'on ait joué de la flûte, n'ont pas répondu au témoignage de Dieu. La réjection de Jésus, réjection qu'il accepte avec une entière soumission, est expliquée par ceci, c'est que le Père seul pouvait connaître le Fils, et le Fils seul révéler le Père. Le Messie disparaît, pour ainsi dire, dans cette gloire trop pure pour que l'homme la reçût. Mais la grâce ne fait que rejaillir d'autant plus, *et toutes choses ayant été confiées au Fils*, il ne s'agit pas seulement du Messie des Juifs : Il invite tous ceux qui sont chargés et travaillés à venir vers lui. C'est un chapitre du plus haut intérêt.

Là-dessus (au chapitre 12), le Seigneur rompt décidément avec les Juifs. Il est Seigneur du Sabbat donne comme signe de l'alliance avec eux, Seigneur en grâce, toutefois Seigneur.

Les Pharisiens cherchent à le détruire. Il se cache et la lumière des Gentils commence à poindre dans le témoignage de Dieu. Reconnu de nouveau par un peuple étonné pour être le Fils de David, les Pharisiens mettent le sceau à leur iniquité et à leur condamnation en attribuant de nouveau ses œuvres à la puissance du prince des démons. Là-dessus Jésus prononce leur jugement : le blasphème contre le Saint Esprit n'est pas pardonné. Le signe demandé par la génération perverse lui est refusé ; il ne lui en sera pas donné d'autre que le signe du prophète Jonas. Les gens de Ninive et la reine du Midi même les condamneront, et enfin l'esprit impur, qui était sorti de ce peuple, y rentrera avec d'autres plus méchants, et son dernier état sera pire que le premier ⁵⁵. Voilà la fin de la génération qui avait rejeté le Sauveur. Là-dessus il repousse les liens naturels qui l'unissaient comme Messie d'après la chair à ce peuple et ne reconnaît d'autres relations que l'obéissance à son Père.

⁵⁴ Quand Satan ne peut pas réussir à soustraire le fidèle au chemin de l'obéissance, il commence à agir sur les adversaires et à les pousser à l'opposition et à la persécution. Jésus se retire devant ce rejet ainsi commencé et, par ce moyen, il se trouve le centre de lumière et de bénédiction, au milieu de la détresse d'Israël, selon le passage cité.

⁵⁵ Je crois que ceci sera vérifié dans l'idolâtrie des Juifs sous l'Antichrist, aux derniers temps.

Cette récapitulation rapide du contenu de ces 12 chapitres de la précieuse révélation de Dieu, nous fera voir l'importance de la position du 13^e auquel nous sommes maintenant arrivés et qui doit nous occuper plus particulièrement. Il est basé sur le rejet du Fils de l'homme, du Messie, par la propre justice d'Israël, et, de fait, sur le jugement porté sur ce dernier à la suite de ce rejet de l'héritier des promesses.####

C'est pourquoi, s'adressant ce même jour aux multitudes, Jésus se présente comme ne cherchant plus du fruit. Il ne s'agissait plus de sa vigne ou de son figuier. Il sème, il est semeur. Il ne trouve rien, il apporte avec lui ce qui peut germer par sa grâce et produire du fruit. Il distingue complètement ses disciples : Il leur est donné de comprendre les mystères du royaume des Cieux ; c'est ce qui n'est pas donné aux multitudes, dont le cœur est engourdi. Il leur parle en paraboles, lumière précieuse pour le résidu conduit de Dieu ; ténèbres pour le peuple conduit par leur propre aveuglement.

Ici donc, le Seigneur prend la position d'un semeur, et la Parole tombe çà et là sur toute espèce de terrain. Mais ayant pris ce caractère, il ne s'agit pas seulement du Juif (là on aurait cherché du fruit), mais en principe de quiconque entendait la Parole. Toutefois, nous n'avons pas ici l'unité de l'Église, corps de Christ, dans le ciel, mais l'œuvre sur la terre, et puis après cela, les formes que prenait le royaume et le jugement qui s'y rapportait sur la terre. Je ne veux pas dire que les conséquences de cela n'aillent pas plus loin, mais c'est là le sujet de ce chapitre. C'étaient des semences, parce qu'il n'y avait rien. Chaque individu qui entendait, portait du fruit selon le terrain où la semence tombait. Car ici nous avons, non pas les secrets de l'efficacité de la grâce de Dieu, mais la responsabilité de l'homme, et les effets extérieurs qui se trouveraient à la suite de l'œuvre faite dans ce monde. Aussi la Parole était la Parole du royaume, le témoignage rendu aux droits de Christ par la grâce de Dieu, la proclamation de l'établissement de l'autorité de Dieu sur la terre, en grâce peut-être, mais exigeant la soumission de l'homme. Le royaume, ainsi proclamé, avait un caractère moral, parce que c'était le royaume de Dieu, ayant des promesses précieuses et une sûreté qui était de tout prix. Mais, en même temps, c'était le royaume des cieux, dont l'autorité devait s'établir sur la terre, le gouvernement de Dieu ici-bas, et son œuvre en vue de ce gouvernement et non pas l'Église unie à Christ dans le Ciel. Toutefois, dans cette première parabole, le Seigneur ne donne pas une similitude du royaume des cieux, quoique la Parole fût la Parole du royaume, parce qu'il s'agit non pas des effets et des résultats de la semence dans son ensemble, sous l'administration de Dieu, mais du fait de la semence et du résultat individuel, selon le terrain dans lequel la semence tombait. Quant à l'œuvre du semeur la chose s'individualisait. Le résultat serait un ensemble qui exigerait bien un triage, mais qui, néanmoins, était un ensemble en attendant. L'œuvre n'adoptait pas le corps des Juifs comme base, ne reconnaissait pas l'ancienne vigne. L'on semait et chaque grain, pour ainsi dire, avait telle ou telle conséquence dans le cœur où il tombait. C'était là un point important dans l'œuvre, soit dans la prédication du royaume : L'individualité et la responsabilité individuelle .

Principe, du reste, toujours vrai, mais que l'œuvre même faisait ressortir ; qui était à la racine de l'œuvre, parce que Dieu et l'homme étaient pleinement manifestés. Il ne s'agissait pas seulement du gouvernement d'un peuple ; mais le premier principe, le fondement du Christianisme, serait que chacun porterait son propre fardeau. La grâce unit ceux qui ont bien reçu cette semence, car la vie est commune et l'Esprit est un ; mais chacun reçoit pour lui-même, et ne saurait se soustraire à sa propre responsabilité à cet égard, responsabilité qui se rapporte non pas seulement à la moralité de sa conduite comme homme, mais à la réception du témoignage que l'activité de l'amour de Dieu vient répandre comme de la semence parmi les hommes, sur les cœurs. Le principe de responsabilité individuelle était toujours vrai pour le jugement éternel, et doit l'être si Dieu est juge ! Il jugera chacun ; toutefois ce n'était pas le principe sur lequel le système juif était basé ici-bas ; mais lors du rejet du Messie par ce peuple, ce principe était mis en évidence et se rattachait à la seule chose qui restait à Dieu comme moyen de relation avec les hommes, savoir le témoignage de son amour et la révélation de ses droits sur le cœur.

Je n'entre pas en beaucoup de détails quant à cette première parabole, non pas qu'elle manque d'importance, tant s'en faut, mais seulement parce que je pense qu'elle a dû être si souvent traitée en public et en particulier devant ceux qui liront ces pages, qu'il n'est guère nécessaire de le faire. La seule chose que je rappellerai ici, c'est que ce qui nous est présenté n'est pas l'explication doctrinale des sources du bien, mais l'œuvre actuelle et son résultat actuel selon la responsabilité de l'homme, les faits du nouveau système et non pas les conseils de Dieu.

Ce qui distingue le bon terrain, quant à la réception de la Parole, c'est qu'un homme comprend la Parole ; dans le cas contraire, proprement dit, il ne la comprend pas ; dans les deux autres, il y a de l'apparence, mais point de fruit : ici, c'est du fruit seul que l'on tient compte.

Jusqu'ici nous avons seulement la Parole du royaume, Dans les six paraboles qui suivent, nous avons des similitudes du royaume même ; soit les formes que prend le royaume, lors du rejet du Roi sur la terre et à la suite de la semence de la Parole.

Elles se distinguent d'une manière assez évidente pour en former deux divisions, savoir, les trois premières et les trois dernières avec l'explication de l'une des premières. Celles-ci sont adressées aux multitudes, les dernières aux disciples à part. Les premières, il me semble, nous donnent le dehors de ce royaume dans le monde, son état tel que le monde le voit, sans énoncer absolument le jugement de Dieu là-dessus. C'est de l'histoire comme nous avons déjà vu. Les dernières nous donnent les pensées et les intentions de Dieu dans le royaume

qui existe ici et le résultat de cet ensemble extérieur. L'efficacité de la grâce n'est jamais touchée dans ce chapitre ; c'est une histoire et non pas une explication de doctrine ⁵⁶.

L'on remarquera que nous y trouvons comme tant d'autres fois, quand l'Esprit veut nous donner quelque ensemble général des pensées de Dieu, le nombre parfait de sept, divisé même, comme cela a ordinairement lieu, en 4 et 3 : Quatre paraboles adressées aux troupes, et trois aux disciples.

J'ai dit que les trois premières paraboles nous présentent le dehors, l'aspect du royaume du côté du monde ; mais cela n'empêche pas que l'homme spirituel ne discerne les principes qui opèrent, ni qu'il porte le jugement de Dieu là-dessus ; au contraire, c'est ce qu'il doit faire toujours pour bien marcher selon la sagesse de Dieu.

Toutefois, je m'occuperai essentiellement de l'explication de ce qui est présenté dans la parabole même.

La première idée, qui nous est donnée du royaume ainsi dépeint dans ces mystères, c'est une œuvre que quelqu'un fait dans un champ qui lui appartenait ; mais tout ce qu'il y fait maintenant, c'est d'y semer de bonne semence. L'œuvre qu'il a faite peut être gâtée dans son ensemble, dans le champ, quoique la semence ne puisse pas être altérée, et c'est ce qui arrive.

Pendant que les hommes dorment, l'ennemi de celui qui a semé la bonne semence et à qui le champ appartient, vient semer de l'ivraie, et le champ, soit la beauté de la récolte, est gâté. Le maître du champ laisse les deux choses-là porter leurs propres fruits. Celui à qui le champ appartenait avait fait son œuvre ; l'ennemi la sienne, pendant que les hommes dormaient, puis il s'en alla, lui aussi ; le résultat en fut un triste mélange dans le monde, dont on pourrait accuser le propriétaire du champ ; mais la chose étant manifestée dans ses effets (car elle avait été faite en cachette), les serviteurs la reconnaissent lorsqu'elle devient publique. Le maître explique à ses serviteurs qui se retirent vers lui et reçoivent leur intelligence de lui, que c'est l'œuvre de l'ennemi ; et que la récolte, quant à ce monde, restera gâtée. Lors de la moisson, il y portera remède, c'est-à-dire lors du jugement qui fera distinction dans le champ entre les bons et les méchants. Ce n'était pas l'œuvre des serviteurs de détruire l'ivraie. Ils n'étaient pas les exécuteurs du jugement dans ce monde, et le moment même n'en était pas venu.

Le royaume ne s'établissant que par des semailles ici-bas pendant l'absence du Roi, et non pas en puissance et par conséquent par le jugement, la confusion qui en résultait devait être le triste caractère du royaume jusqu'à ce qu'il s'établît en puissance et que le jugement mit fin au désordre que Satan avait produit.

Comparez ici la manière dont le Seigneur nous présente ses voies à l'égard de cette semence en Marc 4:26. – Le royaume de Dieu est comme si un homme, après avoir jeté de la semence dans la terre, dormait et se levait de nuit et de jour, et que la semence germât et crût, sans qu'il sache comment ; car la terre produit d'elle-même premièrement l'herbe, ensuite l'épi, et puis le plein froment dans l'épi, et quand le blé est mûr on y met incessamment la faucille parce que la moisson est prête. Pendant que le mélange existe et que le blé n'est pas mûr le jugement ne s'exerce pas ; car s'il s'exerçait, il pourrait arracher au monde du blé non mûr.

L'on a voulu confondre tout ceci avec la discipline de l'Église ; ce n'est plus le même sujet : il ne s'agit pas de l'Église ni de la discipline, mais du royaume et du jugement à exercer sur le mal que Satan a introduit au milieu du bon blé ⁵⁷.

L'on se prévaut de cette parabole pour le justifier ou au moins pour dire que l'on ne peut pas arracher l'ivraie ou exercer la discipline. Dans l'Église-monde, d'accord ; mais, premièrement, si l'on s'en sert pour dire que ce système Église-monde est bon, (car son existence est admise comme un fait), alors c'est vouloir, comme chrétien, réduire l'idée de l'Église ici-bas à l'état auquel Satan l'a réduite de fait. C'en est assez pour me convaincre que celui qui a la gloire de Christ à cœur, ne peut pas se laisser conduire un instant par une telle pensée. De plus, quand je trouve que tout cela est mauvais, je ne commence pas par arracher l'ivraie de ce système mauvais, c'est ce que ceux qui y restent et cherchent à le purifier voudraient faire ; je quitte, non pas le champ, je ne le puis pas, car le champ c'est le monde ; mais le mal que je faisais moi-même, je cesse de le faire ; je suis toujours blé dans le champ où l'ivraie se trouve ; je n'ai pas touché l'ivraie mais, comme chrétien, j'ai rectifié individuellement ma conduite à certains égards, et, par le fait même, je suis séparé de ceux qui le font encore. Si je puis me réunir en paix avec d'autres pour trouver la présence de Jésus selon sa promesse, tant mieux ; c'est une grande bénédiction ; mais je n'entre pas sur ce terrain ; mon but n'est que d'éclaircir l'explication de la parabole, en écartant ce qui n'est que pur sophisme.

Quant à la discipline proprement dite, elle s'exerce toujours sur du blé et dans le but non pas d'arracher mais de guérir, et même de restaurer ici-bas si cela est possible. L'incestueux a été livré à Satan pour la destruction de la chair, afin que son esprit fût sauvé au jour du Seigneur. En résultat, il fut restauré ici-bas, parce qu'il se repentit. Ce n'est pas mon intention de poursuivre ce sujet mais les paraboles. J'y ai fait allusion seulement pour dire qu'il

⁵⁶ Dans les trois premières, c'est le résultat actuel de la semence dans ce monde.

Dans les trois dernières, c'est le puissant motif qui gouvernait le cœur de celui qui était conduit par ce motif selon le secret de Dieu.

⁵⁷ Mon but n'est pas la controverse, mais l'explication des paraboles ; cependant je dois ajouter ici un mot sur la force d'une interprétation souvent donnée à celle-ci. Qu'un mélange de chrétiens avec le monde existe, c'est un fait.

n'y a pas une idée commune aux deux sujets. L'on peut faire remarquer ici aussi comment le Seigneur envisage le royaume et tout ce qui s'y trouve comme un seul tout depuis son commencement jusqu'à sa fin.

Enfin, ce qui nous est révélé, c'est que, ce que Satan a fait là où Christ avait semé les enfants du royaume, c'est-à-dire cet état de choses sur la terre, doit rester jusqu'à la moisson. L'ivraie, ce n'est pas simplement des hommes inconvertis, ce sont des personnes que Satan a introduites sous la forme du Christianisme, pour gâter la récolte de Dieu sur la terre, là où le Christianisme avait été introduit. Ce n'était pas l'Église dans le ciel, ce n'étaient pas les Églises rassemblées dans de certaines localités ; ces idées ne se trouvent pas ici. Ce sont les enfants du royaume envisagés comme étant dans ce monde des plantes de Dieu, mais qui se trouvent là où Satan a pu semer les siens. Le résultat, en apparence déshonorant pour le maître du champ, est expliqué pour celui qui apprend de Lui. Le jugement l'expliquera à celui qui ne veut pas se laisser enseigner.

Quant au jugement la parabole dit qu'il y a un temps de moisson, et non pas seulement la moisson. Dans ce temps-là l'ivraie est premièrement ramassée et liée en faisceaux *pour être brûlée*, le froment est mis dans le grenier⁵⁸.

En général le jugement ou la moisson, telle qu'elle est présentée dans la parabole même, ne va pas au-delà de ce qui se manifeste dans ce monde. L'ivraie est ramassée pour être brûlée, voilà tout ; c'est ce qui est propre à la terre. La seule chose qui dépasse ce qui est extérieur ici-bas, c'est le fait que le froment est recueilli dans le grenier. C'est un fait négatif, il n'est plus du champ : ce qu'il devient dans le grenier ne paraît pas. Dieu intervient par les moissonneurs pour lier en faisceaux l'ivraie (non pas les païens ou inconvertis comme tels, mais ces méchants de la chrétienté, de l'endroit, du moins, où la bonne semence a été semée) et il ôte les siens entièrement de la scène.

L'état naturel de l'ivraie est détruit, mais elle n'est pas ôtée du champ. Voilà le résultat dans ce monde, champ qui appartient à Christ, des semailles qu'Il y a faites.

La seconde parabole nous présente le royaume pendant cette période : de petit grain de semence qu'il est au commencement, il devient une grande puissance sur la terre, de sorte que l'on cherche sa protection, on s'abrite sous ses branches.

Pour l'explication de ce symbole, comparez Éz. 31, aussi 17:23 ; Dan. 4:10 :12:14.

La troisième nous le présente non pas dans sa puissance extérieure séculière, mais comme un principe ou doctrine qui se propage et s'empare entièrement de ce qui est soumis à son influence. Ici il ne s'agit ni du cœur ni du monde, mais du royaume établi dans ce monde. L'idée de l'autorité de Christ, son nom devaient se propager. Une certaine mesure déterminée est soumise à son influence et entièrement remplie de la profession du nom de Christ. Je vois ici que la chose dont il est directement question est l'existence générale en de certaines limites de la profession extérieure de la doctrine ou du nom de Christ. Ces paraboles, il me semble, ne s'occupent pas du bien spirituel, et leur but n'est pas non plus de présenter le mauvais côté de ce qui est arrivé. Comme nous avons dit, elles sont historiques. Un discernement spirituel, nourri et développé par d'autres passages, me fera voir peut-être qu'une puissance séculière semblable à Nebucadnetsar ou à l'Assyrien n'est pas une bonne chose, quand il s'agit de ce que Christ a établi et de ma position spirituelle ; mais ici cela nous est présenté comme un fait historique : le royaume devait devenir tel.

Le mot *levain*, en général, ne présente pas l'idée d'une bonne chose à celui qui est familier avec les Écritures ; mais le but de la parabole est d'annoncer le fait de l'existence générale de la profession extérieure du nom de Christ, en laissant le jugement de ce qui existe ainsi au discernement spirituel de l'enfant de Dieu.

Nous en venons maintenant aux explications données aux disciples, et aux paraboles qui étaient pour leurs oreilles seules.

Ici la semence n'est pas proprement la Parole ; ce sont les enfants du royaume, introduits dans le monde par Christ, qui tiennent leur vie, leur existence morale de Lui. Nous semons la Parole ; mais ici le grand fait c'est que le Fils de l'homme introduit des siens dans le monde, c'est une œuvre qu'il commence. La vigne rejetée, Il ne cherche pas dans le monde ce qui ne se trouvait pas en Israël. Il introduit, mais dans le monde, les siens, parce qu'Il en avait fini, pour le moment au moins, avec Israël. Quand Il a fait cela, Satan en fait de même, actif en mal là où le bien a été fait.

Israël, peuple de Dieu, est devenu méchant, et, mené par le prince de ce monde, il rejette son Sauveur, son Messie. Dieu étant actif en bien là-dessus dans le monde, Satan se jette dans une activité hostile pour gâter le résultat ici-bas ; c'est tout ce qu'il peut faire. Mais le jugement s'applique. La moisson est la fin de ce siècle, les moissonneurs sont les anges ; car il s'agit ici du gouvernement de ce monde par Dieu. Quant à l'expression de ce *siècle*, l'on a été habitué à l'appliquer à l'Église ; or il n'est pas question de l'Église ici, mais de l'introduction du royaume des cieux, le Messie étant rejeté des Juifs. Quel était le siècle où le Seigneur se trouvait avec ses disciples ? Était-ce l'Église ou l'économie de l'Église ? Nullement, c'était un certain siècle de ce monde qui aurait dû se terminer par la réception du Messie et le remplacement de la loi comme régime par le gouvernement de ce Messie.

⁵⁸ L'enlèvement de l'Église appartient à ce siècle, à la moisson, à la fin, mais à ce siècle, quant à son époque. Elle paraîtra dans un autre siècle, il semble.

Le peuple d'Israël l'ayant rejeté, ce siècle devient purement et simplement *ce présent siècle mauvais*, duquel Christ nous délivre, mais devant lequel Dieu a établi son royaume de la manière dont nous venons de parler. L'accomplissement du siècle est suspendu pendant que ces choses se font, mais enfin sa fin arrive. Alors le Fils de l'homme (car il s'agit du monde, non pas des Juifs et de leur Messie seulement) nettoiera son royaume de tous les scandales et de ceux qui commettent l'iniquité et ils seront jetés dans la fournaise de feu. Voilà le jugement de tout ce qui est contraire à la gloire de Christ, quand Il l'exécutera. Mais ici Il est vu comme chef du gouvernement providentiel de Dieu, non pas comme l'Époux qui vient chercher l'Épouse, ni comme le Roi qui veut régner en Israël ou sur les Gentils dans des relations immédiates. C'est le Fils de l'homme, chef suprême de l'administration de Dieu, qui envoie les anges de sa puissance pour vider son royaume, longtemps souillé par la présence des enfants du malin, de tout ce qui l'offense ⁵⁹. C'est un acte de sa propre puissance, comme agissant d'en haut, ce ne sont pas les serviteurs qui le feront. Il envoie ses propres messagers pour rassembler l'ivraie et la jeter dans le feu. Il n'entre pas en personne dans le royaume terrestre déjà établi. Il agit comme d'en haut par ses messagers et les justes ne sont pas établis et bénis dans le royaume gâté, mais ils luisent comme le soleil dans le royaume de leur Père ⁶⁰.

Voilà le résultat de ce que le royaume a été souillé par le moyen de l'œuvre de l'ennemi ; le jugement est la réponse à l'absence de tout jugement dans le royaume dans l'intervalle entre les semailles et la moisson. Ce n'est ni la joie de l'Église ni l'établissement du trône de jugement sur la terre, mais la purification du royaume, l'idée générale du gouvernement d'en haut. Les serviteurs avaient pensé à rétablir ici-bas, en arrachant les méchants du monde, l'ordre de choses qui s'y trouvait au commencement pour que le champ ici-bas fût selon l'intention de celui qui avait semé ; ou en d'autres termes que le champ qu'il avait semé fût une représentation juste de son travail et de sa pensée ; mais ce n'était pas là ce qui devait être : cela ne se pouvait plus.

C'est une révélation de plus ajoutée, qu'alors tes justes (et il me semble que cela ne se borne pas nécessairement à ceux qui avaient vécu depuis les semailles du royaume) luiront comme le soleil dans le royaume du Père. Voilà pourquoi il ne s'agissait pas en attendant de purifier le champ ici-bas. Dieu avait de meilleurs conseils à notre égard. C'est une révélation qui appartient aux disciples. Le reste était le gouvernement public de Dieu, intelligible, ou qui aurait dû être intelligible à un Juif.

Les paraboles qui suivent nous donnent plutôt les secrets du royaume, ce qui ne regarde que les initiés, les disciples. Ce n'était plus le dehors pour les multitudes qui l'entouraient. Dans ce qui était dit aux multitudes, tout se passait dans le monde, c'est-à-dire dans le champ. Sauf le seul fait que le bon grain en serait ôté et caché dans le grenier. Tout était proprement de ce siècle, à moins que l'on ne veuille excepter l'existence du grenier. Mais dans l'explication de cette première parabole, le Seigneur dépasse ce qu'il avait dit, traverse le bord, pour ainsi dire, et nous fait voir l'effroyable résultat du jugement de l'ivraie dans les pleurs et les grincements de dents ; puis il lève le rideau de l'autre côté aussi, et les justes luisent comme le soleil dans le royaume de leur Père. Mais ceci jette une toute nouvelle lumière sur le principe du royaume ; c'est un motif d'action, là où cette révélation est comprise, et l'on agit selon l'intelligence de ce but de Dieu.

Il ne s'agit plus de lier bien les rapports entre l'ancien système et les formes qu'il prenait lors du rejet de Christ, ou à cause de l'état stérile de la vigne, mais de saisir le résultat des conseils de Dieu qui allaient beaucoup plus loin. Il y avait là de quoi dominer le cœur. Nous avons eu précédemment les résultats ici-bas des semailles, le fait du mélange et de la séparation, et à la suite de cela la forme que prenait le royaume dans le monde ; ici nous avons la révélation aux disciples du résultat en dehors du monde, et par conséquent le motif qui dirigeait celui qui était intelligent dans le royaume (c'est ce qui caractérisait sous ce rapport le royaume), enfin l'intelligence qui savait agir dans ces circonstances même de confusion où le royaume se trouvait, et non pas seulement le fait de cette confusion dans le monde. Cela explique l'ordre des paraboles. Dans les deux cas, l'historique pour la multitude donne les semailles et le jugement divin à la fin (c'est tout ce qui regarde l'esprit de multitude), et après cela les grands faits historiques : l'arbre et le levain.

Mais ici nous avons le motif qui gouverne et fait agir celui qui a l'intention de Christ, tout d'abord Christ lui-même et nous par son Esprit, en vue de ce qui a été révélé du dedans du voile, puis la séparation intelligente quand le filet est plein. Ce ne sont pas des semailles qui aboutissent à ce qui est laissé ensemble jusqu'à ce que Dieu agisse ; c'est une activité intelligente et motivée, basée sur la découverte d'une chose cachée ou sur le discernement et la recherche d'une beauté appréciée, qui vaut l'abnégation de tout, ou sur le besoin d'avoir séparés

⁵⁹ Le premier acte ici regarde les méchants, l'ivraie. Dans le cas du filet, la première chose faite est de séparer les bons. Parce que, dans le cas de l'ivraie, c'est le dehors du gouvernement dans le monde, le résultat actuel ; dans les dernières paraboles, les motifs et le discernement spirituel, quoique le jugement arrive enfin après.

⁶⁰ Les justes luisant comme le soleil, c'est ce qui nous fait comprendre pourquoi ces paraboles s'appliquent en même temps à Christ et aux croyants. Lui abandonne sa gloire terrestre, méprise la honte et endure la croix, en vue de la joie qui lui était proposée ; mais ceci nécessairement implique l'Église vue en gloire selon les conseils de Dieu : les justes luiront. Nous voyons cette gloire qui est nôtre dans le soleil auquel nous serons semblables. Dans les deux cas c'est la gloire. « La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée ; » de sorte que lui, tout en la voyant pour lui-même, abandonne toute sa gloire juive et même personnelle, dans un certain sens, comme de droit, pour y amener l'Église ; en un mot, il l'abandonne pour l'Église. Nous, tout en voyant cette gloire comme la nôtre, nous la voyons en Christ ; et ainsi, en appliquant la parabole, on peut dire : Jésus l'a fait pour l'Église comme son trésor ; nous le faisons pour Christ comme notre trésor. Le conseil de Dieu est que nous soyons ensemble dans cette gloire.

et ainsi réunis ensemble ceux qui faisaient le but unique de tout le travail, et qui précédemment avaient été mêlés dans le filet avec ce qui ne valait rien pour les pécheurs.

L'un présente le dehors, sur lequel Dieu agira sans doute à la fin, mais qui, comme tableau, est laissé dans son ensemble devant les yeux du monde : un grand arbre, un levain qui fait tout lever. L'autre, l'intelligence et l'activité de l'Esprit de Christ, qui fait sacrifice de tout et discerne les choses excellentes pour s'en emparer en se défaisant de tout le reste.

Maintenant le premier principe, le principe général des deux premières de ces trois paraboles basées, comme j'ai dit, sur la révélation de la gloire des justes faite dans l'explication de la première des trois précédentes, c'est l'énergie qui renonce à tout à cause de la découverte de ce qui devient de tout prix pour l'âme. Ce n'était pas là le caractère du royaume, s'il avait été établi parmi les Juifs ; il y avait des principes et une conduite qui lui eussent convenu : Son autorité aurait été exercée pour maintenir le bien et la justice, et un grand bonheur aurait été le fruit de son établissement. Mais une fois rejeté par ceux qui en étaient les enfants, le royaume n'était plus de ce monde, et l'on a dû renoncer à tout pour le posséder, selon la découverte faite de la joie et de la gloire qui là-dessus appartenaient aux fidèles dans le royaume de leur Père. Cette gloire fait renoncer à tout pour la posséder selon les conseils de Dieu dont on a fait la découverte dans la révélation de ce trésor, l'Église proprement dite. Christ lui-même a fait cela et même de deux manières. Il a renoncé à tout, s'est anéanti pour accomplir cette œuvre et acheter l'Église. Or, de quel prix pour lui-même et pour Dieu l'Église, ainsi amenée à la gloire devant lui, a dû être, pour qu'il quittât la gloire de son Père, son sein, pour avoir et ramener cette Église avec Lui. En effet, c'est parce qu'elle était infiniment précieuse au Père, et qu'Il a voulu l'avoir devant Lui sainte et irrépréhensible, que le Fils, selon son amour pour le Père, s'est donné pour elle, le Père lui ayant confié cette œuvre et l'Église elle-même, afin qu'Il la ramenât à Lui ; car si le Père aime le Fils et lui a confié toutes choses, de même le Fils a donné sa vie, afin que le monde sache qu'Il aime le Père et que, comme le Père lui avait donné commandement, ainsi Il fait. Car Il est venu faire la volonté de son Père. Mais, comme héritier royal du royaume, chef légitime et parfait, selon Dieu, des Juifs, peuple de Dieu et héritiers des promesses selon la chair, Il a dû renoncer à tout cela, à cette position exaltée unique. Il a pu pleurer sur Jérusalem dont Il aurait si souvent voulu rassembler les enfants. Il pouvait apprécier ce qu'il y avait de glorieux dans cette position. Il pouvait sentir toute la force de ces mots : « Parce que, après m'avoir haut élevé, tu m'as jeté par terre. » Toutefois, pour la joie de posséder l'Église, cette belle et précieuse création du Père en grâce et en lumière, ce joyau de la lumière de Dieu, cette expression des pensées du Père en grâce, témoignage dans les siècles à venir, et parce qu'elle en est le reflet, de la grâce qu'elle a reçue ; – pour la joie, dis-je, qui s'attachait à la découverte de ce trésor qui n'était pas du monde mais de Dieu dans la lumière, Il a renoncé à tout ce qu'il avait parmi les Juifs, Il a considéré tout le reste comme un rien. Répondant parfaitement à la pensée de Dieu son Père, en vue de ce qui était l'objet glorieux de l'affection de Dieu, une création non pas en dehors de Lui comme Créateur mais pour être devant Lui, selon sa nature qu'Il lui avait communiquée autant que cela se peut, Christ qui s'est anéanti, il est vrai, mais qui n'en répondait pas moins mais plutôt d'autant plus à toute pensée du Père, abandonnait tout pour l'accomplissement de la volonté du Père et pour la possession de ce trésor. Ainsi le royaume prend ce caractère. C'est en *Christ* que nous le voyons ce reflet de la nature du Père, car Il est non pas seulement par grâce (une grâce créatrice et communicative) mais essentiellement le reflet et l'image de la gloire du Dieu invisible ; Il en est la manifestation moralement en toutes choses et, de plus, en tant que toute la Divinité habite en Lui corporellement. Ainsi nous aussi, pour le Christ glorifié devant le Père, pour cette gloire que nous aurons avec Lui, quand nous lui ressemblerons en le voyant tel qu'Il est, mais que nous voyons en Lui dès à présent, nous aussi nous renonçons à tout maintenant ; comp. Phil. 3:7-8. Mais c'est Christ qui nous en a donné l'exemple par dévouement à son Père. Paul n'était qu'un faible imitateur de Celui qui l'inspirait et lui avait fourni le modèle parfait de ce dévouement. Mais alors Christ, tout en renonçant à sa gloire et à ses droits terrestres, ne pouvait pas encore posséder l'Église toute pure et glorieuse comme étant à Lui à part. Il faut la prendre dans le monde, mais cela ne l'arrête pas. Il la place là et Il achète tout le champ. Mais ce trésor est son but et suffit pour l'engager à prendre tout le champ ; car il ne s'agit pas ici du gouvernement bienfaisant qui sera établi sur le monde, quand les jugements qui l'auront purifié auront été exécutés, mais de quelque chose qu'Il prend à cause du trésor qu'il y a caché. Ailleurs, dans les prophètes, nous voyons toutes les bénédictions qui découleront de son règne, (l'Église, la nouvelle Jérusalem, étant déjà glorifiée, de sorte que les nations marcheront à sa lumière) bénédictions qui seront l'effet de l'administration publique du royaume du Fils de l'homme. Mais ici nous avons les mystères de ce royaume présentés à l'intelligence spirituelle. Mais avant tout remarquons-le ici : Où se trouvent ces révélations des secrets du royaume, cette joie qui suffit comme motif pour faire renoncer celui qui la possède à tout ce qu'il a, qui lui fait sentir que tout est perte au prix de cette gloire ? Où, ce discernement qui sait assez reconnaître la beauté de la perle de grand prix, pour faire comprendre que l'on gagne tout en renonçant à tout ? ce discernement qui fait que la réflexion, l'intelligence spirituelle qui sait juger de tout, sent que garder quelque autre chose n'est que s'empêcher de posséder ce que cette intelligence divine goûte et apprécie, et qui se décide ainsi en pleine connaissance de cause ? Le choix est fait, la nature qui cherche des perles a trouvé la perle qui lui va. Où est-ce, dis-je, que ces révélations, qui réveillent et satisfont cette nature divine, se font ? C'était dans la maison ; elles étaient faites à des disciples qui avaient suivi Jésus, qui s'étaient attachés à Lui. Ils le suivaient déjà, ils le suivaient à part, à part ils ont reçu ce qui lui appartenait, comme étant Lui-même mis à part du monde. La multitude ne les reçoit pas.

Venons-en à l'application ou plutôt à l'explication suivie de la parabole du trésor caché dans le champ.

Nous avons ici la pensée secrète de Dieu. Il ne s'agit pas proprement du dehors du royaume, mais de la pensée intime de celui qui y agit.

Christ Lui-même a pris à Lui un champ, mais, pour celui qui comprend sa pensée, est-ce que ce champ est son but en le prenant maintenant ? Non, c'est le trésor qui est là-dedans. C'est là ce qui remplit son cœur et qui a été le mobile de ce qu'il a fait. Dieu lui a donné pouvoir sur tous les hommes, afin qu'il donnât la vie éternelle à tous ceux que le Père lui avait donnés. Je ne veux pas dire par là que tous les hommes soient le champ, mais montrer comment il peut y avoir deux pensées dans les conseils de Dieu.

Dans le royaume des cieux un champ a été acquis. En apparence peut-être, le champ est l'objet que l'acheteur a eu en vue. Christ a le droit de possession sur ce champ, son autorité devrait y être reconnue, puisqu'il l'a acquis ; mais la joie de son cœur, son but en tout cela, c'est le trésor (l'Église) qui y est caché. Ce qui a été acquis par Christ et qui lui appartient visiblement là où son nom est reconnu extérieurement dans ces temps des mystères du royaume, ce qui est de droit à Lui et que l'intelligence de *l'homme* pourrait reconnaître comme l'acquisition qu'Il a faite, ce qui est comme un champ qu'un homme a acquis, n'est pas ce qu'il a à cœur ; car il pense à un trésor qu'il y a caché. C'est la forme qu'a prise le royaume.

Il ne peut pas encore posséder l'Église toute pure, transportée chez lui dans le ciel pour qu'elle règne avec Lui. En attendant, elle est dans le monde et le royaume prend le caractère d'un ensemble qui, en apparence et de droit, est une autorité, une possession qui appartient à Christ, mais dont le secret et le vrai but n'est connu que de ceux qui ont l'intention de Christ.

Il a pris ce champ pour avoir le trésor ⁶¹, mais c'est ce trésor tout pur, tel qu'il le connaît, qu'Il a à cœur. Le ministère de Pierre ne distinguait guère les deux, quoique lui et tous les saints d'alors fissent partie du trésor acquis. Paul ne nous parle presque que du trésor. Pierre avait les clefs du royaume. Paul fut converti par la doctrine de l'union de Christ et de l'Église, attachée à Lui en gloire ; il ne connaissait pas Christ selon la chair.

Voilà ce que ses disciples doivent comprendre, quand ils voient ce qui est comme une possession acquise à Christ, ce qui Lui appartient. Ses disciples devraient comprendre quel est le vrai objet de son cœur et bien distinguer entre le champ et le trésor qu'il contient, quoique le trésor ou l'Église, étant pour le moment caché dans le champ, l'administration du gouvernement de Dieu prenne cette forme extérieure ⁶².

En outre le royaume des cieux est semblable à un marchand qui cherche de belles perles.

Ici nous voyons le Seigneur estimant, selon son discernement parfait, la beauté morale de ce qu'il voulait avoir à tout prix pour Lui-même. Il ne s'agit pas seulement de cette joie de posséder un trésor, mais de distinguer et d'apprécier le trésor qu'Il cherchait et que Lui était à même d'apprécier et de distinguer d'avec tout autre. Ainsi l'Esprit de Christ, dans sa véritable action, ne s'arrête définitivement que sur l'Église, non pas dans la joie de posséder seulement, ni dans celle d'accomplir le salut en la rachetant, mais dans l'accomplissement de toutes les pensées de Dieu, de toute la beauté morale qui peut avoir sa source dans le cœur de Dieu et se reproduire pour Lui dans cette Église, qu'Il a donnée à Christ. L'Épître aux Éphésiens nous présente spécialement cette pensée : Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ nous a choisis en Christ avant la fondation du monde, afin que nous soyons saints et irrépréhensibles *devant Lui* en amour. C'est se reproduire en grâce. Et quelle est la vocation suivant laquelle il nous faut marcher ? C'est que nous sommes l'habitation de Dieu par l'Esprit. Il nous a donné une place qui est à la louange de la gloire de sa grâce.

Plus on examine cette épître et plus on comprend la pensée de Dieu qui s'y trouve, plus on y verra la perle qui est de grand prix pour le marchand seul capable de l'estimer. La répétition de l'emphatique expression *Lui-même*, sa *propre* volonté, etc. Que l'on trouve dans le grec, donnera encore plus de force à cette observation. Or, quelles

⁶¹ Quoique le grand principe de tout abandonner pour Christ soit vrai (et nous en avons parlé), l'on ne peut pas appliquer le détail de cette parabole à l'histoire d'une âme ; elle n'est jamais appelée à acheter quelque chose pour avoir le trésor, Christ, mais à chercher à n'avoir rien que lui. De fait, dans l'histoire des âmes, quelque chose de semblable arrive souvent, c'est-à-dire que l'on embrasse le Christianisme, le vrai Christianisme, avec une joie qui prend tout d'une manière grossière, pour ainsi dire. L'âme possède, en effet, le vrai trésor, mais n'a pas du tout discerné encore toute la beauté de cette perle unique. La joie devient alors en apparence plus modérée, mais le discernement spirituel des pensées de Dieu est beaucoup plus réel et plus avancé.

⁶² Tout ceci ne touche pas la question de la conduite ni du devoir du fidèle dans ces circonstances. La parabole ne fait que présenter les pensées de Dieu quant aux faits. Voilà la forme que prendrait le royaume ou plutôt une figure qui le représente. Le champ acquis est une pensée très abstraite ; l'on est toujours en danger de la confondre avec l'état actuel des choses, tandis que la parabole ne présente que le principe. J'ai cherché à éviter ce piège, je ne sais si j'ai réussi. En principe. Christ a acheté le monde, l'Église y est ; de fait, son autorité ne s'étend même qu'à une très petite partie du monde, et une partie, autrefois soumise, est soustraite même de nom à son autorité ; mais la parabole ne touche nullement toutes ces choses. Elle ne donne que le principe, savoir qu'il y a le trésor caché qui n'était pas même acheté mais trouvé, et une chose extérieure est achetée, pour l'amour de ce trésor, ainsi nécessairement et de fait caché là ; que le trésor soit tout ensemble ou dispersé pièce par pièce, ce n'est pas la question ici. L'acheteur prend le tout tel quel pour avoir le trésor. Les délices qu'il trouve dans ses beautés (de l'Église) font l'objet de la parabole suivante. Ici c'est le fait du champ acheté en gros pour posséder le trésor qui lui était cher. Il ne s'agit pas non plus de l'établissement de l'autorité de Christ en bénédiction dans ce monde, ni de sa joie dans la délivrance de la création même. Cela viendra dans le siècle à venir, quand il ne s'agira plus des mystères du royaume. Ce mystère de Dieu sera fini ; les résultats naturels du règne du Sauveur seront manifestés, de même la beauté de l'Église sera manifestée en haut, et sa gloire luira partout.

pensées devrions-nous avoir, mes frères, d'une telle vocation de l'Église et de l'Église elle-même, ainsi devant Dieu telle qu'Il peut l'avoir devant Lui-même et y trouver sa satisfaction, retrouver ses propres pensées en elle pour qu'elle soit les délices de Celui qui est Lui-même la seule source de ce qui peut Lui convenir, et qu'elle soit propre à être toujours devant Lui ! Mais pour la recevoir, pour la donner à Christ, Il a dû la faire telle. Quelle pensée pour nous ! Pour que nous en jouissions, Il nous a donné l'Esprit Lui-même et de son propre Esprit. Comp. Éph. 3:6 :21 ; voyez aussi 1 Jean 4:13 ; dans ce dernier passage, il s'agit de l'individu, de son état et de la démonstration pratique qui en résulte. Mais il est encore une autre idée à faire ressortir et qui fait que ceci explique l'état du royaume ; c'est que Christ s'est dépouillé de tout pour posséder ce trésor. Où est sa gloire, sa royauté, son jugement, sa puissance ? Le royaume n'a aucun de ces caractères ; mais nous, disciples, nous connaissons Christ qui, étant riche, est devenu pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions rendus riches. Il est caché en Dieu. L'Épître aux Éphésiens parle des conseils de Dieu à notre égard, de ces conseils si précieux pour nous.

Ici, nous avons la même idée, mais l'idée du royaume perdue dans celle de la grâce. Christ aime le trésor, Il apprécie les perles. Il est lui-même non le reflet seulement, mais la parfaite expression de ce qu'était le Père. Il sait se présenter à Lui-même l'Église sans tache, ni ride, ni aucune chose semblable. La perle est dans sa pensée avant qu'il la trouve comme objet de son affection. Mais alors Il se présente ici comme un homme qui trouve, non comme Dieu qui crée et qui est la source de la beauté de l'objet trouvé, comme ses pensées en sont le prototype, de la beauté qui convient à celui qui trouve et à celui qui crée. Bien que l'Église soit de Dieu dans son existence et sa beauté, il faut aussi tenir compte de ce que le Christ a fait selon les conseils de Dieu, selon la plénitude de son désir et des délices qu'Il éprouve dans ces conseils. Il se dévoue à cela et se dépouille de tout pour avoir l'Église, telle qu'elle est selon la pensée de Dieu ; et pour le disciple intelligent, le royaume prend ce caractère. C'est le trésor de Christ dans ce monde, dans le champ qu'il achète ; c'est la perle toute pure, de quelque coquille qu'elle soit sortie, qui répond à tout ce que son cœur cherche.

Jusqu'à présent nous avons le discernement spirituel, pour comprendre le principe qui caractérise le royaume dans la pensée de Christ, et sur lequel, par conséquent, le fidèle agit aussi selon la mesure de son intelligence. Mais il y a, de plus, une séparation actuelle des éléments qui se trouvent mêlés là-dedans.

Effectivement, le filet a rassemblé de la mer des peuples, toutes sortes de personnes. Quand le filet est rempli, ceux qui l'ont tiré, les pêcheurs, s'asseyent sur le rivage ; ils rassemblent les bons dans des vaisseaux et jettent de côté les mauvais.

Ici arrêtons-nous un moment, parce que des principes graves se présentent à nos réflexions.

Les pêcheurs s'occupent des bons ; ils les mettent dans des vaisseaux. Ils rejettent et laissent de côté seulement les mauvais : voilà l'effet de l'intelligence du pêcheur. Quel est son objet ? de quoi s'occupe-t-il ? des bons. Pour les avoir selon son désir et son but, il faut qu'il rejette, en passant, les autres ; mais ce n'est que pour avoir les bons. Sauf dans ce but, il ne s'en occupe pas ; ce n'est pas son affaire : ils sont un embarras pour lui. Le filet n'a pas été jeté pour cela. Il rassemble les bons dans des vaisseaux ; leur destination finale n'est pas son affaire non plus ; c'est à lui à les prendre et à les rassembler dans ces vaisseaux à part. Voilà en quoi se montrent sa capacité, sa diligence et le succès de ses travaux. L'intelligence du maître s'y trouve. Sans cela il ne peut le faire. Tout ceci est adressé exclusivement à l'intelligence spirituelle, à défaut de laquelle on ne peut pas comprendre ces instructions.

Mais il y a une œuvre dont les effets seront nécessairement intelligibles, et comme nous avons dans l'explication de la parabole de l'ivraie, le fait additionnel de la gloire des justes dans une autre sphère, fait qui faisait comprendre en bien la négligence qui paraissait avoir lieu dans le gouvernement du royaume ; ainsi, dans l'explication du filet, nous avons un fait qui n'est pas dans la parabole, savoir le jugement des méchants.

Les anges sortiront, à la consommation du siècle, et sépareront les méchants d'entre les justes ; (ils ne s'occupent pas des justes ici comme faisaient les pêcheurs) et ils les jetteront dans la fournaise de feu où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Il est très évident que c'est un procédé tout autre que ce qui est raconté dans la parabole, et qui va au-delà de ce qu'elle contient. Il ne s'agit pas non plus du filet seulement : c'est une séparation générale et définitive des méchants d'avec les justes de ce temps-là. Les pêcheurs ne s'occupaient que de ce qu'il y avait dans leur filet et du bon qui s'y trouvait. Les anges, à la fin du siècle, séparent les *méchants* ; c'est une œuvre générale ; et dans ce monde ici-bas, où ils se trouvent mélangés, ce ne sont pas les anges non plus qui ont affaire avec le filet. Les deux choses, remarquez-le bien, se font dans ce monde. Il ne s'agit pas de séparer les bons et les méchants dans le ciel. Il ne s'agit pas non plus du grand trône blanc, mais de la fin de ce siècle. Les bons, qui se trouvent dans le filet, seront séparés et mis dans des vaisseaux par ceux qui l'ont tiré, selon leur intelligence des bons et des mauvais ; puis les anges prendront les mauvais dans ce monde et les sépareront d'avec les justes qui se trouveront là, ils jetteront les premiers dans la fournaise de feu : Ce n'était pas là l'affaire des pêcheurs. Mais les deux choses se font dans le monde à la fin du siècle. Les anges ne s'occupent des bons que pour les laisser ; tandis que les pêcheurs s'occupent des bons pour en disposer en rejetant et laissant là les mauvais.

Les disciples ici sont censés comprendre toutes ces choses ; le Seigneur les considère ainsi : ce sont les sages, les instruits de Daniel. C'est pourquoi, dit-Il, tout scribe instruit dans le royaume des cieux, est semblable à un maître de maison, qui tire de son trésor des choses vieilles et des choses nouvelles. Nous voyons, par ces pa-

roles, le caractère des instructions, qu'il vient de donner : Il ne s'agit pas de l'Église en tant qu'Église. Sans doute, ces disciples en firent partie plus tard ; mais ce n'est pas sous ce point de vue qu'il les envisage. Il s'agit de l'application des instructions sur le royaume des cieux aux connaissances acquises comme scribes dans l'Ancien Testament. Il ne s'agit pas du mystère caché et révélé par le Saint Esprit aux apôtres et prophètes ; mais de la lumière jetée par le royaume et ses mystères sur les promesses et le gouvernement de Dieu, qu'un scribe aurait trouvés dans la loi et les prophètes. Il y avait des choses nouvelles, mais elles se rattachaient aux anciennes ; elles ne les mettaient pas de côté. Paul eût-il connu Christ selon la chair, ne le connaît plus ainsi. Dans son cas, il s'agissait des choses purement célestes, de Christ seul. Il reconnaît bien, en certains épisodes, ce qui a rapport aux choses anciennes comme affaire de raisonnement, mais quant à son service direct, il ne les connaît plus.

Ayant achevé ce que j'avais à dire sur ce chapitre, je m'arrête. D'autres pourront probablement ajouter beaucoup à ce que je vous ai communiqué. Le germe de l'infini est toujours dans chaque passage de la Parole. Je ne vous présente qu'une explication générale ; mais je ne doute pas que ce que je vous envoie ne soit de Dieu, mêlé assurément avec de l'imperfection, mais *de Dieu*. Une autre fois, si Dieu le veut, je pourrai vous envoyer la continuation du résumé de cet évangile.

Appendice

Il est des personnes qui pensent qu'il y a un ordre historique dans ces paraboles, ordre que je vais indiquer sans commentaire, comme une idée sur laquelle chaque frère portera un jugement selon les lumières qu'il possède. Premièrement, le fait général des semailles de la Parole, commencées par Jésus Lui-même ; puis, comme nous avons vu, le commencement des mystères du royaume : le Fils de l'homme sème la bonne semence, l'ennemi y fait son œuvre. Premier résultat : la puissance hiérarchique ou ecclésiastico-séculière dans le monde. Second résultat : la doctrine chrétienne, de nom, est un levain qui ne fait que corrompre toute la pâte. Puis vient la découverte, que c'est le trésor caché dans ce champ qui est précieux ; ceux qui ont de l'intelligence spirituelle distinguent ce trésor, quoiqu'il soit caché dans le champ ; ce serait là la doctrine augustinienne et protestante d'une Église invisible ; mais à la suite de cela, il y a l'intelligence de la beauté et de la pureté qui conviennent à ce trésor, et elles sont recherchées par ceux qui sont conduits par l'Esprit de Christ. Enfin, il y a la séparation pratique des bons poissons, mis dans des vaisseaux par ceux qui y travaillent. Voilà l'idée ; chaque chrétien, je le répète, en jugera selon sa capacité spirituelle. Quoi qu'il en soit, il reste encore quelque chose à dire sur le grand arbre et le levain, par rapport à ce que le jugement spirituel peut y discerner. La différence entre ce qui est dépeint dans ces paraboles, et ce qui est dit dans les trois dernières est assez remarquable. Il n'y a ici aucune trace d'affection spirituelle, ni de goût pour les choses divines, ni de discernement entre le bien et le mal.

L'affection de l'Esprit manque entièrement, et même elle est perdue. Je dis perdue, parce qu'au commencement les serviteurs distinguaient entre le bon grain et l'ivraie, et parfaitement bien, et s'étonnaient de trouver de l'ivraie dans un champ que leur maître avait semé, quoique ce ne fût pas à eux d'exécuter le jugement sur l'ivraie. Ils s'en occupaient auprès du maître, tenant au bien-être du champ qui lui appartenait, mais le champ ne pouvait être purifié que par le jugement. N'as-tu pas (voilà leur question) semé de bonne semence dans *ton* champ ? d'où vient donc qu'il a de l'ivraie ? Plus tard, l'intelligence spirituelle discerne que le champ n'est qu'un objet secondaire, tout en reconnaissant qu'il était acheté ; elle cherche la perle pure et précieuse, et même sépare en des vaisseaux les bons poissons. Mais ici, ce n'est pas cela, c'est un tableau d'un résultat sombre, mondain et extérieur : l'attachement aux intérêts de Christ manque ; c'est un dehors, un état commun où rien ne se voit que ce que le monde peut voir. Ce n'est pas à dire qu'il n'y eût pas des enfants de Dieu cachés dans ce système, ou qui en fussent séparés ; mais l'Esprit de Dieu n'en tient pas compte dans ces paraboles, ni d'aucune spiritualité qui les discerne ou qui distingue entre ce qui est agréable à Christ dans son royaume, ou le contraire : ce qui résulte de l'œuvre est entièrement semblable au monde. L'on ne saurait les distinguer : c'est un grand arbre, symbole, dans toute la Parole, de la puissance et de l'orgueil humains, objets du jugement de Dieu.

C'est seulement lorsque le Christ rétablira son royaume en puissance que ce royaume deviendra un grand arbre sur la terre selon les conseils de Dieu en justice. Voyez Éz. 17:22-24. En attendant, la chose arrive, mais, comme nous l'avons vu, avec une absence totale de discernement spirituel, qui contraste avec ce qui précède et ce qui suit. Même remarque sur le levain ; ceci n'est pas la puissance extérieure et mondaine ; c'est la diffusion universelle, dans certaines limites, d'une doctrine. Ici, il faut remarquer que ce n'est pas le Fils de l'homme qui sème de bonne semence ; cette idée est perdue : c'est l'état du royaume qui sera semblable au résultat de l'acte d'une femme qui agit ainsi. Aussi il ne se trouve ici aucune distinction quelconque entre la semence du Fils de l'homme et l'œuvre de l'ennemi. S'il y a de la bonne semence, elle est entièrement méconnue. Que cette distinction eût été faite par les serviteurs de Christ, c'est ce que la parabole du bon grain et de l'ivraie nous démontre ; mais toute apparence en est perdue : l'on ne peut pas dire que tout est bon, car l'ivraie doit croître jusqu'à la moisson. Tout discernement du Saint Esprit est donc absolument exclu de cet état de choses ; tout vrai témoignage à l'œuvre de Dieu perdu ; car l'on ne peut pas dire que tout est bon ; c'est ce qui serait le témoignage selon le cœur de Dieu. Toute distinction entre le bon et le mauvais est détruite ; c'est une masse, de sorte que ce témoignage à la différence du bien et du mal est perdu aussi ; de sorte que le mal sous le nom de Christ est ce qui se présente comme une masse uniforme.

Je ne veux pas dire ici que le Saint Esprit ait eu pour but de présenter cette idée à la multitude. J'ai déjà dit que ces paraboles parlent du dehors, de l'aspect extérieur du royaume, mais celui qui étudie la Parole juge, selon l'in-

tention de Christ, de ce qui est présenté, et jusqu'à quel point cet état de choses répond à cette intention ; il juge avec discernement spirituel ce qui est ainsi présenté au monde. C'est là ce qui distingue le vrai Chrétien : l'homme spirituel discerne toutes choses. Il ne pense pas que la masse sera changée, parce que l'homme spirituel discerne et aime le bien ; mais l'état de la masse ne le gouverne pas ; il sait, pour lui-même, que, partout ailleurs, le grand arbre est le symbole de l'homme exalté. Devrait-il l'être avant l'apparition de Christ ? Il sait que le levain, partout ailleurs, est le symbole de ce qui est mauvais. L'histoire de la chrétienté n'a-t-elle pas fourni ce qui répond assez à un tel symbole ? S'il en est ainsi, c'est ce qui, selon le Seigneur, caractérise l'état du royaume. Dans ce cas-là le chrétien, que doit-il faire ? Doit-il se contenter d'afficher un tel témoignage comme étant celui de Christ ?

Nous n'avons parlé que des paraboles qui se trouvent dans ce chapitre. Il reste encore les quelques versets qui le terminent : ils contiennent le jugement porté sur le Seigneur par l'incrédulité des Juifs.

Il était dans son pays, ses œuvres n'étaient pas niées ; mais les Juifs bronchent contre la pierre d'achoppement. Il est le prophète sans honneur dans son pays et dans sa propre maison. Il est le fils du charpentier. En un mot, il est jugé même en Israël, selon la chair.

14.

Mais ce jugement charnel et aveuglé du peuple n'était pas le tout de leur histoire. Les passions du faux roi le poussent à détruire le témoignage de Dieu, et Jésus se retire. Il montre toutefois, par des actes signalés dans les Psaumes, la présence de l'Éternel qui les guérit de toute sa compassion et sa tendresse envers son peuple, Ps. 103:3 ; 132:15 ; mais ayant rendu ce témoignage, il envoie les disciples seuls sur la barque. Lui-même congédie la multitude et monte vers Dieu, c'est la position actuelle de Christ : ayant pleinement rendu le témoignage à la multitude en Israël, il en a séparé ses disciples et il est monté en haut pour prier. Ses disciples se trouvent seuls au milieu des orages, le Seigneur les rejoint et tout redevient calme ⁶³. C'est toujours ici, il me semble, les disciples envisagés comme Juifs, bien qu'en principe les chrétiens de tous les temps aient dû s'identifier avec eux et accepter cette position. Un résidu de ceux qui l'attendent (parmi les Juifs) voudra aussi sortir vers lui au milieu de cet orage des peuples, avant qu'il entre dans la nacelle agitée des héritiers des promesses, et le Seigneur y consent ; mais leurs pas chancellent à cause du trouble : le Seigneur les soutient, et le calme étant rétabli par sa présence, tous ceux qui sont dans la nacelle le reconnaissent comme Fils de Dieu. Ainsi en sera-t-il avec Israël. En Pierre nous avons le résidu qui va au-devant de lui, et en ceux qui ne quittent pas la nacelle le type de tous ceux qui restent dans le train ordinaire du Judaïsme jusqu'à ce que Christ soit là lui-même.

15.

Ayant donné cette esquisse de la position des Juifs, comme résultat de leur rejet, ainsi qu'auparavant il en avait donné une du royaume des cieux, le Seigneur prononce son jugement moral sur les formes et prétentions religieuses des plus religieux d'entre le peuple. Ce n'était que des dehors et de l'hypocrisie, une marche déjà condamnée par Ésaïe ; leur culte était vain, leurs doctrines n'étaient que des commandements d'homme, Dieu voulait des réalités.

De là il passe à une thèse plus générale. Du cœur de l'homme, (et le Juif n'était qu'un homme, quant au cœur, devant Dieu), sortent les mauvaises pensées. Voilà l'homme, hélas ! soit Juif, soit Gentil ; mais quand il serait de la race maudite des Cananéens, et d'entre ces villes dont la repentance aurait été comme un miracle, celui qui, reconnaissant sa misère, se reposerait sur la surabondante miséricorde de Dieu par la foi, serait exaucé selon son souhait, car Dieu est là et il est amour. Ici ce n'est pas exactement l'Église. Les droits d'Israël, du moins de ses brebis perdues, sont reconnus ; mais cela ne peut pas faire obstacle à la grâce et à la nature de Dieu ; ce n'est pas l'égoïsme et l'ennui des disciples qui ne tient pas compte des privilèges du peuple de Dieu. Le Seigneur avoue sa mission spéciale, mais il ne peut pas nier ce que Dieu est, quand la foi pénètre jusque-là. Ayant ainsi montré (tout en reconnaissant Israël), que le pauvre Gentil serait délivré, il revient à Israël, guérissant et rassasiant de pain le peuple. Il paît les pauvres du troupeau.

16.

Ces aperçus du royaume et des voies de Dieu envers Israël ayant été donnés ; l'inutilité d'une religion de formes par des ordonnances, même privilégiées, avant été déclarée ; les principes du cœur de l'homme et l'impossibilité de fermer le cœur de Dieu ayant été montrés, l'Esprit de Dieu entre, dans ce chapitre, sur un autre terrain. La génération actuelle est abandonnée ; un signe ne lui sera pas donné, sinon le signe du prophète Jonas ; le temps n'était pas si difficile à discerner. Là-dessus le Seigneur, au milieu de l'incertitude des masses, sur la réponse de la foi de Simon Pierre, révèle ce qui doit remplacer cette génération : L'Église – jamais nommée précédemment. Ici ce n'est pas Christ qui sème, mais la foi d'un autre, foi donnée du Père, qui discerne en Jésus le Fils du Dieu vivant. Les Juifs n'avaient que le signe d'un Sauveur ressuscité ; la génération était donc rejetée et *rien* ne serait bâti sur la première mission de Jésus, (le Messie serait retranché et n'aurait, rien ⁶⁴) ; mais le Fils du Dieu *vivant*, voilà une puissance et une force que l'énergie du Prince de ce monde ne pouvait pas renverser,

⁶³ Dans le chapitre 8:23-27, où l'état de l'Église est plutôt signalé, Jésus entre dans la nacelle avec ses disciples. En apparence il ne fait pas attention au danger ; mais c'est leur incrédulité qui fait qu'ils ont peur, comme si Jésus, qui s'était identifié avec eux pouvait périr et avec lui tous les conseils de Dieu.

⁶⁴ Vraie traduction de Dan. 9:26.

contre lesquelles il est évident que les portes du *Hadès* ne prévaudraient point ; car, dans sa résurrection, Christ les briserait au contraire. La résurrection du Fils de Dieu, selon la puissance de la vie qui était en lui, base et mesure de la vie et de la sûreté de l'Église, était à l'abri, et l'Église par elle, de toutes les attaques de celui qui avait l'empire de la mort. Le tombeau se renfermait en vain dans des ténèbres, du milieu desquelles la vie sortait plus puissante que jamais. Simon fait cette confession par la révélation du Père, et c'est là-dessus que l'Église est fondée. En effet, Pierre est le seul qui ajoute ce mot « vivant » à l'expression de « Fils de Dieu ». Nathanaël le reconnaît bien pour « Fils de Dieu et roi d'Israël ; » mais Pierre a le secret de la sûreté inébranlable de l'Église de Dieu. On trouvera dans ses épîtres que cette idée de « vivant », associée à la résurrection de Christ, en forme la base et la pensée dominante.

De plus, non seulement l'Église, plus puissante que la mort, comme son divin Fondateur, serait fondée sur la confession de Pierre ; mais l'administration du royaume ici-bas lui serait confiée. Ce n'est pas lui qui bâtit l'Église ; c'est Christ qui le fait sur le fondement que le Père lui-même avait posé dans la révélation de sa vie dans le Fils, mais les clefs du royaume sont confiées à Pierre. Cette administration devait commencer parmi les Juifs, et Pierre en était spécialement l'Apôtre.

Ici le Seigneur leur défend de l'annoncer comme le Christ, il ne s'agit plus de cela, et dès lors il leur parle de son rejet et de sa mort ; mais le cœur de Pierre lui-même, tout favorisé qu'il était, ne répondait nullement (car il était encore en la chair, n'ayant pas reçu l'Esprit) à cette révélation qui lui était faite. Il s'oppose à la croix, et le Seigneur le traite comme étant identifié avec Satan et faisant son œuvre. Telle est la chair ; quelles que soient les révélations dont jouisse celui qui n'en est pas encore affranchi. À cette occasion le Seigneur présente la croix comme la portion de tous ceux qui le suivraient, mais il les soutient dans la difficulté par la révélation de sa venue en gloire et il y en avait même quelques-uns là qui devaient voir avant leur mort le Fils de l'homme venant dans sa gloire.

L'Église est édifiée sur cette confession de Jésus, Fils *du Dieu vivant*, manifesté dans la résurrection ; cela suppose la mort et la croix du Christ ; mais on est soutenu en s'attachant au bien de son âme, alors même qu'on perdrait sa vie ; car le Fils *de l'homme* viendra dans la gloire de son Père. Ici nous pouvons remarquer que, v. 21, c'est Jérusalem, les Scribes, les souverains sacrificateurs qui seuls sont présentés comme coupables. Il ne s'agit pas encore des Gentils ; mais leur faute même place Jésus dans la position, non de Messie seulement, mais de Fils de Dieu en puissance, et de Fils de l'homme, venant dans la gloire de son Père avec ses Anges, afin de juger tous les hommes.

17.

La réponse immédiate à cette révélation que le Sauveur fait de sa gloire comme Fils de l'homme, est, dans les trois premiers évangiles, la transfiguration, rapportée par Pierre lui-même à la puissance et à la venue du Seigneur Jésus, 2 Pierre 1:16-18 : la gloire à venir du Fils de l'homme, telle qu'elle sera manifestée au résidu fidèle du peuple, est révélée aux yeux étonnés des pauvres disciples. Les ressuscités et les transmués sont dans la même gloire que le Sauveur, ils sont avec lui et s'entretiennent avec lui ; la loi et les Prophètes cèdent la place au Fils de Dieu glorifié, qui seul doit être écouté.

Dès ce moment Jésus ne parle plus que de supporter cette incrédule et perverse génération, mais il ne se lasse pas de leur faire du bien. Il montre à ses disciples la part que les hommes (non les Juifs seulement) auraient à sa mort. Le Fils de l'homme sera livré entre les mains des *hommes* ! Il s'agit pour les disciples de la puissance de la foi ; toutefois il fallait vivre près de Dieu en se soustrayant à tout ce qui tenait à la chair, pour vaincre et chasser la puissance de l'ennemi.

À la fin du chapitre le Seigneur se prévaut de ses droits de Fils en identifiant ses disciples avec lui dans ce même privilège ; mais encore, pour ne pas scandaliser, se soumet-il à sa position de Juif assujéti, que Pierre s'était hâté de lui attribuer. Dans ce beau passage, il montre sa Divinité sous le double rapport de connaissance des pensées et de puissance sur la création ; mais, au même instant, il s'identifie avec Pierre, qui avait fait de lui un Juif comme un autre, en disant « afin que *nous* ; » et s'il fait apporter par un poisson l'argent qui lui est nécessaire, c'est pour son pauvre disciple comme pour lui, « pour moi et pour toi. » Il les place avec lui dans la position d'enfants, et lui-même se place avec eux dans la leur, quoiqu'il fût le Dieu de toute connaissance, à qui chaque créature, l'homme excepté, s'empressait d'obéir. Il se met sur le même pied qu'eux, là où l'amour et l'humilité se trouvaient heureux dans la grâce envers les pauvres, le plus pauvre de tous Lui-même.

18.

C'est sur cette base de l'humiliation du Sauveur, principe qui se lie à la grâce et qui en est la parfaite manifestation, que tout ce qui suit ici est fondé. Jésus veut que ses disciples prennent cette place et que s'identifiant avec ce qu'il y a de plus petit, comme il l'avait fait lui-même, ils agissent aussi en grâce ; car il était venu (position infiniment plus glorieuse que celle du Messie, d'où les *Juifs* le repoussaient parce qu'il disait la vérité) pour chercher et sauver ce qui était perdu. Et c'était là le cas de tous les hommes, des enfants comme des autres, car le Seigneur applique ici à un petit enfant les principes de Luc 15 ; mais s'ils étaient perdus, ce n'était pas la volonté du Père qu'ils périssent. De même dans l'Église, (car c'est ce que le rejet du Messie allait fonder) les siens devraient agir en grâce envers un frère quand même.

Voilà la règle, il faut *gagner* son frère ; l'humiliation de nous-mêmes nous élève à cette hauteur, et nous permet d'agir en grâce envers tous. Mais cette grâce, poursuivie jusqu'au bout par les soins de la congrégation et rejetée par celui qui en était l'objet, le placerait (soit Juif, soit Gentil) dans la position d'un Péager et d'un Païen. D'un côté, la grâce devient le principe d'action ; de l'autre, l'Église, basée et agissant sur le principe de la grâce, devient l'enceinte par rapport à laquelle on parlera du dehors et du dedans, d'un Péager et d'un Païen, car tout ce que ses disciples lieraient sur la terre serait lié dans le Ciel. Voilà l'effet merveilleux du rejet du Messie et la position de ceux qui étaient identifiés avec lui dans ce rejet ; car maintenant partout ou deux ou trois sont réunis en son nom, Jésus s'y trouve au milieu d'eux. C'est là qu'il a placé son nom pour bénir, Ex. 20:24. Deut. 12:5 :11, etc. Ainsi les effets de son rejet dans la puissance de cette œuvre accomplie devant le Père se déroulaient (quoique ce fut comme dans l'ombre) devant ses yeux.

En réponse à Pierre qui demande jusqu'à quel point cette marche en grâce doit être poussée, le Seigneur montre que comme c'était un principe essentiel à la nature qui agissait en grâce, il n'y avait point de limite ; ce serait une limite au privilège de l'homme et à la nature de Dieu. Dans le royaume des cieux la miséricorde triomphe sur la justice.

Le Seigneur ne donne pourtant pas seulement un principe, mais une similitude du royaume qui s'applique, il me semble, historiquement. Les Juifs étant coupables de dix mille talents par le crucifiement du Fils de Dieu, Dieu agit en grâce dans la prédication de l'évangile à la nation, en vertu de l'intercession de Jésus à laquelle répond la prédication de Pierre soit le témoignage du Saint Esprit (Act. 3) ; mais ils refusent cette grâce aux Gentils beaucoup moins coupables envers eux, qu'eux-mêmes ne le sont envers Dieu, et la colère vient sur eux jusqu'à la fin, Luc 23:34 ; Actes 3:17 ; 1 Thess. 2:16.

19.

Le Seigneur poursuit les principes sur lesquels les relations du peuple avec Dieu subsistent. Il n'affaiblit pas ceux qui existaient ; au contraire, il les affermit ; mais il va maintenant en avant et laisse le peuple sous les conséquences de la violation de l'alliance dans laquelle il se trouvait, et sans la jouissance des nouvelles bénédictions dans lesquelles il introduisait ceux qui l'accompagnèrent dans son rejet.

En réponse aux Pharisiens qui le tentaient par des questions de leurs écoles, où la crainte de Dieu n'était pas – il fait dériver les choses de plus haut que de la loi. Il parle en Fils de l'homme. Il confirme, dans toute leur étendue, les liens que Dieu avait formés, l'ordonnance de Moïse ne faisait que supporter la dureté de leur cœur. La loi ne faisait que reconnaître des relations qui la précédaient ; ce qu'il y avait de plus que ces relations n'était que pour un temps ⁶⁵.

Le second principe qu'il énonce, c'est l'humilité, la docilité et la confiance d'un petit enfant : voilà le principe par lequel on entre dans le royaume.

Troisième : Toute bonté dans l'homme est niée, Dieu seul est bon. (Voyez la position que Christ prend au commencement du Ps. 16. Il a dit à Dieu : Tu es mon Seigneur, ma bonté ne remonte pas jusqu'à toi ; aux Saints, en eux je trouve toutes mes délices). Puis le Seigneur, répétant et reprenant la parole du jeune homme, confirme la loi comme condition de vie et lui dit : Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements. C'était là le principe de la loi, et c'est aussi ce que le jeune homme avait fait extérieurement.

Sur sa réponse à cet effet, le Seigneur va en avant. Donne donc ton cœur, (moi-même je suis la pierre de touche pour cela), et tu auras un trésor dans le ciel : d'autres espérances s'ouvrent par ma réjection. – Le jeune homme s'en alla tout triste. La seule réponse à cette difficulté, insurmontable pour l'homme pécheur, la seule clef qui ouvrait la porte du royaume de Dieu, c'était : « Quant à Dieu, tout est possible. »

Ce chapitre est remarquable sous ce rapport, c'est-à-dire par la manière dont Jésus confirme pour les Juifs ce qui était fondamental dans la loi : « Fais ces choses et tu auras la vie. » Il maintient l'éternelle justice de Dieu quant aux liens de la nature, il base tout ceci sur ce qui précédait même la loi et (puisque les relations sur lesquelles la loi se basait précédaient la loi) il en appelle à ce qui était de Dieu au commencement. Aussi dépasse-t-il la loi pour celui qui l'observait dans ses relations ordinaires, et se présente-t-il comme vraie pierre de touche pour le cœur, Lui, le rejeté qui n'était pas du monde. Voilà le christianisme pratique, soutenu par des espérances qui ne sont pas du monde non plus. Quel est le seul moyen d'y parvenir ? la réponse est : « tout est possible à Dieu. » Il reconnaît tout ce que Dieu avait mis dans le judaïsme ; mais il cesse d'être juif : l'homme ne pouvait pas vivre sur ce pied-là. Ces paroles de Jésus font surgir, dans l'esprit de Pierre, cette question : Qu'aurons-nous donc, nous qui *avons* tout quitté pour te suivre ? La réponse, basée sur la gloire déjà révélée sur le mont de la transfiguration, c'est que, quand le Fils de l'homme reviendra dans sa gloire, dans la régénération, les douze seront à leur place sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël.

⁶⁵ C'est sur ces principes que se dirigeaient les voies de Dieu lui-même envers Israël. Il n'aurait pas abandonné son peuple, Christ ne l'aurait laissé qu'à la suite de la culpabilité de ce peuple ; c'est Israël qui a rompu les liens. Du reste, sous un autre point de vue, le Seigneur ne fait que quitter ses liens de naissance comme homme pour son épouse. Ce n'est donc pas uniquement qu'Israël ait été coupable, mais Christ a été sourd à tout ici-bas quant à ces relations de cœur avec son peuple, pour l'amour du royaume des Cieux.

Cette réponse laisse tout de côté jusqu'au rétablissement d'Israël, et replace les disciples en rapport avec ce principe, en omettant ce qui, dans l'intervalle, était pour l'Église ; mais aussi elle est entièrement en dehors des relations légales du peuple avec Dieu. La loi accomplie, on aurait la vie. Ceux qui suivraient Christ, quand les Juifs, sous la loi, le rejetaient, jugeraient Israël au jour de la gloire du Fils de l'homme.

Ils avaient suivi le Seigneur dans son rejet par Israël ; ils participeraient à sa gloire quand il serait le chef glorieux de son peuple et du monde entier. Du reste, quiconque aurait agi fidèlement sous ce rapport et pris Christ pour sa portion, recevrait cent fois autant ici-bas et de plus la vie éternelle. Cependant on ne peut rien préjuger quant au degré relatif de gloire des individus, par leur position actuelle.

20.

Le royaume était établi par la souveraineté de la grâce, et si Dieu appelait des ouvriers à la onzième heure, Il pouvait les récompenser comme Il le voulait. Ainsi les derniers seraient les premiers, et les premiers les derniers. D'un côté donc, il y avait l'encouragement de la récompense des travaux et des sacrifices ; mais, de l'autre, si l'on perdait de vue le principe de grâce pour demander cette récompense comme de droit, et de telle sorte que d'autres ne l'auraient pas, alors voici la réponse : « Je fais ce que je veux de ce qui est à moi. » Encouragés par la perspective d'une récompense infinie, nous sommes entièrement sur le principe de la grâce.

Ayant ainsi exposé les motifs du travail dans le royaume des cieux, après avoir expliqué la transition, de l'obéissance à la loi, pour avoir la vie, au dévouement chrétien, le Seigneur place clairement devant les yeux de ses disciples le chemin ici-bas qui conduit à la gloire. Le Fils de l'homme serait rejeté, livré aux Gentils et crucifié ; mais ici encore le Seigneur montre sa soumission profonde et entière envers son Père : ses disciples boiront, il est vrai, de sa coupe (c'est sa réponse à ceux qui lui demandaient les premières places) ; mais quant à leur récompense, Il s'en remettait à son Père ; Il ne prétend pas la leur assigner. Une dépendance entière de son Père, voilà la position du Christ : Il n'avait pas même, pour ainsi dire, le patronage de son Royaume.

Ce désir des deux disciples n'était en soi qu'une manifestation de l'esprit de la chair : Les Gentils agissaient ainsi. Jésus parle des Gentils, car il reconnaît le résidu d'*Israël* dans ses disciples, résidu qui, en apparence, perdait sa place en le suivant. C'est dans la gloire que leur relation avec Israël serait manifestée ; mais que celui qui veut être grand parmi eux soit serviteur. C'est ce que le Fils de l'homme avait fait ; il était venu pour servir et donner sa vie en rançon pour plusieurs.

Depuis la transfiguration, le Seigneur agit d'après des principes qui vont au-delà de la loi, tout en en reconnaissant la force selon ce que Dieu en avait dit, qui mettent en avant un Messie rejeté et font voir où il faut en venir, c'est-à-dire à l'accompagner hors du camp. C'était le Fils de l'homme serviteur et donnant sa vie en rançon, et non le Messie couronné de la gloire d'Israël : ce sont des chapitres de transition⁶⁶ ; ce n'est pas là l'Église. Quant à elle, nous l'avons vue fondée sur la confession du Fils de Dieu. Ce sont les relations du Fils de l'homme, rejeté des Juifs et prenant une autre place, mais assurant à ceux qui le suivaient, leur vraie position en gloire dans le siècle à venir, quand les Juifs seraient rétablis ; mais s'en rapportant au Père, étant soumis et n'ayant qu'à souffrir lui-même. C'était le Père qui les glorifierait ; alors ceux qui le suivraient maintenant agiraient de nouveau sur les Juifs, et cela du sein de la gloire.

À la fin du chapitre, le Saint Esprit reprend le fil de l'histoire : le Christ se présente pour la dernière fois au peuple comme tel ; et reconnu comme Messie, fils de David, il agit en puissance en faveur de ceux qui le reconnaissent, savoir de deux aveugles ; et au chapitre

21.

Un témoignage public lui est rendu comme au fils de David ; puis vient le jugement de tout le peuple en sa présence.

Dans l'évangile selon Saint Jean, le témoignage est rendu à la gloire de Jésus comme Fils de Dieu par la résurrection de Lazare ; à sa gloire comme Fils de David par son entrée à Jérusalem, qui est aussi racontée ici, et à sa gloire comme Fils de l'homme par l'arrivée des Grecs qui demandent à le voir ; ce qui lui donne lieu d'annoncer sa mort. Mais ici, dans cet évangile qui s'occupe du Messie et de ses relations avec les Juifs, relations interrompues par leurs péchés et reprises plus tard en gloire, il n'est question que de sa gloire de Messie à laquelle Dieu rend un témoignage selon la parole du Prophète. Prophète. Prophète. Prophète.

Et d'abord c'est le Seigneur qui s'annonce, tout est à sa disposition. Il envoie chercher l'ânesse et commande aux disciples de répondre à ceux qui demanderaient pourquoi ils agissaient ainsi : « le Seigneur en a besoin. » Monté sur cette ânesse, il entre en Roi à Jérusalem, selon la prédiction de Zacharie. Les troupes le saluent selon le Ps. 118 et annoncent à la cité émue que c'est Jésus, le prophète de Nazareth, qu'elles accueillent ainsi comme Roi.

⁶⁶ La transition de la position de Messie à celle de Fils de l'homme est très frappante dans cet évangile, et ce dernier titre a toujours en vue la gloire future de Christ, quoiqu'il fût le Fils de l'homme en humiliation déjà. Le ressort de sa domination, et toute la pensée qui s'y rattache sont d'une beaucoup plus grande étendue que ce qui se rattachait au titre de Messie. Nous avons vu l'Église fondée sur la confession du Fils de Dieu, parce que là se trouve la vie de laquelle elle vit et le principe de ses relations avec le Père ; mais, comme Fils de l'homme, Christ est l'héritier de l'homme et cela selon les conseils de Dieu quant à l'homme, et non pas seulement selon l'étendue de la domination d'Adam. C'est une autre idée et une autre position qu'héritier de David, quelle qu'ait été sa gloire dans ce caractère : voyez Ps. 8.

Jésus étant entré dans le temple, exécute le jugement, purifie la maison de Dieu en dénonçant l'iniquité qui l'avait souillée, et guérit ceux qui ne pouvaient ni voir ni marcher ; il rappelle comment les Psaumes indiquaient que l'Éternel revendiquerait ses droits par la bouche des petits enfants, et quitte la cité pour se rendre à Béthanie. Il entre en Seigneur, Roi et Juge, mais il n'est plus de Jérusalem. Par la malédiction du figuier, il montre la condamnation d'Israël plein d'apparence mais sans fruit, et déclare aux disciples, étonnés de ce qui était arrivé à l'arbre, que, s'ils avaient de la foi, ils feraient disparaître la montagne qui était devant eux : toute la stabilité de la nation qui serait jetée parmi les nations.

Le lendemain, comme on lui demandait par quelle autorité il faisait toutes ces choses, il retourne la pointe de la question sur la conscience de ceux qui la lui adressaient, conscience trop peu droite pour répondre, et qui, se cachant sous une prétendue ignorance, lui laissait par là même la liberté de refuser de leur répondre. Aussi était-il évident qu'ils ne voulaient pas avouer ce qu'ils savaient bien ; lui répondre aurait été impossible et n'eût été qu'une sanction donnée à l'iniquité. Du reste le Seigneur sonde leur conscience au lieu de reconnaître leur autorité ; c'est ce qui convenait alors. Il est le Messie malgré eux et il juge, et là-dessus il leur présente, en commençant par eux-mêmes, le vrai tableau de leur conduite pire que celle des péagers et des femmes de mauvaise vie. Puis il décrit toute la conduite de la nation envers les messagers que Dieu leur avait envoyés jusqu'à son propre Fils, et il leur fait prononcer leur propre sentence, qu'il appuie par une citation du Ps. 118:22 ; enfin il leur annonce, en faisant allusion à ce Psaume, la conséquence de broncher sur cette pierre et le sort plus terrible encore de ceux sur lesquels elle tomberait en jugement ⁶⁷.

22.

Jusqu'ici le Seigneur les avait pris sur leur propre terrain, comme Juifs, citant leurs propres Écritures et jugeant leur état en les considérant comme la vigne du Seigneur ; c'était le Fils du Roi lui-même qui cherchait du fruit dans la vigne qu'il avait confiée aux vigneron. Mais il y avait un autre point de vue, l'activité de l'amour de Dieu et ses conseils au sujet de son Fils ; et le Royaume des cieux est présenté comme les noces du Fils du Roi, auxquelles ils avaient été invités et ne voulurent pas venir. Là-dessus leur rejet et l'appel des Gentils, mais à la suite de cet appel le jugement de ceux qui n'étaient pas réellement revêtus de Christ. La nation en général avait donc été jugée selon sa position actuelle et en vue de la grâce qu'elle avait repoussée, grâce qui l'invitait aux noces du Fils du Roi, où elle allait être remplacée par de pauvres misérables ramassés de tous les côtés, mais accueillis de Dieu. Les diverses classes d'Israël se présentent maintenant dans leur aveuglement pour le jugement. Les partisans de la loi et des droits des Juifs s'associent à l'impiété qui les vendait aux Gentils et demandent s'ils doivent reconnaître cette domination des Gentils sur le peuple de Dieu. Le Seigneur les laisse là où leur iniquité les avait placés, demandant que l'on rendît à Dieu son vrai service. Après cela viennent les Sadducéens qui sont jugés par le témoignage simple mais puissant de la Parole. Le Seigneur Jésus donne les grands principes fondamentaux de toute la loi et des prophètes, principes qui, du reste, ne se réaliseraient que dans l'évangile et dans l'homme renouvelé ; puis il présente l'énigme de sa propre position selon le Ps. 110 ; les Juifs étaient entièrement incapables de la résoudre. Dès ce moment on n'ose plus l'interroger sur rien.

23.

Le Seigneur, tout en reconnaissant l'autorité judiciaire ⁶⁸ de ce qui existait parmi les Juifs, autorité basée sur la loi, prononce un jugement motivé sur tous ceux qui administraient cette autorité-là, insistant sur ce que la forme même n'en subsisterait plus au milieu des siens et que le plus grand d'entre eux serait serviteur, car celui qui s'exaltait serait abaissé ⁶⁹. Ce qui manquait encore pour combler l'iniquité des Scribes et des Pharisiens, c'était de tremper leurs mains dans le sang des témoins de Dieu ; ils se vantaient d'en être purs. Ils allaient être mis à l'épreuve et tout le sang versé serait redemandé à cette génération-là. Enfin le Seigneur, ému d'affection pour la cité bien-aimée de Dieu, déclare que sa maison serait délaissée et que ceux auxquels il parlait ne le verraient plus jusqu'à ce qu'ils disent : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » selon le même Ps. 118, cité déjà deux fois. Témoignage de leur rétablissement en paix lors de la venue de Christ, et de la préparation de leur cœur avant son arrivée.

24.

La nation était jugée, et son rétablissement prédit, lorsque son cœur serait préparé pour recevoir celui que Dieu avait envoyé, mais les disciples n'étaient pas encore instruits des circonstances qui devaient avoir lieu dans l'intervalle, ni leur cœur séparé de la gloire de l'ancien ordre de choses. Ce chapitre nous conduit aux communications de Christ sur ce sujet et fournit les avertissements nécessaires au résidu fidèle.

La première chose que Jésus leur annonce, c'est le jugement de Dieu sur ce qui existait actuellement devant leurs yeux, et dont les disciples avaient une si haute idée : il n'y resterait pas pierre sur pierre.

⁶⁷ Ce beau passage, depuis 21:28, jusqu'à 22:14, dépeint avec une exactitude étonnante toutes les voies du Seigneur à l'égard des Juifs et les voies de ceux-ci. La seconde invitation des Juifs, après la mort de Jésus même, y est présentée. Quand Dieu a pu dire dans toute sa force : « tout est prêt », c'est alors qu'ils ont tué les messagers, comme le Seigneur le leur prédit plus bas, ch. 23.

⁶⁸ Dans le texte original « judiciaire », mot déjà vieilli au début du XIX^e siècle. (Note de l'Ed.)

⁶⁹ Mais ce passage est remarquable pour faire voir combien peu le Seigneur sortait les siens de la position de résidu juif dans cet évangile. Entre eux cette direction n'avait aucune place ; il n'y avait ni Scribes, ni Pharisiens, ni chaire de Moïse ; mais il veut les considérer dans cet évangile aussi comme résidu juif, ayant comme tel des rapports avec la nation.

Le Seigneur s'étant assis sur la montagne des Oliviers, ses disciples viennent vers lui. Ce que le Seigneur leur avait dit leur avait suggéré cette question ou plutôt ces questions : « quand est-ce que ces choses arriveront, savoir la destruction du temple ? quel sera le signe de ton avènement, et de la fin du siècle ? »

Il faut se souvenir que le siècle n'était pas pour les disciples le christianisme, mais au contraire l'état du judaïsme jusqu'à l'avènement du Messie ; de sorte que ces choses se liaient dans leur esprit. Le Seigneur avait parlé de la destruction du temple, ce qui se rattache plus ou moins à la même pensée ; toutefois c'est plutôt la révélation que le Seigneur avait faite là-dessus qui donne lieu aux questions qui avaient déjà préoccupé leur cœur.

Dans sa réponse il ne touche pas la première de ces questions, savoir l'époque de la destruction du temple. De fait, cela ne les regardait pas ; aussi était-il nul ce temple maintenant pour eux aux yeux du Seigneur. Il considère leur position sous deux points de vue, savoir le point de vue *général* selon lequel ils se trouvaient dans la position de témoignage, et le point de vue *spécial*, quand l'abomination de la désolation serait à Jérusalem. Le premier va jusqu'à la fin du verset 13 ; le second du verset 15 au 28.

La première chose que le Seigneur signale, c'est que la désolation dans laquelle son départ laisserait Jérusalem, donnerait lieu à bien des faux Christs qui viendraient en son nom. Les disciples ne devraient pas se laisser tromper par eux. Il y aurait aussi ⁷⁰, des guerres et des bruits de guerres, mais ils ne devraient pas s'en inquiéter ; il fallait que ces choses arrivassent, mais ce ne serait pas encore la fin. Car nation s'élèverait contre nation et royaume contre royaume, et il y aurait des famines et des pestes et des tremblements de terre en divers lieux, et toutes ces choses ne seraient que le commencement des maux du travail. Voilà le dehors, les événements providentiels dont ils auraient connaissance.

Ce serait là l'état du monde, et ce qui y arriverait dans ce temps d'attente du Seigneur et de la fin du siècle : quand les temps s'approcheraient, et que ceux qui auraient de l'intelligence devraient attendre sa venue sur la terre et pour la terre, attente qui s'identifiait avec les intérêts des Juifs, d'une manière, il est vrai, plus ou moins claire, toutefois selon Dieu. Il parle de ses disciples comme du résidu juif ; mais, quoiqu'ils fussent entourés des circonstances juives, la haine contre eux, tout en ayant sa source parmi les Juifs, s'étendrait cependant plus loin : ils seraient haïs de tous les Gentils pour le nom de Christ. Il y aurait aussi des trahisons, plusieurs seraient scandalisés – des faux prophètes parmi ceux qui prétendaient avoir les mêmes espérances, et l'excès de l'iniquité en refroidirait plusieurs. Mais celui qui persévérerait jusqu'à la fin, serait sauvé. Tout ceci suppose les disciples dans des relations juives, non que le témoignage de Dieu se bornât à cela ; mais quelle que fût d'ailleurs l'étendue de ce témoignage, le Seigneur parle ici de ceux qui étaient en relation avec les espérances, les pensées et les circonstances des Juifs. Le témoignage de l'évangile du royaume serait rendu effectivement dans toute l'étendue du monde habitable (οἰκουμένη) à toutes les nations, à tous les Gentils. Il ne s'agit pas ici du témoignage du salut et de l'union de l'Église en un seul corps avec Christ, mais de l'évangile du royaume : « Cet évangile du royaume », (l'évangile que Jésus prêchait aux Juifs, non pas sa mort, laquelle n'était pas un évangile aux Juifs, car elle était un effet de leur incrédulité par rapport à l'évangile qu'il prêchait, mais le témoignage que le royaume s'était approché) serait annoncé aux Gentils.

Si le fond de tout cela demeure pour le chrétien, il y a une spécialité qui est propre au témoignage de Jean Baptiste, de Christ sur la terre et des disciples aux derniers jours.

Ce verset 14 se prend tout seul comme un fait qui doit arriver avant que la fin de ce siècle soit là sur la terre. Ici donc le Seigneur, quoiqu'il ait donné des avertissements utiles pour les disciples, comme chrétiens, dans ces jours-là, prend le même point de départ qu'eux dans leurs questions et revient au point où tendaient leurs pensées, sans rien corriger à cette tendance. Il s'intéresse aux mêmes choses ; Il ne reconnaît plus, il est vrai, la nation et le temple comme ils existaient alors ; mais Il ne cherche pas à faire monter leurs espérances dans le ciel. Il suppose que leurs rapports subsistent toujours avec la terre, avec Israël, mais selon Dieu, comme résidu et comme ayant le témoignage de Dieu au milieu de tout cela. C'est ce qui arriva en partie de leur vivant ; alors cela fut comme éclipsé par l'Église, mais cela s'accomplira pleinement dans les derniers temps, au commencement du travail d'enfantement qui amènera la fin du siècle. C'est pourquoi, au verset 15, le Seigneur précise la chose nettement par une date, ou du moins par un événement local et qui a une relation connue avec la fin, et c'est ici la seconde partie de son discours où tout est précisé. L'abomination de désolation, dont *Daniel* a parlé, sera placée dans le lieu saint ; et ici il faut s'en rapporter entièrement à Daniel (« que celui qui [le] lit le comprenne ») c'est-à-dire que cela a rapport à ce qui arrivera à Jérusalem et dans ces contrées-là, dans cette localité définitivement, et à rien autre, et cela aux derniers jours. Quand cela arrivera, les disciples, instruits par la prophétie, devront s'enfuir. Ici l'espérance est entièrement juive. Il est évident que ce n'est pas à moi à sauver ma vie en fuyant de Jérusalem, que le but du chrétien n'est pas non plus que la chair soit sauvée, c'est-à-dire que sa vie d'ici-bas soit épargnée. En un mot ce sont des Juifs, ayant la foi, mais dans des circonstances, des pensées et une intelligence juives. Ils devaient prier Dieu que leur fuite n'arrivât pas un jour de sabbat, etc.

En attendant, cher lecteur, voyez quelle tendresse de Dieu au milieu de ces scènes d'épouvante, qui, si la main de Dieu ne s'étendait pas en grâce, n'épargneraient aucune chair. Voilà la majesté des cieux qui daigne penser au temps qu'il ferait pour la fuite de ses pauvres créatures et au sabbat qui pourrait l'entraver. Mais ici il y a une remarque très importante à faire, c'est que le Seigneur dit *votre* fuite, et lorsque *vous* verrez, c'est-à-dire que, quoique les circonstances puissent changer, il envisage toujours ses disciples sous leur caractère judaïque.

⁷⁰ C'est ici que commence, il me semble, la portée plus proprement historique.

Depuis le verset 15, il est évident que le Seigneur s'adresse à eux comme aux mêmes que ceux dont il est question dans les versets précédents : « Que personne (v.4) ne *vous* trompe ; » « lorsque *vous* verrez » (v.15). C'est-à-dire qu'il envisage ses disciples comme des disciples juifs, en rapport avec la nation, ainsi qu'il l'avait fait envers la nation même, dans le chapitre précédent, v. 37, où il l'identifie avec la nation aux derniers jours : *Vous* ne me verrez plus désormais jusqu'à ce que *vous* disiez : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Toutefois il y a, dans les circonstances, une différence assez importante. Il suppose la mort de plusieurs pendant la première période sans date. Quand l'abomination est là, il s'agit de sauver sa vie. Dans ces commencements de douleurs qui n'ont point de date précise, mais qui supposent des disciples juifs en Palestine, trahis par les leurs et haïs des Gentils, l'espérance de plusieurs doit se fonder plus encore sur la résurrection que sur la délivrance opérée par l'arrivée du Messie. Je crois qu'on trouve dans les Psaumes quelque chose qui répond à ceci. Les Psaumes (qui présentent à mon esprit les relations avec les Juifs, de Christ considéré soit comme l'homme juste, soit comme le roi sur Sion) parlent, ou de lui-même prophétiquement, ou du résidu fidèle, animé par son Esprit avec plus ou moins d'intelligence, et de ses circonstances aux derniers jours.

Or le livre des Psaumes se divise en cinq parties, qui traitent chacune d'un sujet différent. Dans la première, l'espérance de la résurrection se retrouve très souvent ; dans les autres presque plus : dans toutes l'on voit l'attente de la délivrance ; mais dans la première, cette attente est outrepassée, ce qui n'a guère lieu dans les autres. Or, dès le commencement de la seconde partie, l'Esprit de Christ, dans le résidu, parle comme ayant été forcé de quitter Jérusalem, dont le souvenir lui est précieux. Il en appelle à Dieu contre les Gentils (Ps. 42), et contre les Juifs impies (Ps. 43).

Il est très évident que les disciples auxquels Jésus s'adressait, tout en ayant, au moment où il leur parlait, des espérances judaïques, jouirent plus tard, au milieu de leurs souffrances, de l'espérance de la résurrection et de plus encore ; mais il leur parle ici selon leur position actuelle auprès de Lui ; et, comme Prophète, il leur déclare ce qui regardait le *résidu fidèle* du peuple *appelé à rendre témoignage*, comme, dans le chapitre précédent, il avait montré le sort de la *nation*. Les disciples étaient « les plus intelligents » de Daniel, 11 et 12, qui sont appelés ici à comprendre ce dont l'intelligence leur est promise dans ces chapitres-là.

Les avertissements pour le temps de témoignage sont donc donnés jusqu'à la fin du v. 13, et, ayant annoncé la prédication de l'évangile du royaume dans toutes les nations, du moins dans toutes celles de la terre prophétique (*οἰκουμένη*), depuis le v. 15 nous avons les instructions de Jésus pour le temps des derniers 1260 jours. Ce sera alors que les faux Christs séduiront même les élus s'il était possible ; mais la venue du Fils de l'homme sera comme un éclair ; car là où sera la charogne, là comme un vol d'aigle, fondra le jugement de Dieu.

Ici se termine la seconde partie, qui traite de la grande tribulation à Jérusalem et des dangers, pour les élus eux-mêmes, qui l'accompagnent, dangers auxquels met fin l'avènement du Fils de l'homme. Les circonstances de ce temps-là fourniront, quand il sera venu, une date et des signes. De plus et comme résultat général, aussitôt après la tribulation de ces jours-là, toutes les puissances des cieux seront ébranlées ; et alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans les cieux. Bien des avertissements avaient été donnés aux disciples, mais aucun signe au peuple sur la terre ; cela lui avait même été refusé ; le signe du Fils de l'homme serait maintenant dans le ciel lors de sa venue. La génération, ayant déjà été rejetée, lui donner un signe, eût été hors de place ; c'était trop tard ; elle allait être jugée : et les tribus de la terre (d'Israël) se lamenteront (selon Zach. 12) et verront le Seigneur venir sur les nuées du ciel. Tout œil le verra, mais ici je crois que Jésus se borne à Israël, je ne dis pas à Jérusalem : ce sont toutes les tribus de la terre d'Israël qui sont rappelées ici. Mais ce ne sera pas le tout : Il fera rassembler les élus ⁷¹ de ce peuple des quatre vents, de tous les pays où ils se trouveront dispersés dans ces jours-là.

Deux choses, quant à l'époque, sont signalées par le Seigneur :

Premièrement, les circonstances dont il vient de parler. Quand toutes ces choses arriveront, sa venue et la fin du siècle seront à la porte.

Secondement, la *génération actuelle* des Juifs ne passerait pas que toutes ces choses ne fussent accomplies.

Voilà des circonstances pour les intelligents. À l'égard des dates, si l'on demandait à fixer le jour et l'heure, le Père seul les savait ⁷².

Quant à la *génération*, je ne doute nullement que le Seigneur ne se serve de cette expression moralement, ce qui se fait constamment dans la Parole : « La génération des méchants ne verra pas la lumière. » « Une semence le servira ; elle sera comptée comme une génération pour le Seigneur », Ps. 22, Ps. 49:19 :30:31 (Héb.). Voyez surtout Deut. 32, qui traite précisément ce sujet aux versets 5 et 20 ; le mot traduit par *race* dans ce dernier verset, est le même que celui traduit par *génération*, au verset 5, et par *d'âge en âge*, Ps. 22:30.

⁷¹ Voir És. 65:22, passage cependant qui semble se borner aux élus déjà dans le pays, ici ils sont cherchés de loin. Je ne le cite que pour faire saisir la force du mot *élus* ici.

⁷² Pour ma part, je crois que tous les calculs que l'on a faits manquent de fondement ; il peut y avoir beaucoup de choses très intéressantes dans les ouvrages où ils se rencontrent et c'est ce que j'ai souvent trouvé ; mais les calculs mêmes n'ont aucune base. Je crois qu'il y a eu des choses analogues, où les principes du mal, qui éclatera aux derniers jours, ont été plus ou moins développés ; mais quant à des calculs exacts, ils reposent sur un principe faux, parce que ces dates, dans leur application exacte, s'appliquent aux Juifs des derniers jours.

Si le jour n'est connu que du Père seul, cela tient, je pense, à ce qui est dit au Ps. 110 : « Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je mette tes ennemis pour le marchepied de tes pieds. » Le Seigneur qui attend tout ici comme serviteur de son Père, comme homme, n'a reçu que ce mot de sa bouche « jusqu'à ce que. » Rien ne manquerait, point d'incertitude dans les événements, pas une parole sortie de sa bouche ne tombera à terre. Quant au moment, ce serait comme aux jours de Noé, c'est-à-dire un jugement subit et inattendu sur la terre ; les hommes y seraient pris quand ils s'y attendraient le moins. Toutefois le Seigneur saura les distinguer et laisser ceux qu'il en jugerait dignes, quand même deux hommes seraient au même champ, ou deux femmes au même moulin.

C'était donc aux disciples, instruits d'avance, de veiller, car ils ne savaient à quelle heure leur Seigneur viendrait.

Mais on peut se demander comment il se fait que le Seigneur identifie ses apôtres avec les Juifs rebelles qui seront pris par le jugement, et puisque l'Église doit monter vers Lui dans l'air, comment il peut arriver que deux se trouveront dans le même champ au jour du Fils de l'homme ? Il est vrai que cela n'arrivera pas pour l'Église, comme il est bien certain que cela n'est pas arrivé pour les apôtres auxquels ces paroles furent adressées ; mais dans ce discours le Seigneur ne parle à personne individuellement, mais à des classes, à de certaines catégories de gens. Nous en avons une preuve évidente au verset 39 du chapitre 23, relativement aux Juifs, et au verset 15 du ch. 24 relativement aux disciples : « Quand vous verrez l'abomination de désolation, etc » Il est certain que les disciples ne l'ont jamais vue ; il est même certain, par le livre de Daniel, que cela se rapporte aux derniers jours : la comparaison du v. 21 avec le commencement du ch. 12 de Daniel, puis la date attachée à cet événement à la fin de ce dernier chapitre, le démontrent avec la dernière évidence. Ainsi donc, au ch. 23 comme ici, le Seigneur parle de certaines classes de personnes, et ici du résidu fidèle des Juifs. Il est vrai que ceux qui composaient ce résidu fidèle dans ce moment ont joui de privilèges bien supérieurs à la position dont il est ici question, mais le Seigneur n'en parle pas maintenant. Il s'occupe du résidu et il pouvait parler à ses apôtres sous ce point de vue, parce qu'ils étaient dans ce moment-là ce résidu, placé en présence du rejet du Messie par la nation, quels qu'aient été du reste les privilèges supérieurs dont ils ont pu jouir individuellement par la suite.

Tout ceci suppose un évangile du royaume spécialement prêché aux derniers temps, tout comme aussi cela suppose qu'il y aura des personnes qui seront persécutées pour l'amour du nom de Christ, mais qui seront, en même temps, plus ou moins identifiées avec les espérances juives, qui seront même du résidu juif ; et je crois que la Parole nous le dit. Je vois, à la fin d'Ésaïe et de Daniel, des élus distingués de la masse, même de la masse de ceux qui seront épargnés ; mais ils sont Juifs, ils s'occupent des intérêts juifs et ils jouiront de la délivrance de ce peuple et des bénédictions qui en seront la suite sur la terre. Voir Dan. 10:11 :13 ; És. 65:66. Il paraît que quelques-uns seront mis à mort, soit pendant la période appelée le commencement de douleurs, soit pendant la dernière tribulation. Il est évident que ces deux catégories auront part à la première résurrection ; c'est aussi ce que l'Apocalypse, au chapitre 20, montre clairement. Aussi, comme principe, cela doit-il être assez clair. Nous avons dit que la même chose se retrouve dans les Psaumes, seulement beaucoup plus (au moins comme espérance), avant la grande tribulation de la dernière demi-semaine. Mais cela ne change pas le sort de la plupart de ces fidèles. Il me semble (mais ici je ne vais pas plus loin que cela) que ceux qui ont été à cette époque des témoins fidèles, mais sans être mis à mort, seront particulièrement identifiés avec le Seigneur Jésus comme Roi des Juifs sur la terre. Ils auront été, selon ce qui leur aura été donné, ce qu'il a été Lui-même sur la terre, c'est-à-dire témoin au milieu d'un peuple qui le rejetait ; et c'est ce dont les Psaumes portent l'empreinte. Seulement il faut ajouter, comme fait, le témoignage du royaume aux Gentils, car, s'il y a place pour la miséricorde, le Seigneur ne saurait frapper, sans qu'auparavant un témoignage ait été rendu. Jusqu'à présent cette prédication n'a pas été attribuée au résidu ; elle n'a été donnée que comme un signe, comme ce qui doit arriver avant que la fin du siècle vienne et que le Fils de l'homme redescende sur la terre ; mais il n'est pas dit que ce soit l'œuvre du résidu juif ; c'est un signe qui leur est donné.

En définitive, nous avons le commencement des douleurs et les conseils et avertissements propres à cette époque ; le temps de la grande tribulation, lorsque l'abomination de désolation serait placée dans le lieu saint, et les dangers spéciaux de ce moment terrible ; le bouleversement de toutes les puissances des cieux, l'apparition du Fils de l'homme, et le rassemblement des Juifs dispersés dans tout le monde. Ou, si l'on veut prendre la chose de plus loin : les Juifs mis de côté, et les principes sur lesquels les relations de Dieu, soit avec eux, soit avec les Gentils, seraient renouvelées, ch. 14:15 ; puis 16, l'Église ; 17, la gloire de l'avènement du Fils de l'homme. La position de grâce et d'humilité que prenait Christ et que les siens devaient prendre, en attendant, fin de 17 et 18 ; et en général tous les principes du royaume établi par la foi, et les voies de Dieu à cet égard jusqu'au v. 28 du ch. 20. C'est dans cette partie (et c'est pourquoi j'ai fait ce résumé) que nous avons la portion individuelle des Apôtres, savoir à la fin du ch. 19 ; puis le jugement de la nation ou, si l'on veut, de cette génération-là, 21 à 23. L'exposition de tout ce qui regardait le résidu, 24.

Mais ceci conduit notre divin Maître à considérer ce résidu sous un autre point de vue, que les disciples ne comprenaient guère alors, savoir ses relations, non plus avec Israël et les espérances de ce peuple, mais avec Lui-même ; en d'autres termes, à considérer ce résidu comme chargé de son service, comme le cortège de sa joie, sorti pour attendre son retour, ou finalement comme chargé de ses intérêts ici-bas dans son absence. C'est ce qui suit depuis 24:45, jusqu'à 25:30. Dans le premier cas, le Seigneur ne fait que présenter la position et l'effet de la fidélité durant son absence et la manière dont l'infidélité s'identifierait avec un état du cœur qui éloigne la pensée de son retour. Si, pendant l'absence du Maître, un vrai service est rendu par le sage et fidèle serviteur (il

ne s'agit pas ici de bon) qui garde sa place pour accomplir, dans les soins donnés aux gens de la maison ⁷³, ce qui lui a été confié dans la maison, bienheureux ce serviteur-là ; lors du retour du Maître il sera établi sur tous ses biens. – C'est ici un grand principe du service auquel les Apôtres étaient appelés – vrai pour leur service dans le christianisme, et applicable aussi pour chacun de nous à sa place. Mais la position et le principe seulement sont posés ici. S'il y avait de l'infidélité, si le serviteur renvoyait la pensée du retour du Maître et allait son train avec ceux qui s'enivraient dans le monde, il serait compté parmi les hypocrites et pris au moment où il s'y attendrait le moins. – Mais le Seigneur poursuit plus loin ce principe général et nous ramène au royaume des Cieux. Dans ce temps-là, voici à quoi il ressemblerait. Ce n'est pas ici l'Église proprement dite, car le Seigneur ne pouvait pas présenter l'Église en tant qu'Église de cette manière ; c'est-à-dire qu'il n'aurait pu, en présentant l'Église comme telle, la comparer à des vierges qui étaient dans l'attente comme cortège des noces du Seigneur avec une épouse tout autre que l'Église, et celle-ci ne jouant d'autre rôle que celui des compagnes de noces. Mais l'état du royaume à ce moment peut très bien être comparé à de telles circonstances : en effet, quand le Seigneur viendra comme Fils de l'homme sur la terre exécuter le jugement contre le méchant serviteur et contre Israël, et recevoir Jérusalem et le peuple Juif comme siens, alors le royaume des cieux pourra être considéré sous ce point de vue ; il y aura des personnes qui sortiront à sa rencontre, c'était là ce qui représentait le royaume. Il ne s'agissait pas de semer, ni d'acheter des champs, ni de séparer de bons poissons ; il n'était pas question non plus de l'activité du royaume, mais de la conduite de ceux qui, ayant été appelés, étaient sortis à la rencontre de l'Époux. Il ne s'agit pas d'Épouse ici ; mais de la condition de ceux qui attendent le retour de l'Époux ⁷⁴. Et voici ce qui en était : L'attente de l'Époux s'était perdue ; les vierges avaient premièrement agi d'après ce principe ; elles ne pouvaient pas abandonner cette position, quoiqu'elles aient pu être infidèles à celle qu'elles avaient prise.

La troisième parabole, c'est l'activité de service avec ses bien.

Ici l'on se demande : le Seigneur parle-t-il de l'Église ? Veut-on dire par là : Est-ce que ces exhortations et ces paraboles s'appliquent à vous qui en êtes membres ? Je réponds : certes oui. Mais l'explication de la Parole ne s'arrête pas là. *Église* est un mot qui est de toute importance. Si nous en recherchons l'emploi dans les épîtres, nous verrons qu'il ne se trouve pas dans celles de Pierre, et seulement accidentellement dans celle de Jacques, et une fois dans la troisième de Jean en parlant de la conduite d'un individu ici-bas. Dans l'Apocalypse, il est question d'églises particulières, mais jamais de l'Église, sauf dans l'expression de « l'Épouse dit : Viens. » En un mot, dans les épîtres, Paul seul traite ce sujet et emploie ce mot en l'appliquant à l'unité des membres de Christ, à une seule église soit à un seul corps. Ici nous avons : *Le royaume des cieux* est semblable, etc. L'Église présente toujours l'idée d'un corps, sur la terre pendant le temps de son épreuve, mais uni à Christ en haut ; tout entier à Lui seul, séparé pour être à Lui comme une épouse à son mari. Le royaume des cieux suppose les hommes sur la terre, le gouvernement de Dieu exercé sur un certain état de choses, le règne des cieux qui continue le train de gouvernement des choses ici-bas, quoique dans de nouvelles circonstances, non de la même manière qu'en Israël ; gouvernement limité dans son application, qui revêt une forme particulière, jusqu'à ce que Christ vienne, parce qu'il ne juge pas encore ; et c'est ce qui donne lieu, Lui ayant été rejeté, aux spécialités contenues dans ces paraboles. Toutefois tous ceux qui reconnaissent l'autorité de Christ sont ici sous leur responsabilité. Peut-être dans certains cas ce sont les mêmes personnes que celles qui composent l'Église, mais elles sont envisagées sous un autre point de vue. Ici donc le royaume ressemblerait à des vierges sorties à la rencontre d'un Époux qui vient à la maison de son épouse. Il les suppose sorties, mais, hélas ! pendant que l'Époux tarde à venir, elles s'endorment, et sont réveillées à minuit par ce cri : « Voici l'Époux. » Ce qui caractérisait l'état du royaume, c'est que *tous* avaient oublié leur vocation ; ce n'était pas qu'il n'y eut des personnes fidèles : les vierges sages avaient leur huile dans leurs vaisseaux. Mais tous, sages ou fous dans le royaume, tant ceux qui étaient sincères et pieux que ceux qui se trompaient, tous avaient perdu le sentiment de leur vocation. Cette grande vérité, la venue du Maître, avait perdu son influence ; ils sont réveillés, mais pour être séparés par l'arrivée et le jugement du Maître. Assez de temps avait été donné pour l'épreuve de leur état, mais ce n'était plus celui de se pourvoir d'huile. Le retour du Seigneur, quant à notre service, est toujours jugement et non pas grâce. Et ici nous voyons que ce n'est pas l'Église en tant qu'Épouse, car il nous prend avec Lui-même, à son avènement, comme son Épouse, mettant le comble à l'œuvre de sa grâce en puissance de vie et plénitude d'acceptation.

Mais on trouvera que le retour de Christ *ici-bas*, sa *manifestation* est toujours une affaire de jugement et de responsabilité pour les chrétiens comme pour les autres ; notre enlèvement, à quelque moment qu'il arrive (c'est ce que je ne discute pas maintenant), est toujours grâce et pleine faveur commune à toute l'Église. Et c'est parce que son retour est jugement qu'il ajoute : Veillez ; car, quand Il sera là, ce ne sera plus le temps de la grâce.

Dans la première parabole, nous avons le contraste entre celui qui servait le Maître humblement, et le cœur qui disait : Il tarde à venir. Dans celle des vierges, l'effet de ce retard, qui aurait effectivement lieu, effet qui se montrerait même chez les fidèles, savoir que le royaume serait caractérisé par l'oubli complet du retour du Maître. Toutefois la grande différence, c'était la possession de l'huile de la grâce cachée dans le cœur : L'Esprit de Dieu.

⁷³ On peut remarquer ici que le service se rapporte à la maison ou aux gens de la maison du maître et aux soins qui devraient leur être donnés. Si c'est à ceux qui formaient l'Église, c'est au moins à eux et à leur service sous son caractère judaïque, soit comme à un corps, ou dans un intérieur, approprié au Seigneur, comme ce peuple l'était dans ce monde. Dans la parabole des vierges, c'est l'attente de la grâce, l'état de ceux qui sont sortis à sa rencontre.

⁷⁴ Je crois que si l'on veut absolument introduire l'Épouse ici (et c'est ce que le Seigneur ne fait pas), il s'agit de Jérusalem sur la terre.

Car, en effet, tout ceci serait comme un homme qui, s'en allant dans un pays éloigné, confie ses biens à ses serviteurs selon leur capacité, puis revient après un long intervalle, c'est-à-dire qu'il s'agit de la fidélité des serviteurs, lorsqu'ils sont laissés (au point de vue extérieur) à eux-mêmes et cela pendant un long temps, de telle sorte que leur cœur est mis à l'épreuve pour voir s'il est vraiment au Maître, s'ils s'identifient avec ses intérêts quand il n'y a pas apparence de son retour, ou s'ils l'oublient, comme Israël sous Sinaï, qui crut que c'en était fini de Moïse. Ici pourtant faites attention que ce n'est pas simplement le fait d'être prêt en grâce, mais l'activité qu'inspire la confiance au Seigneur, l'activité de service en amour des personnes identifiées avec les intérêts de Christ, ne cherchant que cela et le cherchant avec le zèle que donne cet amour, non pas dans sa présence, dirigées par son œil, mais dans son absence, dans l'intelligence et l'activité que donne l'Esprit, et avec une connaissance assez intime de ses pensées pour pouvoir agir en son absence. Les serviteurs sont laissés à eux-mêmes ; je ne veux pas dire par là qu'ils peuvent faire ces choses sans la grâce ; le contraire est assez démontré dans le cas du méchant serviteur ; mais ils sont placés sous la responsabilité, leur état est mis à l'épreuve ; tout ce que le Maître fait c'est de leur confier ses biens. Nous verrons ce qu'ils *sont* par le résultat. De plus, il ne s'agit pas ici de la conduite morale du serviteur, comme dans la première parabole, ch. 24:45, ni de la fidélité à une position dans laquelle il était actuellement placé ; mais de l'intelligence, de l'activité, de la bonne volonté d'un serviteur qui n'a, pour le faire agir, que la marque de confiance que son maître lui donne en lui remettant ses biens ⁷⁵.

Disons encore quelques mots sur la parabole des talents. Ici le serviteur est appelé « bon et fidèle. » C'est ce qui a lieu pendant l'absence de Christ. Il a confié de ses biens à ses serviteurs ; s'ils ont compris sa grâce, s'ils ont été touchés par cette marque de confiance, ils auront travaillé avec ce qui leur a été donné ; sinon ils auront fait tort au caractère de leur Maître, pour n'avoir pas eu une entière confiance en lui ? Il n'y avait que fidélité, il est vrai, dans la conduite des deux qui avaient trafiqué, car pourquoi leur remettre des biens, si ce n'était pour les faire valoir ? Mais le Seigneur en tient compte ; ce qu'il leur avait confié n'était que peu de chose à ses yeux, mais ils l'avaient connu et ils avaient été fidèles ; il n'y avait qu'un cœur entre lui et eux, et maintenant, à son retour, il faut qu'ils entrent dans sa joie : un cœur en service et un cœur en joie. Aussi beaucoup leur serait confié dans son règne, à l'heure de sa gloire. C'est un beau tableau : le cœur du Seigneur se confie en eux pour sa gloire en son absence, et le leur se confie en Lui pour le résultat, et à son retour leurs cœurs sont unis dans la joie. Le cœur d'un serviteur d'un côté, et celui d'un maître de l'autre, sans doute, mais d'un maître un de cœur avec eux, dont la joie était de les bénir et d'étendre la sphère de leur confiance, selon la gloire qu'il aurait alors acquise. Quant à la joie, ils devaient y participer. Le troisième ne perd pas seulement l'héritage ; il est jeté dehors ; il n'avait jamais connu son Maître : voilà ce qui lui manquait. Les circonstances du service pouvaient être le moyen de le démontrer, mais c'était là le fond de l'affaire. Hélas ! pour les détails, c'est ce qui arrive trop souvent aux vrais chrétiens, et c'est toujours là l'histoire de nos manquements dans notre service ; nous n'avons pas connu le Maître. La confiance en Lui manquait ; or peut-on le connaître sans se confier en Lui ?

Toutefois avoir affaire à Christ ôte même l'intelligence du devoir ordinaire à ceux qui ne l'aiment pas, parce que le cœur s'aigrit par la conscience de la mauvaise volonté et ne regarde Jésus que comme un juge sévère. Il nous sera fait selon notre foi. Hélas ! qu'elle est petite, mais au moins le Maître est bon.

Voilà dans ces trois paraboles l'histoire de ce qui a lieu quant à ceux qui professent d'être à Lui, pendant son absence et lors de son retour, par rapport à leur responsabilité. Ensuite j'ajouterai seulement ici, que je ne crois pas que ces trois paraboles puissent être appliquées au témoignage spécial du royaume qui sera rendu à la fin. La première ne parle que de la charge et de la responsabilité dans la maison, envers les gens que le Maître avait laissés là. La seconde ne parle pas du tout de cette activité de la grâce, mais de la condition de personnes déjà appelées à l'attente du Seigneur, de l'Époux qui devait venir. La troisième parle de ceux auxquels le Seigneur confie ses dons, lorsqu'il s'en va en leur disant qu'il reviendra après un long intervalle : alors ils entreront dans la joie de leur Maître Lui-même. Cette dernière n'est pas une similitude du royaume des cieux, parce que ce n'est pas un état de choses, un ensemble, objet des soins ou des jugements de Dieu, mais une responsabilité individuelle, selon ce qui avait été confié à chacun, et où chacun aussi recevrait selon ce qu'il aurait fait sous cette responsabilité, et selon la confiance que son Maître avait eu lui, et celle que lui-même avait dans la bonté de son Maître.

Il n'est pas non plus ici question des Juifs des derniers jours, au moins pas dans ces deux dernières paraboles ; dans la dernière surtout cela est évident ; car il s'agit de ceux auxquels Christ a confié ses biens en s'en allant, et d'un long intervalle qui s'écoule avant son retour. Quant à la seconde, c'est une similitude du royaume des cieux, et les Juifs ne sortiront pas avec intelligence, au-devant du Seigneur, pour s'endormir ensuite au milieu de l'affliction, oubliant, même les sages, qu'il peut arriver. C'est au moins ce qu'il me semble, et sa liaison avec la parabole suivante confirme cette pensée.

⁷⁵ La différence entre cette parabole et Luc 19, qui, pour le fond, est la même, est que, là ; le principe de la responsabilité de l'homme est beaucoup plus mis en avant ; ici, la souveraineté et la sagesse du Maître. Il y a d'autres choses qui tiennent aussi au caractère de cet évangile, mais c'est là la principale. En Luc, chacun reçoit des villes selon son travail ; ici tous entrent dans la joie de leur Maître. C'est ce qui est nécessaire là où la responsabilité individuelle est en question. Ce qui importait ici, c'est de montrer que des disciples, laissés comme Juifs, seraient dans la même joie que leur Maître lorsqu'il reviendrait en gloire comme Fils de l'homme, n'étant plus Juif, quoiqu'accomplissant les promesses faites aux pères. Mais ses serviteurs seraient dans la même position que Lui, non comme Il les avait laissés quand Il s'en était allé, et sa joie serait la gloire. Toutefois elle se trouverait aussi en accomplissant ses promesses à son peuple, quoi qu'il en eût été. Mais il ne s'agissait pas exactement de posséder des villes.

Qu'il y ait quelque chose d'analogue sous de certains rapports, je le crois, c'est-à-dire qu'il y en aura de plus intelligents, qui seront moralement séparés des autres et qui comprendront. Mais je ne pense pas que les conditions de cette parabole puissent leur être appliquées avec suite. Leur état avait déjà été le sujet des instructions du Seigneur, en parlant de Jérusalem et des derniers jours.

Nous en sommes venus à la troisième partie de ce discours : Le Seigneur de retour. Voici ce que notre *précieux* Maître annonce. Lorsque le Fils de l'homme ⁷⁶, (car c'est toujours dans ce caractère qu'il se présente, quand Il parle définitivement de sa présence ici, et non pas seulement sous celui de Messie, titre sous lequel il avait été rejeté), lorsque le Fils de l'homme, dis-je, viendra dans sa gloire ⁷⁷, ce ne sera pas seulement un acte instantané d'apparition. Il s'assiéra sur le trône de sa gloire ; il y aura là quelque chose de permanent ; et Il rassemblera devant Lui toutes les nations et les séparera, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. Les Gentils seront ainsi jugés. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de démontrer plus longuement qu'il ne s'agit pas ici de ce qu'on appelle le jugement dernier. Le Fils de l'homme est *revenu* dans sa gloire, il n'est pas assis sur le grand trône blanc de devant lequel les Cieux et la terre s'enfuient. (Apoc. 20:11). Il est roi maintenant, il y va régner et non remettre le royaume. Il ne juge que les Gentils vivants ; car ici il n'est pas question de résurrection. Il les juge sur un principe inapplicable à l'immense majorité de ceux qui comparaitront quand Dieu jugera les secrets du cœur, savoir selon la manière dont ils auront reçu certains messagers de Christ qu'il appelle ses frères. Il est clair que cela ne s'applique pas à ceux qui ont vécu dans le paganisme avant Christ, ni à l'immense majorité de ceux qui ont vécu depuis son avènement et sa mort. En un mot, c'est Christ qui juge en roi ici-bas les Gentils, qui seront alors sur la terre – les nations.

Remarquons ici, en passant, sa tendresse envers la nation juive. On a de la peine à trouver le jugement de cette nation dans ces chapitres ⁷⁸. Il parle bien de la fin du siècle, mais plutôt de tribulation que de jugement, d'abréger ces jours-là pour les élus. À son apparition, toutes les tribus de la terre se lamentent et Il rassemble les élus (juifs) des quatre vents. Il y a châtiment, il est vrai, mais qui se termine en bénédiction : le cœur de Christ s'occupe du résidu. Il avait déjà dit aux Juifs : « Vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Son cœur se tourne en bénédiction vers le peuple choisi. L'impie Jérusalem avait rempli ses yeux de larmes, mais ici Il met fin à son châtiment. Il y en a un qui a su dire : « Jusqu'à quand ⁷⁹ ? » Comparez Ps. 74:9. Le fait est que le don et l'appel de Dieu sont sans repentance, c'est-à-dire que Dieu ne change pas dans ses conseils avec Israël. « Il plaidera modérément, même quand il ferait retentir son vent rude, au jour du vent d'orient. » Lisez tout le passage, És. 27:6-9 : « car ceci en sera le fruit entier, que son péché sera ôté. » – N'y aura-t-il donc pas de retranchement ? Pas dans le sens absolu. Voici ce qui arrivera, comme on peut le voir aux derniers chapitres d'Ésaïe et ailleurs, (comp. La fin de Zach. 13) : La majorité de la nation se joindra aux Gentils et sera idolâtre. L'esprit immonde qui était sorti rentrera avec sept autres esprits plus méchants que lui, et le dernier état de cette génération-là sera pire que le premier. Ils se joindront à l'Antichrist et recevront celui

⁷⁶ Peut-être n'ai-je pas assez fait ressortir cette distinction. Comme Messie, Il venait au milieu des Juifs accomplir les promesses faites aux pères, à la famille de David et aux Juifs en elle ; mais plus tard, Il prend le royaume dans toute l'étendue de ses droits comme Fils de l'homme, auquel le Père a assujéti toutes choses. La transition de l'une de ces positions à l'autre se fait souvent sentir dans l'évangile.

⁷⁷ Tous les versets, depuis le 31 du chapitre 24 jusqu'au 31 du chapitre 25, sont une parenthèse, et contiennent des instructions morales basées sur les révélations précédentes ; l'histoire ou la suite de la prophétie reprend au v. 31 : « Or quand le Fils de l'homme viendra, etc »

⁷⁸ En Luc, qui ne s'occupe pas autant des Juifs, le Seigneur fait voir clairement le jugement qui viendrait sur la nation et qu'Il ferait exécuter Lui-même (Luc 19:27). La vérité, comme avertissement, avait déjà été donnée dans cet évangile-ci, 21:44.

⁷⁹ Ce n'est pas qu'il indique le jour. Comme l'Éternel avait dit au Seigneur : « Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds ; » ainsi le Seigneur dit : « Vous ne me verrez plus jusqu'à ce que, etc » – La repentance des Juifs est pour son cœur le signe qu'Il peut les revoir et qu'eux aussi peuvent le revoir. Pierre leur donne le même signe (Act. 3) : « Convertissez-vous, *afin que* (a) viennent les temps de rafraîchissement par la présence du Seigneur et qu'Il envoie Jésus Christ. »

(a) ὥπως ἂν, *afin que* et jamais *lorsque*.

On voit ici l'importance de la repentance des Juifs comme nation, car des milliers dès lors se sont repentis comme individus. Cette repentance doit avoir rapport à l'Envoyé de Dieu ; car ce doit être une repentance du péché qui a causé leur ruine et leur rejet. Ils diront : « Béni soit celui qui vient ! » parole qui est à la suite de celles-ci : « La pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée est devenue la maîtresse pierre du coin. Ceci a été fait de la part de l'Éternel et a été une chose merveilleuse devant nos yeux » (Ps. 118). Ceci explique aussi pourquoi le Seigneur, à sa venue, a encore beaucoup à faire pour placer les Juifs en pleine paix et prospérité, selon la figure de Salomon. C'est qu'Il reprend les Juifs là où Il les a quittés, non pas tels qu'ils étaient aux jours de Salomon, on dès lors jusqu'à la captivité de Babylone quant à Juda. Mais il peut s'identifier avec eux, c'est ce qu'Il ne pouvait pas lors de sa première venue ; parce que eux ne le voulaient pas. Il avait d'ailleurs d'autres choses à accomplir selon les conseils de Dieu. Maintenant qu'ils se sont repentis de leur dernière faute nationale et qu'ils disent : « Béni soit celui qui vient ! » Il peut *entreprendre leur cause* ; et c'est ce qu'Il fait, et ce n'est pas peu de chose. L'indignation a cessé, mais il s'agit de mettre le résidu-nation en possession de tous leurs privilèges et de tout leur pays. C'est l'œuvre du Messie, quand Il sera là, et de nul autre.

Zacharie, Joël, Ésaïe et Jérémie parlent de ces choses. Il y a donc l'action de la parole de Dieu par l'Esprit sur le cœur des Juifs, comme Juifs, avant l'apparition de Jésus, action qui les laissera Juifs ; et, d'un autre côté, les actes de puissance, depuis qu'Il a reconnu la nation, pour les mettre en possession de tous leurs privilèges, après son apparition. L'on peut lire Ésaïe 50 et 51 pour la première de ces choses et la transition ; (voyez Ps. 42 à 49, et Zacharie 9). Le moment de transition se trouve au chap. 12. Voyez aussi Jérémie 51:20 ; Ésaïe 41:15-16 ; Michée 4:13 ; 5 ; Ésaïe 11:10-14.

qui viendra en son propre nom. Ils seront ainsi la nation cruelle (et non la nation pieuse ou sainte) du Ps. 43, et ils périront avec les Gentils apostats. L'indignation et le châtement ayant, avec le témoignage de Dieu, séparé le résidu, ils ne seront plus censés être la nation, et Dieu « fera d'un résidu une grande nation. » Où donc, en ce que le Seigneur dit ici, se trouve le jugement positif ? Il est renfermé, caché presque dans ces mots : « Car où sera le corps mort, là s'assembleront les aigles », passage qui fait allusion, je pense, à une expression du livre de Job 39:33, et traite les Juifs, qui se sont ainsi unis aux ennemis de Dieu, comme perdus et morts, sans vouloir les nommer de nouveau. Ce n'est qu'un cadavre uni aux Gentils, qui, tout hautains qu'ils sont, seront jugés sur la terre ; car comme il est dit ailleurs de Babylone : « Fort est le Seigneur Dieu qui la juge », de même, fort est Celui qui les juge, quoiqu'ils l'aient méprisé. — Ici, pour préciser l'application de ce passage, Christ ne vient pas seulement, mais il nous est dit que, quand il viendra, il s'assiéra sur le trône de sa gloire ; tandis que ce sera comme un éclair qu'il viendra mettre fin à la tribulation et à la désolation qu'a causées l'abomination. Il a placé le fidèle serviteur sur tous ses biens ; ceux qui ont leur part avec les hypocrites, les serviteurs méchants et paresseux ont été jetés dehors quand ils ne s'y attendaient pas ; mais ici Jésus prend sa place sur son trône : plus de question ni de doute sur ses droits, ni sur la soumission de tous jusqu'aux bouts de la terre. Il est maintenant Roi, vers. 34.

Il y a là trois classes de personnes : les boucs, les brebis et ses frères. Le jugement des deux premières classes dépend de leur conduite envers la troisième : avoir fait ces choses à l'un de ses frères, c'est les Lui avoir faites à Lui-même ; ne les avoir pas faites à l'un de ces plus petits, c'est ne les avoir pas faites à Lui-même. Les frères, je n'en doute pas, seront le résidu qui aura annoncé l'évangile du royaume parmi les Gentils : la réception faite à ces messagers décide du sort de ceux qui comparaissent maintenant en jugement. Je ne doute pas non plus que ce ne soient des Juifs qui rendront ce témoignage et que Jésus appelle ses frères dans ce moment, comme ceux à qui Il parlait et que, après sa résurrection, Il appelle ses frères selon le Ps. 22. Je sais très bien que les Gentils ont été entés plus tard, mais le Seigneur parle selon ce qui résultait déjà du fait que les disciples le suivaient, Lui actuellement rejeté ; et Il se sert de cette expression pour désigner ceux qui, d'entre les Juifs, seraient aux derniers jours dans une position semblable de témoignage. En principe, les disciples pouvaient se l'appliquer, et le Seigneur veut qu'ils sachent bien qu'un jour Il sera Roi et que tous les Gentils seront forcés de comparaître en jugement devant Lui, le Messie rejeté, et qu'ils jouiront de tout ce que les Juifs espéraient quant à la gloire de leur Messie.

Les frères de Jésus, selon le langage constant des passages où cette expression est employée, sont les Juifs croyants, le résidu qui croit au Messie (il est clair que tous les Gentils croyants ont été admis au même privilège), mais dans ce passage, Jésus s'occupe de ceux qui l'entouraient pour les encourager et les diriger. Comme Roi, Il juge sur la terre. Ceux d'entre les Gentils qui ont bien reçu les frères de Jésus, jouissent, comme bénis du Père, du royaume qu'Il leur a préparé avant la fondation du monde : ayant reçu l'évangile du royaume, ils jouissent de l'effet de leur foi, savoir du royaume même. Ceux qui l'ont prêché, ayant été dans la position de Jésus en témoignage, seront reconnus ses *frères* dans la bénédiction. Mais Il est maintenant Roi venu sur la terre, de sorte que ses frères sont reconnus ici-bas, ceux qui auront été mis à mort auront part à la première résurrection, mais ce n'est pas là le sujet traité ici. Le Roi est sur la terre, les nations sur la terre, de sorte qu'il n'y a rien qui puisse faire supposer que les frères dont il est ici parlé soient du ciel⁸⁰. Il y en aura, mais ici il me semble que ce sont plutôt les messagers du royaume, qui ont été conservés à travers toutes les difficultés de l'époque.

Ce royaume est dans les conseils du Père dès la fondation du monde ; l'Église est élue pour être l'Épouse du Christ avant la fondation du monde. Les brebis ne sont pas appelées enfants, mais seulement bénis du Père. Ils jouissent de la vie éternelle, comme ceux qui ont refusé de recevoir les frères subissent les peines éternelles ; c'est le jugement *final* des Gentils qui seront sur la terre, lorsque Christ y aura établi son trône. Encore une fois, il n'est pas question ici de la résurrection.

26 et 27

Après nous avoir donné l'avenir du résidu sous tous les rapports, l'Esprit reprend l'histoire des événements et nous présente le récit, à la fois pénible et touchant, mais pour nous infiniment précieux, des souffrances et de la résurrection du Sauveur. Je ne pense pas, chers frères, entrer dans beaucoup de détails sur ces chapitres, parce que ce qui est ici demandé, c'est l'adoration, le cœur, plutôt que l'exégèse. Je ne ferai que noter quelques points particuliers qui tiennent au caractère de cet évangile. Et d'abord quelques mots sur ce que le Seigneur dit en donnant la coupe.

Il est bon de se souvenir que nous mangeons le corps *rompu* de Christ. Unis à Lui dans son état glorieux, ce n'est pas à cela que nous participons à la cène. Jouissant vitale de cette position infiniment relevée, nous nous *souvenons* des souffrances qui nous l'ont acquise : nos cœurs, nos consciences, nos âmes se nourrissent du corps rompu ; c'est à Jésus mort que nos pensées se rapportent, et à un amour plus puissant que la mort. Si le corps n'avait pas été rompu, comme Gentils, nous serions toujours demeurés étrangers quant aux promesses, et pécheurs privés de toute espérance.

⁸⁰ Il y aura des frères célestes, c'est notre espérance et notre joie ; si l'on veut insister sur l'idée que ce sont ceux dont il est ici question, je ne conteste pas. J'exprime ma conviction, formée sur l'étude de tout le chapitre et de tout l'évangile même, avec les enseignements qui s'y rapportent ; mais puisqu'il n'y a que le mot *frères* ici, et que nous admettons tous que les membres de l'Église portent ce nom en principe et qu'ainsi il dépend du discernement spirituel de l'appliquer, chacun en jugera selon ce qui lui est donné : ce n'est pas que je doute, mais je n'insiste pas sur la chose auprès des autres. Voyez le dernier chapitre.

Un Messie vivant était la couronne de gloire pour les Juifs ; mais s'Il est élevé de la terre, Il attire *tous* les hommes. Le corps rompu est la porte pour les pécheurs d'entre les Gentils, et c'est ce dont le cœur du Chrétien se nourrit, non pas seulement comme d'une manne descendue du ciel, qui typifie Jésus homme sur la terre, ni de Jésus dans les cieux (où nous sommes un avec Lui), c'est là la manne cachée ; mais de cette victime dévouée de propitiation que je vois amenée à l'autel, et la rompue, égorgée pour nous ; victime pleine d'amour et de dévouement.

Je m'arrête devant cette scène mystérieuse, où Lui tout seul (car nul homme n'a pu y être que pour courber sa tête et adorer), où la victime de propitiation, l'homme Jésus se présente devant la face de Celui qui, dans sa majesté offensée, sort pour prendre connaissance du péché, afin que nous ne trouvions sur les traces de la justice de Dieu qui a éclaté et qui s'est accomplie, qu'un amour infini et immuable : l'amour du Père, rehaussé par l'accomplissement de la justice éternelle à sa gloire. C'est donc le précieux Sauveur, humilié jusqu'à la mort que nous avons ici, son corps rompu, (et l'on ne pourrait descendre plus bas) et son sang répandu hors de son corps. En cela il est évident qu'il ne s'agit pas de Jésus, tel qu'Il est actuellement ; car Il est glorifié. Cette vie naturelle, Il l'a laissée pour nous. Il ne la présente à Dieu que comme une chose déjà donnée ailleurs ; mais il parle ici d'un double effet de ce sang qu'il a répandu : 1° il en parle comme du fondement, ou du moins comme du sceau de la nouvelle alliance, et 2° comme du fondement de la rémission des péchés de plusieurs. C'est-à-dire que la base de la nouvelle alliance est maintenant posée, et de plus qu'il ne s'agit pas d'un acte qui se rapporte à Jésus seul pour montrer son obéissance : ce sang est efficace pour les péchés d'autrui. Cela n'assure pas seulement de nouveaux privilèges dont on jouit comme chrétien, mais procure le pardon des péchés de plusieurs des Juifs, non seulement, mais, d'une manière générale, de plusieurs. Quant à la nouvelle alliance, j'en dirai quelques mots ici.

L'ancienne alliance, il est clair, c'est l'alliance faite avec les Juifs sous Sinaï. Les Gentils n'y sont pour rien. La nouvelle se rapporte à l'ancienne, elle sera établie effectivement avec Juda et Israël, selon la prophétie de Jérémie 31:31-34. Qu'avons-nous donc à faire de la nouvelle alliance, nous autres Gentils, peut-on se demander ? Voici la réponse : Il est clair que l'alliance elle-même se traite avec les Juifs et avec Israël, mais sur des principes de grâce et basée sur un sang d'une efficace parfaite auprès de Dieu. Or, pour le moment, Israël est mis de côté comme nation. Il ne jouit d'aucune alliance.

Quel est donc l'état des choses par rapport à l'alliance ? C'est que le Médiateur de l'alliance a versé son sang et ainsi la base de l'alliance est posée ; elle est confirmée, et établie immuable devant Dieu. Christ est monté en haut et nous sommes unis à Lui, jouissant de tout l'effet qui est essentiellement attaché à sa personne et à sa position. Nous avons le sang de l'alliance. Ceux qui y sont appelés exercent le ministère de la nouvelle alliance. Notre position est d'être unis au Médiateur de la nouvelle alliance, et de jouir de tous les privilèges dont il jouit Lui-même, comme l'ayant établie dans son sang ; quoique l'alliance ne soit pas traitée avec nous, elle est établie en Lui devant Dieu, et nous, nous sommes en Lui ici-bas. Quelle en est la conséquence ? nous buvons du sang. Si un Juif avait bu du sang sous l'ancienne alliance, c'était la mort un homme peut-il se nourrir de la mort ? c'est le fruit du péché, c'est sa condamnation, c'est la colère de Dieu, et le sang dans le corps c'était la vie ; et un Juif n'avait aucun droit à cela. Mais Christ a subi la mort. Et le chrétien peut-il se nourrir de la mort ? Oui, c'est le salut, c'est la mort du péché, c'est la preuve infinie de l'amour. C'est sa vie, c'est la paix de son âme, c'est la délivrance du péché devant Dieu. Quelle différence ! Nous buvons de ce sang preuve du salut et de la grâce et source de vie. Toutefois, c'est Jésus mort dont il est ici question.

Il y a (Héb. 13:20) une autre expression à laquelle on peut faire allusion : « Il a ramené d'entre les morts le grand pasteur des brebis par le sang de l'alliance éternelle. » Ce qui nous fait voir que Christ Lui-même est là-haut et a été ressuscité selon l'efficacité de ce sang qu'Il a versé pour satisfaire à la gloire de Dieu. Lui, Fils unique et bien-aimé du Père, s'est chargé de notre responsabilité et de nos péchés, et ainsi de la gloire de Dieu à cet égard, et si cette gloire n'eût pas été complètement satisfaite, Il n'aurait pu, évidemment, ni ressusciter, ni comparaître devant Celui dont la majesté exigeait que rien ne manquât à l'œuvre. Mais Il l'a accomplie glorieusement, cette œuvre et le Fils de l'homme a été en cela glorifié, et Dieu *glorifié en Lui*, et Il est monté en haut non pas seulement comme Fils de Dieu, mais selon l'efficacité de son œuvre, efficace en vertu de laquelle Il comparait devant le Père, l'alliance éternelle étant établie ainsi en son sang. Il s'agit ici non d'une alliance ancienne ou nouvelle qui se rapporte à des circonstances particulières mais de l'efficacité intrinsèque et essentielle du sang de Christ.

Mais peut-être que je sors trop de notre évangile ; je me suis laissé entraîner par l'importance du sujet et aussi par la précieuse efficacité et la gloire de l'œuvre de Celui qui nous a tant aimés.

Je rentre maintenant dans le cadre plus modeste de mon travail. Nous voyons ici que l'Esprit déclare l'efficacité du sang d'une manière générale ; il est répandu pour plusieurs en rémission des péchés. L'évangile, qui traite du royaume et du Messie au point de vue Juif, devait nécessairement faire voir que la mort de Christ avait un autre aspect.

En Luc, où cette distinction n'était pas obligatoire à cause du caractère non judaïque de cet évangile, il est dit : « mon sang qui est répandu *pour vous*. »

Nous avons donc le sang de l'alliance nouvelle et la rémission des péchés. Les disciples devaient en boire, comme ils devaient aussi manger de son corps *rompu*.

Voilà leur portion : se nourrir de la mort de Jésus et l'annoncer jusqu'à ce qu'Il vienne.

Jusqu'alors Il ne boirait plus avec eux du produit de la vigne. Eux se nourriraient de Lui, mais Lui ne se nourrirait pas avec eux. Le fruit de la vigne est le signe de la joie sociale, « le vin qui réjouit Dieu et les hommes », dont on faisait toujours aspersion dans les holocaustes et les sacrifices de prospérités, c'est-à-dire de bonne odeur ; (voyez Nombres 15:5 :7:10, où il ne s'agit pas d'offrandes pour le péché). Or ce fruit de la vigne, Il n'en boirait plus, pendant que ses disciples s'abreuveraient de sa mort, le véritable breuvage, mais breuvage de séparation du péché, et de Christ aussi quant à sa présence personnelle : les cieux devaient Le recevoir jusqu'au temps du rétablissement de toutes les choses dont les prophètes ont parlé. – Ainsi sa vie sociale avec ses disciples ici-bas était finie ; elle ne se renouvellerait même plus de la même manière. Ils entreraient spirituellement dans la puissance de sa mort et seraient un jour de nouveau avec Lui en joie dans le royaume de son Père.

En Luc, cela est exprimé d'une manière un peu différente. Il est dit : « Je n'en boirai plus, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu ; » et de la Pâque : « je n'en mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu. » Ici les choses sont beaucoup plus laissées dans des formes générales, parce qu'il ne s'occupe pas de l'ordre des dispensations de Dieu sur la terre, mais des principes moraux qui se rattachent à l'introduction en grâce du nouvel homme.

Au verset 53, de Matt. 26, nous avons une circonstance qui appartient particulièrement à cet évangile : c'était bien le droit de Jésus, comme Messie, Fils de Dieu, d'avoir les anges à sa disposition.

Dans 27:25, nous avons la solennelle et affreuse exécution que ce pauvre peuple aveuglé prononce sur lui-même, et qui pèse encore sur lui aujourd'hui, exécution qu'effacera toutefois la grâce et l'efficacité de ce même sang qu'ils versèrent dans leur aveuglement, et qui se rapporte spécialement au sujet de cet évangile : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » terribles paroles ! Oh ! qu'est-ce donc que le cœur de l'homme aveuglé ! Leur entière apostasie de leur position est plus nettement dessinée en Jean, qui, du reste, les présente toujours ainsi : « Nous n'avons d'autre Roi que César », disent-ils. Ici c'est leur châtement, comme nation, de la main de Dieu, qu'ils appellent sur leur tête. Ils sont reconnus en châtement. Comparez És. 40.

Si le lecteur compare le récit que Luc nous donne de ce moment si solennel pour nous tous, il trouvera que là ce sont les circonstances morales qui sont racontées ; ici, celles qui se rapportent à la dégradation du Messie. Les filles de Jérusalem se lamentant sur lui, sa prière pour ses meurtriers, la conversion du brigand, se trouvent en Luc. Si l'on examine Jean, on trouvera les détails des souffrances omises. L'Esprit nous y a conservé ce qui fait ressortir la dignité de Celui qui traversait en grâce, et selon la gloire de sa personne, quelle que fût d'ailleurs son humiliation, ces douloureux mais précieux moments ⁸¹, précieux pour le temps présent, comme aussi pour l'Éternité ; car c'est de la gloire de sa personne comme Fils de Dieu, que l'Évangile de Jean s'occupe spécialement.

En place de cela, nous avons Jean 18:4-9:11 ; 19:28 :30, où au lieu d'*expira*, nous avons : *Il rendit l'esprit* : c'était l'acte qu'il fit (selon Jean 10:18), sachant que tout était accompli. – Comparez aussi 19:7 :8 et le caractère de tous les discours du Seigneur, soit devant le Souverain Sacrificateur, soit devant Ponce-Pilate, dans les deux évangiles.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur ces circonstances, mais j'invite mes frères à les méditer. Plus nous en serons pénétrés, plus aussi nos pauvres et faibles cœurs apprécieront ce Sauveur que nous aimons, mais qu'un seul connaît comme Il est digne d'être connu.

Il y a encore, dans ce chapitre 27, les circonstances des versets 52:53. Circonstances importantes sous ce rapport, qu'elles rendent témoignage à la manière dont l'Esprit de Dieu traite Jérusalem, comme étant la sainte cité, lorsqu'elle est complètement abandonnée quant au jugement de Dieu. Elle peut être oubliée pour un moment, foulée sous les pieds des Gentils, mais si l'œil de Dieu en prend connaissance, elle est toujours à ses yeux la sainte cité. Les corps des saints sortent de leurs sépulcres après la résurrection de Jésus et entrent dans la sainte cité. La mort et la résurrection de Jésus avaient aboli pour le ciel la paroi mitoyenne, mais cela n'empêche pas que, quoique, quant à son gouvernement, Dieu eut livré au châtement la sainte cité, parce qu'elle n'était pas sainte, elle conserve toujours à ses yeux cette position, car Il a choisi Jérusalem et Il ne s'en repentira pas. La même chose se voit en Daniel (comparez spécialement le chapitre 9) : la foi parle et pense toujours ainsi.

28

Nous avons dans ce chapitre le récit du service que l'ange rend au Messie, tout comme aussi quelques circonstances remarquables à indiquer. L'Évangéliste ne s'occupe nullement de la plupart des détails des quarante jours écoulés après la résurrection. Chaque évangile est le dépôt de ce qui se rapporte à un but spécial du Saint Esprit, car la gloire du Christ est diverse.

La seule chose racontée du Seigneur ici, c'est son entrevue en Galilée avec ses disciples, entrevue qui les place dans la position de témoignage qu'il leur laissait comme Messie, maintenant dépositaire de toute puissance dans les cieux et sur la terre. L'invention de l'incrédulité des Juifs pour tenir les esprits encore dans l'aveuglement nous est racontée. C'est tout ce qui restait à rapporter des Juifs comme nation, en sorte que si nous faisons abstraction de ce dernier trait, nous n'avons que ceci : L'ange dit aux disciples d'aller en Galilée, qu'ils verraient là le Seigneur. – Jésus dit la même chose aux femmes, afin qu'elles le dissent aux disciples, maintenant « ses frères. » C'est là qu'il avait été constamment avec eux pendant la vie, c'est là que la lumière a dû paraître pour le temps de la tribulation, c'est là que le Messie se réfugiait lors de l'orgueil de Jérusalem, (comparez Jean 4 et

⁸¹ Il n'y a pas ce qui se trouve, Matt. 26:37-45 ; ni 67, etc, ni 27:46 ; ni 39-44, ou les passages parallèles en Marc et Luc.

toute l'histoire de l'évangile) ; les disciples étaient eux-mêmes de ce pays-là. Toutes les associations d'idées juives, quant aux rapports des disciples avec le Christ au milieu du peuple juif, étaient là. Il avait agi sur Jérusalem, mais c'était fini maintenant. Il avait été rejeté. La loi sortira de là quand Il sera revenu en puissance. « Le libérateur aussi sortira de Sion ; » mais pour le moment il en avait fini avec Jérusalem quant à son témoignage de Messie. De plus il faut remarquer que l'ascension de Jésus n'est pas racontée ici ; ce sont ses rapports avec ses disciples seulement, rapports constitués après sa résurrection et sur ce principe, que toute puissance Lui est donnée dans les cieux et sur la terre. Le Seigneur avait déjà renoncé à Jérusalem, disant qu'elle ne le verrait plus jusqu'à ce qu'elle se repentît. Jérusalem, ou du moins ses chefs, avait demandé : Que son sang fût sur eux et sur leurs enfants.

Il n'en prend plus connaissance ici pour le moment ; en principe, ses disciples étaient le résidu du peuple.

Comme agissant d'en haut, Il envoie bien l'évangile à Jérusalem ; mais c'est le sujet de l'Évangile de Luc, et du livre des Actes qui en est la suite (voyez Luc 24:46-53) : c'est là la grâce du ciel, qui tenait à la promesse du Saint Esprit, (comparez Actes 1:1-9).

Ici c'est la puissance du Messie déjà rejeté à Jérusalem. Les apôtres devaient aller instruire les nations, baptisant les disciples au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, leur enseignant à observer tout ce qu'Il avait commandé ; et Il serait avec eux (les disciples) jusqu'à la fin du siècle.

Examinons un peu leur mission selon ces paroles en la comparant avec celles qui leur ont été données dans les autres évangiles.

Voici les termes de ces diverses missions. Dans Marc qui rend témoignage au ministère, au service de Christ dans l'évangile, il leur est dit : « Allez dans tout le monde, prêchez l'évangile à toute créature. » Voilà la mission la plus simple, la plus générale, et il est ajouté : « Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, et celui qui ne croira pas sera condamné. »

C'était tout simplement la prédication de l'évangile pour le salut des âmes, et le jugement de ceux qui ne voulaient pas croire.

Voici la mission en Luc, évangile qui nous donne la grâce, qui introduit le nouvel homme et Christ dans ce caractère : « Alors Il leur ouvrit l'entendement pour qu'ils comprissent les Écritures, et il leur dit : Il est aussi écrit et ainsi il fallait que le Christ souffrît et qu'Il ressuscitât des morts le troisième jour, et qu'on prêchât en son nom la repentance et la rémission des péchés parmi toutes les nations, en commençant par Jérusalem. Or vous êtes témoins de ces choses ; et voici, je m'en vais envoyer sur vous la promesse de mon Père. Vous donc, demeurez dans la ville de Jérusalem, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut. » Voilà l'intelligence et la puissance, cette dernière étant la conséquence de l'exaltation de Jésus en haut, et les disciples étant tenus de rester à Jérusalem jusqu'à ce qu'ils en fussent revêtus. En tant que témoins de Jésus, les disciples ne pouvaient pas sortir du lieu de son rejet, jusqu'à ce qu'ils fussent liés à Jésus à la droite de Dieu, et qu'ainsi, par la puissance du Saint Esprit, ils rendissent témoignage de sa part, comme étant là-haut. Chose toute nouvelle ! c'était le fils de l'homme provenant d'Adam dans un certain sens, mais homme nouveau et auprès de Dieu : aussi rend-il un témoignage nouveau et recommence-t-il avec Jérusalem un témoignage qui de là atteindra les hommes en toutes nations, selon la puissance du Saint Esprit. C'est un témoignage céleste. Ceci, comme nous l'avons dit, se reprend aux Actes, Dieu ayant été forcé de le recommencer avec Paul à Antioche, à cause de l'incrédulité de Jérusalem encore une fois réitérée.

En Jean nous trouvons leur mission 20:21. — Jésus leur dit : « Paix vous soit ! Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie ; et quand Il eut dit cela, Il souffla sur eux et Il leur dit : « Recevez le Saint Esprit. À quiconque vous pardonnerez les péchés, ils seront pardonnés, et à quiconque vous les retiendrez, ils seront retenus. » Ici la chose est plus intime. Jésus n'est pas encore monté en haut, mais Il a, selon la puissance de la résurrection, la vie de Dieu en Lui ; mis à mort quant à la chair, vivifié selon la puissance de Dieu en esprit, Il leur communique cette vie selon la puissance de l'Esprit : vitalement ils sont un seul Esprit avec Lui, car c'était comme homme qu'Il le possédait, quoiqu'Il fût la puissance de Dieu. Ainsi Dieu a soufflé dans les narines d'Adam et il est devenu homme vivant. Or le second Adam est un esprit vivifiant, mais comme Lui, selon la puissance de cette vie, a été envoyé du Père, administrateur, comme homme, du pardon que l'homme vivifié par Lui avait besoin de *posséder* pour être en relation avec Dieu, (comparez Luc 5:20 :24) ; de même maintenant Il envoyait ses disciples, rendus participants par Lui et avec Lui de cette vie, accomplir de sa part cette fonction, porter aux hommes ce pardon, et les en rendre participants ; pardon qui, par sa mort et sa résurrection, était maintenant complètement effectué devant Dieu, et administré sur la terre selon la puissance de l'Esprit de vie, soit en recevant dans l'Église ceux qui devaient être sauvés et qui, ainsi reçus, possédaient ce pardon, soit, en second lieu, en administrant la discipline. Cette administration de pardon reçu et possédé, à la suite de l'exercice de cette discipline, par celui qui en est l'objet, est dans les mains de tout homme en qui Christ a soufflé son Esprit, selon le degré de la puissance de cet Esprit en Lui. Et le pardon dont il s'agit ici n'est pas un pardon envisagé comme accordé dans le ciel, mais un pardon administré sur la terre et ratifié dans le ciel.

Les apôtres ont fait cela selon la perfection du don de Dieu qui leur était accordé ; mais nous, nous avons dans la Parole la révélation de cette administration si importante, selon qu'elle a été communiquée à tous les saints par l'ordre de Dieu. Premièrement, la charité individuelle couvre ainsi une multitude de péchés, c'est-à-dire qu'en pardonnant à mon frère ses torts, ses péchés n'existent plus, quant au gouvernement de Dieu, comme scandales et

offenses dans l'Église : devant ses yeux la charité les a remplacés complètement. C'est là le privilège individuel, mais ce n'est pas encore l'administration officielle de la chose ; au contraire, il en anticipe l'exercice.

Dans les exemples d'Ananias et de Sapphira et même de Simon le magicien, des péchés ont été retenus. Ils ont été remis, je ne dis pas de la même manière, mais de fait, à trois mille personnes, le jour de la Pentecôte. Dans 2 Cor. 2:10, nous avons les péchés remis par l'apôtre et par l'Église, officiellement, dans l'exercice de la discipline.

C'est-à-dire, que nous avons, quant à ce pardon, la mission apostolique, distincte de l'Église, mission spécialement confiée aux apôtres, comme délégués de Christ avec son autorité ; et l'administration de ce pardon, communiquée à une Église *sans intermédiaire*, l'Église conseillée et dirigée dans cette administration, mais accomplissant l'acte elle-même.

Je ne me serais pas autant étendu sur ce sujet, si ce passage ne présentait pas une difficulté qui préoccupe souvent les esprits et dont les adversaires s'emparent, sans que les fidèles sachent trop que répondre. Ce n'est donc pas seulement le pardon du péché accordé par Dieu lui-même, selon une vérité que le Saint Esprit révèle ; c'est une administration de ce pardon confiée à l'homme, pardon ainsi révélé sur la terre, confirmé peut-être et quelquefois démontré par des miracles, ou accompagné d'une délivrance ou d'un châtiment envoyé de Dieu. C'était une administration confiée aux apôtres qui étaient envoyés pour rassembler l'Église, introduite dans ses privilèges par ce pardon ; et ensuite exercée par l'Église elle-même pour maintenir ses membres dans la sainte jouissance de ces privilèges et pour soutenir en même temps la gloire de Dieu. En fait de châtiment, où il ne s'agit ni de pardon dans le sens dont nous parlons, ni d'acte officiel de pardon, mais seulement de l'efficace de la prière, on peut comparer Jacques 5:14-15.

Je ne touche nullement à la question : quel a été l'effet de l'état actuel de l'Église sur cette administration ? D'envoyés apostoliques de ce genre, il n'en a absolument plus. Pour tout le reste, c'est une question d'intelligence et de puissance spirituelle ; mais il est important que l'on comprenne assez ces choses pour être prêt à répondre à la prétention à pardonner les péchés, d'hommes qui allégueraient, sans scrupule peut-être, les versets de Jacques dont nous parlons, qui ne leur appartiennent nullement.

Sans doute, Dieu, par sa grâce, gardera les simples de telles prétentions, et cela par d'autres motifs ; mais il est bon d'avoir une réponse. Le Seigneur a voulu dire quelque chose, et si nous savons ce qu'il a voulu dire, les hommes ne peuvent pas nous égarer et nous fermer la bouche pour nous faire tomber dans leurs filets. Il y a un pardon administré ici-bas, soit par des apôtres, soit par tout le corps, et un prêtre ou un ministre n'a rien du tout à faire là-dedans. S'il est assez sage pour donner des conseils spirituels, c'est bien ; mais ce n'est pas lui qui agit. Aussi faut-il le Saint Esprit pour cet acte. « Recevez le Saint Esprit ; à quiconque, etc » Le jugement d'un corps, qui ne découle pas de là, est un acte très convenable peut-être pour une société humaine, mais qui n'est pas prononcé de la part de Dieu ; et si l'on parle d'agir par le Saint Esprit, cela sera démontré en d'autres choses aussi.

Je reviens maintenant à la mission donnée en Matthieu, n'ayant considéré les autres que pour mieux saisir la différence. Ce n'est donc pas ici le Fils de Dieu, envoyé du Père, qui envoie, selon la puissance de la vie qui est en lui, des disciples auxquels Il peut communiquer l'énergie de cette vie pour qu'ils accomplissent leur mission selon son cœur d'amour, rempli du Père. Ce n'est pas non plus Jésus, ministre de l'évangile, serviteur de tous, envoyant ceux qui doivent le remplacer pour que toute créature entende la bonne nouvelle qui maintenant peut leur être adressée en son nom qui a tout accompli : c'est là le Jésus de Marc.

Ce n'est pas non plus le Fils de l'homme, élevé à la droite du Père, qui va donner le Saint Esprit de puissance, pour que ses envoyés répondent, dans leur œuvre, à la position exaltée que l'homme occupe dans sa personne, (comparez Ps. 68 ; Éph. 4) et qui a déjà ⁸² ouvert leur intelligence pour qu'ils comprennent les Écritures, soit la révélation des pensées de Dieu, dans les économies et dispensations sur lesquelles cette œuvre et celle présence du Saint Esprit jetteront leur lumière. C'est là le Christ exalté de Luc, donateur du Saint Esprit. Mais ici, en Matthieu, nous avons un Messie rejeté, crucifié, qui, pour le moment, abandonne Jérusalem à sa folie et à son péché, et qui, maintenant ressuscité, veut envoyer aux nations le message que sa mort, sa résurrection et le don du Père à Lui ressuscité, l'ont mis à même de mettre dans la bouche de ses disciples : message qui ne convient plus aux Juifs qui en ont déjà rejeté le sujet, leur Messie : ce n'est plus simplement le seul vrai Dieu dans son unité, entouré d'un peuple qui aurait dû garder ce bon et précieux dépôt. D'autres choses en Dieu avaient été maintenant mises dans la lumière des hommes des choses qui ouvraient la porte aux Gentils ou plutôt qui pouvaient leur être envoyées. Christ ne pouvait être là sans que le Fils fût nommé, et si le Fils, donc le Père et le Saint Esprit ; le Saint Esprit qui agissait avec efficace dans la communication de la connaissance du Père et du Fils ; et d'un autre côté et le Père et le Saint Esprit avaient été nécessairement manifestés en Christ et dans ses actes, lorsqu'il vivait et agissait sur la terre, car tout en étant Messie, Il était Fils, et c'est parce qu'Il se disait tel, que les Juifs l'ont rejeté.rejeté.rejeté.rejeté.rejeté.rejeté.rejeté.

⁸² On en trouve, à ce qu'il me paraît, un exemple dans le choix de Matthias avant le don du Saint Esprit, choix basé sur l'explication du Psaume 109, explication dont les disciples, avant cette heure-là, auraient été, ce me semble, tout à fait incapables ; mais l'acte lui-même n'avait rien du tout de la puissance du Saint Esprit. Ils tirent au sort, comme des Juifs, après avoir compris ce Psaume. Quoique nous ayons reçu le Saint Esprit, il nous importe à nous de distinguer entre l'intelligence des Écritures (quand même ce serait un don) et la puissance. Il est évident, d'après la fin de Luc, et le commencement des Actes, que l'on peut avoir l'une et ne pas avoir l'autre.

Par la mort et la résurrection de Jésus, tout ceci pouvait être envoyé en grâce aux Gentils. Les disciples devaient leur faire connaître le Messie et le Dieu des Juifs de cette manière, ou les faire entrer en relation avec Dieu sous ce nom ; comme, par la circoncision, les Juifs avaient été auparavant mis en rapport avec l'Éternel ou Jéhovah. Et cela, parce que toute puissance était maintenant donnée à Jésus dans les cieux et sur la terre. Voilà donc (les droits du Messie étant rejetés par les Juifs) non pas l'établissement de la couronne de David dont l'influence étendrait à toute la terre ; mais Celui qui, dépositaire de toute puissance gouvernementale dans les cieux et sur la terre, envoyait ses disciples pour mettre les Gentils (nations) en relation avec Dieu, selon la révélation de ce qui n'était plus caché derrière le voile aux yeux des Juifs aveugles, la trinité de personnes que la foi reconnaissait par le moyen de Jésus : le Père, le Fils et le Saint Esprit ⁸³.

Mais cette mission dépend de la puissance de Jésus en tant que donnée et doit lui assujettir les nations, pour qu'elles soient ses disciples, selon les droits que lui conférerait cette puissance. C'était une mission, *appartenant encore au siècle*, qui, quoique le Messie eût été rejeté, n'était pas encore terminé ; elle regardait par conséquent la soumission des gentils au Messie, d'une nouvelle manière, il est vrai, et laissait de côté Jérusalem, parce qu'elle avait déjà rejeté le Messie ; mais elle suppose un acheminement dans les voies de Dieu vers cette fin du siècle, avant laquelle l'évangile doit être prêché dans tout le monde habitable. Ceux qui portaient ce message pouvaient avoir des privilèges plus relevés qui seraient mis en évidence, lorsque le Seigneur serait éloigné et leur premier témoignage rejeté ; ces mêmes envoyés, individuellement, pouvaient être chargés, dès le commencement, du message de la grâce qui était en Jésus, selon les autres formes de mission que nous avons vues dans les trois autres évangiles : ils pouvaient prêcher l'évangile à toute créature, commencer par Jérusalem, comme représentants de Celui qui était exalté à la droite de Dieu, ou remettre les péchés de la part de Celui qui disait : « Paix vous soit ; » – mais il n'en reste pas moins vrai que la spécialité de la mission, qui se trouve dans cet évangile-ci, est une mission aux nations de la part de Jésus, parlant comme le Messie rejeté qui a maintenant toute puissance, laissant de côté Jérusalem et mentionnant la continuation du siècle ; promettant d'être avec les témoins jusqu'à la fin de ce siècle, et ne disant rien ni de l'Église, ni du ciel, ni du Saint Esprit donné, ni de la délivrance de ce présent siècle mauvais, ni du privilège de ne pas être du monde comme le Fils de Dieu n'en était pas, mais parlant de soumettre les gentils aux ordonnances du Christ, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, pour amener le siècle vers sa fin, selon la promesse de Celui qui serait avec eux jusqu'alors ⁸⁴.

Dieu veut consoler son peuple, et au milieu de délivrances présentes qui servaient de gage de meilleures délivrances à venir, le serviteur, Christ, est introduit. Ch. 42, Israël aurait dû l'être, mais il était aveugle ; toutefois il serait délivré, étant pardonné. Cyrus et Babylone passent alors devant nos yeux, jusqu'à la fin de 48, gage de meilleures délivrances, comme nous avons dit : Dieu annonce toutefois qu'Il distingue les méchants, il n'y a point de paix pour eux. Ch. 49, les gentils sont sommés par *Israël*, comme appelé de Dieu pour être serviteur, en qui Dieu serait glorifié. Là-dessus le Messie dit : « J'ai donc travaillé en vain ; » toutefois son jugement et son travail étaient avec Dieu. L'Esprit répond, que ce n'était que peu de chose de relever Israël, qu'Il serait lumière aux gentils. Dès lors c'est Christ, vrai cep, l'arbre vert, qui tient les promesses comme serviteur fidèle. Le chapitre 50 explique le renvoi d'Israël pour le rejet du Christ, l'Éternel Dieu qui s'était fait serviteur, et là-dessus vient la distinction du résidu qui craint l'Éternel et obéit à la voix de *son serviteur*, non pas ici l'Église dans la joie du Fils, quoique cela ait été vrai d'un certain nombre d'entre ce résidu. Dans ces passages l'Église ne se trouve que comme cachée dans la personne de Christ Lui-même ; c'est ce que l'on verra en comparant És. 50:8-9 et Rom. 8:33-34, où l'apôtre applique à l'Église la substance de ces versets qui parlent de Christ en Ésaïe. Je remarquerai, en passant, que la traduction de Lausanne, très fidèle en général pour la lettre, a gâté ces versets dans la forme qu'elle leur a donnée. Voici, je le crois, le vrai contraste. Dieu justifie, qui condamnera ? Christ est mort,

⁸³ Il y avait en ceci une révélation évidemment beaucoup plus claire et des relations autres que celles dont jouissaient les Juifs, comme peuple de l'Éternel. Ces termes n'étaient pas entièrement inconnus aux Juifs ; mais ils étaient toujours employés par les prophètes en vue des temps où il y aurait cette révélation plus claire pour appeler les gentils, et où la bénédiction serait manifestée pour les Juifs d'une nouvelle manière. « Baisez le Fils » est une sommation aux Rois de la terre (Ps. 2), et la promesse de l'effusion de l'Esprit, soit sur les Juifs et leur postérité soit sur toute chair, est assez connue, (voir entre autres dans Joël ; dans És. 55 ; voyez aussi 48:16). Avant l'accomplissement de ces choses, ou du moins avant qu'elles soient pleinement accomplies à la lettre, la révélation a été faite de ce qui en est le fondement en Dieu, et ce nom de Père, de Fils et de Saint Esprit a été proclamé parmi les gentils. Je ne crois pas que ce soit ici l'unité du Fils avec le Père, et de l'Église avec Jésus par le Saint Esprit ; cela est enseigné ailleurs : mais la révélation du nom de Père, Fils et Saint Esprit pour la soumission des gentils par la foi, en anticipation de ce jour où le Fils sera manifesté en puissance et le Saint Esprit pleinement répandu. Mais ceci est très précieux pour nous, parce qu'il nous montre ces choses en Dieu et nous fait voir que ce ne sont pas seulement certains actes de manifestation qui auront lieu plus tard, mais la vérité de Dieu dont on peut parler avant que ces manifestations aient lieu ; car la connaissance que les Juifs et la terre auront du Fils, par exemple, dans son règne, selon le Ps. 2, est bien inférieure, il me semble, à la connaissance que nous avons de Lui, comme étant dans le Père et le Père en Lui, Un avec le Père, caché en Dieu ; c'est la même personne, sans doute, mais nous avons une connaissance beaucoup plus profonde de ce qu'Il est. De plus nous apprenons, en comparant ainsi le Ps. 2, que la prédication du nom du Fils ne suppose pas nécessairement les bénédictions de l'Église : – maintenant – oui, parce que Dieu rassemble l'Église en Lui ; mais la sommation faite aux Rois de se soumettre à la royauté de Christ dans les derniers temps est faite au nom du Fils : « Baisez le Fils de peur qu'Il ne s'irrite. » – Nous l'avons reconnu auparavant par la grâce et nous le connaissons comme un avec le Père. Dans ce Psaume, il est parlé de Lui, comme présenté au monde dans le temps : « Je t'ai aujourd'hui engendré. »

⁸⁴ On peut examiner le Ps. 95, (et de même les Ps. 91 à 100) qui traite de ces temps, ainsi que Daniel 11:33 ; 12:3 :9 ; et És. 65:13, etc, où le témoignage, cependant, est plutôt de pratique que de parole. – Voici la liaison de ce sujet en Ésaïe, qui peut intéresser ceux qui sondent la Parole ; et ce n'est que pour ceux-là que je la donne.

etc. Qui nous séparera de l'amour de Christ ? L'Ancien Testament ne s'occupe pas de l'union de Christ et de l'Église : ici c'est le résidu qui obéit à la voix du *serviteur* de Dieu, de Christ venu comme Messie ici-bas. Toutefois les obéissants marchent dans les ténèbres. La consolation leur est donnée, une consolation proprement ju-daique, par des appels (51, versets 1-4 et 7) dans lesquels il y a progrès dans leur position (v.9). Ils appellent eux-mêmes, par l'Esprit de prophétie, le bras de l'Éternel à se réveiller. Il répond et enfin (v.17) somme Jérusalem de se réveiller à son tour, et (v.52) de se revêtir de gloire et d'honneur. Ce passage, qui se termine au verset 12, est de toute beauté. 52:15 et 53, donne le caractère expiatoire de l'œuvre du « serviteur », reconnue des Juifs aux derniers jours. Viennent ensuite des détails de bénédictions (54:55 :56:57) et des voies de Dieu et de ce qui empêche l'iniquité profonde du peuple aux derniers jours. Depuis 58, le témoignage est hautement rendu à cette iniquité, qui force enfin le Seigneur à se lever (59:15 à 16, etc.) et le Rédempteur vient à Sion selon Rom. 9:26. Alors (v.60) Jérusalem est glorifiée et le même sujet (introduisant pour identifier sa personne dans ces deux ve-nues, ce que Christ était à sa première, 61:1, et la première moitié de 2), et le jugement des gentils sont traités jusqu'à la fin de 53:6. – Puis, sur l'appel touchant du Prophète, il y a une explication détaillée de toutes ces voies, comment la Grâce avait saisi l'occasion, donnée par la folie d'Israël, de se faire trouver par ceux qui ne la cher-chaient pas, tandis qu'il avait toujours étendu ses mains vers Israël rebelle, (cité par l'apôtre, Rom. 10:20-21 qui explique ces mêmes points). Et ici enfin nous trouvons un résidu spécial (par tous ceux qui sont épargnés, voyez 66:19-20), traité comme les « serviteurs », auxquels la bénédiction de toute la nation serait un sujet particulier de joie ; c'est là ce qui nous a conduit à ce résumé de la dernière partie de ce livre prophétique : ce résidu spécial re-connu de Dieu, mais ayant toutes ses affections dans le bien-être de Jérusalem et d'Israël. On peut, pour le der-nier témoignage aux gentils, comparer le Psaume 96 et Apoc. 14:6-7.

La clef de ce résumé d'Ésaïe 40-56, c'est *Israël serviteur* : toutefois point de paix pour le méchant. Christ, *vrai serviteur*, rejeté. *Le résidu, vrais serviteurs*, reconnus, en ce qu'ils obéissent à la voix du « serviteur », mais en vue des intérêts juifs. Traduisez 49:3 : « Tu es mon serviteur, Israël, celui en qui je me glorifierai. »

Que ceci puisse avoir une application aux travaux non rapportés des apôtres, je n'en doute pas ; mais la Bible ne nous fournit aucun renseignement là-dessus, à moins que ce ne soit, de la manière la plus indéterminée, au dernier verset de l'Évangile de Marc. – Ce que l'histoire détaillée des Actes nous présente, c'est l'accomplisse-ment de la mission donnée en Luc, le rejet des messagers à Jérusalem, où ils sont néanmoins demeurés, puis les travaux de Pierre au milieu des Juifs et un nouvel apôtre suscité de Dieu, pour porter la parole aux Gentils, par une toute nouvelle révélation de Jésus, *si* nouvelle, en effet, qu'il dit que, s'il avait connu Jésus comme les autres l'avaient connu, il ne le connaissait plus de cette manière-là. Le salut prêché restait toujours le même, sans doute, mais avec de nouvelles lumières que Dieu accordait.

Quelle est la conclusion que l'on doit tirer de tout ceci ? c'est qu'il y aura un accomplissement de cette mission avant la fin du siècle et que le message de l'évangile, ici confié au résidu, aux disciples, sera porté de la part de Christ, dont il reste toujours vrai (quel que soit l'état des choses) que toute puissance lui est donnée dans les cieux et sur la terre ; de la part, dis-je, de Christ agissant dans ce caractère, le message de ce même évangile se-ra porté à toutes les nations, et que Christ sera avec les messagers jusqu'à la fin du siècle.

Le témoignage à Jérusalem sera autre, il me semble ; nous en avons déjà dit quelques mois au chapitre 24. Je ne parle pas de la conversion de tel ou tel Juif pour faire partie de l'Église, ce qui est une autre chose encore plus précieuse ; c'est le devoir de chaque jour de les chercher, selon ce qui nous est donné, comme c'en est un de prêcher l'évangile à toute créature. Mais comme il y aura un témoignage dans le commencement des douleurs (comme il y en a eu un dans la nation juive au commencement de l'évangile), témoignage qui sera particulière-ment adressé à ce peuple juif ; ainsi, il y aura un témoignage spécial rendu aux Gentils à la fin, selon les principes de la mission ici confiée aux disciples. Car la promesse de la présence et du secours du Seigneur non seulement se rattache à l'idée du siècle, mais elle s'étend jusqu'à sa fin, et il faut toujours nous souvenir qu'ici, comme aux chapitres 13 et 24, « le siècle » ne s'applique nullement au christianisme comme époque ; quoique le christia-nisme puisse arriver et soit arrivé avant la fin du siècle, le siècle existait déjà dans ce moment-là et était en grande partie écoulé ; c'était une période de l'histoire du monde au point de vue judaïque, que la présence du Messie devait terminer.

Peut-être que, employée dans toute la force du terme selon les circonstances dans lesquelles le Seigneur par-lait, cette expression suppose Jérusalem existant mais rejetée et, quoique rejetée, l'objet des pensées de Dieu, mais de ses pensées eu jugement, Dieu allant mettre fin à tout cela et, après de grandes tribulations, rétablir la ville en bénédiction par la venue du Messie en gloire. L'évangile, envoyé aux Gentils, peut courir indépendam-ment de tout cela, car Jésus le confie aux disciples en dehors de Jérusalem et comme l'ayant abandonnée. Néanmoins, jusqu'à ce qu'elle fût jugée et rétablie par la venue du Messie et après la repentance de ses habi-tants, le siècle ne pouvait prendre fin ; de sorte que, lorsque nous avons bien considéré les passages, nous avons ici un évangile ou mission des disciples, indépendante de Jérusalem, de la part du Messie rejeté ici-bas, mais ayant reçu toute puissance dans les cieux et sur la terre ; un évangile adressé aux Gentils, Jérusalem étant abandonnée, pour faire de ces nations des disciples de Christ, au nom, non pas de l'Éternel, mais du Père, du Fils et du Saint Esprit ; mission, toutefois, qui (quoique indépendante de Jérusalem et venant de Christ qui l'a quittée jusqu'à ce qu'elle se repente) s'identifie avec le cours d'un siècle ici-bas qui suppose, avant sa fin, Jérusa-lem objet des pensées et des jugements de Dieu (Jérusalem, c'est-à-dire, sous le point de vue juif) et le centre de toutes ses pensées, soit en jugement, soit en bénédiction, pendant que cet évangile même est propagé parmi les nations. Car avant la fin du siècle (supposé ici par le Seigneur être encore en existence) Jérusalem sera de nou-

veau tout cela comme elle l'était au moment où le Seigneur parlait, et encore plus. C'est un évangile donc qui peut subsister parmi les nations en même temps que Jérusalem est l'objet des pensées de Dieu et de nouveau le centre de toutes ses voies.

On peut supposer que la prédication de cet évangile commence avant que cela soit manifesté. Toutefois, c'étaient là les circonstances dans lesquelles le Seigneur parlait déjà, Jérusalem debout, abandonnée ⁸⁵, l'objet des pensées et des jugements de Dieu, et plus tard de sa bénédiction ; et le Christ attendant le moment de cette fin du siècle, envoyant l'évangile aux nations par ses disciples, indépendamment de Jérusalem, mais à côté de son existence dans cet état, et se reportant, comme au terme du témoignage, à l'époque qui terminerait cet état de choses à Jérusalem, par la manifestation du jugement de Dieu et la bénédiction qui s'ensuivait et en découlerait. Nous avons déjà vu (ch.25) les Gentils jugés sur la terre, selon la manière dont ils auront traité les messagers que Christ appelle ses frères, comme Jésus appelle ici ses disciples, et nous avons vu les circonstances préliminaires et finales, en Palestine et à Jérusalem (au ch. 24), accompagnées d'une déclaration (à côté de tout cela) que cet évangile du royaume serait prêché dans tout le monde, comme témoignage à tous les Gentils, et qu'alors la fin viendra ; la fin du siècle dont il est question ici. J'invite mes frères à penser à ce témoignage qui doit se rendre aux derniers jours ; ce serait expliquer la prophétie plutôt que l'évangile que de poursuivre ce sujet plus loin ici. J'ai voulu l'indiquer comme cet évangile le fait.

Nous avons un principe qui se rattache à ceci et qui est très précieux dans son analogie pour nous. Dieu, lors de la captivité de Babylone, avait écrit *Lo-Ammi, pas mon peuple*. Malgré cela, dans Aggée 2:5, nous trouvons que l'Esprit demeurerait avec eux, comme quand ils sortirent d'Égypte ; quel encouragement pour nous, quel que soit l'état de l'Église ! S'ils avaient dit : Non, nous ne sommes pas dans cet état de Lo-Ammi, ç'aurait été de l'incrédulité ; s'ils avaient été découragés, comme si l'Esprit n'était pas avec eux, comme à la sortie d'Égypte, ç'aurait été l'incrédulité pratique aussi sous une autre forme. Dans les deux cas, la foi à la bonté et au châtement de Dieu aurait été perdue.

Voilà le résultat de mes recherches dans ce moment sur cet évangile ; résultat bien imparfait, j'en ai le sentiment, et recherches qui m'ont fait sentir combien nous sommes encore ignorants de toutes les voies de Dieu ; mais qui peuvent aider mes frères à en faire d'autres, peut-être plus heureuses et mieux suivies, et s'ils sont poussés à les faire et sont aussi heureux que moi en sondant ainsi les voies de Dieu, je n'aurai pas perdu ma peine en leur communiquant celles-ci telles qu'elles sont.

Pour le fond, je ne doute pas que les grands principes, le fil des voies de Dieu (dans cette partie de ses voies) ne se trouvent dans ses pages, et que l'ensemble n'ait été donné par Lui. Il est très possible qu'en quelques détails mon propre esprit ait travaillé, et que j'aie ainsi dépassé la mesure de ce qui m'a été donné ; dans ce cas, il y aura certainement de l'erreur ou du moins de l'obscurité, lors même que l'on aura compris tout ce que j'aurai dit. D'un autre côté, ceux qui ne se sont pas encore donné la peine de sonder les Écritures, ne doivent pas s'étonner s'ils trouvent des choses encore difficiles et obscures pour eux dans ces pages. Ils ne doivent pas se décourager, comme un enfant qui se plongerait au milieu d'un livre qu'il devait commencer et qu'il jugerait trop difficile ; mais ils doivent se mettre à l'œuvre en commençant par le commencement. Ils trouveront, ils peuvent en être assurés, bien des preuves de leur ignorance et des preuves très humiliantes ; mais ils trouveront aussi le Seigneur avec eux et une joie et une satisfaction dont ils n'ont pas même une idée, non dans les choses seulement, mais dans le fait d'être enseignés de Lui ; joie et satisfaction qui sanctifient et attachent à Celui qui daigne ainsi s'occuper de notre instruction, supporter avec patience notre ignorance, et nous instruire lui-même dans la vérité. Et qu'ils sont doux ces entretiens avec Lui, dans lesquels Il nous mène doucement dans la connaissance de ses voies et nous développe dans sa parole toute la bonté et la sagesse de ses conseils ! N'est-il pas évident que de tels entretiens, poursuivis dans un tel esprit, doivent sanctifier l'âme ?

Souvenons-nous que tout ceci appartient à des enfants, à ceux qui, par la puissance de la bonne nouvelle de la pure grâce de Dieu, sont fondés sur l'œuvre que cette grâce a accomplie, et jouissent de la confiance qu'inspire son amour ; les communications de ses voies étant pour eux des preuves journalières de cet amour, qui nourrissent et entretiennent cette confiance, et leur font mieux connaître Celui qui en est l'objet et la source. Que son Esprit et sa Grâce dirigent tous ceux qui liront ces pages dans la jouissance du salut éternel qu'Il a accompli pour nous !

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 130, 219, 303, 323

⁸⁵ Peut-être a-t-on de la peine à concilier ces deux idées, « abandonnée et pourtant l'objet des pensées et des jugements de Dieu ; » mais c'est précisément la position de Jérusalem aux derniers jours, lorsque Dieu recommence son œuvre avec la terre. Elle sera désolée et abandonnée jusqu'à ce qu'elle dise : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Mais Dieu agit avec elle en témoignage, en châtement, en indignation. C'était déjà le cas du temps des apôtres. Au chapitre 23 de cet évangile, elle est abandonnée. Toutefois, le témoignage et l'indignation sont là. Voyez là-dessus, en Zacharie, spécialement la fin du chapitre 11 et le commencement du 12, et toute sa prophétie ; la fin de Daniel 9 ; 11 et 12 aussi, et les ch. 65 et 66 d'Ésaïe ; voyez aussi Jér. 30:4 :8, etc. Dans ces chapitres et dans tant d'autres, Jérusalem n'est pas reconnue, mais elle est l'objet des pensées et des voies de Dieu ; selon les expressions, quant à Éphraïm, Jér. 31:20, et quant à Jérusalem même, És 49:14, etc. Le fait est que Jérusalem est élue comme le peuple juif, Psaume 132:13-14.

13 – Annonces

Le soussigné désire fonder une bibliothèque religieuse à Lutry ; le besoin en est réel, et paraît être senti par plusieurs personnes. Mais comme il y a fort peu de ressources dans cette localité pour cet objet, et comme c'est pour le Seigneur, il prie ses frères de l'aider en lui envoyant des livres.

Ouvrages publiés récemment et que nous croyons propres à instruire selon la Parole et à édifier les saints sur des questions de toute gravité dans les temps actuels :

LE COMMANDEMENT NOUVEAU, tableau ou traité placard in-folio. C'est une collection de passages, rangés sous divers chefs, et relatifs à l'amour fraternel. Prix : 20 rap., soit 30 cent.

APPARITION DU SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, tableau ou traité placard, très grand format. Étude, d'après l'Écriture, de cet important sujet, et des diverses expressions qui en indiquent les différents actes ; distinction entre la portion de l'Église dans la lumière, et la portion du monde dans les ténèbres ; opposition entre l'arrivée de l'Époux et l'arrivée de l'Inique, etc. Prix : 35 rap., ou 50 cent.

DE LA PRÉSENCE ET DE L'ACTION DU SAINT ESPRIT DANS L'ÉGLISE, en réponse à l'écrit de M. Ph. Wolff, intitulé : *Le Ministère en opposition au hiérarchisme et principalement au radicalisme religieux* ; par J. N. Darby. Genève, 1844:1 vol in-12, de 192 pages. Prix : 90 rap.

Ouvrage récemment publié et que nous croyons pouvoir servir, avec la grâce du Seigneur, à l'instruction et à l'édification des saints, selon la Parole :

MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN, 1 vol. In-12 de 182 pages. PRIX : 1 fr. 50 cent., 10 1/2 batz.

L'édition du CHOIX D'HYMNES CHRÉTIENNES (Lyon 1843) est épuisée et de nouvelles demandes d'exemplaires sont faites parmi les frères qui ont goûté ce petit recueil. Mais avant de procéder à la publication d'une seconde édition, et dans la pensée que cet Essai pourrait être augmenté de quelques hymnes et amélioré sous plusieurs rapports, l'Éditeur fait parvenir à la connaissance des frères son projet de réimpression, afin que ceux d'entre eux, à qui le Seigneur accorderait la grâce d'écrire quelque hymne ou ceux qui auraient à proposer quelque heureuse correction en celles qui ont été imprimées, puissent transmettre, dans ce sens, leur contribution spirituelle, pour l'édification commune des enfants de Dieu.

Les frères qui auraient quelque communication de ce genre à faire, sont priés de l'adresser au frère G. Kaufmann, libraire à Genève.

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 162, 194, 218, 258

14 – Substance d'un discours sur la prophétie

Sommaire des différents points traités dans les pages suivantes.

INTRODUCTION. Le croyant, connaissant son acceptation en Christ, est mis par là même et par le Saint Esprit qui lui a été donné, en état de rechercher et de comprendre, d'après la Parole, quelles seront les opérations futures de Dieu.

1° Le dessein de Dieu est de soumettre toutes choses à Christ dans la gloire, et en cela l'Église est associée à Christ.

2° Le droit de Christ à hériter de toutes choses repose sur trois titres : celui de Créateur, celui de Fils, et celui d'homme, Ps. 8.

3° La prise de possession de l'héritage, comme royaume, aura lieu à sa venue ; l'Église, étant alors glorifiée, règne avec Lui.

4° En attendant, le Saint Esprit vivifie et rassemble l'Église par la prédication de la Parole.

5° La vie ainsi donnée a pour résultat une résurrection à part de celle des méchants.

6° Doctrine de la première résurrection.

7° L'espérance et la vocation de l'Église est d'attendre la venue du Seigneur. Influence pratique de cette doctrine.

8° La perte de cette doctrine a été la ruine de l'Église, considérée dans ses relations ici-bas. Elle a été réveillée en partie à cet égard. Le sommeil et le réveil de l'Église, quant à cette vérité, ne sont pas entièrement passés sous silence dans la parole prophétique.

9° Caractère du retour du Seigneur sur la terre ; bénédictions terrestres qui le suivront.

II. Effet de la venue de Christ sur le monde en général.

1° Le monde est divisé en trois grandes classes : les Juifs, les Gentils, et l'Église. Dieu a eu des relations avec chacune de ces classes. Les trois ont failli, mais Dieu est fidèle.

2° Esquisse de la chute des Juifs sous la loi. Ils ont des promesses sans condition qui leur restent ; ils seront rétablis dans leur terre.

3° Les circonstances de ce rétablissement diffèrent de toutes les voies précédentes de Dieu à leur égard.

4° La puissance des Gentils doit, comme telle, finir par une révolte contre Dieu. Ce système sera détruit par la petite pierre coupée de la montagne sans main.

5° La fin de l'Église des professants, comme telle, est l'apostasie ; et le jugement de Dieu exécuté par Christ l'atteindra aussi.

6° Bénédiction subséquente de la terre sous le Messie, Jérusalem en étant la métropole.

7° Conclusion.

Hébreux 9:27-28.

Et comme ce qui attend les hommes, c'est de mourir une seule fois, après quoi un jugement ; ainsi le Christ, ayant été offert une seule fois pour porter sur lui les péchés d'un grand nombre, sera vu une seconde fois sans péchés, par ceux qui l'attendent pour le salut.

Ces deux versets nous enseignent deux faits très importants : 1° que la mort est la part naturelle de l'homme, après quoi le jugement ; mais 2° que, pour les croyants, cette mort et ce jugement ayant été subis par Christ, ils attendent avec joie sa seconde venue ; ils l'appellent de leurs désirs : voilà ce qui distingue le saint du mondain. L'un, par la grâce, reçoit le témoignage de l'amour de Dieu, l'autre le refuse. C'est là ce qui établit entre eux un contraste absolu ; les propres efforts de l'homme n'y sont pour rien, car il n'a aucune puissance propre pour se délivrer de la mort dans laquelle il est déjà. Les croyants voient que la mort et le jugement ont été rencontrés et subis par Christ à leur place. Ainsi ils aiment Christ en souvenir de son œuvre, et c'est à eux que Christ apparaîtra une seconde fois sans péché. Ce n'est pas qu'il ne fût, quant à sa *personne*, déjà sans péché, la première fois ; mais alors il s'était placé dans toutes les circonstances du péché, il était fait péché *pour nous*. Mais, pour ce qui regarde les croyants, il n'a, dans son second avènement, plus rien à faire avec le péché ; ce sera à *salut* qu'il viendra pour les mettre en possession des résultats de sa première venue ; le salut sera la consommation de ce que nous croyons maintenant. Le contemplant à la droite de Dieu, nous attendons une bénédiction complète à sa seconde apparition ; et si cette foi est dans le cœur, les résultats en sont manifestés dans la vie. La position de l'Église, c'est de se reposer sur *les effets* de sa première venue et d'en attendre tous les *résultats* lors de la seconde.

C'est ce qui est mis en évidence dans le premier chapitre de l'Épître aux Éphésiens. Les croyants, est-il dit au verset 7, *ont* la rédemption par le sang de Christ, la rémission des péchés. Paul expose ensuite notre condition actuelle, comme « rendus agréables dans le bien-aimé : » Nous sommes initiés à la connaissance des conseils et des intentions de Dieu. Il nous est dit que « dans la dispensation de la plénitude des temps, Dieu réunira toutes choses en Christ », verset 10. En attendant, jusqu'à ce que la gloire soit là, nous avons été scellés par le Saint Esprit, qui est les arrhes de notre héritage pour la délivrance de son acquisition, pour la louange de sa gloire (versets 12 à 14). Ainsi donc l'Église a sa rédemption en Christ, et elle attend que toutes choses soient réunies en Lui ; en attendant elle possède le Saint Esprit.

1. Le Seigneur Jésus est lui-même le centre de tous les conseils de Dieu, et je vais tâcher de montrer que tout ce qui regarde l'Église, les Juifs, ou les Gentils, n'est que le déploiement de sa gloire. Mais il y a plus : nous verrons que l'Église de Dieu est représentée non seulement comme jouissant actuellement du privilège de la communion de Jésus, mais encore comme étant cohéritière de Christ ou devant posséder un jour avec lui l'héritage. En désirant la gloire de Christ, les croyants désirent leur propre gloire, puisqu'ils sont « héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ » (Rom. 8:17.) Nous avons dans Ève un type ou une figure de cela : Ève n'était pas une portion de la création, elle n'était pas non plus Seigneur de la création comme Adam, mais elle lui fut associée comme cohéritière de tout ce dont Adam héritait lui-même. Il en est ainsi de l'Église, elle doit être unie à Christ quand il prendra possession de son légitime héritage.

2. Quant aux conseils de Dieu en Christ, le titre de celui-ci à hériter de toutes choses est manifeste de trois manières dans l'Écriture.

Premièrement, il a créé toutes choses (Col. 1:16), et comme il les a créées, elles sont « pour lui. » « Toutes choses ont été créées par Lui et pour Lui » Il est le grand héritier et il doit posséder toutes choses. Par Lui toutes choses doivent être réconciliées (Col. 1:20). Alors le monde entier lui sera assujéti. Le second fondement de son titre se trouve dans Héb. 1:2. Il est dit que Dieu « a établi le Fils héritier de toutes choses. » Le troisième fondement, qui repose sur les conseils de Dieu, c'est que *l'homme* doit être établi sur toutes choses. C'est ce que nous enseigne le Ps. 8, psaume que l'apôtre Paul cite trois fois, signalant chaque fois quelque point d'une importance spéciale et insistant toujours sur ce que le Seigneur Jésus est l'homme dont il est parlé là. Il le cite dans Héb. 2:6, etc. « Qu'est-ce que l'homme que tu te souviennes de lui ? ou que le fils de l'homme que tu veilles sur lui ? Tu l'as fait quelque peu inférieur aux anges ; tu l'as couronné de gloire et d'honneur et tu l'as établi sur les œuvres de tes mains ; tu as mis toutes choses sous ses pieds. » « Il n'est donc rien qui ne lui soit assujéti, ajoute l'apôtre ; or

maintenant nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient soumises ; mais nous voyons Jésus couronné de gloire et d'honneur. » La moitié de la prophétie a été accomplie, parce que Celui qui doit régner est couronné, et sa séance à la droite de Dieu est le gage que le reste s'accomplira. Nous n'en voyons que ce qui est déjà accompli en Jésus. Toutes choses n'ont pas encore été mises sous ses pieds. Cela n'a pas été fait et ne se fait pas encore. Il n'a pas encore pris en main sa grande puissance et il n'est pas encore entré dans son règne (Apoc. 11:17). Il est assis, caché en Dieu, jusqu'à ce que vienne le temps où, selon ce qui est dit au Ps. 110:1 : « Dieu mettra ses ennemis pour marchepied de ses pieds. ⁸⁶ »

3. Le Ps. 8 est encore rappelé dans Éph. 1:22, et ici c'est en rapport avec l'Église partageant son héritage. Au paravant l'Apôtre a demandé à Dieu de donner aux saints de connaître la puissance que Dieu exerce actuellement en leur faveur et qui est la même qu'il a déployée en Christ quand il l'a ressuscité d'entre les morts : ensuite il montre, v. 22:23, l'Église comme étant réellement son corps, « la plénitude de celui qui accomplit tout en tous », et comme devant ainsi nécessairement partager avec lui sa gloire future. Il sera alors *manifestement* héritier de toutes choses, le chef et l'Époux de l'Église. Le Ps. 8 est encore cité dans 1 Cor. 15:23-25. Là c'est en rapport avec le royaume, et par conséquent avec la résurrection : « Chacun en son rang ; Christ, les prémices ; ensuite ceux de Christ, à son arrivée. Puis viendra la fin, quand il aura remis *le royaume* ⁸⁷ à Dieu le Père ; quand il aura rendu impuissant tout empire et toute autorité et toute puissance ; car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. » C'est ici que vient la citation du psaume en question : « car il a assujéti toutes choses sous ses pieds. » Tout ce qui est maintenant en désordre doit être mis sous les pieds de cet homme, et quand tout aura été complètement rangé sous sa domination, alors il remettra le royaume. Dans 2 Tim. 4:1, nous voyons que le royaume ou le règne est lié avec l'apparition du Seigneur, comme devant être établi alors. Il est donc clair que l'apparition de Christ n'aura pas lieu à la fin (comme quelques-uns le disent) mais au commencement d'une certaine période, car à la fin de cette période le royaume doit être remis. Voici les paroles de l'Apôtre Paul à Timothée : « J'en rends donc témoignage devant Dieu et le Seigneur Jésus Christ, qui doit juger les vivants et les morts, lors de son apparition et de son règne. » Ce passage aussi montre clairement que l'opinion ordinaire qu'il y a un jour, un jour de 24 heures, pour le jugement, est erronée ; en effet le jugement est représenté ici comme durant un certain temps. Son apparition aura lieu au commencement de son règne, et alors il y aura un jugement sur les méchants encore en vie d'entre les nations sur lesquelles la colère de Dieu tombera spécialement, pour avoir rejeté son évangile. Mais ce jugement (plus ou moins sévère dans son exercice) continuera pendant la période de son règne ⁸⁸, tandis qu'à la fin de ce règne, qu'elle qu'en soit la durée, les morts inconvertis seront jugés. Or, si son apparition a lieu au commencement de son règne, il est évident que l'Église doit être ressuscitée et avec Lui quand il en prend possession. Christ, comme nous l'avons vu, est le premier homme ressuscité ; il est « les prémices de ceux qui dorment ; ensuite ceux qui sont de Christ, à son arrivée. » 1 Cor. 15:23 ; 1 Thess. 4:15-17 ; et alors commence ce royaume, qui, à la fin (c'est-à-dire à la fin d'une période déterminée, dont il n'est pas parlé dans ce chapitre ⁸⁹), sera remis à Celui qui le lui a donné, à Dieu le Père, « afin que Dieu soit tout en tous. » 1 Cor. 15:28.

4. Le titre de Christ à hériter de toutes choses a été démontré, ainsi que le titre de l'Église à hériter avec lui ; mais nous répétons que cela n'existe encore que dans l'intention de Dieu, car cela n'a pas été fait et ne se fait pas ; seulement Christ est assis à la droite du Père, « attendant désormais que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds » Hébr. 10:13.

Si l'on demande ce qui se fait maintenant, nous répondrons que, pendant ce temps d'attente, les cohéritiers de Christ sont rassemblés par l'opération du Saint Esprit et par le moyen de la prédication de la Parole. Remarquons en passant, comment l'Église entre dans ces relations bénies avec Christ, déjà maintenant par la loi, et plus tard en manifestation. C'est par le pouvoir vivifiant du second Adam, 1 Cor. 15:45-47. Ce pouvoir vivifiant unit ceux qui le possèdent à Christ, leur tête, et les place avec lui dans des relations toutes semblables à celles que nous soutenons, par la naissance naturelle, avec le premier Adam. Ainsi donc nous sommes héritiers de sa gloire, précisément de la même manière que nous sommes héritiers de toutes les misères, dans lesquelles la chute du premier Adam nous a placés. C'est ce qui est exposé, par voie de comparaison, dans la dernière partie de Romains 5. La vie ainsi donnée nous place en esprit là où est Jésus : « nous sommes ressuscités avec Lui par le moyen de la foi à l'efficace de Dieu qui l'a ressuscité des morts » Col. 2:12. Ce n'est pas quelque chose à chercher, mais nous possédons la vie qui, nous unissant à notre tête, nous fait jouir de la sainteté ici-bas, et nous attendons la gloire qui nous rendra participants de ce dont notre Chef jouit lui-même.

6. Il est bien important de comprendre que, tout comme cette vie éternelle, possédée actuellement en Christ, n'a rien de commun avec le monde qui nous entoure, de même l'issue en sera une résurrection du corps à une époque distincte, et d'après un principe différent de celle des méchants. Ce sera une première résurrection, Apoc.

⁸⁶ Il est dit (Héb. 2:5) : « Car ce n'est pas aux anges qu'il a soumis le monde à venir (littéralement : « la terre habitable à venir »). « Le monde à venir » n'est pas le ciel, mais cette terre, qui doit être soumise à la domination de l'homme, et cet homme est Christ.

⁸⁷ Nous voyons qu'il doit y avoir un royaume par le fait même qu'il doit être remis à la fin. Christ n'a pas encore pris possession de son royaume, mais il doit le remettre à la fin. Il est évident que le royaume doit commencer à son arrivée et être remis à une certaine époque qui n'est pas mentionnée ici.

⁸⁸ Voyez Ésaïe 60:12 ; 65:20. Jér. 31:29-30. Zacharie 14:17-19 ; Ps. 101:5-8.

⁸⁹ Apoc. 20 détermine la durée du royaume et la fixe à mille ans

20:5, comme conséquence d'une vie donnée auparavant. Les saints sont ressuscités parce qu'ils sont un avec Celui qui est ressuscité ; ils sont ressuscités en conséquence de leur union avec le Seigneur Jésus : au lieu que les méchants sont ressuscités pour être jugés par lui, et cela à une tout autre époque. Rom. 8:11, nous montre la cause de cela ; c'est parce que l'Esprit de Dieu demeure déjà dans les croyants : « Si l'Esprit de Celui qui ressuscita Jésus des morts habite en vous, Celui qui ressuscita le Christ des morts fera vivre même vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous. »

6. Il n'est pas question dans l'Écriture d'une résurrection unique et commune. L'opinion générale est qu'à un certain jour tous les hommes, bons ou méchants, paraîtront devant Dieu et recevront leur lot ; mais l'Écriture ne dit rien de semblable. Elle distingue toujours entre la résurrection des justes et celle des injustes. Un passage, il est vrai, pourrait, à un lecteur superficiel, paraître donner quelque apparence de vérité à cette opinion. Dans Jean 6, le Seigneur dit qu'il ressuscitera au dernier jour, mais il parle seulement de « ceux que le Père lui a donnés ; » de ceux « qui ont cru en lui ; » de ceux « qui, attirés par le Père, sont venus à lui ; » de ceux « qui ont mangé sa chair et bu son sang : » – ce sont là des termes qui désignent les croyants. – Il parle ici d'un dernier jour relativement aux justes seulement. Il n'est pas même fait allusion aux méchants. Le Seigneur insiste sur cette vérité que toutes les bénédictions à venir sont liées à la résurrection. Ces mots « le dernier jour », ont probablement rapport à quelque pensée familière aux Juifs, comme lorsque les disciples (qui étaient Juifs de naissance) lui demandaient : « Quel sera le signe de ton arrivée et de la consommation du siècle ? » Matt. 24:3. Dans tous les autres passages, l'Écriture distingue clairement les deux résurrections. Luc 14:14, dit : « la pareille te sera rendue à la résurrection des justes. » De même Luc 20:35 : « Ceux qui ont été jugés dignes d'avoir part à ce siècle-là et à la résurrection d'entre les morts. » Il y a ici une distinction remarquable : ceux qui en sont jugés dignes obtiennent cette résurrection. C'est une classe distincte. 1 Cor. 15:23 : « mais chacun en son rang. D'abord Christ, les prémices ; ensuite *ceux qui sont de Christ à son arrivée*. » Rien de plus clair que ceci. De même dans 1 Thess. 4 : « Les morts en Christ ressusciteront premièrement. Ensuite nous, les vivants, ceux qui seront restés, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées. »⁹⁰ Phil. 3:11 : « Si en quelque manière *je parviens* à la résurrection d'entre les morts. » Paul ne pouvait pas désirer de parvenir à ce que les méchants auraient eu en commun avec lui ; aussi il parle non d'une résurrection des morts, mais d'entre les morts.

Un passage dans Jean 5:25-29 est souvent cité comme tranchant la question contre une première résurrection : « Amen, amen, je vous dis que l'heure vient, en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix et sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien pour une résurrection de vie ; mais ceux qui auront fait le mal pour une résurrection de jugement. » Mais immédiatement avant cela, le Seigneur avait dit : « L'heure vient, et elle est maintenant, où les morts (ceux qui sont morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, Éph. 2:1), entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront. » Cette heure a duré pendant tout le temps de la vie de Christ et encore 1800 ans dès lors. C'est l'heure, ou le temps de la vivification des âmes. Il y a une période, pendant laquelle les âmes sont vivifiées et une période où les corps seront ressuscités. L'heure des versets 27-29 sera le temps, au commencement duquel aura lieu pour les justes la résurrection de vie ; et à la fin duquel (quelle qu'en soit la durée) pour les méchants, une résurrection de jugement. Christ n'aura pas besoin de juger les enfants de Dieu, pour les forcer de l'honorer, car nous l'honorons maintenant à cause de la vie qu'il nous a donnée, v. 25. Or comme le Père ne juge personne, mais a donné tout jugement au Fils ; « comme au nom de Jésus tout genou se ploiera », Phil. 2:10 ; ainsi les méchants seront forcés de l'honorer en dépit d'eux-mêmes, et par conséquent il y aura pour eux une résurrection de jugement, une sommation à comparaître en jugement, parce qu'ils n'ont aucune part en Lui ; tandis que, pour les justes, leur résurrection ne sera que l'accomplissement, quant à leur corps, d'une vie déjà donnée auparavant. Et l'époque de l'une de ces résurrections n'est pas la même que celle de l'autre. La résurrection de l'Église ou la résurrection des justes aura lieu à l'arrivée de Christ ; mais la résurrection des méchants morts n'aura lieu qu'à la fin de son règne. « Le reste des morts ne reprit pas la vie jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis. » Apoc. 20:5.

7. Ainsi donc l'espérance de l'Église, c'est la venue de Christ. Vous ne pouvez lire les épîtres de Paul sans voir que c'était là une grande vérité, exposée comme devant toujours être présente à l'âme. Cette venue a souvent été confondue avec la mort. On nous dit fréquemment que la venue de Christ arrive pour tout homme à sa mort ; mais ce sont là des choses tout à fait différentes. Vous ne pouvez appliquer à la mort les passages qui en parlent, et cela parce que cet événement trouvera les vivants à leur aise et dans la mondanité. « Alors toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine et elles verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du Ciel avec grande puissance et grande gloire. » Matt. 24:30.

Dans l'esprit des apôtres, c'est à cette doctrine (et non pas à la mort) que se rattachent tous les motifs au devoir, à la sainteté, et toute espèce de consolation dans toutes les afflictions⁹¹. En voici quelques exemples. Comme motif à la sainteté 1 Jean 3:2-3 : « Nous savons que, quand il apparaîtra, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est ; et *quiconque a cette espérance en Lui se purifie comme lui-même est pur*. » Elle se lie aux consolations dans l'épreuve. La consolation que présente l'apôtre aux saints, qui pleuraient

⁹⁰ La force de ce passage ne consiste pas dans le mot premièrement, qui signifie simplement ici : avant que les vivants soient transmués ; nous le citons comme montrant que, ressuscités ou transmués, Dieu agit à leur égard séparément d'avec les méchants.

⁹¹ La mort n'est pas l'époux ; et quoique son aiguillon soit ôté, elle ne peut être l'objet de nos affections, bien que nous puissions pourtant nous réjouir de ce qui est au-delà. Elle n'est pas le moment de l'accomplissement de nos espérances, ni le temps de la gloire de Christ et de l'Église.

la perte de leurs frères morts, n'est pas qu'eux-mêmes allaient les suivre, mais que Dieu ramènerait ceux qui les avaient quittés. Voyez 1 Thess. 4:13-18. Comme motif de patience, Jacques 5:7-8 : « Usez donc de patience, frères, jusqu'à l'arrivée du Seigneur... Usez de patience, affermissez vos cœurs, parce que l'arrivée du Seigneur approche. » Comme consolation dans la persécution, 2 Thess. 1 : « Et qu'à vous qui êtes dans la tribulation, il donne du relâche avec nous, en la révélation du Seigneur Jésus. » Le retour de celui qui s'en était allé pour un temps, et qui était l'objet de leur affection et de leur espérance, quoique actuellement ils ne le vissent pas, voilà ce que le Saint Esprit leur présentait pour animer leur courage et consoler leur cœur. Cette espérance devait agir sur leur conscience d'une manière sanctifiante, en détachant leurs affections du monde et en leur donnant de la patience dans les épreuves où ils se trouvaient à cause de leur foi. Et enfin si l'on se demande quel était le mobile qui poussait Paul à prêcher l'évangile avec tant de zèle et à prendre un si tendre soin des troupeaux du Seigneur ; voici la réponse telle que nous la trouvons dans 1 Thess. 2:19 : « Quelle est notre espérance, ou notre joie, ou notre couronne de gloire ? n'est-ce pas vous qui l'êtes devant notre Seigneur Jésus Christ à son arrivée. »⁹²

8. L'oubli de cet avènement a amené toute espèce de mal. Il y a plus : nous pouvons dire que l'abandon de cette vérité a été la ruine de l'Église, considérée dans ses relations terrestres ou dans son état ici-bas. Car quel est le signe auquel on reconnaît le méchant serviteur ? Il dit : « Mon Seigneur tarde à venir », Matt. 24:48. C'est là ce qui l'amène à « battre ses compagnons d'esclavage, à manger et à boire avec ceux qui s'enivrent », v. 49. L'Église a été infidèle à sa vocation, et c'est de quoi la Parole de Dieu nous avertit à l'avance. Dans Matt. 25, nous avons la parabole des dix vierges ; elles nous sont présentées comme prenant leurs lampes et « *sortant à la rencontre de l'Époux*. » L'Époux n'est pas le Saint Esprit. – Nous sommes convertis « pour attendre des cieux son Fils » 1 Thess. 1:9, et non le Saint Esprit, que (soit dit avec tout le respect possible) nous possédons déjà : Jean 14:16-17 ; 15:26 ; 16:13. « Et comme l'Époux tardait, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent », v. 5. Nous savons que l'Époux tarde depuis 1800 ans, et que l'Église entière s'est assoupie et endormie.

Qu'est-ce qui les réveille ? Qu'est-ce qui les remet dans la position d'attente qui leur sied ? N'est-ce pas le cri de minuit, v. 6 : « Voici l'Époux vient. » Ce cri, je le crois, se fait entendre en quelque mesure depuis quelques années, et ramène peu à peu l'Église à sa vraie espérance. Toutes les vierges l'avaient oublié et toutes s'éveillèrent lorsque le cri de minuit se fit entendre. La différence entre les vierges sages et les vierges folles, c'est que les unes avaient de l'huile dans leur lampe (l'huile est un type de la grâce du Saint Esprit, de la grâce cachée) ; et que les autres n'en avaient pas. Ici ce n'est pas la vigilance individuelle, caractérisant un saint, qui est mise en saillie ; car toutes s'étaient également endormies et toutes s'éveillèrent ensemble ; mais c'est l'Église comme corps, oubliant son espérance, et tombant, par cela même, dans la langueur.

9. Quant au caractère ou à la nature de cette venue, nous l'apprenons dans Actes 1:10-11 : « Et comme ils avaient les regards arrêtés vers le ciel, pendant qu'il s'en allait, voici deux hommes se présentèrent à eux en vêtements blancs, et dirent « Hommes Galiléens ! pourquoi vous arrêtez-vous à regarder vers le ciel ? le Jésus qui a été enlevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez contemplé allant au ciel. » Ceci est une tout autre chose que le jugement que Christ exercera à la fin ; car alors, d'après Apoc. 20:11, ce sera le jugement du grand trône blanc ; le ciel et la terre s'enfuiront de devant sa face, et il ne se trouvera point de lieu pour eux. Au lieu que Christ doit revenir comme il s'en est allé. De plus, cette venue, ainsi que nous l'apprenons dans Actes 3:19-21, est le temps, non de la disparition de la terre et du ciel, mais du rétablissement de toutes choses : « Lorsque seront venus les temps du rafraîchissement par la présence du Seigneur, et qu'il aura envoyé Jésus Christ qui vous a été prêché d'avance, et que le ciel doit contenir jusqu'au temps du rétablissement de toutes les choses, dont Dieu a parlé de tout temps par la bouche de tous ses saints prophètes. » Les prophètes ne parlent pas des choses du ciel, mais du bonheur et de la bénédiction qui doivent exister sur la terre ; ils parlent de la terre comme devant alors être « remplie de la connaissance de l'Éternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent », Ésaïe 11:9 ; Hab. 2:14 ; ils parlent de l'enveloppe redoublée qui doit être enlevée de dessus tous les peuples, et du jour où la mort sera engloutie en victoire. Comparez Ésaïe 25:7-8, et 1 Cor. 15:54. Mais pour toutes ces choses Dieu « enverra Jésus » Act. 3:20.

II. Mais il est temps d'en venir à une autre partie du sujet. Si l'Église est enlevée à la venue du Seigneur Jésus, quel est l'effet que produira cette venue sur le monde en général, c'est-à-dire sur les Juifs et sur les Gentils ? Nous avons vu que, pour l'Église, je veux dire pour les croyants, elle n'a d'autre caractère que la bénédiction. Ce sera la fin de leur état de souffrance, et le commencement de leur état de glorification. Mais que sera-t-elle pour le monde ? Ceci me conduit à une division du sujet.

1. Il y a eu trois grands systèmes, établis de Dieu dans le monde, et qui tous ont manqué, quant au témoignage qui leur était commis : les Juifs, les Gentils, et l'Église de Dieu. Il est bon de tracer, en quelques mots, une esquisse de leur chute et des intentions futures de Dieu à leur égard. Lorsque Dieu eut prononcé « Lo-Ammi » (pas mon peuple, Osée 1) sur les Juifs, il livra la puissance entre les mains des Gentils dans la personne de Nebucadnetsar (Dan. 2:37) et de ses successeurs, et ils l'ont toujours possédée dès lors. Lorsque les Juifs et les Gentils

⁹² Voyez encore les passages suivants 1 Cor. 1:7 ; Col. 3:4 ; 1 Thess. 3:13 ; 5:2 :4:23 ; 2 Thess. 1:7 ; 2:1 ; 1 Tim. 6:14 :2 Tim. 4:8 ; Tite 2:13 ; 2 Pierre 1:16-21, etc. En examinant ces passages, on verra que non seulement ils prouvent cette doctrine, mais qu'ils se lient aux pensées 7 aux espérances, aux affections, aux motifs et à tous les éléments de la vie journalière du chrétien. J'omets ici plusieurs textes dans lesquels le seigneur Jésus présente cette attente comme le caractère essentiel des saints. « Et soyez semblables à des hommes qui attendent leur Seigneur. » Luc 12:36.

(la quatrième monarchie ou l'Empire Romain, s'élevant alors comme empire universel) s'accordèrent pour rejeter le Messie, Dieu introduisit l'Église, peuple céleste, non pour recevoir aucune domination terrestre, mais afin qu'elle fût ici-bas témoin du Christ, assis à la droite de Dieu. Or l'Écriture nous présente ces trois ordres de choses comme ayant également manqué à leur vocation, les Juifs, les Gentils, et la chrétienté comme telle.

2. À l'égard des Juifs (maintenant encore Lo-Ammi ou pas mon peuple), il faut observer que leur chute vint de leur désobéissance à une loi, qu'ils avaient promis de garder ; mais ils seront rétablis dans le pays de Canaan par un effet de la libre grâce de Dieu et en conséquence de ses promesses à Abraham, malgré leur chute, pour laquelle ils ont été et doivent encore être punis. Dans Genèse 13:15, nous voyons le pays de Canaan donné à Abraham et à sa semence pour toujours. Dans Genèse 15:13-14, se trouve la prédiction de la captivité en Égypte et de la délivrance de cette captivité, puis le don du pays est de nouveau fait à la semence d'Abraham en vertu d'une alliance de Dieu sans condition. Voyez aussi Genèse 17:7-8. Nous savons que la première partie de cela a eu lieu ; que les enfants d'Israël ont été délivrés de l'Égypte et amenés à la montagne de Sinaï où la loi fut donnée. Toutes les voies de Dieu envers eux jusqu'à ce moment avaient été purement en grâce. Ce fut alors (Ex. 19:8), qu'ils se placèrent de leur propre volonté sous une loi. « Nous ferons tout ce que l'Éternel a dit. » Mais ils faillirent sous cette loi, comme le témoigne le péché du veau d'or (Ex. 32). Cependant cela n'affectait nullement les promesses faites à Abraham. L'intercession de Moïse (v.13) repose sur ces promesses et sur le serment de Dieu ; et c'est en vertu de ces deux choses qu'ils purent finalement entrer dans le pays. Il en fut de même dans toutes les voies subséquentes de Dieu à leur égard. Quoiqu'il les châtiât, quand ils furent dans ce pays, à cause de leurs transgressions, et qu'à la fin il les en chassât, néanmoins les promesses faites à Abraham demeurent toujours assurées pour eux. « Voyez Lévi. 26:44-45 ; Michée 7:20.

3. Il y a deux grands principes qui se rattachent à leur rétablissement final, principes qui mettent de la différence entre ce rétablissement et toutes les voies précédentes de Dieu à leur égard, quelque pleines de grâce qu'elles fussent. D'abord, ils seront plantés dans le pays sous la Nouvelle Alliance (Jér 31:31-40. Ensuite ils auront la présence du Messie (Éz. 34:23-24 ; 37:27-28 ; 43:7 ; Jér. 33:14-26. Quand le Messie vint pour la première fois, ils le rejetèrent ; cependant même cela, tout en comblant la mesure de leurs crimes, ne touchait pas aux promesses faites sans condition. Plusieurs de celles que nous trouvons dans Ésaïe, celles que nous lisons dans 2 Samuel 7, et dans Amos 9:11-15, restent encore à accomplir.

4. Quant à la puissance des Gentils, elle devait non seulement finir par le péché, mais par une révolte ouverte contre Dieu. Or le monde chrétien de profession devait avoir une grande part à cette révolte et y jouer le rôle principal⁹³. Cette puissance, comme nous l'avons dit plus haut, commença dans la personne de Nebucadnetsar ; elle continua ensuite dans les monarchies des Perses, des Grecs et des Romains. Cette dernière existait au temps de Christ et, poussée par les Juifs, elle employa le pouvoir, que, dans l'origine, elle avait reçu de Dieu, pour mettre à mort le propre Fils de Dieu (Act. 4:25-27). Ce pouvoir continuera d'exister jusqu'à ce que « la pierre coupée de la montagne sans main brise et consume ces royaumes », dans leur dernière forme, savoir sous les dis rois qui donnent leur puissance à la bête (Dan. 2:40-45 ; Apoc. 17:11-14).

Et ici je m'arrête pour relever une grande erreur qui est fort répandue : c'est que la petite pierre signifie l'établissement du royaume de Christ le jour de la Pentecôte, et que ce royaume s'est accru dès lors au point de devenir une grande montagne ; en d'autres termes, que la prédication de l'évangile, dans l'économie actuelle, est ce qui doit convertir le monde.monde.monde.monde.monde.monde.monde.monde. Observons là-dessus, que la pierre ne commence à croître qu'après avoir mis en pièces la grande statue.statue. Alors, mais seulement alors, elle devient une grande montagne et remplit toute la terre. Ce n'est pas un principe expansif, s'insinuant dans le système de la statue, dont il change le caractère moral et la condition ; mais son opération consiste à détruire tout le système de la statue, qui devient comme la balle de l'aire d'été, avant que la pierre ne commence à croître pour devenir une montagne. L'Écriture ne dit nulle part que le christianisme *prévaudra universellement* pendant que la statue subsiste ; elle dit que la pierre doit détruire tout le système de la puissance des Gentils, en en détruisant la dernière monarchie, et devenir alors elle-même le centre d'un nouveau système. La petite pierre représente évidemment Christ venant pour juger, après quoi son royaume sera établi. Alors, en effet, mais seulement alors, « la terre sera remplie de la connaissance de l'Éternel, comme le fond de la mer, des eaux qui le couvrent » (És. 11:9).

En outre, il est dit dans Apoc. 16, que trois esprits impurs, qui sont des esprits de démons, faisant des miracles, doivent aller « vers les rois de toute la terre habitable, les rassembler pour le combat de cette grande journée du Dieu Tout-Puissant. » Est-ce là l'évangile amenant le monde entier à se soumettre à Christ ? Quelque interprétation que l'on puisse donner de ce passage quant aux détails, il indique évidemment le plein développement et l'action étendue de l'influence maligne et corruptrice de Satan, dans le but de rassembler les pouvoirs de ce

⁹³ Il faut beaucoup de soin pour distinguer entre la forme civile et la forme ecclésiastique de ce qu'on appelle le monde chrétien. La main de Dieu s'appesantira sur l'une et sur l'autre : sur les pouvoirs du monde, parce qu'ils renieront Dieu en général, et qu'ils finiront par donner leurs royaumes à la bête ; sur la soi-disant Église de profession, parce qu'elle s'est départie de la vérité de Dieu. Mais quoique l'Écriture distingue les deux, de fait ils ne sont qu'un. La difficulté vient de ce que l'Église de Dieu, au lieu de conserver sa vocation et son droit de bourgeoisie célestes (Phil. 3:20), s'est ligüée avec les pouvoirs du monde, tellement que, si on ne regarde qu'aux apparences, ils sont devenus une seule et même chose. Que l'on se mette donc bien dans l'esprit que les pouvoirs du monde dont nous parlons ici, ne sont pas des puissances païennes, mais celles qui portent le nom de Christ. Ceux qui voudraient avoir une vue claire de cette partie du sujet devront étudier, avec prière, la portion du livre de l'Apocalypse, qui traite de la bête et du faux prophète ; là ils verront quelle sera l'issue de cette combinaison.

monde, dans les derniers temps, pour le grand combat du Dieu Tout-Puissant, et par conséquent pour le jugement (Soph. 3:8).

5. Mais que nous est-il dit de la soi-disant Église professante ? L'Écriture ne garde pas le silence à son égard. Sa fin, semblable à celle de tout ce qui a jamais été confié de Dieu à l'homme, est une chute et une ruine. Nous avons d'abord là-dessus, dans Matt. 13, la révélation positive, qu'il se trouverait de l'ivraie dans le champ que le Fils de l'homme a semé. Cela ne désigne ni le paganisme proprement dit, ni des pécheurs inconvertis, en tant que hommes ; mais l'introduction du mal, là où le bien avait été semé. Vient ensuite la question, s'il fallait arracher l'ivraie. La réponse fut : Non. L'affaire de l'économie actuelle n'est pas d'arracher, mais de semer. Nous pouvons et nous devons prêcher l'évangile, néanmoins le mal doit demeurer partout où la bonne semence a été semée, jusqu'à la moisson du jugement. Et, en second lieu, les jours du Fils de l'homme (Luc. 17:21) sont comparés aux jours de Noé et de Lot. « Il en sera de même » – telle est la terrible conclusion – « au jour où le Fils de l'homme sera révélé. » Aussi bien loin de parler de jours à venir heureux et bénis, l'Écriture nous révèle que, « dans les derniers jours, il surviendra des temps difficiles », 2 Tim. 3:1. – Puis vient une peinture de la soi-disant Église professante, dans laquelle on retrouve presque mot à mot les mêmes traits sous lesquels sont dépeints les païens eux-mêmes, livrés par le jugement de Dieu à un entendement réprouvé. Comp. 2 Tim. 3:2-5, avec Rom. 1:28-32. Oui, la fin de l'Église professante, telle que l'Écriture nous la révèle, est celle d'une iniquité semblable à celle des païens, accompagnée d'une forme de piété, qui sera peut-être quelque chose de très beau au-dehors, mais qui au fond ne sera que pourriture et ossements de mort. Et puis encore, le caractère particulier des derniers temps de la prétendue Église dont nous parlons, est révélé dans 1 Jean 2:18 : « Petits enfants, c'est la dernière heure ; et comme vous avez ouï dire que l'Antichrist vient, aussi y a-t-il maintenant beaucoup d'Antichrists, par où nous connaissons que c'est la dernière heure. » Voilà ce qui doit caractériser le dernier temps, non pas des bénédictions croissantes et se répandant au loin, mais des Antichrists qui s'élèvent de l'Église, précurseurs de l'*Antichrist* (que Jésus doit détruire) et non de bénédictions générales avant le jugement. De plus, 2 Thess. 2, nous trace le cours du mal depuis le temps de l'Apôtre jusqu'à l'apparition de Christ, sans qu'il y ait là la moindre place où l'on puisse intercaler un temps de bénédiction universelle. « Le mystère de l'iniquité s'opère déjà, dit Paul ; seulement il y a celui qui maintenant fait obstacle, jusqu'à ce qu'il soit ôté de là, et alors sera révélé l'inique, lui que le Seigneur détruira par l'Esprit de sa bouche », etc.etc.etc.etc.etc.etc. Le mystère avait commencé au temps de l'apôtre et devait continuer jusqu'à l'arrivée de Christ. Dans Jude, la déchéance et la chute sont encore plus palpables. Au v. 3, nous le voyons mettant beaucoup d'empressement à leur écrire au sujet de leur commun salut ; c'est-à-dire que ç'aurait été son désir de s'étendre sur cette bénédiction qui leur était commune ; mais il en était empêché et se voyait obligé de les exhorter à continuer de combattre pour la foi qui a été transmise une fois aux saints. Bien loin qu'il fût là question des progrès du bien, il jugeait que déjà le temps était venu de combattre le mal. Des hommes méchants et impies s'étaient glissés parmi eux, lesquels changeaient la grâce de Dieu en dissolution et reniaient le seul Souverain, Dieu et Seigneur, Jésus Christ, c'est-à-dire qu'ils reniaient spécialement la Seigneurie de Christ, moralement d'abord, ensuite par une révolte ouverte. C'est là le caractère de l'Antichrist : il nie le Père et le Fils ; il nie que Jésus soit le Christ (1 Jean 2:22), et il nie que Jésus soit venu en chair (1 Jean 4:3 ; 2 Jean 7). Mais est-ce que Jude contemplait dans l'avenir une amélioration d'un pareil état ? Nullement, car il dit : « Énoch a prophétisé de ceux-ci, en disant : Voici le Seigneur est venu avec ses saintes myriades, pour exercer le jugement contre tous » etc. (v.14-15). Ces mêmes hommes qui s'étaient glissés parmi eux le forçaient de dire : Voici ceux au sujet desquels Énoch a prophétisé. Au v. 11, il les distingue en trois classes, ou bien il signale comme un triple caractère de l'apostasie, montrant aussi la progression du mal dans la nature de l'homme : 1° Caïn – le mal naturel, la haine. 2° Balaam – la corruption ecclésiastique, la prédication en vue d'un salaire. 3° Coré – l'indépendance à l'égard de Dieu, la révolte contre sa suprématie, le reniement de Christ comme Seigneur et sacrificateur. C'est dans cette contradiction ou cette rébellion ouverte qu'ils périssent.⁹⁴

6. Le jugement nous étant ainsi montré, on peut se demander comment et par quel moyen la terre, et surtout le pays des Juifs, seront-ils bénis plus tard,⁹⁵ conformément à ce qui a été exposé ci-devant ? À quoi nous répondons que le jugement n'est pas général et que, quoiqu'il doive tomber et s'appesantir bien sévèrement sur Jérusalem (Zach. 13:8-9), et même sur toutes les nations (És. 66:16 ; Jér. 25:31), cependant « un résidu sera converti et épargné » (És. 1:9 ; 10:21-22 ; 66:18-19). Le résidu juif qui échappe à la grande tribulation du dernier jour (Jér. 30:7) sera la semence ou le noyau de la nation future, et leur ville, Jérusalem, la métropole du monde. « Touchant Juda et Jérusalem, il arrivera aux derniers jours que la montagne de la maison de l'Éternel sera affermie au sommet des montagnes, et qu'elle sera élevée par-dessus les coteaux et *toutes les nations y aborderont...* car la loi sortira de Sion, et la Parole de l'Éternel sortira de Jérusalem » (És. 2:2). Quand « sa lumière est venue et que la gloire de l'Éternel s'est levée sur elle, les nations marcheront à sa lumière et les rois à la splendeur qui se lèvera sur elle » (És. 60:1-3). Ou bien, comme cela est exprimé dans un autre passage : « Israël bouillonnera et s'épanouira ; et ils rempliront de fruit le dessus de la terre habitable » (És. 27:6). Après le jugement des vivants (plus ou moins sévère suivant le plus ou le moins de lumière qu'ils auront eu, (Luc. 12:47-48), nous savons, par une foule de témoignages de l'Écriture, que les Gentils seront amenés sous le sceptre de grâce, et

⁹⁴ Le péché de Coré consistait à renier l'ordre de la sacrificature établi de Dieu. L'ordre de Dieu sur ce sujet est maintenant différent, car tous ses enfants sont sacrificateurs (voy. 1 Pierre 2:5), et tous ont « la liberté d'entrer dans le sanctuaire par le sang de Jésus » (voir Hébr. 10:19).

⁹⁵ Dans la bénédiction de la terre on n'entend pas comprendre ceux dont le sort final a été déterminé auparavant.

cependant de vérité, du Seigneur Jésus, et que Jérusalem sera le centre de son gouvernement. Entre autres passages voyez Soph. 3:8-9 ; Ps. 72 ; Zach. 8:20-23 ; Rom. 11.

7. La bénédiction de l'Église est différente : c'est dans les lieux célestes que nous sommes bénis, et cela avant le jour où les Israélites « regarderont vers Celui qu'ils ont percé » (Zach. 12:10). Dès à présent nous avons notre portion dans les lieux célestes (Éph. 1:3) ; à bien plus forte raison, nous l'aurons lorsqu'il sera manifesté. Ne nous laissons donc pas abattre par le mal qui nous entoure ; ayant de l'huile dans nos lampes – la grâce du Saint Esprit dans nos cœurs, quelque sombre que soit la nuit, nous, croyants, nous pouvons toujours dire : « Oui, Seigneur Jésus, viens ! » Ayant la rédemption par son sang précieux, et étant vivifiés par l'Esprit, que nos affections soient assez sanctifiées pour ne plus désirer autre chose. Séparons-nous de tout ce qu'il jugera à son arrivée, et ainsi nous ne serons pas confus.

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 163, 165

15 – Deux lettres à un ami sur le contraste qui existe entre l'économie judaïque et l'économie actuelle

Lettre première

Mon cher ami,

Vous m'avez demandé de vous exposer le contraste qui existe entre la dispensation ou l'économie juive et celle de la grâce sous laquelle nous vivons ; mais avant de le faire, il me paraît convenable de vous présenter quelques remarques préliminaires, relativement à la position d'Israël avant la loi de Sinaï. L'alliance que Dieu traita avec Abraham était une alliance *de grâce* : par cette alliance, la promesse de Canaan fut faite à lui et à ses enfants, et la possession en fut assurée à sa postérité pour la quatrième génération, après qu'elle aurait été affligée pendant quatre cents ans dans une terre étrangère (Gen. 15:13-16). Il y avait donc la promesse que Canaan serait donné à lui et à sa postérité en possession *perpétuelle* (Gen. 17:7-8), (ce qui, je crois, est encore à accomplir, et ne le sera que quand Ézéchiël 37 et Romains 11:25-27 recevront leur accomplissement) ; mais il y avait, en outre, la promesse que ses descendants entreraient dans ce pays à la quatrième génération depuis l'alliance faite en Genèse 15 ; cette promesse a eu son accomplissement lorsqu'Israël fut introduit en Canaan.

Or ce ne fut pas Dieu qui leur imposa l'alliance de Sinaï ; ils s'y placèrent eux-mêmes volontairement. Si, d'une part, les Israélites s'étaient souvenus de leurs fautes, de leur incrédulité, de leurs murmures, et, de l'autre, de la fidélité du long support et de la bonté du Seigneur, quand l'Éternel leur dit : « Maintenant donc, si vous obéissez exactement à ma voix, et si vous gardez mon alliance, *alors* vous serez d'entre tous les peuples mon plus précieux joyau » (Ex. 19:5), se rappelant qu'ils étaient la semence d'Abraham, ils auraient répondu : « Canaan et toutes ses bénédictions nous sont assurés par la promesse, l'alliance et le serment de Dieu ; connaissant par expérience notre propre faiblesse, nous n'osons pas nous placer dans une position où la bénédiction dépendrait de notre obéissance. » Mais au lieu de cela ils répondirent dans l'orgueil de leur cœur : « Nous ferons tout ce que l'Éternel a dit » (Ex. 19:8). La conséquence en fut qu'Israël, par l'alliance de Sinaï, quitta le terrain de la promesse, sur lequel il se trouvait, pour celui de l'obéissance ou de la propre justice. Quarante jours après, Israël était tombé dans l'apostasie par la confection du veau d'or (Ex. 32:1-8). Par cette infraction de l'alliance de Sinaï, il perdit tout droit d'entrer dans le pays en vertu de cette alliance. Qu'y avait-il à faire ? D'un côté la promesse et l'alliance, faite avec Abraham dans Genèse 15, subsistaient encore ; Dieu ne pouvait retirer la première ni être infidèle à la seconde. D'un côté par le péché du veau d'or, tout Israël était tombé dans l'infidélité et par conséquent sous la condamnation Dieu était offensé et sa justice devait avoir son cours envers son peuple, de la même manière qu'envers Adam quand il désobéit ; Dieu ne pouvait pas, sans blesser cette justice, passer par-dessus le péché d'Israël, à moins qu'il ne fût expié. Comment se fit-il donc qu'Israël pût entrer en Canaan sous Josué ? Ce fut, je crois, en vertu de l'acceptation anticipée du sacrifice de Christ, qui devait venir comme juif, né de femme et soumis à la loi ; de Christ qui, par l'aspersion de son sang et par sa parfaite obéissance à la loi de Sinaï, expia le péché de la *nation* et accomplit pour *elle* une justice légale parfaite. Ainsi, conformément à la prophétie de Caïphe (Jean 11:49-52), il était « avantageux qu'un seul homme mourût *pour le peuple*, afin que toute la *nation* ne périt pas. Or il ne dit pas cela de lui-même ; mais étant souverain sacrificateur cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir pour *la nation*, et non seulement pour la nation, mais aussi afin de rassembler en un les enfants de Dieu dispersés. » Ainsi Israël entra dans le pays sous Josué, comme il y entrera plus tard sous Jésus, le véritable antitype de Josué, exactement sur le même principe d'après lequel tout croyant, depuis Abel jusqu'à nos jours, est entré dans la bénédiction, savoir « par *grâce* par le *moyen* de la justice » de Christ (Rom. 6:21). C'est là, comme l'ont bien prouvé toutes les économies précédentes, la seule voie par laquelle l'homme tombé puisse parvenir à la bénédiction. Il n'a aucune justice, et ne peut en acquérir aucune par lui-même ; il faut donc qu'il reçoive toutes les bénédictions sur le principe de la promesse ; sa justice doit être celle d'un autre, d'un substitut, d'un garant, qui lui soit imputée – et non venir de lui. C'est pourquoi le nom, dont Jésus sera un jour appelé et glorifié par Israël, est celui de « l'Éternel, notre justice » (Jér. 23:6 ; Esaïe 45:24-25).

Il est fort intéressant et important, pour apprendre à connaître le développement des conseils et des principes de Dieu, d'observer quand et comment il a révélé la souveraineté de ses actes, ou le principe d'élection. Dieu ne change jamais ses desseins, ni les principes d'après lesquels il agit, quoique nous puissions en voir des manifestations différentes et qu'il ait différents modes d'agir sous les différentes dispensations. Les Israélites, comme je l'ai fait observer, avaient été placés sur la base de leur propre obéissance par l'alliance de Sinaï, et ils étaient tombés. Toute la nation avait été enveloppée dans l'apostasie, tous étaient devenus coupables, tous s'étaient mis sous la malédiction, et ne méritaient que le jugement. Eh bien ! c'est alors que Dieu se présente pour révéler sa souveraineté, en disant : « Je ferai grâce à qui je ferai grâce, et j'aurai compassion de celui de qui j'aurai compassion » (Ex. 33:19). Il en est ainsi maintenant, tout le monde est déclaré « coupable devant Dieu. » « Il n'y a point de juste, non pas même un seul. Il n'y a personne qui fasse le bien, il n'y en a pas même un seul. Tous ont péché et sont entièrement privés de la gloire de Dieu » (Rom. 3:9-22). C'est aussi alors qu'agissant suivant le principe d'élection ou de souveraineté, Dieu dit : « *Maintenant* je ferai miséricorde à qui je ferai miséricorde ; » et il peut agir ainsi, tout en demeurant saint et juste, à cause du sang de l'aspersion et de l'obéissance de Jésus. Dans Rom. 3:4-6 et dans Rom. 9, le Saint Esprit, par la bouche de l'apôtre, condescend à justifier Dieu, dans ses voies de souveraineté ou d'élection de l'accusation d'injustice que l'homme serait tenté d'élever, et « la sagesse est justifiée par ses enfants. »

Supposons six criminels condamnés à mort comme coupables de haute trahison : le souverain contre lequel le crime a été commis et qui a le droit de grâce, usant de cette prérogative, pardonne à trois d'entre eux. Ces trois-là sont redevables à sa grâce ; mais les trois autres, contre lesquels on laisse la loi avoir son cours, n'ont aucun droit d'accuser le souverain d'injustice, puisque, ayant été trouvés coupables, la justice demande qu'ils meurent. - meurent. meurent. meurent. meurent. meurent. meurent. C'est un acte de *justice* que de faire mourir un criminel qui a encouru la peine de mort. C'est un acte de *grâce* que de pardonner à un tel criminel. Si nous ne comprenons pas clairement l'alliance de Sinaï, nous ne comprendrons pas non plus la nécessité ni le prix de la nouvelle alliance dont Jésus est le médiateur, et qu'il a consacrée par son sang. La loi donnée en vertu de l'alliance de Sinaï, demandait une obéissance parfaite ; aussi ne pourvoyait-elle en rien au *pardon* des péchés commis par la transgression de cette loi ; de plus, elle ne procurait aucune force pour pouvoir obéir à la loi. Elle se bornait à commander, à dire : « Fais cela. » Elle s'adressait à des hommes en la chair, et il était impossible à la chair de l'observer (Rom. 8:3-7), et cela parce que l'*amour* est l'accomplissement de la loi (Rom. 13:10). L'*amour*, tel est le seul principe capable d'accomplir la loi, et la loi était donnée à des hommes en la chair ; or le principe, le seul principe par lequel la chair agit, est l'*inimitié* ou la *haine* (Rom. 8:7-8).

L'alliance abrahamique, sous laquelle il y avait une justice *par la foi*, comme aussi l'*espérance* de la justice par la foi, c'est-à-dire la *gloire céleste*, ayant été donnée 430 ans avant la loi (Gal. 3:17) n'a rien fait et ne pouvait nécessairement rien faire pour procurer la rémission des péchés, commis sous la loi, ni pour éloigner la malédiction attachée à la violation de la loi. C'est ici que paraît la nécessité et la bénédiction de la nouvelle alliance. Ce terme de *nouvelle* est employé dans l'Écriture par opposition à l'alliance de Sinaï, qui était devenue vieille, ancienne et près de s'évanouir (Héb. 8:7-13), et non à l'alliance d'Abraham, qui n'a pas discontinué, et aux bénédictions de laquelle l'Église participe (Gal. 3:8-29). Rappelons-nous les paroles du Seigneur Jésus, lors de l'institution de la Cène : « Ceci est mon sang, celui de la nouvelle alliance, qui est répandu pour plusieurs en rémission des péchés. » Aussi dans Hébr. 9:15, Jésus est appelé « Médiateur de la nouvelle alliance. » Cette nouvelle alliance, rendue nécessaire par la violation de la première ou de la loi, remédie aux transgressions de celle-ci ; elle a en elle ce que n'avait pas l'alliance de Sinaï, savoir *le sang* (par lequel est la rémission) et une *force qui* rend possible l'obéissance aux commandements de Dieu. « Je mettrai mes lois dans vos cœurs et je les écrirai dans vos entendements, etc » Toute l'argumentation de l'apôtre dans les chapitres 9 et 10 de l'Épître aux Hébreux a trait à cela ; dans le v. 15 du chapitre 9 il dit : « Afin que la mort intervenant *pour le rachat des transgressions contre la première alliance*, ceux qui sont appelés reçoivent la promesse de *l'héritage éternel* ; » et il montre que c'est par le sang de la nouvelle alliance que la conscience est rendue parfaite, ou purifiée de la coulpe des transgressions de la loi.

Ainsi donc la nouvelle alliance a pour effet, non seulement que Dieu ne se souvient plus du péché, que la conscience du croyant est purifiée et déchargée du fardeau de tous ses péchés – qu'il est entièrement délivré de la malédiction de la loi violée (parce que Christ a porté la malédiction sur lui) ; mais encore cette alliance renferme la promesse du Saint Esprit, faisant sa demeure en nous. – L'Esprit *lui-même*, la *personne* du Saint Esprit et non sa simple *influence*, comme quelques-uns le professent et l'enseignent (Rom. 8:9-16 ; 1 Cor. 6:19 ; 2 Cor. 6:16 ; Éph. 2:21-22). C'est cet Esprit qui est notre force contre le péché, notre force contre Satan, et qui nous rend capables d'obéir à Dieu. (Comp. Jér. 31:31-34, et Hébr. 8:10-12 avec Éz. 36:27).

Jusqu'à la loi, le péché était au monde (Rom. 5:13), et par conséquent l'aspersion du sang pour expier le péché aurait été nécessaire, lors même que la loi n'eut jamais été donnée, car « sans effusion de sang il n'y a point de rémission des péchés » (Héb. 9:22). Ce ne fut donc pas la loi ou l'alliance de Sinaï qui rendit nécessaire l'*effusion* du sang, mais elle prouva la nécessité d'une *nouvelle alliance*. Dieu avait déjà déclaré à l'homme la nécessité de l'effusion du sang (Gen. 3:21) et aussi par l'institution de sacrifices sanglants. La loi n'a fait que *démontrer* à l'homme lui-même cette nécessité, parce qu'elle l'a convaincu d'être coupable devant Dieu d'une transgression semblable à celle d'Adam (Rom. 5:14), c'est-à-dire d'avoir enfreint un commandement positif de Dieu. Par la loi de Sinaï, l'homme s'est vu assujéti à la nouvelle malédiction qu'elle portait avec elle comme sa sanction

(Deut. 27:26 ; Gal. 3:13). Par la nouvelle alliance, nous avons non seulement la rédemption ou la rémission des transgressions commises sous celle de Sinaï (Héb. 9:15), mais encore la délivrance de la malédiction de la loi.

Cette lettre peut ne présenter aucune vérité nouvelle, néanmoins j'ai désiré la mettre sous vos yeux comme servant d'introduction à la seconde, qui établira le contraste entre la dispensation passée et celle sous laquelle nous nous trouvons.

Agréez, etc.

Seconde lettre

Mon cher ami.

Venons-en au contraste entre les deux économies, et considérons d'abord quels en sont les *objets*.

1. Les *objets* de la première économie étaient la *nation d'Israël*, la semence d'Abraham *selon la chair*. Une nation est une association ou un corps d'hommes *en la chair*, un ensemble par un gouvernement commun et habitant la même localité. Israël était donc une *nation* dans le vrai sens du mot. Dans l'économie actuelle *l'Église de Dieu* est « la nation sainte. » Ce n'est pas une association d'hommes *en la chair*, unis ensemble par le même gouvernement civil et dans la même contrée ; mais c'est un corps d'hommes spirituels, « dispersés dans le monde, élus selon la prescience de Dieu le Père, par la sanctification de l'Esprit pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus Christ ; » conf. 1 Pierre 1:1-5, avec chapitre 2:5-9. Les élus ainsi dispersés sont la « nation sainte » dans l'économie actuelle.

Je ferai observer ici que c'est pervertir entièrement le type que de considérer Israël selon la chair, dans la dispensation passée, comme un type, dans celle-ci, des nations christianisées. Voici la vraie application du type : la nation d'Israël ou la semence d'Abraham *selon la chair*, est type de l'Église du Dieu vivant de la nation sainte, composée de la semence d'Abraham *selon l'Esprit*. Gal. 3:29 ; 4:28-31.

Les choses *charnelles* d'Israël sont types des choses *spirituelles* de l'Église.

Les choses *terrestres* d'Israël sont types des choses *célestes* de l'Église.

Ainsi la *chair*, dans l'économie passée, typifie *l'Esprit* dans celle-ci.

La *terre*, dans la dispensation passée, typifie le *ciel* dans celle-ci. Ce n'est donc pas la chair type de la chair, ni la terre type de la terre.

2. Le *caractère* de l'économie passée était la *justice*, la *justice par la loi*. C'était évidemment le caractère de l'alliance de Sinaï, comme je l'ai montré dans ma première lettre. L'obéissance à la loi devait être la justice de la nation. Deut. 6:25.

Je dis que la justice par la loi était le caractère de *cette dispensation*. La justice était le principe d'après lequel Dieu agissait envers la *nation placée sous cette économie* ; ce qu'il faut bien distinguer du principe, d'après lequel il agissait envers les *individus croyants*, principe qui était *la grâce par la foi*. Les individus croyants, tels que David et d'autres, jouirent de l'espérance de la justice par la foi, comme nous. Gal. 5:5 ; Comp. Hébr. 11:10 :13-16:39-40 ; 12:22-24.

Leur foi les introduisait dans une bénédiction au-delà de l'économie. Comme Juifs en la chair, ils avaient droit aux bénédictions terrestres de l'économie ; mais comme Juifs spirituels aussi, ils avaient droit aux bénédictions célestes, infiniment plus relevées et plus excellentes.

Comme la justice était le principe des voies de Dieu à leur égard selon cette dispensation, de même la justice devait être le principe et la règle de leur conduite les uns envers les autres. « Vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, plaie pour plaie, meurtrissure pour meurtrissure. » Ex. 21:23-25 ; Lévi. 24:19-20 ; Deut. 19:21. C'était là la justice ou le droit.

Le caractère de l'économie actuelle, c'est la *grâce*, et non la justice ; ou si l'on veut, c'est « la justice *sans la loi* », « la justice de Dieu, qui est par la foi en Jésus Christ. » Rom. 3:21-22. Elle nous est imputée par la *foi*, afin que ce soit par *grâce*. Rom. 4:16.

La justice ou le droit agit envers les hommes selon leurs mérites. Ainsi c'est une chose juste de punir le coupable, comme aussi d'acquitter l'innocent. La grâce consiste à pardonner au coupable, à faire miséricorde au méchant, et à bénir l'indigne. La grâce agit envers l'homme indépendamment de ses démérites, et malgré ses démérites.

Nous voyons ce contraste dans Ex. 23:7, et dans Rom. 4:5 : « Je ne justifierai point le méchant » – voilà la *justice* ; « Dieu qui justifie l'impie » – voilà la *grâce*.

Comme la *grâce* est le caractère de la dispensation actuelle, relativement aux voies de Dieu envers les objets de cette dispensation, (Jean 1:17), de même *la grâce* doit être maintenant le principe de la conduite des chrétiens les uns envers les autres et envers le monde. « Il a été dit aux anciens : Œil pour œil et dent pour dent. Mais moi, je vous dis de ne point résister au mal », etc. Matt. 5:38-48 ; Luc. 6:27-38 ; Matt. 28:20 ; Jean 14:15 :21-24 ; 1 Pierre 2:20-25 ; 1 Cor. 4:12-13 ; Rom. 7:19-21.

Dieu ayant agi en grâce envers nous, nous avons reçu le pardon plein et entier de tous nos péchés, le don de la vie et de toutes les bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ Jésus, Éph. 1:3-7 ; Col. 2:13 ; Rom. 4:23 ; nous devons donc agir selon la même grâce envers les autres, et non en justice et en jugement envers ceux qui nous font tort. Voilà le principe de tous les préceptes du Nouveau Testament, relatifs à la marche du croyant dans l'Église et dans le monde.

Ainsi, dans chaque dispensation, ceux qui en sont les *objets* doivent reproduire le *caractère* de la dispensation. Les Juifs, étant placés sur le pied de la *justice*, devaient montrer la justice, et l'Église étant sur le pied de la *grâce*, doit manifester la *grâce*.

3. Les *bénédictions* de l'économie précédente étaient *charnelles et terrestres* ; comp. Gen. 15:13-16:18 ; Ex. 3:8-17 ; 23:23-31 ; Deut. 7:12-15 ; 8:7-18 ; 9:8-15:21.

Telles étaient les bénédictions de la *dispensation* ; l'*espérance* du Juif, en tant que Juif, avait donc pour but des *bénédictions sur la terre* : les richesses, une longue vie, la fertilité du sol, etc., étaient sa portion. Ce devait être pour lui des signes de la faveur de Dieu. S'il était éprouvé, soit dans sa personne, soit dans ses biens, c'était là une preuve du déplaisir de Dieu à son égard. Les bénédictions du Juif étaient *charnelles*, le lieu où il en jouissait, était la *terre*, savoir le pays de Canaan. Les bénédictions de cette économie-ci sont *spirituelles*, et le lieu où l'on en jouit est le *ciel*, Éph. 1:3 ; Col. 3:2-3 ; avoir maintenant ses pensées ou ses affections aux choses terrestres, c'est être ennemi de la croix de Christ, Phil. 3:18-21. Bien plus, maintenant la *souffrance* est la portion du croyant sur la terre ; crucifier entièrement la chair, renoncer entièrement à soi-même, renoncer entièrement au monde, haïr sa propre vie, souffrir la perte de toute chose pour l'amour de Christ ; voilà la portion *terrestre* du disciple de Christ. Sa portion céleste, c'est la participation à la gloire de Jésus ressuscité, en esprit et par la foi dès à présent ; son espérance, c'est la rédemption de son corps, c'est de voir Jésus tel qu'il est, et de lui être fait semblable. Comp. Matt. 16:24-25 ; Luc 14:25-33 ; Jean 12:25-26 ; 15:18-21 ; Act. 14:22 ; Rom. 8:22-25 ; 1 Cor. 1:7 ; 15:54 ; Gal. 2:20 ; 6:14-17 ; Éph. 1:15-20 ; 2:4-7 ; Col. 3:4 ; 1 Cor. 4:11-13 ; 2 Cor. 4:8-12 ; 2 Thess. 1:4-7 ; 2 Tim. 2:3 ; 3:10-12 ; Hébr. 10:32-37 ; 12:1-4:22-24 ; 1 Pierre 2:19-25 ; 4:1 :12-16 ; Jac. 4:4 ; 1 Jean 2:15-16 ; 5:19 ; Hébr. 3:1.

4. Les bénédictions de l'économie précédente étaient *conditionnelles* ; elles dépendaient de l'obéissance de ceux qui étaient les objets de l'économie, c'est-à-dire du peuple d'Israël, (Ex. 19:5 ; Lévit. 26 ; Deut. 27:12-26 ; 28). Voyez aussi les passages de l'Exode et du Deutéronome que nous avons cités au paragraphe 3.

Les bénédictions de la présente économie ne sont pas *conditionnelles* ; la possession n'en est pas subordonnée à l'obéissance de ceux qui sont les objets de cette économie. C'est par grâce, par la foi, qu'ils sont rendus participants de ces bénédictions, et la vie d'obéissance à laquelle ils sont appelés, devient la conséquence des bénédictions déjà reçues. Comp. 1 Pierre 2:3-5:9, et Col. 1:9-14, avec Exode 19:5 ; voyez aussi Hébr. 12:22-24. Tous les préceptes du Nouveau Testament relatifs à la marche et à la conduite, sont adressés à des hommes vivants (spirituellement vivants) et non à des morts ; à des hommes ayant la vie éternelle et par conséquent *sauvés*, et non à des hommes morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, et par conséquent *perdus* ; 2 Cor. 4:3-4 ; Jean 3:36 ; 6:47 ; Éph. 2:4-6 ; Col. 2:13. Le croyant *commence par être sauvé et finit par être glorifié*. Il obtient le *salut au commencement* et la *gloire à la fin* ; il se tient ferme dans l'espérance de la gloire et se réjouit dans cette espérance, parce qu'il est sauvé, Rom. 5:1-2 ; 1 Pierre 1:3-9.

Dans l'économie actuelle nous sommes sous une « meilleure alliance, constituée sur de meilleures promesses ; » meilleure, parce que l'héritage est éternel, (Hébr. 8:6 ; 9:15), et que les promesses ne sont plus conçues ainsi : « *Si vous gardez mes commandements*, vous me *serez un royaume de sacrificateurs* et une *nation sainte* ; » mais de cette manière : « *Puisque vous avez goûté combien le Seigneur est bon, vous êtes une maison spirituelle, une sainte sacrificature, la sacrificature royale, la nation sainte, le peuple acquis, la race élue, un peuple particulier.* » Les sujets de la dispensation passée, étaient des *esclaves* ; les sujets de celle-ci sont des *filis*, Gal. 3:26 ; 4:1-7:21-31.

5. Dans l'économie précédente le *culte* consistait en des ordonnances charnelles, établies jusqu'à un temps de redressement, (Hébr. 9:9-10). Le lieu de culte était un sanctuaire terrestre, fait de main, dressé par l'homme sur la terre. Les sacrificateurs, qui présentaient à Dieu les dons et les sacrifices, étaient établis selon la loi d'un *commandement charnel*. (Hébr. 7:11-12:16-23) ; leur titre à la sacrificature était entièrement basé sur la chair, savoir sur leur qualité de membres de la famille d'Aaron et non sur aucune qualification morale ou spirituelle. En outre, le sacerdoce en Israël était limité à une classe d'individus, à la famille d'Aaron ; et la seule tribu de Lévi était appelée au service du tabernacle.

Le service du sacrificateur consistait à offrir les sacrifices sur l'autel d'airain et à faire fumer, dans l'intérieur du tabernacle, l'encens qui représentait l'intercession. Le service des lévites n'était pas le culte, c'est-à-dire qu'il ne consistait ni à offrir des sacrifices, ni à faire intercession ; mais ils étaient chargés *du service* du tabernacle, dont ils devaient prendre soin, ainsi que de tous ses ustensiles. Israël était donc divisé en trois classes : les sacrificateurs, les lévites et les simples Israélites. On s'est mépris en prenant ces trois classes de personnes comme types de trois classes différentes dans l'Église de Dieu. En effet, elles ne représentent pas des *classes* dans l'Église, mais l'*Église entière sous trois aspects ou caractères différents*.

Dans la dispensation actuelle, chaque croyant est sacrificateur, (1 Pierre 2:5 :9 ; Apoc. 1:6 ; 5:8-10). Chaque croyant a le droit d'entrer dans le saint des saints par le sang de Jésus, (Hébr. 10:19-22). Chaque croyant est ap-

pelé à offrir des sacrifices spirituels, (Héb. 13:10-15 ; 1 Pierre 2:5). Chaque croyant doit faire intercession pour tous les saints ou pour tout le corps de l'Église, (Éph. 6:18). Chaque croyant est serviteur *dans* l'Église (qui est la maison de Christ sur la terre, Hébr. 3:6), et serviteur de l'Église, Jean 13:14-15 ; Rom. 15:1-2 ; 6:22 ; 14:19 ; Gal. 5:13 ; Phil. 2:4 ; Éph. 5:21 ; 1 Cor. 12:25-26 ; 7:22 ; 12:12-27 ; Rom. 12:4-8 ; 1 Pierre 4:10-11, (où au lieu de *le* don il faut lire *un* don, voyez le grec) ; 1 Jean 3:16 ; 1 Tim. 3:15.

Ainsi dans la dispensation actuelle, chaque croyant est antitype d'un sacrificateur, ou d'un fils d'Aaron, en même temps qu'il est un antitype d'un lévite, Christ lui-même étant antitype d'Aaron.

Les *sacrificateurs* sous la loi étaient donc un type de l'Église de Dieu dans son *culte*. Les lévites, un type de l'Église de Dieu dans son *service*.

Israël, *considéré en corps et collectivement*, abstraction faite de toute classification, était un type de l'Église, *considérée comme corps et collectivement*.

Un simple Israélite était type d'un *croyant* considéré simplement en Christ et non sous son caractère de sacrificateur ou de Lévite.

Or un sacrificateur juif, tout en conservant toujours son caractère et son titre de sacrificateur, ne pouvait cependant *exercer* son sacerdoce que dans le *tabernacle*, ou dans le temple lorsque plus tard Israël fut en possession de Canaan. On ne pouvait offrir les sacrifices que là où l'Éternel avait placé son Nom, là où se trouvait l'autel d'airain, lequel était devant le tabernacle, et l'on ne pouvait brûler l'encens, ou faire intercession que sur l'autel d'or, lequel était dans l'intérieur du tabernacle.

Si maintenant les croyants sont sacrificateurs, il faut donc aussi qu'ils aient un tabernacle devant lequel ils puissent offrir leurs sacrifices et dans lequel ils puissent entrer pour faire fumer leur encens.

Ce tabernacle est *dans le ciel*, où Jésus, le grand souverain Sacrificateur, est entré avec son propre sang. C'est là, devant et sur le propitiatoire, ou trône de grâce, qu'il a fait aspersion de son propre sang, qui prononce toujours de meilleures choses que celui d'Abel, Hébr. 12:24 ; 8:1-4 ; 9:1-24 ; 10:19-22 ; 7:24-28 ; 4:14-16 ; 3:1.

Les croyants sont une *sacrificature spirituelle* ; ils doivent offrir des sacrifices *spirituels* ; leur tabernacle, et par conséquent le lieu de leur culte et de leur communion avec Dieu, est dans le *ciel*.

Dans cette économie il n'y a ni sacrificature selon la chair, ni ordonnances charnelles, ni sanctuaire de ce monde, ni lieu de culte ou de communion sur la terre. Le lieu de communion est maintenant auprès du trône de la grâce, c'est-à-dire au ciel, là où se trouve le grand souverain Sacrificateur, Exode 25:21-22 ; 29:43 ; Nombres 7:89 ; Jean 4:21-24 ; Hébr. 9:11-12 ; 8:4 ; 9:24.

Le culte est spirituel, non charnel ; il se rend en Esprit et par l'Esprit, et non pas selon ou par des ordonnances. La sacrificature est spirituelle et céleste, et non pas charnelle et terrestre. Le tabernacle est dans le ciel, non dans le monde, dressé par Dieu et non par l'homme. Le lieu de communion ou de communication avec Dieu ne peut être que là où Dieu demeure ; or il habite maintenant dans le saint des saints, dans le ciel, et non plus dans la Shekina entre les chérubins, dans le sanctuaire de ce monde.

Le *droit* du croyant à entrer dans le saint des saints des lieux célestes, pour rendre son culte, c'est le sang de Jésus, (Héb. 10:19). La *puissance* par le moyen de laquelle son âme y est introduite, est le Saint Esprit qui demeure en lui, Éph. 2:18 ; Rom. 9:9-10 ; 1 Cor. 6:19 ; 2 Cor. 6:16 ; Gal. 4:6⁹⁶.

⁹⁶ Les textes que nous venons de citer, afin de prouver que chaque croyant est un sacrificateur, montrent aussi la fausseté d'une assertion qu'on a opposée à ces principes. On dit que, lors même qu'Israël était un royaume de sacrificateurs, il n'y en avait pas moins une classe ou une famille distincte (la famille d'Aaron) consacrée au service de la sacrificature, à tel point que tout Israélite qui, n'appartenant pas à la famille d'Aaron, usurpait son office en quelque manière était punissable de mort. Nomb. 3:10 :38. D'où l'on conclut que, sous l'économie actuelle, lors même que chaque croyant est un sacrificateur, cependant les fils d'Aaron doivent avoir aussi leur Antitype dans une classe distincte de personnes consacrées ou mises à part pour l'office de la sacrificature et que nul chrétien, n'appartenant pas à cette classe, n'a le droit de se mêler à leur service. On allègue aussi Jude 11 : « ils ont péri par la contradiction de Coré », comme contenant une menace contre les usurpateurs de la sacrificature actuelle. Cette idée provient de ce qu'on fait une fausse application du type de la sacrificature d'Aaron, en l'appliquant à une classe dans l'Église au lieu de l'appliquer à toute l'Église, considérée comme rendant culte. Voici d'ailleurs ce qu'on peut répondre à l'objection :

1° Il n'est nulle part fait mention dans le Nouveau Testament d'une classe quelconque de sacrificateurs dans l'Église de Dieu, distincte et séparée de toute l'Église.

2° Chaque croyant est placé en Christ sur le même pied que tous les autres. Il est du nombre de ceux que Dieu a fait vivre ensemble avec le Christ, qu'il a ressuscités ensemble, et qu'il a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes *en* Jésus Christ, (Éph. 2:5-6). Chaque croyant est donc non seulement *en* Christ (1 Cor. 1:30) ; mais il est *en Lui* là où *Il* est, c'est-à-dire dans le saint des saints, dans le tabernacle qui est dans le ciel, où Jésus est entré au moyen de son propre sang, afin de paraître maintenant devant la face de Dieu, pour nous ; (Héb. 8:1-6 ; 9:1-12:24). Dans le tabernacle terrestre le saint des saints représentait donc la demeure ou la présence de Dieu. Là nul ne pouvait entrer si ce n'est le souverain sacrificateur, et cela seulement une fois l'année, au grand jour des Expiations, (Lév. 16:2-29 ; Hébr. 9:7). Les fils d'Aaron n'entraient jamais au dedans du voile qui séparait le lieu saint du lieu très saint. Leur service était limité au lieu saint ; c'est là qu'ils entraient continuellement pour accomplir le culte de Dieu (Héb. 9:6). L'union de chaque croyant avec Christ, ressuscité et glorifié, lui donne place dans le saint des saints dans le ciel. Il a continuellement le droit et la liberté d'y entrer par le sang de Jésus, (Héb. 10:19-22). Il ne peut pas y avoir de place plus rapprochée de Dieu, ni de plus grand privilège que celui-là ; et c'est là la place et le privilège de

Toute l'économie juive, et par conséquent toutes les ordonnances charnelles ont passé ; tout cela est devenu « de faibles et misérables éléments. » Essayer de s'approcher de Dieu selon les cérémonies juives, selon le sacerdoce terrestre, selon des ordonnances charnelles, ou vouloir rétablir les choses que Dieu a mises de côté, c'est une idolâtrie, 2 Cor. 3:7 :11-13 ; Gal. 3:19-25 ; Actes 15:10-12:18-20 ; Hébr. 7:11-12 ; 10:9 ; 8:4 :5:7 :8:13 ; comp. Avec ces derniers passages, Deut. 4:13 ; Exode 34:28.

L'idolâtrie consiste, non pas seulement à adorer quelque autre *objet* que le seul Dieu vivant et vrai, mais aussi à tenter ou à faire profession de l'adorer *d'une autre manière* que celle dont *Il veut* être adoré. Elle peut consister non seulement dans l'*objet* du culte, mais encore dans le *mode* de ce culte. Dieu ne peut reconnaître et accepter qu'un culte qui lui est offert selon le mode qu'il a lui-même institué. Il faut que le culte soit vrai ou faux ; s'il n'est pas vrai, ce n'est point un culte du tout ; c'est une idolâtrie.

Dans la dispensation actuelle, le seul culte que Dieu agrée est le culte en Esprit (Jean 4:23). Tout autre mode de culte est faux. Dieu n'est vraiment adoré et honoré par aucun autre ; c'est pourquoi, dans Gal. 4:8-9, l'apôtre dit expressément : que l'adoption des ordonnances judaïques, devenue désormais de faibles et misérables éléments, c'était retourner à l'idolâtrie, à laquelle ils avaient été asservis, lorsqu'ils ne connaissaient pas Dieu. Les Galates étaient Gentils d'origine et non pas Juifs, et ils se tournaient de nouveau vers les choses auxquelles ils avaient été asservis. Car ils retournaient à des ordonnances charnelles, à un culte de Dieu selon la chair, et peu importe la forme que revêt la chair : que ce soit la grossière idolâtrie du paganisme, ou la forme plus épurée des ordonnances juives, Dieu ne peut accepter un culte semblable. Ceux qui l'adorent doivent l'adorer en Esprit et en vérité. Non par le moyen des ombres des ordonnances et des cérémonies juives, mais par Jésus qui est « la vérité », c'est-à-dire la substance et la réalité dont ces ordonnances n'étaient que l'ombre, (Jean 1:17 ; Col. 2:16-23). Dans ce dernier passage le croyant est considéré comme ressuscité ensemble avec Christ, et par là même affranchi de la chair et du monde ; par conséquent il ne peut plus être assujéti à des ordonnances, qui sont pour la chair et pour un sanctuaire de ce monde.

On ne se justifie pas, en disant que c'est bien *Dieu* qu'on a l'*intention* d'adorer au moyen de ces ordonnances, et que *l'on n'a nulle intention d'idolâtrie*. Nous trouvons en Exode 32:1-5, qu'Aaron appelait l'adoration du veau d'or « une fête solennelle à l'Éternel. » De même dans les plus mauvais temps de l'apostasie juive, sous le règne d'Achaz, quand les autels étaient multipliés dans toutes les rues de Jérusalem, les chefs, les sacrificateurs et les prophètes prétendaient s'appuyer sur l'Éternel et disaient : « L'Éternel n'est-il pas parmi nous ? il ne viendra point de mal sur nous. » Mich. 3:9-11 ; comp. Les deux premiers chapitres de Michée avec 2 Rois 16, et 2 Chr. 28. (Voyez aussi Jérémie 7:1-11). De même encore pendant les jours du Ministère de notre Sauveur, lorsque les Juifs s'appelaient la postérité d'Abraham, le Seigneur leur dit : que le père dont ils étaient issus, était le diable (Jean 8:33 :39-44) ; et tandis qu'ils étaient fort zélés pour la loi et pour toutes les ordonnances extérieures, le Seigneur leur applique les paroles d'Ésaïe 29:13 : « *C'est en vain qu'ils me rendent un culte, enseignant pour doctrines des commandements d'hommes* », (Matt. 15:9). Et dans Col. 2:20-22, Paul dit expressément, en parlant des ordonnances juives à l'égard desquelles il prémunit l'Église de Colosses, qu'elles étaient « selon les commandements et les doctrines des hommes. »

toute l'Église de Dieu, et non de *quelque classe particulière* de chrétiens. C'est la position et le privilège de tous les croyants, et non de quelques-uns d'entre eux à l'*exclusion des autres*.

3° Tout le service des fils d'Aaron, savoir les sacrifices et l'intercession, est positivement attribué à l'*Église* entière, et non à *quelque classe distincte ou particulière de ses membres* ; (1 Pierre 2:5-9 ; Apoc. 1:6 ; 5:8-10 ; Hébr. 10:19-22 ; 13:10 :15 ; Éph. 6:18). Toute l'*Église* de Dieu a la liberté d'entrer dans le *saint des saints*, dans lequel le souverain sacrificateur seul pouvait entrer. Elle a aussi la vocation et le privilège de faire le service que les *fils d'Aaron* accomplissaient *dans le lieu saint*. Il résulte de là qu'aucune classe d'hommes dans l'Église ne peut avoir de sacerdoce, de titre, d'office, distincts de ceux de l'Église tout entière, ou qui ne soit pas le partage de toute l'Église. Jude 11 est une parole de la plus haute importance. Veuille le Seigneur que tous ceux auxquels elle s'applique y fassent une sérieuse attention, afin d'échapper à sa terrible application. Le péché de Coré paraît avoir été une révolte contre l'ordre sacerdotal, établi de Dieu dans cette économie, et une tentative d'usurpation de l'exercice et des privilèges de cet ordre. Cet exemple s'applique donc à tous ceux, qui, sous l'économie actuelle, méconnaissent et rejettent l'ordre du sacerdoce, tel que Dieu l'a établi, et prétendent à la jouissance et à l'exercice exclusifs du nom, de l'office ou des privilèges de ceux dont les fils d'Aaron étaient les types. Dans la dispensation actuelle, ceux qui ont été faits sacrificateurs à Dieu par Jésus sont le corps tout entier des vrais croyants, qui constitue l'Église de Dieu : ce sont des hommes dans l'Esprit, des hommes qui ne sont pas du monde, des hommes qui ont été lavés de leurs péchés dans le sang de Jésus, et qui sont morts et ressuscités avec lui. Ce ne sont pas des hommes dans la chair, des hommes du monde, des hommes morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, n'ayant été ni lavés ni vivifiés. C'est Jésus et Jésus seul qui les fait sacrificateurs : leur vocation, leur titre, leurs privilèges viennent de lui, de lui seul, et cela sans aucune intervention ou sanction humaine, (Apoc. 1:5 :6). Leur sacrificature est spirituelle, l'ordre en est celui de Melchisédec, le lieu où elle s'exerce est le ciel, (Hébr. 8:4 :5). Sous l'économie actuelle, avoir la prétention de constituer un sacerdoce quelconque, bien plus de constituer un sacerdoce selon la chair, en accréditant et en reconnaissant comme sacrificateurs des hommes dans la chair, des hommes du monde n'ayant pas l'Esprit ; faire dépendre leur qualification de l'éducation ou de distinctions humaines ; faire dépendre leur *vocation* de l'autorité ou de la volonté de l'homme ; faire reposer leur *titre* sur la succession ou la transmission d'homme à homme ; réclamer le nom, l'office et les privilèges du sacerdoce à l'exclusion de quelqu'un de ceux qui sont en Christ ; faire de la terre et d'un sanctuaire terrestre le lieu de l'exercice de ce sacerdoce, que cette prétention se rencontre chez un individu ou chez un corps d'hommes quelconques, elle est en principe l'imitation de l'exemple de Coré. C'est un mépris de l'ordre de sacerdoce voulu de Dieu dans l'économie ; c'est une usurpation de l'office et des privilèges de ce sacerdoce.

Mais tout comme nous avons vu que, sous l'économie actuelle, la sacrificature et le culte sont spirituels, de même tout le *service* ou le *ministère* est spirituel aussi. Comme le croyant est un sacrificateur spirituel, il est aussi un *Lévite spirituel*.

Il est important de bien distinguer entre le sacerdoce ou la sacrificature et le ministère. Dans le sacerdoce, il y a égalité parmi les croyants, tous sont sacrificateurs ; il n'y a nulle différence entre eux quant au service qui se fait *au dedans du voile* ; tous ont également le privilège et la vocation de l'accomplir. Mais à l'égard du *ministère* ou du service *en dehors du voile*, il y a diversité de dons et d'offices, comme dans le corps il y a divers membres et que chaque membre a un office différent. C'est précisément cette diversité de dons et d'offices qui fait que le corps est capable d'accomplir ses diverses fonctions ; (Comp. 1 Corinthiens 12:4-30). Cette diversité dans le corps mystique de Christ est due à la *souveraineté de l'Esprit*, (1 Cor. 12:4-11). C'est l'Esprit qui distribue les dons à chacun comme il LUI *plaît*, et Dieu a placé chacun des membres dans le corps *selon qu'il l'a voulu*. C'est une grande erreur, que de supposer que le ministère ou le service dans l'Église de Dieu, ne consiste qu'à enseigner ou à prêcher la Parole. Les diacres étaient serviteurs ou ministres, comme le mot *diacre* lui-même et le service qu'ils faisaient, le démontrent. Phœbé était ministre ou servante de l'assemblée de Cenchrée (Rom. 16:1). Ceux de la maison de Stéphanas s'étaient donnés pour le service ou le ministère des saints, (1 Cor. 16:15). Laver les pieds des saints est un ministère ou un service envers l'Église, tout aussi réel que l'enseignement dans la Parole ; seulement il est d'une autre nature, (Jean 13:14 ; 1 Tim. 5:9-10 ; Tite 2:35). D'après ces passages, il est évident que les femmes sont ministres ou servantes dans l'Église aussi bien que les hommes, à l'exception pourtant du ministère de *la Parole*, (1 Tim. 2:8-12). La femme ne doit pas enseigner, elle doit garder le silence dans les assemblées (1 Cor. 14:34-35). Quant à ceux qui sont serviteurs ou ministres dans la Parole, ils sont ministres de la *nouvelle alliance* et non de *l'ancienne* ; ils ne sont pas ministres ou serviteurs selon la forme juive, c'est-à-dire selon la chair, comme l'étaient les Lévites ; ils ne sont pas davantage les ministres d'ordonnances juives, ils sont les ministres de *l'Esprit*, (2 Cor. 3:6). Dans ce verset, la capacité ou la qualification pour être ministre, est attribuée à *Dieu seul*, et non à *l'autorité de l'homme*, ni à aucun *don ou talent naturel ou acquis venant de l'homme même*. L'objet du ministère dans l'économie actuelle, ce sont les « choses de Dieu », (1 Cor. 2:6-16) ; or personne ne connaît les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu. Ainsi un homme qui n'a pas l'Esprit de Dieu, ne peut *connaître* les choses de Dieu ; il est donc incapable de les *enseigner* à d'autres. Le troisième chapitre de la 2^e épître Corinthiens montre ce *qu'est* maintenant le ministère dans sa nature et dans son *caractère* : c'est le ministère de la nouvelle alliance, celui de l'Esprit ; c'est le ministère de la justice et de la gloire. Là nous voyons aussi ce qu'il n'est *pas*. Ce n'est pas le ministère de l'ancienne alliance ; ce n'est pas celui de la lettre ou de la loi ; ce n'est pas celui de la chair, car la chair est le voile qui empêche le Juif de voir la gloire de Christ, et l'homme naturel de recevoir et de connaître les choses de l'Esprit. Le chapitre 4 montre ce qu'est le ministère ou le service dans son exercice, et à quoi il conduit, (7-17 et 6:4-10). Si on n'avait pas perdu complètement de vue le caractère du ministère, si le ministère lui-même n'avait pas été perverti, il n'aurait jamais pu devenir une institution en honneur *dans le monde* ; (Voyez encore Matt. 20:25-28). Au contraire les serviteurs du Seigneur auraient été jusqu'à maintenant regardés par le monde « comme les balayures de la terre et le rebut de tous. »

6. Nous avons encore à considérer le contraste qui existe entre les *ennemis* des Juifs et ceux de l'Église. Israël était appelé à la possession d'un héritage terrestre ; cet héritage était occupé par des hommes dans la chair. Les Israélites devaient les en chasser avec l'épée et les exterminer. (Deut. 7:1-2:16-26). Leurs ennemis étaient charnels, car ils avaient constamment à défendre leur pays contre l'invasion et l'irruption d'autres peuples, et leurs armes étaient charnelles aussi. Dans l'économie actuelle, nos ennemis ne sont pas la chair et le sang, mais les principautés et les puissances, les malices spirituelles qui sont dans les lieux célestes. Éph. 6:12.

Actuellement, les ennemis étant spirituels, nous ne pouvons leur opposer que des *armes spirituelles* ; 2 Cor. 10:4 ; Éph. 6:10-17.

La différence des économies à cet égard est, je crois, l'un des enseignements que le Seigneur nous donne dans la parabole de l'Ivraie et du bon Grain, (Matt. 13:24-30). Dans la dispensation passée, les Israélites, circoncis et séparés, devaient demeurer seuls, (Nomb. 23:9) dans un lieu à part sur la terre, dans le pays de Canaan ; et s'ils avaient fidèlement obéi à Dieu, pas un seul incirconcis ne serait demeuré dans le pays ; (Jug. 2:2 :20-23 ; 3:1-5). Mais dans la dispensation actuelle, l'Église, qui se compose « d'élus dispersés », n'a pas de place ni de localité qui lui soit assignée comme demeure sur la terre ; parce que sa vocation est céleste, (Héb. 3:1). Ce sont des étrangers et des voyageurs ici-bas, (1 Pierre 2:11). La place de l'Église maintenant est dans les lieux célestes en Jésus Christ, (Éph. 2:6). Ils ne doivent par conséquent pas chercher à arracher l'ivraie, que le diable sème *dans le monde*, (car le champ, dans lequel croissent l'ivraie et le bon grain, est *le monde*, et non pas *l'Église*, Matt. 13:38). Ceux qui ont la circoncision spirituelle, (Rom. 2:29 ; Col. 2:11-13 ; Phil. 3:3) doivent laisser dans le monde ceux qui sont incirconcis spirituellement ; et, lors même qu'ils en auraient le pouvoir, ils ne devraient pas essayer, par l'emploi de quelque jugement temporel, de les en arracher ou d'en débarrasser le champ. Les persécutions du papisme, les horreurs de l'Inquisition, les guerres sanguinaires des croisades doivent être attribuées à ce qu'on ne comprenait pas du tout la nature de l'économie à cet égard. C'était, en principe, autant d'efforts pour arracher l'ivraie. C'était agir d'après les principes du judaïsme, au lieu d'agir d'après les principes de l'évangile. On brûlait les hérétiques et on s'appuyait pour le faire sur l'analogie de la destruction des Cananéens voués à l'interdit. C'est là un exemple frappant et solennel du danger qu'il y a à se méprendre sur le caractère de l'économie actuelle, et à agir, par analogie, selon les principes de l'économie juive.

Je termine en mettant en regard les uns des autres les divers points de contraste que nous avons examinés. C'est le résumé ou la table de ce qui précède.

Économie passée

OBJETS : – La nation d'Israël, la postérité d'Abraham selon la chair.

CARACTÈRE : – La justice.

BÉNÉDICTIONS : – Terrestres et charnelles.

BÉNÉDICTIONS : – Conditionnelles, dépendant de l'obéissance.

CULTE : – Des ordonnances charnelles.

Des sacrifices charnels.

Un sanctuaire de ce monde.

Une sacrificature charnelle.

MINISTÈRE OU SERVICE : – Selon la chair.

ESPÉRANCE : – Le pouvoir sur la terre, des richesses et de la gloire.

ENNEMIS : – Charnels.

ARMES : – Charnelles.

Économie actuelle

OBJETS : – L'Église élue, la postérité d'Abraham selon l'Esprit.

CARACTÈRE : – La Grâce.

BÉNÉDICTIONS : – Spirituelles et célestes.

BÉNÉDICTIONS : – Assurées sans condition, ainsi que le droit de les posséder.

CULTE : – En Esprit et en vérité.

Des sacrifices spirituels.

Un tabernacle céleste.

Une sacrificature spirituelle.

MINISTÈRE OU SERVICE : – Selon l'Esprit.

ESPÉRANCE : – Gloire céleste et éternelle.

ENNEMIS : – Spirituels.

ARMES : – Spirituelles.

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 183, 259

16 – Essai sur les compassions de Christ

Le Mari est la Tête de la femme, comme le Christ est la Tête de l'Église, et comme il est Lui-même le Sauveur du corps.

Éphésiens 5:23.

L'excellence de la sacrificature de Christ est un sujet continu de rafraîchissement pour ses rachetés ; ce n'est qu'en contemplant ce cher Sauveur, que nous pouvons demeurer dans son amour. Ce n'est donc pas sans un esprit de prière et de recueillement que nous portons nos regards sur Celui qui est venu nous donner les paroles du Père, afin que la joie qu'il prend en nous demeure ; Que ce précieux Sauveur veuille nous garder de tout mal pendant que nous méditerons entre frères sa sainte Parole, afin que notre joie aussi soit accomplie, sachant avant toutes choses que hors de Lui nous ne pouvons rien faire.

L'œuvre de la Rédemption étant parfaite, le Seigneur se réjouit dans la communion qu'il a établie entre ses rachetés et le Père, par le moyen de sa sacrificature perpétuelle ; mais d'un autre côté, la sanctification des rachetés exige une activité continuelle de l'amour du Seigneur jusqu'à ce que le dernier des élus soit consommé.

Nous sommes ainsi portés à contempler Jésus, non seulement comme parfait Sauveur de l'Église, qui est son corps, mais encore comme la Tête, l'Époux de l'Église, pendant la formation et l'enfantement de cette dernière. dernière. dernière. Nous nous proposons ici de méditer ce sujet : Notre faiblesse particulière ne nous empêche pas d'entreprendre cet essai et de l'offrir à nos chers frères en Jésus ; nous espérons même que ses imperfections seront un motif, pour d'autres plus habiles, d'approfondir et d'exposer ces vérités d'une manière plus complète ⁹⁷.

Le Semeur vient d'accomplir à l'avance le vœu que nous émettions ici ; une plume habile et délicate, un talent universellement admiré, s'est mis au service du Seigneur pour traiter le même sujet.

⁹⁷ L'impression de cet article a été retardée depuis plus de trois mois ; en partie à cause de la marche du Témoignage qui ne paraît que lorsqu'il plaît au Seigneur, et en partie à cause de la gravité du sujet, que nous avons voulu examiner avec maturité et dans la prière.

Nous ne croyons pas devoir rien changer à notre Essai, et nous le livrons aux lecteurs du Témoignage, en bénissant Dieu de nous être trouvés d'accord dans ce petit travail, avec l'auteur du Semeur, du moins sur les points importants.

Ce que nos frères possèdent déjà, est bien plus grand que tout ce que nous pouvons leur offrir ; car ils possèdent Jésus en qui sont renfermées toutes les richesses de l'amour du Père ; mais cette considération ne doit pas nous arrêter dans l'étude continuelle de la Parole ; elle ne peut point nous empêcher non plus de nous entretenir avec les frères de tout ce qui y est contenu : c'est pourquoi nous nous confions dans la grâce du Seigneur, pour qu'il veuille, au moyen de cet essai, fortifier les frères dans le combat, les encourager dans la sanctification, augmenter parmi eux le support, la charité, la compassion et la sympathie.

Qu'il veuille nous donner une vue claire, un œil simple et vigilant pour le contempler Lui-même en sa qualité de Tête du corps dont il est le Sauveur, et plus particulièrement comme sympathisant aux souffrances et aux infirmités de tous les membres ensemble et de chacun en particulier.

Mais avant d'envisager les compassions de Christ pour ses rachetés, nous devons poser clairement la base sur laquelle nous sommes tous fondés, savoir que Jésus a pleinement et parfaitement accompli l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire ⁹⁸, c'est-à-dire de glorifier Dieu sur la terre.

De plus, l'office de Jésus comme Sauveur du corps est suffisant, parfait et accompli ⁹⁹, car par sa mort Il a pris sur Lui et enlevé de dessus nous le péché, la condamnation et la mort ; puis par sa résurrection nous avons la justification et la vie, et cette résurrection est elle-même une preuve de la suffisance de sa mort ¹⁰⁰.

Le sacrifice de Christ a été offert *une seule fois*. Jésus, après avoir offert pour les péchés un *seul* sacrifice, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu, car par *une seule* offrande il a consommé à perpétuité ceux qui sont sanctifiés. ¹⁰¹

L'Œuvre du Rocher est parfaite. ¹⁰²

Jésus *glorifié* s'est assis en sa qualité de sacrificateur et de victime qui ôte les péchés à perpétuité, et il attend ainsi que ses ennemis soient mis sous ses pieds ¹⁰³.

Ayant souffert une fois pour les péchés, Lui juste pour des injustes ¹⁰⁴, il a été crucifié par un effet de sa faiblesse ¹⁰⁵, (¹⁰⁶) pour nous amener à Dieu.

Les souffrances de Jésus, dans l'humilité et sous la malédiction due à nos péchés, ont complètement payé notre rançon ; la Justice de Dieu a été entièrement satisfaite ; comme Sauveur de l'Église, Jésus a donc pleinement et parfaitement accompli notre salut et notre justification, par sa mort et par sa résurrection. Sous ce point de vue précieux, le cœur de Jésus est rempli de joie lorsqu'il considère l'Église.

Les saints de l'économie présente contemplent le fait sur lequel repose leur salut comme un fait passé et accompli. Tandis que les justes de l'ancienne alliance avaient vu d'*avance* par la foi et salué le jour de Christ ; mais pour ceux-là comme pour ceux-ci, la vie éternelle et la justification par grâce gratuite leur sont richement acquises dans la mort de Christ et pour l'éternité.

Nous avons donc établi que Jésus, comme Sauveur du corps, a accompli ce qu'il lui convenait de faire, et que comme Prince de notre salut il a dû être consommé par des souffrances une seule fois pour toujours et à perpétuité (¹⁰⁷).

⁹⁸ Jean 17:4

⁹⁹ Rom. 8:2

¹⁰⁰ Jean 11:25 ; 1 Pierre 1:3 ; Rom. 4:25 ; 5:18 ; 6:5.

¹⁰¹ Hébreux 10:10 ; 12:14 ; 18:26.

¹⁰² Deutéronome 22:4

¹⁰³ Hébreux 10:12 ; 1:13

¹⁰⁴ 1 Pierre 3:18

¹⁰⁵ 2 Corinthiens 13:4

¹⁰⁶ Ce passage, 2 Cor. 13:4, a pour parallèles Rom. 1:3-4 ; 9:5. « Car s'il fut crucifié par faiblesse (ou par suite de l'infirmité de la chair), il vit par la puissance de Dieu. » C'est l'opposition entre la semence de David et le Fils de Dieu, entre le Fils de l'homme dans l'humilité et le Fils de l'homme glorifié.

Relativement au mot faiblesse ou infirmité, Galates 4:13 ; Hébr. 4:15 ; 5:2 ; 7:28 ; 1 Cor. 15:43 ; 2 Cor. 12:9, nous prouvent que la puissance de Dieu se glorifie dans la *faiblesse de la chair*, soit par la résurrection du Fils de l'homme par excellence, du Christ notre Tête, soit en continuant les mêmes opérations, par la même puissance, en nous qui sommes ses membres.

Ainsi Christ a dû être dans l'infirmité, d'abord comme Serviteur, pour s'anéantir lui-même ; il a été fait pour quelque temps inférieur aux anges, mais par la puissance de Dieu qui était en Lui (Jean 10:18) il a repris sa vie pour être ainsi le premier-né entre beaucoup de frères.

Ἐκ remplace quelquefois chez les Ioniens ὑπὸ, par, après un verbe passif. Cette préposition après un verbe passif signifie souvent « par suite de. »

Mais nous voulons examiner maintenant, comment, avant que ses rachetés soient amenés à la gloire, il faut qu'ils souffrent *à leur tour* pendant la formation du corps, ce qui contribuera à nous faire comprendre et saisir, pour notre joie, la sympathie et les compassions incessantes de Celui qui est La Tête de l'Église, en même temps que son bien-aimé Sauveur ¹⁰⁸.

Tout ce que l'Écriture nous dit des souffrances du corps de Christ est, en un sens, applicable à Jésus comme Tête de ce corps ; et si la communion du Seigneur et la recherche de ses pensées étaient l'état habituel des chrétiens, les souffrances de Celui qui est leur Tête seraient un motif de douleur et de prières, mais surtout de vigilance et d'humiliation pour eux qui sont l'objet de ces souffrances du cœur de Jésus.

Lorsque nous disons que les souffrances du corps sont *en un sens* celles de la Tête, c'est que nous avons toujours en vue dans ce qui suit, la participation de Christ à nos maux et à nos douleurs, dans le sens de sympathie, de compassion ; et que nous employons ces mots, ainsi que l'Écriture le fait, comme synonymes de *souffrir avec*, de *prendre part aux souffrances* de quelqu'un.

L'heure de la douleur est venue pour l'Église depuis que Jésus est retourné à Celui qui l'avait envoyé ; c'est au travers des douleurs de l'enfement que l'Église marche à sa perfection en Christ ¹⁰⁹, et cet état de souffrance durera jusqu'à ce que, tous, nous nous rencontrions dans la mesure de la pleine stature du Christ, jusqu'à ce que, par notre passage au travers de l'épreuve de cette vie, nous ayons tous été individuellement et successivement accomplis en Celui qui est la Tête au-dessus de toutes choses, pour l'Église qui est son corps, afin qu'en toutes choses Il tienne le premier rang.

L'édification du corps de Christ est donc un temps de douleurs pendant lequel la Tête participe aux souffrances nombreuses et variées que doivent subir tous les membres, soit dans la lutte de l'Esprit contre le péché pour leur sanctification, soit à cause de l'inimitié d'un monde dont la grâce de Dieu les a fait sortir.

La position de l'Église des rachetés considérée dans sa portion agissante pendant sa formation à travers les âges, doit nécessairement lui attirer des persécutions, si elle est fidèle, ou une fausse paix et un calme dangereux lorsqu'elle est infidèle ou affaiblie.

Aux yeux de Dieu, l'Église est la continuation de Jésus sur la terre ; elle doit le représenter en face du monde, pour glorifier le Père. La mission de l'Église est de perpétuer le souvenir de Jésus jusqu'à ce qu'il vienne, de suivre ses traces par le secours du Saint Esprit, et de convaincre le monde qui l'a crucifié, de péché, de justice et de jugement ¹¹⁰.

Jésus a surtout fait deux choses sur la terre : Il a obéi, Il a souffert.

L'Église doit suivre ce modèle ; elle obéira donc aux puissances du monde dans tout ce qui est de leur ressort ; mais elle obéit à Dieu en se séparant de tout ce qui est déjà jugé : c'est ainsi qu'elle rend témoignage en faveur des droits de Jésus et contre l'usurpation de son Royaume par l'ennemi. Or, c'est précisément en suivant son modèle que l'Église est certaine de souffrir aussi, comme Jésus a souffert. Sa seule consolation et sa seule joie ici-bas sont dans la communion avec son Chef et dans la glorieuse espérance dont elle jouit, par une pleine certitude de foi aux choses futures et invisibles. Pendant son passage sur la terre, Jésus, comme homme dans la faiblesse, a été un homme de douleurs, parce que possédant la pensée de la pureté divine, il était, dans sa forme de serviteur sans péché, entouré par le péché et rejeté par ce monde qu'il était venu chercher pour le sauver et pour l'amener au Père.

Jésus avait été sanctifié, c'est-à-dire, mis à part par le Père ; il s'était sanctifié lui-même en sa qualité d'Envoyé ¹¹¹, et c'était pour les siens qu'il avait fait cela, afin qu'eux aussi fussent sanctifiés par la vérité. Le but de cette mise à part du monde était surtout de glorifier la grâce du Père au moyen de ce peuple particulier consacré à son nom ¹¹².

Jésus n'a participé à aucune des joies du monde, autrement que pour y manifester sa gloire qui était la gloire ¹¹³ du Père. Celui qui voudra le suivre devra haïr, chez lui-même et chez les autres, tout ce qui est du monde ; il se chargera de sa croix et marchera au travers du désert, comme un voyageur qui cherche une meilleure patrie.

Mais encore ici, le cœur de Christ sera la source où nous puiserons la douceur, la patience, le support envers les individus du monde. Christ a toujours béni, supporté, appelé avec amour toutes les âmes qui se trouvaient sur

¹⁰⁷ Jean 19:30. Pendant que Jésus notre Sauveur vivait encore, il a dit : « C'est accompli ». Voyant que toutes choses s'accomplissaient, il avait demandé à boire afin que l'Écriture fût consommée. Aussi longtemps que le Sauveur n'avait pas quitté sa vie, tout n'était pas encore achevé quant à notre salut. Après sa mort même il fallait qu'il ressuscitât ; sans cela notre foi serait vaine et nous serions encore dans nos péchés. Jésus devait encore, au moment où il prononça ces paroles, mourir d'abord, puis être glorifié, enlevé au ciel ; puis il fallait qu'il envoyât le Défenseur, le Consolateur à ses disciples.

¹⁰⁸ Jean 16:35 ; Actes 14:32

¹⁰⁹ Jean 16:6 :11 ; 1 Tim. 2:15 ; Apoc. 12:4-7

¹¹⁰ Jean 16:8-11 ; Actes 17:31

¹¹¹ Jean 10:36 ; 17:18

¹¹² Actes 15:14 ; Tite 2:14

¹¹³ Jean 2:11

son chemin. Imitons donc Celui qui n'était point venu pour juger mais pour sauver, Celui qui haïssait le péché, mais qui aimait les pauvres pécheurs, ce Jésus qui était *doux et humble de cœur*.

Le moyen de réaliser dans notre vie l'humilité, l'amour et le détachement des joies et des biens du monde, c'est, au lieu de mettre notre confiance en ces biens, de considérer sérieusement le Seigneur dans sa vie et dans sa mort, « portant toujours dans notre corps la mort et les flétrissures du Seigneur Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre corps ¹¹⁴. »

Quel que soit, dans un moment donné, le degré de tolérance du monde envers l'Église, il n'en est pas moins un monde ennemi de Dieu qui a crucifié Jésus et qui est dominé par Satan son prince actuel. Il y aura toujours inimitié de la part du monde contre les enfants de Dieu, lorsqu'ils seront fidèles à glorifier leur Père.

Lorsque aucune opposition de la part du monde ne vient rendre témoignage à la fidélité des chrétiens, il y a lieu à examiner attentivement l'état de l'Église, car si le monde nous aime, c'est une preuve que nous sommes semblables aux gens du monde ; tandis que si nous suivons les traces de Jésus, alors le monde nous haïra, car le monde aime ce qui est sien ¹¹⁵.

Si l'Église n'attendait rien du monde, si elle n'acceptait rien de lui, si, au lieu de s'endormir dans une fausse paix avec l'ennemi et de faire alliance avec lui, elle en vivait séparée ; si elle profitait de cette belle position en dehors de lui pour agir dans le monde et sur lui avec la puissance de la grâce ; si l'Église rendait témoignage du prochain retour du vrai Roi dans sa grande puissance ; alors chacun de ses membres verrait qu'il n'y a que des tribulations à attendre et que c'est à travers beaucoup de souffrances qu'il nous faut entrer dans le Royaume de Dieu ¹¹⁶.

Sommes-nous réellement ici-bas comme dans un voyage au travers du désert ? Le témoignage des membres du corps de Jésus est-il unanime ou au moins assez puissant pour effrayer et pour irriter l'ennemi ? Ne sommes-nous pas au milieu d'un monde christianisé et d'un christianisme mondanisé, et gémissons-nous de cette confusion ? La plupart des frères n'acceptent-ils pas de la main de ce même monde ce qu'il leur offre à la place des dons et des ministères réellement évangéliques ?

La doctrine, les sacrements, l'évangélisation, le culte. Les ministères ne sont-ils pas, en très grande partie, dépendants de la volonté et de l'autorisation du monde, et ce mal n'est-il pas l'œuvre de l'adversaire et le signe d'une grande confusion ?

Jésus, notre Tête, est nécessairement sensible à toutes ces infirmités de chaque membre individuellement et de tous ensemble, pendant la formation successive de son corps, et si notre témoignage est aussi misérable, n'est-ce pas là pour nous un sujet toujours renouvelé d'humiliation et de prières ?

La prière et la communion avec le Seigneur sont les seules jouissances qui soient la part des fidèles dans ce monde ; ce sont des bénédictions intérieures et spirituelles qu'ils ne peuvent trouver qu'en se retirant auprès du Seigneur, loin du péché qui enveloppe si aisément.

La communion avec le Seigneur nous procure, entre autres bénédictions, la communion avec les frères et l'intelligence des besoins et des souffrances de tout le corps de Christ. Plus donc nous serons près du Seigneur, plus nous comprendrons que nous avons à porter ici-bas à *notre tour* notre part des souffrances que le corps de Christ doit encore endurer pendant sa formation ¹¹⁷.

Cette traduction est littérale sans transposition de mots, et ce passage ainsi traduit renferme l'enchaînement d'idées suivant.

Que fait Paul ? Il accomplit à son tour. Quoi ? Ce qui manque des tribulations de Christ.

Qu'est-ce que les tribulations de Christ auxquelles il manque quelque chose ?

Ce sont les tribulations du corps de Christ, ou de l'Église pendant sa formation ; et la somme des tribulations du corps se compose de la part de chacun de ses membres.

N'y a-t-il que Paul qui ait une part à accomplir dans cette somme de tribulations imposée à l'Église pendant sa formation ?

Ce que Paul faisait, nous avons à le faire chacun à notre tour, *pour la part qui nous est assignée*.

Ces tribulations dont Paul supportait à son tour sa part, manquaient-elles aux souffrances de Christ, ou à la part de Paul pendant sa vie, (ou dans sa chair) ?

Ces tribulations manquaient dans la chair de Paul ; et c'était dans sa chair, c'est-à-dire pendant sa vie qu'il accomplissait cette part qui lui était assignée.

¹¹⁴ Marc 10:24 ; 2 Cor. 4:10 ; Gal. 6:17

¹¹⁵ Jean 15:18-19 ; – Jean 17:14-16

¹¹⁶ Jean 16:33 ; Actes 14:22.

¹¹⁷ Col. 1:24. « Maintenant je me réjouis dans mes souffrances pour vous, et j'accomplis à mon tour, (je remplis de mon côté) ce qui manque des tribulations de Christ en ma chair, pour son corps qui est l'Église. »

Par où nous voyons clairement que Paul achevait une tâche qui lui était imposée pendant les jours de sa chair (1 Pierre 4:1 :6) et que la Tête la première, ayant souffert sa part en qualité de prémices, ne souffre plus que par sympathie pour ce qui reste.

Enfin, ces tribulations ont été endurées en premier lieu par la Tête, puis tour à tour par chaque membre de la communauté, et cet accomplissement successif a lieu en faveur de tout le corps, ou comme le dit notre passage, « pour le corps. »

Le verbe grec « j'accomplis à mon tour, ou je remplis de mon côté » ne se trouve pas ailleurs dans le Nouveau Testament.

Le mot « ce qui manque » ou, « ce qui reste en arrière » se trouve 1 Cor. 16:17 ; 2 Cor. 8:13-14 ; 9:12 ; 11:9 ; Phil. 2:30 ; 1 Thess. 3:10 ; Luc 21:4.

Il est possible, il nous paraît même probable, d'après ce que le Seigneur a souvent manifesté de ses voies envers l'Église, que l'Esprit qui pousse actuellement beaucoup de frères à la contemplation de Jésus agissant dans son amour, et qui rend l'épouse attentive à toute la puissance et à la ruse de l'ennemi, veuille ainsi la préparer à quelque grand événement.

La grâce de Dieu fortifie toujours ses enfants lorsqu'il en est besoin, et si de mauvais temps s'approchent de nous, quel plus puissant bouclier pouvons-nous trouver dans les épreuves que la communion avec notre Tête, que l'amour fraternel, que l'énergie produite dans chaque membre par le sentiment de sa responsabilité et de sa solidarité envers tout le corps.

Aucune considération ne nous paraît plus propre que la sympathie et la compassion de Christ à détruire et à repousser l'égoïsme et la paresse, la lâcheté même, qui empêchent les frères de se réunir dans la communion du Seigneur et dans la prière, de s'humilier du mal qui divise l'Église et même de le reconnaître. Rien ne peut mieux que la participation de Christ à toutes ces misères nous engager à charger sur nous les fardeaux les uns des autres.

Le vrai moyen de ne pas nous endormir dans une vaine profession de christianisme, de ne pas être morts en ayant le bruit de vivre, c'est de nous exhorter à la contemplation du Seigneur Jésus, dans l'activité de son amour pour nous.

Il fallait, à cause de notre infirmité, que Jésus se révélât à notre foi sous divers aspects distincts ; qu'il se fît connaître à nous dans ses divers caractères et dans ses divers offices, en nous les expliquant chacun séparément, tout en nous révélant son Unité avec le Père et avec le Saint Esprit.

Nous savons que Jésus dans la crèche est le même que Jésus sur la croix, que le Fils de Dieu dans l'abaissement est le même que le Fils de l'homme en puissance ; nous croyons tous que Jésus est Dieu béni éternellement, mais nous avons particulièrement besoin dans ce moment de contempler Jésus dans *son humanité glorifiée*. L'humanité du Seigneur Jésus, c'est notre humanité ; c'est ainsi qu'Il est Fils de l'homme ; c'est dans notre humanité qu'il a apaisé la Justice de Dieu, et qu'il nous a rétablis dans la communion de Dieu. C'est notre humanité qui est glorifiée en Jésus, et de même que la vie de Christ est en nous déjà actuellement sur la terre, de même aussi, par Christ, notre humanité est actuellement glorifiée dans le ciel.

Pour bien comprendre la compassion, la sympathie de Christ, sa participation à l'état de l'Église, nous devons le contempler, non seulement comme Sauveur dans la gloire, mais encore comme Chef de l'Église dans son humanité glorifiée. C'est ainsi qu'il est la tête du corps qu'il a sauvé ; c'est sous ce point de vue précieux à nos âmes, qu'Il est le premier-né entre beaucoup de frères, la tête de l'assemblée ; c'est ainsi qu'Il est actif et en relations vivantes et efficaces avec son Église.

Peut-être cette face de Christ a-t-elle été un peu perdue de vue par les frères ; il est nécessaire d'y revenir puisque la résurrection et la glorification de Jésus sont les arrhes de notre propre résurrection en gloire et les gages de son activité de sa sympathie et de son intercession pour ses frères, pour son Église devant le trône de la grâce du Père.

Paul avait été converti par la vue de Jésus glorifié, il l'avait contemplé dans son union avec l'Épouse. Ce Saul qui auparavant ravageait l'assemblée, qui persécutait le corps de Christ ¹¹⁸ comprit ce *mystère*, lorsque du haut de la gloire, Jésus lui dit : Saul, Saul ! pourquoi ME persécutes-tu ! Je suis JÉSUS QUE tu persécutes.

N'était-ce pas la Tête de l'Église qui se plaignait du mal que l'on faisait souffrir à ses premiers membres sur la terre, et le corps n'est-il pas encore sur la terre, n'est-ce pas là qu'il existe, là qu'il se forme, et là qu'il souffre ?

Saul devint lui-même membre de ce corps ; il lui fut uni dès ce moment et les souffrances qu'il endura dès lors ne furent point une partie spéciale et distinctive de son ministère ; mais Paul avait la pensée de Christ, Paul souffrait, et même il mourait tous les jours, *car les souffrances de Christ* abondaient en lui ¹¹⁹ ; et ce qui distingue Paul de tous ses frères, ce n'est pas de souffrir pour tout le corps, mais c'est peut-être l'abondance de ses tribulations.

¹¹⁸ Gal. 1:3

¹¹⁹ 2 Cor. 1:5

S'il est vrai que nous ayons aussi l'Esprit et la pensée de Christ ¹²⁰, nous devons, pendant notre épreuve ici-bas, rechercher soigneusement quelles sont les souffrances et les douleurs des membres de son corps, afin de porter notre part de ces tribulations et de réaliser ainsi notre mort au monde avec Christ, et notre vie en Dieu par Christ. Alors nous nous écrierons : « Qui est affaibli que nous ne le soyons aussi ? qui fait des chutes que nous ne soyons aussi brûlés ? Nous nous plairons même dans les infirmités, dans les souffrances, et dans les angoisses pour Christ ¹²¹. »

Qu'un seul des membres du corps soit dans un état de chute, de faiblesse, de mondanité, sous une épreuve, ou sous un Jugement, alors tous les membres souffrent, si du moins le corps est dans un état normal, et la Tête n'est point isolée ni insensible à ces désordres.

Car nous sommes le corps de Christ et ses membres en partie, et si un membre souffre tous les membres souffrent avec lui, car le corps n'est pas un seul membre, mais beaucoup de membres ¹²², et Christ est la Tête de tout homme ; en sorte que Jésus prend part non seulement aux souffrances de tous les membres, considérés comme assemblée collectivement, mais il sympathise aux tribulations de chacun de nous en particulier. Aussi l'Écriture nous montre-t-elle nos souffrances inévitables et notre combat incessant comme les tribulations de Christ lui-même, de ce Seigneur qui est abondant en compassions et miséricordieux ¹²³.

Or ce qui est dit de chaque chute d'un de nos frères, nous devons l'appliquer à nos propres chutes, afin que considérant l'impression douloureuse qu'elles causent à la Tête et à tout le corps, nous marchions dans la sanctification, cherchant à glorifier Dieu en toutes choses.

Christ, qui est fidèle sur toute sa maison, Lui qui nous lave de nos souillures de chaque jour, et qui comme Souverain Sacrificateur compatit à nos infirmités, s'est encore chargé du jugement actuel et de la discipline des membres de son corps, en sorte que si nous ne nous discernons pas nous-mêmes pour présenter à Dieu nos infidélités, nous sommes jugés ici-bas à la manière des hommes, dans la chair, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde ¹²⁴.

Cet office de Christ sur sa maison est encore un ministère d'amour envers son Église ; mais combien son cœur n'est-il pas affligé de mille manières pendant qu'il le remplit ? Notre devoir est donc de prendre toutes ces choses à cœur comme étant aussi nos propres affaires, de considérer devant Dieu et dans son amour notre propre état de misère, celui de nos frères en la foi et l'état de désunion et de faiblesse où se trouve tout le corps ; puis, si l'amour de Christ nous presse, nous serons aussi comme en travail d'enfantement jusqu'à ce que Christ soit formé dans les élus qui sont retenus dans les misérables éléments du monde ou qui y sont retournés ¹²⁵.

Quel *que soit le genre* des souffrances de nos frères, nous devons y participer comme les Hébreux sympathisaient aux liens de Paul, et aux maux de leurs frères ¹²⁶, car nous voyons que l'Apôtre met cette compassion sur la même ligne (quant aux récompenses qu'elle doit obtenir), que les souffrances elles-mêmes et que les tribulations positives endurées par les Hébreux. C'était encore l'amour fraternel qui faisait déployer par les Corinthiens une grande patience pour supporter les *mêmes souffrances* que Paul ¹²⁷. Ce dernier les loue à cause de cette sympathie, en sorte que la tribulation de Paul apporte aux Corinthiens le salut et la consolation parce que, ayant participé aux tribulations, ils participeront au salut et à la consolation. Dans ce dernier passage nous retrouvons toujours l'idée principale qui est si douce à nos cœurs, savoir que si les *souffrances du Christ* abondent sur nous, de même aussi *notre consolation* abonde *par Christ*.

Nous souffrirons ainsi avec Christ toutes les fois que nous prendrons part avec Lui aux maux qui se manifestent dans son Église pendant sa lutte contre les dominateurs universels des ténèbres de ce siècle et contre les méchancetés spirituelles dans les lieux célestes ¹²⁸ ; mais nous avons en outre à souffrir encore pour Christ, et nous rencontrons certainement ce dernier genre de souffrances dans la fidélité à l'évangile. Si nous voulons rendre un témoignage efficace et sincère à la gloire de Celui qui nous a rachetés, nous aurons aussi des souffrances à endurer comme de bons soldats de Jésus Christ ¹²⁹, et ici comme ailleurs nous serons soutenus par la puissante efficace et par la bonne main de notre Chef.

Les mépris d'un monde qui s'appelle chrétien, les accusations de tant de frères qui ignorent même les motifs qui nous séparent de toute institution venant du monde, sont bien certainement suffisants pour nous engager à nous charger de notre croix, et à nous considérer comme prenant part aux souffrances du corps de Christ.

¹²⁰ 1 Cor. 2:16

¹²¹ 2 Cor. 11:29 ; 1 Cor. 12:10

¹²² 1 Cor. 12:14 :26:27

¹²³ Jacq. 5:11

¹²⁴ 1 Cor. 4:4 ; Jacq. 5:9 ; 1 Pierre 4:1 et 6 ; 1 Cor. 11:32

¹²⁵ Gal. 4:19

¹²⁶ Héb. 10:32 :37

¹²⁷ 2 Cor. 1:3-8

¹²⁸ Éph. 6:2.

¹²⁹ 2 Tim. 2:3

Si donc les temps de persécution ouverte ne sont pas actuellement notre partage, cependant nous sommes encore bienheureux, si nous sommes en quelque manière outragés pour le nom de Christ, parce que l'Esprit de la gloire et l'Esprit de Dieu repose sur nous. Soyons donc fermes dans la foi, sachant que les mêmes souffrances s'accomplissent en tous nos frères qui sont dans le monde, et si faisant le bien nous souffrons injustement, c'est une grâce de Dieu ; car c'est à cela que nous sommes appelés, puisque Christ, lui juste, a souffert pour des injustes, nous laissant un modèle afin que nous suivions ses traces ¹³⁰.

Christ se réjouit donc de son œuvre parfaite comme Sauveur du corps ¹³¹ ; mais Christ l'Époux de l'Église et la Tête du corps participe activement aux tribulations de ce corps pendant sa formation, aussi bien qu'aux misères et aux infirmités de chacun de ses membres.

Si nous avons compris cette vérité si encourageante, nous serons empressés de rechercher et le terme de cet état de choses, et la récompense qui est promise à ceux qui auront pris part à tout ce travail et à toutes ces fatigues.

Ce terme nous est présenté dans le 4^e chapitre de la 1^{re} aux Thessaloniens, 5:13-18. Le moment de la joie viendra lorsque l'Époux arrivera sur les nuées pour réunir tous les siens, en l'air, par la glorieuse Résurrection des Saints. Alors chacun recevra sa récompense ; alors l'Épouse sera manifestée aux yeux de la création entière, revêtue de la gloire et de la puissance du Fils de Dieu.

Portons donc, à notre tour, dans notre chair, notre part des souffrances de Christ, et réalisons ainsi notre mort au monde avec Christ et notre vie en Dieu par Christ ; mais hâtons de nos vœux et de nos prières le moment béni de l'Arrivée du Seigneur, de Celui qui doit toujours être le plus près de nos cœurs par la foi.

Ce n'est pas seulement la création entière et les choses inanimées qui soupirent, mais nous-mêmes aussi qui avons les arrhes de l'Esprit, nous soupirons étant chargés, attendant l'adoption la délivrance de notre corps ¹³².

Serions-nous moins intelligents que toute la création qui soupire, étant en travail d'enfantement, *jusqu'à maintenant* depuis tant de siècles, et attendant le moment du retour de Christ avec ses saints, pour être délivrée de l'esclavage de la vanité et de la corruption ? Ne soupirerons-nous pas aussi, nous membres élus du corps de Christ, pendant notre passage au travers de ce mal produit par le péché d'Adam ? car nous sommes héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ, si du moins *nous souffrons avec Lui* ¹³³, avec Christ qui souffre à cause de son amour pour nous et de son intime union avec nous.

Il n'est point question pour nous de penser à souffrir avec Christ de ses souffrances passées, ni en la chair, ni sur la croix. Ces souffrances du Sauveur ont toujours été pour Lui seul, car Lui seul était capable de les endurer, et nous n'y pouvons participer en aucune manière que pour rendre grâces, honneur et louange à Celui qui les a accomplies. Mais si nous souffrons avec patience, nous régnerons aussi avec Lui, et nous avons besoin de patience dans les tribulations, afin qu'après avoir *fait la volonté de Dieu*, nous remportons la promesse ¹³⁴.

Selon que vous *participez aux souffrances de Christ*, réjouissez-vous, afin qu'aussi, en la révélation de sa gloire, vous vous réjouissiez avec allégresse, car il faut que le cultivateur travaille avant de recueillir les fruits (1 Pierre 4:13 ; 2 Tim. 2:6).

Un des fruits les plus précieux de notre communion avec le Seigneur Jésus, dans ses pensées et dans ses souffrances pleines d'amour, est certainement la meilleure résurrection (Héb. 11:35), car Paul s'écriait : Oh ! que je connaisse Christ, ainsi que la puissance de SA Résurrection et la communion ¹³⁵ de *ses souffrances*, étant rendu conforme à SA mort, si, en quelque manière, je parviens à la Résurrection *d'entre* les morts (Phil. 3:10).

L'an 96 ou 100 du Seigneur, Jean, s'annonçant aux sept églises sous ses titres les plus recommandables, dit : « Moi, Jean, votre frère, participant de la tribulation et du règne, et de la patience ¹³⁶ de Jésus Christ » (Apoc. 1:9). Ici le règne seul est une chose future, qui s'obtient par la participation, pendant la vie du disciple bien-aimé, à la tribulation et à la patience actuelles de Jésus Christ. Cette tribulation, telle que nous l'avons développée jusqu'ici, est celle du Seigneur à cause de son Union avec l'Église et de sa miséricorde compatissante envers ses rachetés. Or la tribulation, ainsi que la patience de Christ, étaient aussi la part des membres fidèles de son Église ; c'étaient là leurs titres les plus précieux.

Beaucoup de chrétiens admettent les conséquences de cette doctrine ; ils veulent bien accepter la solidarité qui lie ensemble tous les membres du corps de Jésus et la responsabilité de chacun pour le mal qui est en tous et au milieu de tous : ils souffrent des persécutions que l'Église endure en plusieurs lieux sur la terre ; ils gémissent du mal qui la divise de plus en plus ; ils déplorent dans leur cœur les chutes, les infidélités et les misères de chaque frère ; mais ils n'acceptent pas la doctrine qui nous fait *un devoir* de cette sympathie, parce qu'elle nous montre

¹³⁰ 1 Pierre 4:4 ; 2 Cor. 4:17 ; Actes 7:54-56 ; Rom. 8:18 ; 1 Pierre 3:185 ; 4:1 :2:6

¹³¹ Éph. 5:23.

¹³² Rom. 8:19 et suivants.

¹³³ Rom. 8:17

¹³⁴ 2 Tim. 2:12 ; Hébr. 10:36

¹³⁵ *Koinwvia* est mieux rendu par « communion », tandis que « communication » correspond, je pense, à *κοινωνησις*.

¹³⁶ Apoc. 13:10 ; 14:12 ; Jacques 5:11 ; Luc 21:19 ; Hébr. 10:36. *Ὑπομονή*, patience, action d'endurer et de supporter un choc.

Christ comme Tête, comme centre et rendez-vous de toutes les souffrances générales et individuelles. Ces chers frères suivent ainsi l'impulsion d'un bon cœur naturel, mais ils ne reçoivent pas le seul principe qui puisse sanctifier ces sympathies, savoir la communion avec Christ comme la source et le mobile de ces affections chrétiennes.

D'autres, ne saisissant que les privilèges glorieux et ineffables de notre union déjà consommée avec la Tête du corps, paraissent, trop souvent, se glorifier seulement dans leur espérance, mais oublier, d'un autre côté, de se glorifier dans l'humiliation et de s'identifier avec le Christ persécuté, avec la Tête souffrante de leur propre corps.

Il est vrai que la doctrine des souffrances actuelles de Christ peut avoir été négligée parmi les chrétiens à cause de l'abus que d'autres communions en ont fait. Pour nous, qui désirons contempler le Seigneur sous toutes ses faces, nous sommes assurés que la doctrine de la sympathie de Christ pour l'Église, pendant sa formation, ne peut porter atteinte à la doctrine de la complète satisfaction de Dieu en la mort de Jésus.

Après avoir contemplé l'amour du Père et celui du Fils donnant sa vie pour ses ennemis, nous ne trouvons rien de plus touchant que ces compassions du Seigneur Jésus qui veut prendre part à toutes nos douleurs, qui nous aime d'un amour éternel et sans interruption, qui souffre de nous voir encore chargés de notre croix, Lui qui a porté tous les péchés de ses rachetés et subi la condamnation et la mort pour eux et à leur place.

Quel amour que celui de Christ ! Ne surpasse-t-il pas toute connaissance ? N'est-ce pas par la puissance toujours agissante de cet amour que nous sommes plus que vainqueurs en toutes choses par Celui qui nous a aimés et qui maintenant encore intercède pour nous ? (Rom. 8:26 :33:38)

Et cependant l'édification de ce qui reste à construire du corps de Christ devient toujours plus laborieuse et plus difficile ; car le manque de charité, la paresse, l'égoïsme dans chacun de nous, le défaut d'amour et de communion entre les frères, mais surtout notre répugnance à souffrir, même avec Christ, augmentent considérablement les difficultés des derniers temps auxquels nous sommes parvenus.

La charité, l'amour du Seigneur et des frères, sont le dernier remède qui nous reste ; mais comment l'employons-nous ? Si nous contemplions continuellement Jésus, si nous le recherchions assidûment dans la Parole au moyen de l'Esprit, nous pourrions réaliser, en quelque mesure, sa charité et ses compassions divines. C'est ainsi, et non en considérant la charité qui est en nous ou en quelque autre homme, que nous nous tiendrons dans l'amour même du Père, et dans la lumière de la connaissance de sa gloire, dans la face de Jésus Christ (2 Cor. 4:6).

L'amour ne se trouve qu'en Christ ; il nous est impossible de le réaliser autrement que dans la communion avec Lui, au moyen de l'Esprit qui prend de ce qui est à Jésus pour nous le donner. Si nous buvons à la source, des fleuves d'eaux vives sortiront de nous. Si nous sommes nourris de Christ, alors nous comprendrons tout ce qui nous manque et tout ce qui manque dans l'Église. Que le Seigneur veuille briser Lui-même la dureté de nos cœurs et vaincre notre coupable égoïsme, afin que nous puissions aussi, à notre tour, prendre part à ses pensées et aux souffrances de nos bien-aimés frères sur toute la terre et marcher vers le but avec confiance, sachant que notre Jésus, le Fils de Dieu est notre grand Souverain Sacrificateur, qui, ayant été tenté en toutes choses à notre ressemblance sans péché, peut sympathiser à nos infirmités.

C'est dans ces dispositions et avec ces affections d'en haut, que nous dirigerons joyeusement nos pas vers la patrie céleste, attendant toujours en route le repos et la délivrance, allant continuellement à la rencontre du Seigneur dans la vive attente de son Arrivée.

Alors, frères, nous serons réunis dans le véritable amour sans mélange, lorsque le Christ aura été manifesté, Lui qui est notre vie. Alors nous nous réjouirons vraiment dans le Seigneur et non plus seulement en espérance. En attendant, cherchons les choses d'en haut, là où notre vie est cachée avec Lui en Dieu. « Car encore un peu, très peu de temps, et CELUI QUI VIENT arrivera, et il ne tardera pas. »

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 195

17 – À tous ceux qui aiment notre Seigneur Jésus Christ

Bien-aimés ! Nous avons été rachetés par le même sang précieux, le sang de Christ, qui nous purifie de tout péché, quel que soit le nom qu'on nous donne parmi les hommes, et nous sommes membres les uns des autres. Je vous supplie donc, comme en la présence de Dieu, de considérer soigneusement les vérités qui vont vous être présentées :

1. Nous avons *un* seul Père, qui nous a donnés à Jésus, et qui a donné Jésus pour nous ; *un seul Seigneur Jésus Christ*, notre Frère aîné, en qui chacun de nous est mort et ressuscité ; *un Saint Esprit* habitant en nous, notre consolateur, notre défenseur, notre guide et notre compagnon toujours fidèle pendant notre voyage à travers le désert.

2. *Le point de ralliement pour tous les saints est la croix de Christ.* Celui qui y a répandu son âme à la mort pour nous, est mort « afin de rassembler en un les enfants de Dieu dispersés » (Jean 11:52). Aussi dans la prière qu'il fit, avant de mourir, il demanda entre autres : « que tous *soient un*, comme toi, Père, es en moi et moi en toi,

qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jean 17:21.) Or cette unité que le Seigneur demandait pour ses disciples, est une unité visible ; c'est ce que rend évident le fait, qu'il en résulte, « que par là, *le monde peut croire* », et que *le monde* connaîtra un jour que le Père a envoyé le Fils. Le monde, mort dans ses fautes et dans ses péchés, ne peut voir l'unité purement intérieure de l'Église, laquelle n'est visible qu'à la foi. Le monde doit *voir* l'unité de l'Église avant de pouvoir en être affecté de cette manière ; puisque « l'homme n'ayant que l'âme (l'homme naturel) ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui, et il ne peut les connaître, parce que c'est spirituellement qu'on en juge » (1 Cor. 2:14.) En conséquence, l'unité que notre Seigneur demande dans sa prière, doit être *visible*. Or, combien n'est pas opposé à cette unité le spectacle que nous présentent les chrétiens en tout lieu ; l'un disant : « je suis de Paul, et un autre : je suis d'Apollos », (1 Cor. 3:4). Comme tout cela doit affliger le cœur de notre Sauveur bien-aimé ! Ne nous a-t-il pas rachetés, mes frères, à un bien grand prix, au prix de son sang, et ne devons-nous pas chercher à accomplir ses désirs à notre égard ? Je sais que le nouvel homme en vous répondra par l'affirmative, je sais qu'il désire faire ce que Christ demande. O Saints ! Prêtez donc l'oreille à la requête de votre Sauveur mourant, et efforcez-vous de manifester l'unité du corps.

3. *Le lien d'union est le Saint Esprit.* Il habite en chacun de nous ; nous avons reçu un *seul et même Esprit*. C'est lui qui nous a amenés à Jésus. « Nous fûmes tous baptisés dans un *seul Esprit* pour être un *seul corps*, et celui qui est uni au Seigneur est un seul Esprit. » L'oubli de ce vrai lien d'union a eu pour résultat l'état de division de l'Église, que nous avons sous les yeux. Nous avons été oints comme étant les vrais fils d'Aaron (Lév. 8) et nous sommes appelés à manifester au-dehors qu'en vérité nous avons tous reçu un seul et même Esprit. (Rom. 8:9 ; 1 Cor. 12:4 :11:13 ; 6:17 ; 1 Jean 2:27).

4. Faire de quelque point de connaissance, autre que la connaissance de Dieu et de Jésus (Jean 17:3), le lien de l'union, ou rallier les âmes autour de *quelque doctrine particulière*, c'est diviser le corps de Christ. Oh ! qu'il est triste de voir que la vérité même de Dieu est employée à diviser les saints ; tel parti prenant une vérité comme le point spécial de ralliement ; tel parti en prenant une autre. Ainsi la connaissance est mise à la place du Seigneur Jésus.

5. *Quiconque croit au Seigneur Jésus Christ est un Sacrificateur.* « Vous êtes la race élue, *la sacrificature royale* », (1 Pierre 2:9.) Nul individu inconverti, quelque instruit ou bien élevé qu'il soit, ne peut être sacrificateur. C'est l'union seule avec le grand Souverain Sacrificateur, qui fait, d'un enfant quelconque d'Adam, un sacrificateur. Hélas ! de nos jours, on nous dit que la sacrificature ou le sacerdoce n'appartient qu'à ceux qui ont été mis à part pour cela par leurs semblables, et que ceux-là seuls qui ont été ordonnés ou consacrés de cette manière, qu'ils soient convertis ou inconvertis, sont sacrificateurs de Dieu, c'est-à-dire des intermédiaires obligés entre Dieu et ses enfants, pour le *culte* que ceux-ci rendent au Seigneur. Il n'est pas rare de voir des hommes, morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, avoir la prétention d'être sacrificateurs. Qu'ils examinent sérieusement le chapitre 16 des Nombres. Ils y verront que Coré et ses associés, qui n'étaient pas de la famille d'Aaron, élevèrent des prétentions à la sacrificature, et que leur fin fut en rapport avec leurs œuvres. Mais tout croyant étant un sacrificateur (Il « nous a faits rois et sacrificateurs à son Dieu et Père », Apoc. 1:6), nous n'avons besoin d'aucun homme entre Dieu et nous, mais nous sommes invités à nous « approcher », et à offrir des sacrifices spirituels comme les vrais fils d'Aaron, les sacrificateurs de Dieu. Ainsi il est écrit : « Offrons donc continuellement à Dieu par son moyen (de Jésus) un sacrifice de louange » (Héb. 13:15). Et ailleurs : « Ayant donc, frères, pleine liberté pour entrer dans le sanctuaire par le sang de Jésus » (Héb. 10:19). Nous voyons par là que le privilège commun à tous les saints est d'entrer là où Aaron ne pouvait entrer qu'une fois l'année, là où aucun fils d'Aaron ne pouvait entrer. Maintenant, le voile ayant été déchiré, « les frères » sont invités à entrer là où leur grand Souverain Sacrificateur est entré, savoir dans le Ciel même ; – c'est là qu'est la place de notre culte comme membres de la famille céleste. C'est pourquoi la distinction entre clergé et laïques est entièrement contraire à l'Écriture. Cette erreur est provenue de ce que l'on a voulu modeler l'Église sur l'ordre juif ; de là vient aussi que, dans tant d'édifices, appelés temples, on voit les dix commandements gravés en grands caractères ; de là vient que, dans presque tous ces édifices, on lit ces commandements, avant le service, à un peuple que l'on nomme ensuite chrétien. Mais hélas ! trop souvent aussi, Moïse y est prêché au lieu de Christ, les œuvres au lieu de la grâce, faire et vivre au lieu de vivre et faire. Et maintenant que dans les soi-disant églises nationales, nous voyons, ici la tradition mise sur le même pied d'autorité que la parole de Dieu ; là tant de prétendus pasteurs adversaires de l'évangile ; partout tant d'erreurs, tant de choses opposées à la saine doctrine, le monde s'immisçant dans la direction et le gouvernement de ces églises – il est temps que les saints et bien-aimés de Dieu qui se trouvent en elles prêtent l'oreille et obéissent à sa Parole qui leur dit : « Sortez du milieu d'elle, mon peuple ; » et encore : « Sortez du milieu d'eux et vous séparez, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et je vous recevrai. Et je vous serai pour Père, et vous, vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur Tout-Puissant. »

6. *L'esprit de secte* vient de la chair aussi bien que le schisme. « Car vous êtes encore *charnels*. Car puisqu'il y a parmi vous de l'envie, et des disputes et des *divisions*, n'êtes-vous pas *charnels*, et ne marchez-vous pas selon l'homme ? Car lorsque l'un dit : moi, je suis de Paul ; et un autre : moi, d'Apollos ; n'êtes-vous pas *charnels* ? » (1 Cor. 3:3 :4). Être membre de telle ou telle dénomination, ou de telle ou telle église est contraire à la parole de Dieu, qui ne reconnaît d'autres membres que les *membres de Christ*.

7. *L'Église n'est pas une démocratie*, mais une monarchie absolue, dont le souverain est le *Saint Esprit* ¹³⁷. Aussi elle n'est point appelée à se gouverner elle-même, ni à prendre des décisions, par le moyen de votations, sur quelque sujet que ce soit (comme c'est trop souvent le cas dans certaines églises) ; mais elle doit être gouvernée par ceux qui ont reçu du Saint Esprit les dons pour cela ¹³⁸. (Héb. 13:7 :17 ; 1 Tim. 5:17).

8. *Il y a diversité de dons*. Dieu, comme souverain, les distribue selon qu'il veut (1 Cor. 12:4-31). Aussi toute capacité de servir dans l'Église vient de Dieu, que ce soit par l'enseignement, par la prédication, ou par tout autre ministère. Établir un homme, comme pasteur ou ministre, et s'attendre à lui comme s'il possédait tous les dons divers, est un acte qui n'est nulle part sanctionné dans la Parole de Dieu ; « car à l'un, par l'Esprit, est donnée la parole de sagesse ; et à un autre, la parole de connaissance par le même Esprit. » (1 Cor. 12:8).

9. *La science humaine ou des talents naturels* quelconques ne rendent point par eux-mêmes quelqu'un apte au ministère. Mais dans ces temps fâcheux l'homme usurpe la place de Dieu. Un homme fait des études dans une université, dans une académie ou ailleurs ; et en vertu de ces études, qu'il ait reçu des dons de Dieu ou non, (pourvu seulement qu'il ne soit pas immoral), il est considéré comme ayant tout ce qu'il faut pour être ordonné ou consacré ; puis pour être appelé, ici par un évêque, là par le gouvernement civil, ailleurs par un troupeau, à l'office de pasteur. Il n'est jamais fait mention dans la parole de Dieu d'un troupeau choisissant son pasteur ; nous y voyons que cela est du ressort de Dieu seul. L'un des signes des derniers temps, c'est que les hommes « s'amasseront des docteurs » (voir 2 Tim. 4:3-5). Quelques-uns, il est vrai, choisissent leurs pasteurs sans tenir trop de compte de l'instruction humaine ; mais c'est toujours l'homme qui, par une votation, appelle son semblable à l'office de pasteur ; et celui-ci étant ainsi établi, on le considère comme le ministre, et on attend de lui qu'il exerce les dons divers de pasteur, de docteur, d'évangéliste, etc. ¹³⁹

10. L'homme ainsi établi par l'homme doit être payé pour son travail. Qu'il ait reçu de Dieu des dons ou non, on le paye tant par année pour exercer ces dons, (lisez Actes 8:20). N'est-ce pas une chose affreuse de vendre le don de Dieu, pour une somme annuelle ? Et si ce n'est pas le don de Dieu, qu'est-ce que c'est donc ? Que le Seigneur nous fasse la grâce, chers et bien-aimés, de peser toutes choses à la balance du sanctuaire !

11. Demander au monde de payer pour entendre l'évangile, de quelque manière qu'on réclame son argent, est une chose entièrement contraire à cette grâce qui dit : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement » (Matt. 10:8). Mais on dira : il faut bien que le ministre soit payé. Hélas ! mes frères, c'est là encore un autre fruit amer de l'arbre mauvais. — On dit encore : mais, en supposant qu'un chrétien soit bien doué de Dieu pour l'œuvre de pasteur, de docteur ou d'évangéliste, comment faudra-t-il qu'il vive ? Ceux qui parlent ainsi devraient considérer l'exemple de l'Apôtre Paul qui dit : « Je n'ai désiré ni l'argent, ni l'or, ni le vêtement de personne. Et vous savez vous-mêmes que ces mains ont servi pour mes besoins et pour les personnes qui étaient avec moi. » Non seulement il travaillait lui-même comme faiseur de tentes (Act. 18:3), mais encore il exhorte les anciens ou évêques d'Éphèse à travailler : « Je vous ai montré, leur dit-il, en toutes choses, que c'est ainsi qu'en travaillant il faut secourir les faibles, et se souvenir des paroles du Seigneur Jésus ; car Lui-même a dit : Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » (Act. 20:33-35). Quelle différence entre cela et recevoir un salaire régulier, tant d'argent pour tant d'ouvrage. Cependant nous savons bien qu'il est écrit : « Tu n'emmuseras point le bœuf qui foule le grain. De même aussi le Seigneur a ordonné que ceux qui annoncent la Bonne Nouvelle vivent de la Bonne Nouvelle. » (1 Cor. 9:9 :14). D'après ce chapitre neuvième de 1 Corinthiens, rapproché d'Actes, 20:17-35, et de 2 Thess. 3:8 :9, il est évident que, quoique l'Apôtre connût le droit qu'il avait comme ouvrier, il n'usait pas de ce droit, afin de ne mettre aucun empêchement à l'évangile, et il se présente lui-même comme un modèle à notre imitation ; « non, dit-il, que nous n'ayons le droit, mais afin de nous donner à vous en exemple, pour que vous nous imitiez. » Néanmoins nous voyons le même Apôtre, réjoui des témoignages d'amour qu'il avait reçus des Philippiciens ; et en parlant de ces offrandes volontaires, il dit : « Vous avez bien fait de prendre part à ma tribulation. Car, même à Thessalonique, vous m'envoyâtes pour mes besoins, une fois et même deux fois. Ce n'est pas que je recherche des dons, mais je recherche le fruit qui se multiplie pour vous être porté en compte. Or j'ai tout reçu... ce qui venait de vous, comme un parfum de bonne odeur, un sacrifice accepté, agréable à Dieu » (Phil. 4:14 :18). Assurément quand un frère travaille pour le Seigneur, il faudrait qu'il y eût bien peu d'amour parmi les saints, s'ils le laissaient manquer du nécessaire ; mais c'est là leur affaire, c'est en particulier le devoir de ceux qui profitent du ministère de ce frère, selon qu'il est écrit : « que celui à qui l'on enseigne la Parole communique de tous ses biens à celui qui l'enseigne » (Gal. 6:6.) « Si nous avons semé pour vous les choses spirituelles, est-ce beaucoup que nous moissonnions de vous les charnelles ? » (1 Cor. 9:11) ; tandis que c'est le privilège de l'ouvrier de pouvoir dire : « ce n'est pas ce qui est à vous que je cherche, mais c'est vous. » « Quel est donc pour moi le salaire. C'est qu'en annonçant la Bonne Nouvelle, j'établis la Bonne Nouvelle du Christ sans qu'il en coûte

¹³⁷ Pendant l'absence personnelle de Jésus (qui s'en est allé pour se mettre en possession d'un royaume, et pour revenir ensuite (Luc 19:11-27 ; Dan. 7), le Saint Esprit a pris sa place ici-bas comme consolateur, guide, docteur et maître des saints ; et il est aussi réellement présent en personne et en nous maintenant, que Jésus l'était avec ses disciples pendant son ministère personnel ; cet Esprit sera en nous jusqu'à la consommation du siècle.

¹³⁸ Cela est vrai, dira peut-être quelqu'un ; oui, c'était là l'ordre, mais l'apostasie a tout gâté, cela comme le reste. Bien-aimés, voici la parole : « jusqu'à ce que tous, nous nous rencontrions, etc » (voir Éph. 4:11-13) en sorte que, quoique dans la plus grande faiblesse, il y a pourtant encore maintenant parmi les saints diversité de dons, le Saint Esprit étant toujours en nous, distribuant toujours ses dons à chacun en particulier selon qu'il le veut, car il est souverain.

¹³⁹ Que Dieu puisse rendre un frère capable d'enseigner et de prêcher, aussi bien que de paître le troupeau, je ne le nie pas ; car Dieu est le maître.

rien, pour ne pas user pleinement de mon droit dans la Bonne Nouvelle. Car bien que libre à l'égard de tous, je me suis asservi moi-même à tous, afin d'en gagner un plus grand nombre » (2 Cor. 12:14 et 1 Cor. 9:15 à 19).

12. Prêcher l'évangile aux pécheurs est un important devoir, et tous les saints doivent s'intéresser à cette œuvre selon leurs moyens ; et chacun d'eux peut y contribuer par des prières et des supplications. – Mais réclamer les secours du monde pour cette œuvre, s'appuyer sur l'argent, la position sociale, l'influence ou le patronage de personnes étrangères à la foi, c'est employer l'armure de Saül. Si seulement les saints savaient aller en avant avec la force que Dieu leur a donnée, chacun d'eux selon ce qu'il a reçu, nous verrions bientôt combien les résultats d'une œuvre faite dans les voies de Dieu seraient infiniment plus bénis que tous ceux que nous pouvons obtenir en suivant nos propres voies.

13. Les assemblées d'Église sont les assemblées des saints réunis pour leur édification mutuelle. Là, des frères, se plaçant sous la dépendance du Saint Esprit, exercent leurs dons, soit de prophétie ¹⁴⁰, soit d'enseignement, etc. « Que deux ou trois prophètes parlent, et que les autres en jugent ¹⁴¹. Vous pouvez tous prophétiser un par un ¹⁴², afin que tous apprennent et que tous soient exhortés » (1 Cor. 14:29 :31). « Édifiez-vous les uns les autres ; » tel est le commandement du Seigneur ; et quand les saints se réunissent simplement au nom de Jésus, en se confiant tous ensemble au Saint Esprit, combien ne peuvent-ils pas être bénis, même par le chant d'un cantique, ou par la lecture d'une portion de l'Écriture, sous la direction de cet Esprit de Dieu !

Des personnes inconverties peuvent être présentes, (1 Cor. 14:23-25) ; mais l'objet spécial de la réunion, pour les saints, c'est le culte. Le premier jour de la semaine, en particulier, ils s'assemblent pour rompre le pain, et non pas pour choisir des pasteurs, discuter telle ou telle question, faire des règlements, etc. Voici le commandement sur ce sujet : « N'abandonnant pas la réunion de *nous-mêmes*. » Une assemblée mélangée de saints et de gens du monde, pour entendre la prédication de l'évangile, n'est pas du tout ce dont il est question dans ce précepte.

14. La parole de Dieu est pour les saints la seule règle, soit de doctrine, soit de pratique. Tout ce qui est nécessaire à l'ordre de l'Église doit s'y trouver ; et il nous est spécialement défendu de nous faire nous-mêmes des règles. « À la loi et au témoignage. S'ils ne parlent selon cette parole, c'est parce qu'il n'y a point de lumière en eux. » « Recherchez au livre de l'Éternel et lisez » (És. 8:20 ; 34:16.)

Je vous conjure donc, bien-aimés, de considérer ces choses, de les éprouver à la pierre de touche de la parole de Dieu ; et si vous en trouvez quelque une qui soit contraire à cette Parole, rejetez-la. Mais si, en vous approchant comme de petits enfants de la Parole de votre Père, vous trouvez que ces choses sont vraies, efforcez-vous d'agir en conséquence. Sortez et vous séparez de tout ce qui est contraire à la vérité de Dieu, car Jésus vient bientôt. « Celui qui vient arrivera, et Il ne tardera pas. » Puissions-nous être trouvés par Lui, à son arrivée, honorant en toutes choses la doctrine de Dieu notre Sauveur, afin qu'ainsi l'entrée dans le Royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ nous soit richement accordée, et que nous entendions cette parole bénie adressée à chacun de nous : « Bien ! bon et fidèle serviteur !... Entre dans la joie de ton Seigneur ! » Amen.

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 248

18 – Quelques mots sur Jean 9:4

« Il faut que je travaille aux œuvres de celui qui m'a envoyé pendant qu'il est jour. La nuit vient où personne ne peut plus travailler. »

Si nous envisageons la première partie de ce passage, sous un point de vue individuel, quant à la carrière terrestre du chef de l'Église et des membres de son corps, nous pouvons dire, sans crainte de nous tromper, qu'ils ont dû travailler pendant qu'il était jour.

Cette interprétation restreinte et individuelle de la première partie de Jean 9:4, peut donc signifier, quant au Seigneur Jésus, que, comme Fils et comme serviteur, il a travaillé pendant sa vie aux œuvres de Celui qui l'avait envoyé et que sa mort étant survenue, Il ne peut plus dès lors travailler en cette qualité d'Envoyé.

Tous les fidèles, unis par la foi à Jésus mort et ressuscité, ont aussi cessé de travailler dès qu'ils se sont endormis au Seigneur, après avoir accompli plus ou moins fidèlement leur tâche au travers de ce monde.

¹⁴⁰ Le don de prophétie est de deux sortes : 1° prédire des événements à venir ; 2° parler aux hommes pour l'édification et l'exhortation et la consolation (1 Cor. 14:3). C'est dans ce dernier sens que nous avons encore ce don quoique dans une grande faiblesse.

¹⁴¹ Il peut arriver qu'il n'y ait qu'un seul frère présent qui soit capable de parler pour l'édification. S'il en est ainsi il est tout à fait selon la pensée du Seigneur que ce frère seul parle. Ce passage se rapporte évidemment à des assemblées dans lesquelles se trouvent deux ou plusieurs frères ayant reçu des dons du Seigneur.

¹⁴² Ce passage ne signifie pas du tout qu'un frère quelconque, qu'il ait des dons ou non, ait la liberté de parler ; il ne s'agit que de ceux qui sont qualifiés pour cela par le Saint Esprit. La liberté et le droit sont ceux de l'Esprit, et non ceux de la chair.

Cette tâche des rachetés du Seigneur consiste à témoigner, pendant leur passage sur la terre, de sa grâce, de ses droits et de son prochain retour. Ces bienheureux sont auprès du Seigneur, ils ont remis leur esprit entre ses mains (Rom. 14:8 ; 1 Thess. 5:10 ; Actes 7:59 ; 1 Cor. 6:17).

Mais nous n'oserions appliquer aussi positivement la fin de notre passage, ni au Christ mort, ni aux élus qui s'endormirent ; nous n'oserions affirmer que la mort soit devenue pour Jésus *une nuit*, même pendant qu'il est descendu dans les lieux les plus bas de la terre ; et nous ne dirons pas davantage que la mort des rachetés soit devenue une nuit pour leurs âmes.

Ainsi donc, bien loin de vouloir nier absolument la justesse de l'interprétation restreinte et individuelle, nous l'adoptons pour la première partie du passage, et nous laissons au discernement spirituel de chacun l'application de la seconde partie soit au Seigneur soit à nos frères endormis.

Notre but n'est point la controverse, mais l'édification ; tout ce que nous nous proposons, c'est de présenter à nos bien-aimés, frères un point de vue plus étendu et, nous le croyons du moins, tout à fait scripturaire. Cette exposition pourra être particulièrement utile à ceux qui étudient le tableau de l'*Apparition du Seigneur Jésus Christ*¹⁴³, ne fût ce que pour se placer au point de vue de l'auteur.

Nous avons commencé par admettre l'interprétation restreinte au point de vue individuel, par reconnaître que chaque fidèle doit travailler pendant sa vie, et qu'après sa mort nul ne peut travailler aux œuvres de Dieu ; mais nous nous sommes abstenus d'appliquer la fin du passage dans le même sens et de dire que, depuis la mort du Seigneur Jésus ou de chaque fidèle, la nuit soit venue pour eux¹⁴⁴.

Voici le sens dans lequel ces paroles nous paraissent avoir été prononcées par Jésus à l'occasion d'un aveugle dont les yeux avaient été ouverts à la lumière. Le monde est en lui-même ténèbres ; il est soumis au prince des ténèbres et de la mort ; le monde tout entier gît dans le mal. C'est pour l'éclairer et pour le sauver que la lumière était venue chez les siens d'abord. *Les siens* l'ont rejetée : Voilà la responsabilité de la nation juive et la cause finale de son jugement (Jean 8:24 ; 9:39-41 ; Matt. 10:14-15 ; 11:20-24).

Rien ne manifeste les ténèbres comme la lumière et jamais la lumière n'est plus évidente que dans les ténèbres les plus profondes.

L'époque pendant laquelle il est jour, est caractérisée dans la Parole par la présence visible de la lumière ; en sorte que dans tous les cas où la lumière du monde est visible dans le monde, on est pleinement autorisé à dire qu'il est jour. « Si quelqu'un marche de jour, il ne se heurte point, parce qu'il voit la lumière de ce monde » (Jean 11:9).

Aussi longtemps que Jésus était dans le monde, il était jour, parce que le Christ était la lumière du monde (És. 9:2 ; 58:10 ; Matt. 4:16 ; Jean 8:12 ; 3:19 ; 9:5) ; c'est pourquoi il dit à ses disciples : « La lumière est encore pour un peu de temps avec vous, marchez tandis que vous avez la lumière de peur que les ténèbres ne vous surprennent » (Jean 12:35).

Nous voyons par ces exemples que la présence de la lumière est la cause du jour et que cette présence est exprimée par les mots « pendant qu'il est jour. » Le jour existait donc par le fait même de la présence de Jésus ; c'est là ce que signifie la première partie de notre passage : « Il faut que je travaille aux œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il est jour. »

L'ennemi des âmes, l'adversaire a pu croire un moment que sa puissance avait mis fin à l'œuvre de grâce du Père envers le monde ; car Jésus, avant de se livrer entre les mains de ses bourreaux, leur dit : « C'est ici votre heure et le pouvoir des ténèbres ; » mais les conseils d'amour et de grâce de notre Dieu n'étaient pas épuisés. Jésus est ressuscité d'entre les morts ; Dieu n'a pas voulu se laisser sans témoignage ici-bas, il a envoyé le Saint Esprit dans l'Église qui est une lumière dans le monde par la communion du même Esprit (1 Jean 1:7). La mission des Apôtres¹⁴⁵ nous a été transmise depuis la Pentecôte, car l'Église est le corps de Christ, la continuation, le complément de Christ, Christ lui-même au milieu du monde¹⁴⁶.

Elle était chargée, comme corps un et visible, de manifester la lumière au monde, afin qu'il crût ; elle devait être la lumière du monde, placée sur une montagne, distincte dans la nuit, élevée au-dessus de la plaine, éclairant dans les ténèbres. C'est là sa position normale ; c'est là ce qu'elle devait être suivant le conseil de Dieu. Cette mission constitue la responsabilité de l'Église et la solidarité de chaque membre du corps quant à cette responsabilité générale.

¹⁴³ Voir les annonces de notre précédent numéro.

¹⁴⁴ Cette interprétation se fonde particulièrement sur Ecclésiaste 9:13, mais d'abord, là, le sépulcre (ou le monde inférieur) n'est pas, nous pensons, la place proposée à Jésus et à l'Église ; ensuite nous nous bornerons à prier les lecteurs de lire les versets 9 et 11 du même Chapitre, et 3:21-22, et de juger eux-mêmes s'il n'y a pas là sujet à discerner ce qui est ironique, comme aussi à distinguer le langage de la Loi d'avec celui de la grâce ; car voici le but du discours entier, 12:15 : « crains Dieu et garde ses commandements ; car c'est là le tout de l'homme. »

¹⁴⁵ Jean 15:16 ; 20:21 ; 17:18 ; 20:21.

¹⁴⁶ 1 Cor. 12:12 ; Col. 1:24 ; Gal. 3:16 :29 ; Rom. 12:5 ; 1 Cor. 6:17 ; 12:13 ; Éph. 1:23, où *πλήρωμα* devrait, ce me semble, être traduit par complément.

Il n'entre pas dans notre sujet de considérer jusqu'à quel point l'Église a laissé tomber ce témoignage et cette mission ; ceci est une affaire de conscience pour chaque fidèle. Quoique l'Église soit dans un état de ruine et de faiblesse, tel que le monde ne peut plus être amené à la foi par la vue de cette Église réunie en un seul faisceau ; quoique l'Église ne puisse plus réaliser la volonté de Dieu et être la lumière du monde, elle est cependant encore une lumière dans le monde, en sorte que la nuit et les ténèbres sont manifestées comme telles au moyen de cette lumière, si faible et si divisée qu'elle soit.

L'Esprit Saint ou l'Esprit de Jésus est l'Esprit de vérité et de lumière, car il est l'Esprit de celui qui est lumière, et c'est précisément par la présence de cet Esprit que toutes choses sont *reprises* et manifestées, car tout ce qui manifeste est lumière (Éph. 5:13). La présence seule du Saint Esprit dans l'Église, prouvant que Jésus a été rejeté par le monde, démontre que le monde est entièrement dans le *péché* ; car Jésus, second Adam, était le seul moyen par lequel l'homme pût être réconcilié ; et le monde l'ayant rejeté, Dieu a remplacé sur la terre Jésus par le Saint Esprit. En sorte que l'envoi du Saint Esprit prouve le rejet du Sauveur, de la même manière que la présence d'un remplaçant prouve l'absence du remplacé. L'Esprit étant venu manifeste la *justice* dont il n'y avait pas trace auparavant, puisque Christ avait été condamné par les hommes et abandonné de Dieu. La résurrection, l'ascension et la glorification de Christ auprès du Père prouvent que Dieu est juste *pour* Jésus et juste *contre* le monde qui ne *le voit* plus. Mais on pourrait dire qu'après cela le monde va toujours son train et continue à traiter impunément les disciples comme il a traité le Maître ; où est, dira-t-on, cette *justice* ? Eh bien ! c'est encore l'œuvre du Saint Esprit, envoyé dans l'Église, de démontrer que le monde va au-devant du *jugement*. Ce qui le prouve, c'est que le prince de ce monde est déjà jugé, et ses serviteurs le seront aussi, « car Dieu a arrêté un jour dans lequel il doit juger toute la terre habitable *en justice* par l'homme qu'il a destiné à cela, ce dont il a donné un gage à tous en le ressuscitant d'entre les morts » ¹⁴⁷ (Act. 17:31).

Nous disons que l'Église existe ici-bas et qu'aussi longtemps qu'elle y existe, elle y doit travailler, et qu'il n'y fait pas tout à fait nuit. Placés au milieu d'une génération corrompue et pervertie, les enfants de Dieu doivent briller comme des flambeaux dans le monde, en portant devant eux la parole de la vie. (Phil. 2:11 :15).

Jésus, comme tête de l'Église, a accompli la tâche qu'il s'était imposée pour faire la volonté du Père dans l'amour ; mais cela n'empêche pas que l'Église, comme corps de Christ et temple de son Esprit, n'ait une suite de cette tâche à accomplir.

L'Église, considérée dans ses membres en tant qu'individus rachetés, est composée de faibles vases d'argile, autrefois vases à déshonneur, mais maintenant sanctifiés, ou mis à part pour contenir cette précieuse lumière qui est l'Esprit de vérité. La position de chaque racheté est bien celle de l'aveugle-né ; il sait une seule chose, c'est qu'ayant été aveugle, il voit maintenant. Celui qui suit Jésus ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie ; nous avons la lumière au dedans de nous, étant fils de la lumière. Nous qui autrefois étions ténèbres, à présent nous sommes lumière dans le Seigneur ; étant tous fils de la lumière et fils du jour, nous ne le sommes pas de la nuit ni des ténèbres (Jean 9:25 ; 8:12 ; 11:10 ; 12:46 ; Matt. 5:14 ; 6:23 ; Luc 9:35 ; Éph. 5:8 ; 1 Thess. 5:5 ; 1 Cor. 3:16 ; 5:19).

Toutefois le monde ferme les yeux à la lumière et méprise les faibles vases qui la contiennent, soit à cause de leur fragilité naturelle et de leur chétive apparence, soit à cause de leur dispersion et de leur position qui n'est plus celle que Dieu leur avait assignée dans l'unité visible sur la terre. Quant à nous, rachetés du Seigneur, nous pouvons nous glorifier en Dieu et en Jésus Christ ; car l'excellence de la puissance qui nous sauve, vient de Dieu, non de nous qui étions par nature enfants de colère aussi bien que les autres.

Ce que Jésus a fait, nous devons le faire. Il a travaillé pour manifester la lumière par sa parole et par ses œuvres ; il a obéi au Père qui l'avait envoyé et qui travaillait lui-même (Jean 15 ; 22-24 ; 5:17 :19 ; Luc. 2:49). Jésus a travaillé suivant la plénitude de Dieu dont il était rempli ; l'Église travaille, par le secours de l'Esprit qui est en elle, mais son travail se ressent de sa faiblesse et de son état de ruine et de division, œuvre de l'ennemi dans son sein. Depuis la mort de Jésus jusqu'à l'époque de son arrivée pour réunir l'Église et pour la retirer de devant la tentation qui doit survenir sur toute la terre habitable, l'Épouse du Seigneur a une mission ; elle la remplit par la puissance active du Saint Esprit par lequel Dieu travaille jusqu'à maintenant. Cette période de temps dont Jésus a dit « pendant qu'il est jour », s'est prolongée pour l'accomplissement du mystère de l'Église ; elle n'est limitée, quant à sa durée, que par la volonté du Père qui la connaît lui seul, car c'est lui qui l'a déterminée.

On est sûr d'être compris par les enfants de Dieu, lorsque, les invitant à porter leurs regards vers les ténèbres qui les entourent, on leur dit : « La nuit (dans laquelle vous êtes placés) est avancée, le jour (du Seigneur) s'est approché ; car maintenant et à chaque minute, le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru, et ce salut est celui que nous possédons par la foi et qui est prêt à être manifesté dans les derniers temps » (Rom. 13:11-13 ; 1 Pierre 1:5).

Oui, la nuit est fort avancée ; nous en sommes dès longtemps à la veille du matin (Ex. 14:24 ; Matt. 14:25) ; bientôt le Seigneur sera manifesté pour délivrer son Église, bientôt le jour éternel lui sera pour elle. En attendant, si

¹⁴⁷ Jean 16:5-11. Dans le vers 8, il ne s'agit pas précisément d'atteindre la conscience du monde, de le convaincre de péché, quoique cela ait peut-être lieu jusqu'à un certain point ; ni de le convaincre de culpabilité en face de la création ; cela aura lieu à la lumière du jugement dernier. Mais il s'agit plutôt de le reprendre et de manifester ses ténèbres par le témoignage de l'Esprit de foi, de lumière, de vérité et de sainteté. — N'est-ce pas là le sens que le verbe grec, traduit par convaincre, doit avoir, entre autres, dans les passages suivants : 1 Cor. 14:24 ; Éph. 5:13 ?

nous sommes revêtus des armes de lumière, il y a encore moyen de marcher et de combattre, jusqu'au moment où viendra tout à fait cette autre nuit dans laquelle nul ne peut travailler. Nous avons à cœur de dire quelques mots sur cette œuvre des enfants de lumière, avant d'examiner, sous le point de vue prophétique, la seconde partie de Jean 9:4, que nous venons de rappeler.

Depuis le rejet du Sauveur, la lumière a été annoncée aux nations autrefois assises dans les ténèbres ; Jésus a été, Jésus est encore maintenant prêché dans tout le monde ¹⁴⁸, et cela durant le temps de l'indignation de Jéhovah contre son peuple terrestre.

Cette période est celle de la grâce, pendant laquelle l'Esprit de Dieu témoigne contre le monde et agit dans l'Église. C'est le temps où Dieu visite les nations, afin d'en tirer un peuple pour son nom (Act. 15:14). C'est le temps de la longue attente et de la grande patience de Dieu, qui l'emploie à s'acquérir un peuple particulier, zélé pour les bonnes œuvres, un peuple de sacrificateurs en Esprit et en vérité.

Mais bientôt Jésus notre Époux arrivera, et lorsqu'il nous aura réunis auprès de lui dans sa gloire, alors tout travail sera fini pour l'Église, comme corps de Christ se formant sur la terre.

Jusqu'à ce moment bienheureux, l'Épouse du Seigneur doit supporter des maux, avoir de la persévérance, travailler pour le nom de Jésus et ne se point lasser, manifester la lumière dont elle est dépositaire (Apoc. 2:3 ; 1 Pierre 2:9).

Voilà le motif qui nous presse à appeler les élus pendant qu'il est dit « Aujourd'hui. » Voici maintenant un temps très favorable, voici maintenant un jour de salut (2 Cor. 6:2).

Bienheureux sont ceux qui voient, qui entendent et qui viennent à la lumière ; car encore un peu, très peu de temps, et celui qui vient arrivera, et il ne tardera point.

Certes le temps presse, le mal est grand, la prédication de la bonne nouvelle dans sa pureté est de plus en plus nécessaire, à mesure que la terrible nuit s'approche et que les ténèbres resserrent leur cercle autour de nous en s'épaississant.

Il faut donc, pendant qu'il est jour encore, que nous travaillions par la parole et par nos œuvres, au service de celui qui nous a envoyés ; car la nuit vient où nul ne peut travailler.

Nous avons consacré les lignes précédentes à prouver que, depuis la mort du Seigneur Jésus, la lumière combat et témoigne contre les ténèbres, et qu'elle constate, depuis dix-huit siècles, la présence et la ténacité de ces ténèbres. Si cela est vrai, il nous est impossible de dire, quant à l'état général du monde, que la nuit est venue dans laquelle nul ne peut travailler. Mais nous avons la parole prophétique qui demeure ferme et nous considérons comme une prédiction la seconde partie de notre verset : « La nuit vient dans laquelle nul ne peut travailler. » Ces mots sont à nos yeux tout à fait parallèles de ceux-ci : « Quand le *Fils de l'homme* sera venu, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Luc 18:8). La nuit vient dans laquelle Satan chassé du ciel, sera jeté sur la terre ¹⁴⁹ pour un peu de temps, et où tous adoreront l'Antichrist au lieu du Christ ; se disant donc chrétiens, ils seront réellement des antichrétiens.

Alors il y aura un moment, où tous les témoins fidèles ne pourront plus annoncer l'évangile du *Royaume*, l'évangile éternel du Règne de Jésus, parce que l'usurpateur les aura tous détruits. Cette destruction des témoins est même représentée comme une victoire, qu'ils ont remportée sur Satan à cause du sang de l'Agneau et à cause de la parole du témoignage ¹⁵⁰.

Il serait inutile d'entrer dans plus de détails sur ce point bien connu et admis par tous les frères qui étudient les voies de Dieu dans sa Parole. Nous nous bornerons à résumer ce qui précède.

1° Depuis le rejet du Sauveur, les relations de Jéhovah avec son peuple juif sont interrompues ; ce peuple est sans culte et sans sacrifice ; Dieu a détourné sa face de Jérusalem ; la femme adultère est rejetée.

2° Pendant ce temps « de l'indignation », la grâce de Dieu agit par le Saint Esprit dans l'Église, qui est ainsi la colonne et l'appui de la vérité, le sel de la terre, la lumière du monde, et qui, jusqu'à son enlèvement, nous paraît être, (à cause de l'habitation du Saint Esprit en elle) l'obstacle qui s'oppose à la pleine révélation de l'inique, (2 Thess. 2:6-7).

3° Cependant le mystère d'iniquité est en train et ses progrès sont visibles, l'œuvre de Satan marche vers son couronnement, c'est-à-dire vers la manifestation et le règne de l'Antichrist.

4° Le Seigneur Jésus, comme les anciens prophètes et Daniel en particulier, a passé par-dessus la période de la grâce envers les nations, sans en faire une mention spéciale ; cette période est celle de la parenthèse entre la

¹⁴⁸ Actes 13:47 ; 15:14 ; Col. 1:6 :23 ; Marc 12:1-10 ; 16:15 :20 ; Rom. 10:16-18 ; 15:19 ; Actes 8:14 ; 17:30-31 ; Éph. 3:6-8 ; Gal. 1:16.

¹⁴⁹ Apoc. 12:9. Le Christ a reçu comme un gage ou des arrhes de cette puissance contre Satan dans l'assujettissement des démons à son nom, pendant les jours de sa chair. Comp. Luc 10:17-18.

¹⁵⁰ Apoc. 12:11 ; 15:2. Le reste de la semence de la femme, qui est gardé dans un désert, est là mis à part comme résidu sauvé suivant l'élection de miséricorde ; placé dans un désert, son témoignage ne peut être entendu du monde.

69^e et la 70^e semaine de Daniel 9. Le Seigneur n'a donc pas déterminé la durée de l'époque durant laquelle il fait jour, époque qui précède la nuit obscure pendant laquelle nul ne pourra travailler.

Le regard de Jésus s'est porté dans l'avenir sur le moment de l'apostasie totale ou de la défection des peuples habitants la terre prophétique, après l'enlèvement de l'Église. Il a désigné le règne court mais terrible de l'Antichrist dans toute sa puissance par ces mots : « La nuit vient dans laquelle nul ne peut travailler. »

5° Cette interprétation, conforme aux faits passés et présents, est propre à nous encourager à travailler et à prier pour tous les hommes. Toutefois nous ne travaillons point dans l'espoir illusoire d'amener l'univers à l'obéissance de la foi par la prédication de l'évangile et de changer ainsi la face d'un monde jugé et condamné ; mais nous hâtons la venue du Seigneur et la manifestation de ses élus, qui aura lieu dès que la plénitude des nations sera entrée.

L'homme naturel ne peut porter ni discerner les choses spirituelles ; mais l'Esprit de la vérité est venu pour nous conduire dans toute la vérité. La Parole, dictée par ce même Esprit, est une lettre morte pour nous, s'il ne nous en donne pas l'intelligence ; et c'est cet Esprit qui nous a oints pour comprendre et pour sentir la valeur des choses qu'il nous a annoncées et en particulier des « choses à venir » (Jean 16:13.)

Ces choses à venir concernent toujours Jésus, dans la gloire qu'il a préparée à l'Église ; ou Jésus dans sa position de Messie et de Juge de la terre habitable ; ou encore plus tard Jésus, comme Juge de tout ce qui n'aura pas été réconcilié par son moyen.

« Ayant donc ces promesses, bien-aimés, purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit, achevant notre sanctification dans la crainte du Seigneur. » Nous sommes la lumière du monde ; veillons donc à ce qu'il y ait de l'huile dans nos vaisseaux : et à ce que nos lampes soient allumées.

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 274

19 – Josué 5

Je trouve une différence assez sensible entre l'effet du salut que Christ a accompli pour nous et ce qui nous rend capables de jouir des choses qui se trouvent dans la patrie céleste. La rédemption d'Israël était complète quant à Pharaon ; c'en était fait pour toujours. Israël est introduit dans le désert parfaitement racheté. Il en est de même pour nous. En traversant le désert, Christ nous est donné, comme nuée, manne, eau du rocher, tout ce qui nous est nécessaire. Cela vient de la pure grâce de Dieu. Il ne s'agit pas même de combat en cela, Dieu donne le nécessaire : nuée, manne, et eau sont toujours là. Christ nous est donné pour subvenir à tous nos besoins et nous donner des forces pour traverser le désert.

Si nous regardons à nous-mêmes, nous nous trouverons incapables de jouir des choses qui nous appartiennent. Maintenant il ne s'agit plus de l'entrée dans le désert, mais de l'entrée en Canaan. Il fallait passer le Jourdain. Chaque faute que nous commettons, est commise en présence de l'ennemi de nos âmes, et nous affaiblit et nous empêche de jouir. Le chrétien, en tant que agissant dans les lieux célestes, est en présence de l'ennemi, et s'il n'est pas fidèle, il est incapable de jouir des promesses.

Il faut traverser ce qui barre le chemin, le Jourdain, la mort. Il est vrai que nous y trouvons toute la puissance de la grâce, l'arche au milieu du Jourdain. Christ a fait de la mort un passage, un chemin. La mort est à nous, (1 Cor. 3:22). On ne peut jouir des promesses de Dieu qu'en tant qu'on est mort à tout ce qui est d'ici-bas. L'homme est censé être mort. La manne continue jusqu'au Jourdain. Christ est là pour nous donner la force de cheminer. Mais il y a autre chose, savoir la jouissance des biens qui nous appartiennent dans le ciel, et pour cela il faut être mort à ce qui est d'ici-bas. Si aujourd'hui je ne réalise pas cette mort, je ne jouis pas des choses célestes. Autre chose est de ne pas trouver en nous l'activité de la chair et, comme étant dans le ciel, de manger du crû du pays ; autre chose, de traverser le désert avec Christ pour tout ce dont nous avons besoin. Nous sommes appelés à jouir des lieux célestes, et il faut pour cela avoir traversé le Jourdain. C'est là qu'on mange du crû du pays de la promesse.

La première chose que Josué fait avant d'entrer dans la carrière des combats, c'est de circonciure Israël, ce qui signifie le dépouillement des péchés de la chair. C'est là l'opprobre de l'Égypte. Avant d'être convertis, nous n'étions que charnels ; c'est l'opprobre d'Égypte, le seul crû de ce pays. À Guilgal, les Israélites sont circoncis ; c'est la destruction pratique de tout ce qui est resté d'Égypte jusque-là. Il faut toujours retourner à Guilgal ; avoir toujours le camp là ; il faut que le mal y soit retranché. Alors ils célèbrent la pâque, dont on ne voit pas trace dans l'histoire du désert, où ils étaient incirconcis. Il y a communion réelle avec ce que Christ a été ; ce n'est que quand on est circoncis, que cela peut avoir lieu, quand nous ôtons le mal, et nous jugeons nous-mêmes. Ici, pour manger la pâque, il faut que cela se fasse à Guilgal. La sainteté est une chose terrible sans cette circoncision. Avec elle, je jouis de la sainteté de Dieu en Christ. Les épis de grain rôtis représentent Christ ressuscité, sans avoir senti la corruption. Nous en jouissons. C'est une chose dont nous nous nourrissons, et non pas seulement ce qui nous est nécessaire pendant que nous sommes dans le désert.

Dans le combat spirituel et dans la jouissance spirituelle, il faut être mort à ce monde et au péché ; dans le sens pratique, il faut qu'il y ait dépouillement de la chair. Il faut revenir à Guilgal, au jugement de la chair. Ces choses

précèdent la manifestation du chef de l'armée de l'Éternel qui se présente pour le combat. Quand il y a eu circoncision, pâque, et qu'on se nourrit des choses, qui, sans cela, auraient été notre mort et notre condamnation, (Gen. 17:14 ; Ex. 12:48), Christ se présente pour nous conduire à des combats. En tant qu'il est le chef de l'armée, il se présente dans la même sainteté que quand il dit à Moïse : « Je suis Celui qui suis. » Quand il conduit son peuple à des combats et à des triomphes, il est le Dieu de sainteté tout autant que quand il a fait notre rédemption. Cette sainteté est également manifestée dans la conduite de son peuple. À cause du péché d'Acan, il ne sort plus avec son peuple. Il n'y a pas de difficultés qui puissent subsister quand Dieu est là, et le peuple ne peut subsister devant ses ennemis quand Il n'y est pas.

Pour la jouissance des choses célestes, il faut avoir le Jourdain et Guilgal : la mort et le dépouillement de la chair. Alors, on mange du crû du pays de Dieu. C'est un gain et une chose précieuse, que nous réalisons notre privilège d'en avoir fini avec le péché.

Ces deux choses sont vraies de la vie chrétienne : le désert et le combat en Canaan. Pour être fort, il faut être mort aux choses de la chair. Alors tout est à nous. Christ est à nous, sa sainteté, sa résurrection. Nous avons le Seigneur lui-même, qui nous conduit de triomphe en triomphe et qui nous dit : « Délie tes souliers. »

Dieu nous fasse la grâce de profiter de la mort de Christ pour jouir du crû du pays, de tout ce que nous avons en Jésus. Pour cela il faut être mort, avoir le cœur circoncis et retourner à Guilgal, afin que nous puissions posséder dans notre camp le chef de l'armée. Nous sommes faibles. Que dis-je, faibles ? puisque Christ est notre force. Que nous puissions jouir de ce qui nous est donné dans notre Canaan céleste !

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 284

20 – Courtes méditations sur les psaumes considérés surtout sous leur point de vue prophétique

Il fallait que fussent accomplies toutes les choses qui sont écrites de Moi dans la Loi de Moïse, et dans les Prophètes et dans les Psaumes.

Luc 24:44

Psaume 1.

Jésus, le Fils de l'homme, est ici présenté dans sa sainteté et son intégrité personnelles ; puis aussi dans ses récompenses comme tel : il est semblable à « l'arbre planté près des ruisseaux d'eaux. » Voir Jérémie 17:7 :8. Ces récompenses, réservées à Jésus, consistaient d'abord dans sa résurrection ; mais d'autres l'attendent encore dans son royaume, ou « dans le jugement. » Là, les justes partageront ses récompenses, tandis que les méchants ne pourront subsister.

Ce Psaume est bien précieux à l'âme fidèle. C'est uniquement l'homme pieux, objet des soins et de la direction de Dieu, que nous y voyons. Rien n'y vient troubler le repos et la sécurité du juste, lequel, sans que rien l'en détourne, poursuit son chemin pour arriver à la récompense.

Et qu'il est doux de voir ce Livre, qu'on peut appeler le grand dépôt des exercices de l'âme, commencer ainsi en offrant à nos regards la portion de l'homme pieux, tout entière dans la faveur de Dieu, où il trouve son bonheur. Puissent nos âmes connaître de plus en plus ce bonheur, qui est leur force pour avancer vers le but !

Psaume 2.

Ici, l'on n'éprouve plus la douce atmosphère du précédent Psaume : elle a complètement disparu, parce que le monde entre en scène. Ce n'est plus l'intimité de Dieu et de l'homme pieux. Dans ce Psaume-ci, cette voie rencontre l'opposition violente d'un monde méchant et persécuteur.

« Souffrance et gloire », voilà ce que nous avons ici : la rage de l'homme contre l'Oint de l'Éternel ; mais ensuite la manière dont l'Éternel exalte et fait triompher son Oint.

Jésus, le Christ ou l'Oint de Dieu, nous est présenté dans sa grâce et dans sa puissance ; ce qui montre la vanité des efforts de ceux qui lui résistent, et le bonheur de tous ceux qui se retirent vers Lui.

La ligue des nations et de leurs chefs contre Christ, dont il est ici parlé, fut réalisée quand Jésus fut crucifié (voir Actes 4:25 :26). Il la jugera et la châtiara quand Il viendra prendre possession de son royaume (voir Luc 19). Mais en principe, cette ligue existe toujours ; – c'est là le train de ce monde déjà jugé, mais épargné par un effet du long support de Dieu. Il agit toujours selon les désirs et l'esprit du serpent ancien, de celui qui est menteur et meurtrier dès le commencement (Gen. 3).

Cette ligue voudrait détrôner Dieu ; mais, pour le moment Celui qui habite dans les cieux se rit de toutes leurs machinations. Avec quelle force cela fut exprimé par le fait de l'ange, roulant la pierre de devant la porte du sépulcre de Jésus, et s'asseyant dessus, en jetant la frayeur et la sentence de mort dans les cœurs de ceux qui en faisaient la garde (Matt. 28:2-4).

Qu'était-ce là, sinon le Seigneur déclarant à la ligue qui avait crucifié Jésus, qu'Il se moquait d'eux tous ? Mais il y a plus que cela : le décret de Dieu est le grand contre-plan de celui des adversaires, et naturellement il aura le dessus. Et ce décret, tel qu'il est ici proclamé par le Seigneur lui-même, lui assure la qualité de Fils et celle d'héritier. Or, par sa résurrection d'entre les morts, Il a déjà été déclaré Fils de Dieu en puissance (Rom. 1:4. Actes 13:30-39) ; quant à l'héritage, il lui sera bientôt donné dans la gloire.

Si nous considérons ces deux Psaumes ensemble, le premier nous montre Jésus sous la loi, approuvé de Dieu et méritant la bénédiction par sa justice ; dans le second, nous voyons Jésus, en témoignage ou comme Oint, en butte à l'opposition de l'homme, mais élevé par Dieu, et assurant la bénédiction à tous ceux qui se retirent vers Lui.

Quand les choses des cieux et de la terre seront réunies en Christ, ce sera le commencement de la bénédiction visible par l'unité. Depuis les lieux célestes jusqu'à la montagne de Sion, il y aura bien des anneaux à cette chaîne des bien-aimés du Seigneur ; et du trône de Christ, selon David, à Jérusalem, jusqu'aux adorateurs les plus éloignés de ce centre terrestre, il y a aussi diverses positions et capacités, mais unité d'un bout à l'autre.

Psaume 3.

Ce Psaume est la méditation pieuse d'un serviteur de Dieu affligé. Il est, sans doute, l'expression de l'expérience de David, mais l'Esprit de Christ s'y exhale. C'est une méditation ou une prière du *matin*. Jésus affligé y est représenté comme prenant courage en voyant qu'il se réveille maintenant en sûreté. C'est un gage ou un exemple par lequel il anticipe le matin de son règne, alors que tous ses ennemis seront ôtés. Ce lever de Jésus au matin, comme gage du commencement de son règne, est doux et frappant à la fois.

Psaume 4.

Ce Psaume est le pendant du précédent. C'est une prière *du soir* de Jésus. Il nous apparaît comme avant passé par un jour d'épreuve (et chacune de ses journées l'était plus ou moins pour lui), mais aussi comme ayant été soutenu et miséricordieusement rafraîchi pendant son cours.

L'homme juste, tel que celui qui parle ici, peut se coucher et s'endormir en paix, (v.8) ; mais il exhorte d'autres personnes à se coucher, à s'entretenir avec leurs cœurs sur leurs couchés et à demeurer tranquilles en se confiant en l'Éternel (v.4 et 5).

Psaume 5.

Ce Psaume est encore en relation avec les précédents. C'est une méditation de Jésus *pendant la nuit*. Il considère dans son esprit les puissances du mal qui lui font la guerre ; mais il anticipe sa victoire et sa délivrance. Le verset 3 montre que cette méditation fut proférée pendant la nuit, et qu'ainsi elle fait suite au Psaume 4. Mais que ce soit le matin, le soir ou la nuit, tous ces Psaumes manifestent la foi parfaite de Jésus.

Psaume 6.

C'est encore ici une méditation *de nuit*. Elle exprime une douleur plus profonde que le Psaume 5. (Voir le verset 6.) C'était ici, mystiquement, *minuit*, et à cette heure Jésus demande avec instances d'être délivré du sépulcre. C'était là un de ces grands cris, mentionnés dans Hébr. 5:7. Il plaide contre le pouvoir de la mort en se fondant sur ce fait que, si la mort met fin à tout, Dieu sera oublié ; car il n'est pas le Dieu des morts (Voir Ésaïe 38).

Mais ici, comme dans le Ps. 5., se trouve encore une anticipation de la délivrance et de la victoire.

Psaume 7.

En avançant dans cette période mystique, nous arrivons dans ce Psaume, *au point* du jour. En conséquence, Jéhovah est sollicité de se lever et de se réveiller (v.6), comme s'il était temps pour lui de mettre la main à la délivrance de ses justes persécutés. C'est donc encore ici l'inspiration de Jésus ; mais aussi, comme du reste dans chacun de ces Psaumes, de Jésus avec son Résidu dans les derniers jours.

Mais ici il anticipe glorieusement la destruction du grand ennemi, sa chute dans la fosse qu'il a creusée pour d'autres ; événement qui est l'avant-coureur, comme l'aurore, du jour ; car il sera suivi par le rassemblement de la congrégation autour du Seigneur, comme cela est ici attendu.

Psaume 8.

Ce Psaume termine cette période mystique ; car il nous fait atteindre *le second matin* – le huitième jour, ou jour de la résurrection – l'ouverture du royaume, ou « le Jour du Seigneur. » Il n'est pas besoin de commentaire pour le démontrer, (Voyez Hébr. 2). C'est le matin, anticipé par Jésus, lorsqu'il se réveille de son sommeil au Psaume 3. C'est la louange qui, peu auparavant, avait été vouée (voir 7:17) ; le méchant ayant maintenant pris fin, et la congrégation ayant été rassemblée.

Le Seigneur le cite à l'occasion des hosannas, qui l'accueillirent lors de son entrée royale à Jérusalem, (Matt. 21:16). Car, de même que ce Psaume, ces hosannas étaient, en esprit ou en principe, les actions de grâce du royaume. Et ici la création se joint à ce chœur de louanges.

NOTE. En conséquence, nous pouvons nous arrêter ici, et lire les Psaumes 3 à 8, comme une série, conduisant l'adorateur en esprit jusque dans le royaume. D'autres ont fait l'observation que notre histoire de chaque durée de

vingt-quatre heures (période passée dans ces Psaumes par notre Seigneur) est de même une sorte de mystère. Car, après nos occupations de la journée, nous nous dépouillons, le soir, de nos vêtements, et nous nous livrons au sommeil, emblème de la mort ; nous y demeurons (avec des visions dans l'esprit), jusqu'à ce que le matin nous réveille ; alors nous sommes de nouveau vêtus comme nous le serons au second matin, ou au matin de la résurrection et de la gloire.

Psaume 9.

Ce psaume est par lui-même assez clair pour n'avoir pas besoin d'une longue explication. Il nous montre les voies du Seigneur en faveur du résidu des Juifs qui se confie en lui. Nous y entendons le Messie, aux derniers jours, *dirigeant* le chant de son peuple juste, chant d'actions de grâce pour la destruction de leur grand ennemi, que le Seigneur vient d'opérer, et pour l'intronisation anticipée du Messie en Sion, qui en est la conséquence. L'ennemi, ainsi abattu, est insulté et bravé par les justes ; et l'on rappelle aussi le cri des affligés au jour de leur calamité. – Nous y voyons encore le monde apprenant la justice à l'aspect des jugements de Dieu aux derniers jours, (versets 8:16 :20) ; comparez Ésaïe 26:9. Puis la nature de ces jugements – les méchants enlacés dans leurs propres filets, comme dans les Psaumes 7:10 :35:57 :94:109 :112. La destruction d'Haman est le type de ceci (Est. 7:10) ; et la croix elle-même en est une glorieuse illustration. – Sur l'ensemble de ce Psaume, conférez encore Jérémie 33:9.

Psaume 10.

Ce Psaume se lie au précédent. C'est le cri du Résidu, dépeint ici avec plus de détails ; c'est l'iniquité de l'ennemi, du Méchant, décrite avec plus d'abondance. Ce cri des premiers, cri de dépendance plus encore que d'effroi, est entendu par l'Éternel, qui se lève pour effacer la mémoire du Méchant et exterminer les nations de dessus Sa terre. Les trois derniers versets nous montrent l'intervention de Dieu, en réponse au cri de son peuple, et l'établissement du royaume y est admirablement annoncé. – L'orgueil athée – l'homme devenant son propre dieu, l'homme ne recevant aucune instruction de Dieu, ni dans la voie de la grâce, ni dans celle des jugements – à quoi il faut ajouter la persécution des justes : voilà ce qui caractérise surtout cette dernière forme du mal. Et remarquez le nom donné au Méchant (v.18) : « l'homme de la terre », pour désigner celui qui ailleurs nous est représenté comme le dieu de la terre, et de toute la terre.

Nous avons dans l'histoire de Nebucadnetsar le premier développement, le développement *formel* de ces principes de l'homme de la terre. Comparez aussi Habakuk et mieux encore Joël, surtout les Chapitres 2 et 3.

PSAUME 11.

C'est ici la méditation d'une âme dans une grande perplexité extérieure. Les garanties naturelles du juste, j « les fondements » de l'ordre social, les rois et les juges (voir Ps. 72 ; Rom. 13), sont ébranlés. Mais Dieu est toujours dans son domicile arrêté, c'est là ce qui console et soutient l'âme du juste. « Que Dieu soit véritable et tout homme menteur. »

Ce sont là les pensées de Jésus. Le verset premier peut nous rappeler la circonstance relatée en Luc 13:31. Ce sera aussi l'expression convenable des pensées du Résidu affligé dans les derniers jours, Résidu dont Jésus, dans ses souffrances, était le patron et le précurseur.

Nous pouvons remarquer ici quelle différence il y a entre le monde, tel que la foi le comprend, et le monde, tel que les sens ou la vue l'aperçoivent. Le monde vu est ici présenté dans un complet bouleversement : les méchants prospèrent, les justes sont opprimés. Mais aux regards de la foi apparaît une tout autre scène : Dieu, dans toute la sainteté, le calme et la puissance d'un trône et d'un temple ; l'Éternel, dont l'âme aime les justes et hait les méchants, auxquels il apprête des jugements qui fondront sur eux quand l'épreuve des justes sera terminée. Telles sont aussi les deux scènes ou les deux mondes offerts à notre vue au commencement du livre de Job : Dans le monde visible, l'Adversaire faisait ce qu'il voulait ; dans le lieu invisible, le Dieu de toute grâce préparait, selon sa souveraineté, des bénédictions pour son saint. – Ainsi encore, par la foi, Moïse marchait, « comme voyant Celui qui est invisible. »

PSAUME 12.

Autre méditation et prière d'un juste placé au milieu du mal toujours croissant. Le trait caractéristique de ce mal, c'est les moqueries des incrédules, analogues à celles qui sont annoncées comme devant signaler les derniers jours (2 Pierre 3 ; Jude 4). Le juste humilié entend, cependant, en esprit, la réponse de l'Éternel à sa prière (v.5) ; après quoi il célèbre la fidélité des paroles de Dieu, en affirmant qu'elles sont toutes pures et affinées ; enfin il déclare son entière assurance en la fidélité de Dieu qui prévaudra toujours, même dans les temps les plus fâcheux.

« Cette race de gens » du verset 7 est décrite au verset 8. La parole est donc entendue ici dans un sens *moral* ; et comme ce psaume peut être mis dans la bouche et de Jésus et du Résidu, il montre que le peuple ou la génération (race), avec lequel l'un et l'autre, chacun en son temps, ont affaire, est *moralelement* le même, ou la même *génération*. Cela peut servir à expliquer *moralelement* Matt. 24:34. Peut-être y a-t-il ici, en effet, une allusion tacite à ce passage.

PSAUME 13.

Cri d'une âme dont la patience est mise à une rude épreuve. Mais la patience doit avoir « une œuvre parfaite » ; car cette âme se confie en la gratuité du Seigneur, et, par l'anticipation de la foi, elle se réjouit dans la délivrance et chante le salut de Dieu. Tel était Jésus, dans le sens le plus général, Lui qui était chaque jour « homme de douleurs, et sachant ce que c'était que la longueur ». On peut voir dans ce Psaume l'un de ces cris véhéments dont il est parlé dans Héb. 5:7. Mais le saint peut aussi trouver ici l'expression de ses gémissements ; de même que bientôt le Résidu patient et dans l'attente le fera.

Dans les psaumes, ces locutions : « jusqu'à quand » et « pour toujours » expriment fréquemment cette épreuve de patience. « Sa miséricorde demeure à jamais », tel sera le nouveau et tout autre cantique de l'adulateur, quand le temps de la patience sera passé et que le règne sera venu.

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 316, 346, 368

21 – Deux avertissements et un exemple – Substance d'un discours sur Matthieu 26

Nous avons ici un *exemple* dans la conduite de JÉSUS, et *deux avertissements* dans celle de Pierre et de Judas.

Nous pouvons apprendre, de Pierre, quelle est la faiblesse de la chair, et, de Judas, quelle en est l'horrible méchanceté. En JÉSUS nous voyons ce à quoi nous devons tendre.

En Judas, nous voyons un simple professant ; – en Pierre, un saint criblé. Tous les trois nous sont présentés dans un moment où l'épreuve les sonde, et le résultat de cette épreuve se voit en chacun d'eux.

Nous devons nous souvenir que *nous* avons reçu le Saint Esprit que Pierre n'avait pas lorsqu'il renia le Seigneur ; cependant, ayant le Saint Esprit, nous pouvons encore tirer une leçon de l'infirmité de la chair de Pierre. Connaître que la chair ne vaut absolument rien, n'est-ce pas là une des dernières choses que nous apprenions ? L'exemple de Pierre nous enseigne ce qu'est la chair.

On ne peut réellement vivre de l'espérance de la gloire qu'à proportion que la chair est mortifiée et assujettie.

Je m'arrêterai, premièrement, sur l'apostasie de Judas : devant les hommes, il avait toutes les apparences d'être comme les autres disciples ; comme eux, il avait accompagné le Seigneur – comme eux, il avait été envoyé pour prêcher l'évangile et pour faire des miracles ; – mais *sa conscience ne s'était jamais tenue devant Dieu*. Il pouvait avoir eu la vérité dans *l'intelligence* ; et, de fait, l'intelligence n'est pas, en général, si promptement disposée à recevoir la vérité quand la conscience en est affectée. De plus, Judas ne pouvait pas avoir marché trois ans avec Jésus, et avoir vu sa grâce et son amour, sans avoir jamais eu ses *affections* touchées. Mais *sa conscience* n'avait jamais été mise en exercice devant Dieu. C'est le cas de bien des gens. Si nous considérons de près un saint recevant la vérité, nous le trouverons souvent tardif à comprendre. Il y a quelque chose qui doit être jugé devant Dieu ; quelque chose qui le condamne, et qui implique un sacrifice. Il n'en est pas ainsi pour l'homme naturel. Par exemple, nous voyons très clairement que le précieux sang de Jésus purifie de *tout* péché ; mais si nous péchons, nous verrons avec quelle lenteur nous saisirons cette vérité bénie, de manière à en retirer de la *consolation* ! Dans le dernier cas, la *conscience* est à l'œuvre.

De la même manière, les affections d'un inconverti peuvent être émuës ; – une grande troupe de femmes suivaient Jésus qu'on allait crucifier, pleurant et se lamentant ! Ainsi nous lisons : « Il reçoit *aussitôt* la parole avec joie ; mais dès que la persécution ou l'affliction surviennent il est *aussitôt* scandalisé. »

L'homme naturel a besoin de quelque chose *pour lui-même* devant Dieu, et tant qu'il n'en a pas fini avec lui-même, il recherchera une certaine mesure de justice devant Dieu. L'intelligence peut être éclairée ; les affections ébranlées ; mais, à moins que la conscience ne soit mise à nu devant Dieu, il n'y a point de VIE. Tel était Judas trahissant son Maître ! Après tout – qu'était-ce là ? Rien de plus au fond que ce qu'il y a dans chaque cœur. Judas aimait l'argent – convoitise qui n'est pas rare. Et l'amour de l'argent dans un saint est de nos jours tout aussi mauvais et même pire vu qu'il existe au milieu de plus de lumière.

Il y avait du péché dans la *nature* de Judas et ce péché se manifestait par l'amour de l'argent. Satan commence par lui suggérer un moyen de satisfaire cette convoitise. – Judas aimait l'argent plus qu'il n'aimait Jésus. – Puis nous trouvons ce qui résulte d'une proximité extérieure du Seigneur, avec une conscience qui n'est pas touchée : – de là vient que Judas raisonne sur les circonstances. – Il pensait probablement que le Seigneur se délivrerait lui-même comme il l'avait fait d'autres fois ; car lorsqu'il voit qu'il n'en est pas ainsi, il jette l'argent en disant : « J'ai péché en livrant un sang innocent. » Il continue à demeurer dans cette proximité extérieure de Christ jusqu'au moment où il est dit de lui que : « Après le morceau *Satan entra en lui*. » Dans son état d'hypocrisie, son cœur s'endurcit, et c'est *alors* que Satan se met entre sa conscience et toute espérance de pardon. On le voit surpris comme à son insu par le péché, quand il dit : « Maître est-ce moi ? » Sa *proximité* de Jésus servit à l'endurcir : et en effet, il prit le morceau de la main même du Seigneur ! Même les sentiments naturels étaient étouffés. Il en est ainsi quand l'homme inconverti se met dans une situation semblable. Il devient plus vil que jamais.

Son cœur s'endurcit. L'hypocrisie et ensuite le désespoir arrivent. Voilà ce que c'est que la chair. Et la chair ne peut pas être améliorée par des ordonnances. Voilà ce qu'elle est, je ne puis guère dire quand elle est abandonnée à elle-même, car l'homme n'est jamais abandonné à lui-même ; – il n'est jamais réellement indépendant. Il a *la volonté de l'être*, aussi il est *parfaitement pécheur* ; mais – s'il est désobéissant à Dieu – il est l'esclave de sa convoitise ; – « rebelles, égarés, asservis à diverses convoitises et à diverses voluptés. » Un homme naturel ne fera pas dans la lumière ce qu'il ferait dans les ténèbres. La forme extérieure du christianisme tout en ne touchant pas le cœur a pourtant produit une différence : l'homme est plus artificieusement l'esclave de Satan.

J'en viens maintenant au contraste qu'il y a entre l'exemple de Pierre et ce que nous voyons en notre Seigneur béni. En Jésus nous voyons l'homme obéissant et dépendant exprimant dans sa prière son entière dépendance : – un ange apparut du ciel le fortifiant. Il connut sa propre faiblesse – il a été « crucifié en faiblesse. » Ainsi dans la tentation nous l'entendons répondre au Diable par la Parole de Dieu. Jésus aurait pu renvoyer Satan par sa puissance divine mais cela n'aurait pas été un exemple pour *nous*. De même dans ce chapitre nous voyons le Seigneur priant.

Si vous comparez ce que fait Pierre avec ce que fait le Seigneur vous apprendrez le secret de la faiblesse de Pierre et de la force du Seigneur. – Quel fut l'effet de l'épreuve sur la faiblesse de la chair de Pierre ? Il avait dit : « Seigneur je suis tout prêt à aller avec toi soit en prison soit à la mort. » Le Seigneur dit : « *Est-il possible que vous n'ayez pu veiller une heure avec moi ?* » Ce n'était encore ici ni la prison ni la mort ! « *Veillez et priez*, que vous n'entriez point en tentation » – (non pas seulement qu'il n'y ait pas de transgression). Pierre *entra* en tentation ; cela n'arriva jamais à Jésus. Cependant l'épreuve était beaucoup plus grande pour Jésus. Juifs et Gentils étaient contre Lui, et derrière eux le pouvoir de Satan. « C'est ici, dit-il, votre heure et la puissance des ténèbres. » Et encore : « Mon âme est de toutes parts saisie de tristesse jusqu'à la mort. » Que fait-il de tout cela ? Le Seigneur ne s'arrête pas – Il va plus loin et *prie le Père*. Son œil ne s'arrête pas aux circonstances – Il regarde à son Père. Ce n'est pas qu'il ne sente rien ; car il dit : « Père, *s'il est possible*, que cette coupe passe loin de moi. » Ici, c'était de la faiblesse – et c'est là la vraie force. Souvenons-nous que, si nous sommes dans une entière dépendance de Dieu, la tentation ne *nous* affecte pas du tout. Jésus ne dit pas : « Traverserai-je toutes ces épreuves ? » mais – « *ne boirai-je pas la coupe que le Père m'a donnée ?* » Il ne voit en elle ni Pilate, ni Judas – ce n'était pas Satan qui lui avait donné la coupe, mais *son Père*. Ce qui aurait été tentation pour d'autres, et ce qui en était une pour Pierre, était pour Jésus une occasion d'obéissance. Ainsi de nous : – si nous sommes dans une disposition d'entière dépendance, la tentation ne *nous* touche pas du tout ! L'épreuve peut survenir ; mais, comme Jésus, nous pouvons dire : « La coupe que mon Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ? » Chaque épreuve devient une occasion bénie de rendre notre obéissance plus parfaite, si nous sommes *près de Dieu* ; si non, elle n'est qu'une tentation. Jésus marchait avec Dieu. Ce n'est pas qu'il ne sentît point de faiblesse. « *De-meurez ici et veillez avec moi* ; » ces mots montrent de la faiblesse. Et cependant, il ne recula pas devant la souffrance, quoiqu'il fût laissé seul dans la souffrance : – « Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. » Étant en agonie, il prie avec plus d'ardeur ; cette agonie le pousse vers son Père ; et cela, *avant que l'épreuve arrive*. Alors, quelle en est la conséquence ? Lorsque l'épreuve survient en effet, il y entre et la *traverse* ! Il se présente devant eux, disant : « Qui cherchez-vous ? » aussi tranquillement que s'il allait faire un miracle. Devant Caïphe, comme devant Ponce Pilate, il fait une belle confession ; – il se dit le Fils de Dieu devant les Juifs, et Roi devant Pilate.

D'où vient cette différence ? Premièrement, en Pierre, la chair *dort* ; il s'endormit pour se débarrasser de l'oppression que lui donnaient les circonstances. Pierre n'avait pas traversé l'épreuve *avec le Père*. Au moment où Jésus va être emmené, l'énergie de la chair se réveille, et Pierre tire l'épée. – La chair a précisément assez d'énergie pour nous pousser dans le danger où elle ne peut pas se soutenir ; alors, elle nous abandonne.abandonne.abandonne. Qu'il y a peu ici de vraie communion ! Christ prie, Pierre *dort* ; Christ se soumet, Pierre se rebelle ; Pierre combat, tandis que Christ se laisse mener comme un agneau à la boucherie ; Pierre renie Christ avec des imprécations, tandis que Christ rendait un beau témoignage en présence de ses puissants adversaires. Voilà, en Pierre, exactement ce qu'est la chair : énergique, quand elle devrait être tranquille ; endormie, quand elle devrait veiller. Quant à Christ, dans son agonie, il avait prié instamment le Père : aussi il jouit d'une paix parfaite quand arrive l'épreuve. Oh ! si nous savions marcher *avec le Père*, il n'y aurait pas une tentation qui ne fût une occasion de le glorifier ! La grande chose, c'était que Pierre n'avait pas appris ce qu'est la chair – il ne gardait pas le souvenir de la faiblesse de la chair ; et ainsi, il ne pouvait être dans un état de dépendance. Il paraît avoir été sincère en désirant de confesser le Seigneur Jésus, et de ne pas le renier. Il y avait en Pierre l'énergie d'une affection naturelle et fidèle, beaucoup plus que dans ceux qui abandonnèrent le Seigneur et s'enfuirent ; – il aimait réellement le Seigneur.

Pierre tombe, non par volonté propre – non qu'il ait *voulu* pécher, mais par la *faiblesse* de la chair. En Christ, il n'y avait pas de faiblesse, parce qu'il marchait toujours comme *faible*, en communion avec son Père. Jésus passe au travers de l'agonie elle-même avec le Père. Pierre tombe, quoiqu'il ne soit atteint que par une ombre de tentation. Toute la chute de Pierre a pour origine un défaut de dépendance et la *négligence de la prière*. Nous devons veiller « pour la prière ; » – non pas simplement être prêts à prier quand vient la tentation – mais marcher avec Dieu ; et ainsi nous la rencontrerons dans la puissance d'une communion et de prières antérieures. Sans la prière continuelle et sans un sentiment constant de notre entière faiblesse, plus il y a chez un saint d'amour pour Christ, et de bonne volonté pour le servir, plus certainement il sera, par cette bonne volonté même, amené dans une po-

sition ou il déshonorerait Christ ! Les autres disciples qui *s'enfuirent* ne déshonorèrent pas le nom de leur Maître autant que Pierre.

C'est ainsi que Pierre *dut apprendre* quelle est la misère de la chair. Jésus, au contraire, *étant toujours en prière*, marchait *toujours* comme confessant sa faiblesse. Et quel usage le Seigneur fit-il de la connaissance qu'il avait du dessein de Satan de cribler Pierre ? – Il pria pour lui. *Plus il y a de connaissance*, chers frères, *plus il faut de prières*. « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. » Comme résultat de cette intercession, Pierre apprit quelle était la méchanceté de la chair plus profondément que les autres disciples, et il devint capable de « fortifier ses frères. » Nous sommes incapables d'administrer la vérité à nos frères, à moins que nous n'ayons le sentiment de notre propre faiblesse. Sans la prière de Jésus, qu'est-ce que Pierre serait devenu ? Il courait presque dans le même chemin que Judas. Oh ! quelle bénédiction que d'être gardé dans la conscience et le sentiment de notre totale faiblesse, au lieu de courir comme Pierre dans un lieu où nous ne pouvons demeurer debout ! Qu'il est bon de craindre de faire un seul pas sans être dirigé par le Seigneur ! La chair nous trompe toujours ; – elle n'est bonne à rien ! La tenir en la présence du Seigneur, c'est le moyen d'en finir avec elle – d'être poussés vers le Père. Il n'est point de sagesse qui puisse nous suffire en tout et partout, sinon la sagesse qui vient d'en haut. Le Seigneur savait ce que c'était que la chair. Et ce dont Paul avait besoin, après avoir été ravi au troisième ciel – était-ce d'être ravi au quatrième ? non : mais d'un ange de Satan pour le souffleter, c'est-à-dire qu'il avait besoin d'être abaissé. Il lui fallait une *écharde en la chair* ; il lui fallait la conscience de cette vérité : que la chair ne vaut rien !

Ainsi de l'âme ; il y a trois moyens d'apprendre quels sont le pouvoir et la misère de la chair. *Avant la paix* ; souvent par des combats désespérés, (car la *connaissance* et la *conscience* sont deux choses distinctes) ; *devant le Seigneur*, par la prière et la communion, avec la crainte de faire un seul pas sans être conduit par Lui ; – ou par la *voie de l'amertume* dans laquelle Pierre apprit cela. Ce sera toujours là le moyen, aussi longtemps que nous jugeons *des choses*, au lieu de nous *juger nous-mêmes*. Si nous nous jugeons continuellement, aucune tentation ne nous surprendrait. L'épreuve peut survenir – mais il y aura pleine préparation pour la rencontrer : Ce n'est pas que nous puissions dire : « Maintenant je suis préparé pour telle ou telle tentation. » D'un moment à l'autre nous ne savons quelle épreuve peut arriver : c'est pourquoi, notre seule sauvegarde, c'est de veiller et de prier – oui, c'est la prière *avant* l'assaut : – prière qui peut aller même jusqu'à l'agonie ; car c'est ainsi que Jésus a prié.

Nous devons nous attendre à avoir nos âmes fort exercées : souvent, peut-être, en cherchant pour quelle raison telle épreuve nous a été envoyée. Peut-être sera-ce comme chez Paul, pour tenir la chair bien bas ; mais dans ces exercices d'âme, nous devons nous tenir devant le Seigneur : alors, quand arrivera l'épreuve pour laquelle le Père nous a préparés, il y aura parfaite louange. Le Seigneur vous fera d'avance supporter, en esprit, avec Lui, le poids, qu'il vous fera supporter ensuite avec puissance dans la bataille. Ne reculez donc pas devant les difficultés ; arrangez l'affaire avec Lui. Lui. Il n'y a pas de bornes à notre force pour l'obéissance, quand notre force est celle du Seigneur. Seigneur.

« S'il est possible, que cette coupe passe loin de moi. » Aucune de nos âmes ne peut apprécier, ce que cette coupe était pour Celui qui avait demeuré essentiellement dans l'amour du Père ; mais la plus spirituelle en jugera le mieux. Dans ce moment-là, la Sainteté elle-même était faite *péché* ; il n'y avait pas un seul rayon de lumière sur l'âme de Jésus, suant des grumeaux de sang. Il ne pensait pas légèrement au péché. Le Prince de la Vie était mis dans la poussière de la mort : – « Tous tes flots ont passé sur *moi*. » À la croix, Jésus supporta ce que vous ne serez jamais appelés à supporter ; – gardez-vous de le renier. Plusieurs le font en détail, qui, en général, le confessent. Notre heureux privilège, c'est de ne pas être occupés de l'épreuve, *comme épreuve*, mais de voir dans chaque épreuve une occasion d'obéir à Dieu, et de dire chaque fois, comme Jésus : « La coupe que mon Père m'a donnée, ne la boirai-je pas » ?

« Or, à Celui qui est puissant pour vous garder sans que vous fassiez aucune chute, et vous présenter irrépréhensibles devant sa gloire, avec joie – à Lui soit gloire. »

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 338

22 – Les écoles des prophètes

C'est après la chute des Israélites sous la Loi qu'ils purent apprécier la valeur de la sacrificature ordonnée de Dieu ; mais dans les jours d'Éli, la sacrificature elle-même s'était corrompue : les fils du souverain sacrificateur, qui étaient eux-mêmes sacrificateurs, donnaient au peuple l'exemple des péchés les plus scandaleux. Ils accablaient le peuple de leurs exactions, et le péché « de ces jeunes hommes était très grand devant l'Éternel ; en sorte que les gens en méprisaient l'oblation de l'Éternel. » Les faibles remontrances d'Éli n'étaient nullement en rapport avec l'infâme conduite de ses enfants. Aussi (ce qui est un avertissement solennel), Éli lui-même, envisagé comme responsable du maintien de l'honneur de Dieu dans la sacrificature, est appelé à entendre la sévère sentence prononcée contre toute sa famille. Mais en même temps Dieu lui fit connaître que, quoique son ordonnance touchant la sacrificature eût été profanée par l'homme et que, pour cette raison, Dieu eût résolu de rejeter cet ordre qu'il avait établi, Il ajoutait cependant : « Je m'établirai un Sacrificateur fidèle ; il fera selon ce qui est en mon cœur et selon mon âme ; et je lui édifierai une maison assurée ; et il marchera toujours devant mon Oint. »

Quel rafraîchissement pour l'âme fatiguée de voir ainsi constamment la miséricorde se glorifiant contre le jugement, et l'établissement assuré de tout ce qui avait manqué sous la responsabilité de l'homme, *mis* dans les mains de Celui qui seul est « le Témoin fidèle et véritable. » Alors Dieu suscita Samuel comme un témoin, *tout* à fait à part, de la chute de la sacrificature, et dès lors on peut dire que le ministère des Prophètes commença (Act. 3:24). Dès ce temps-là les cœurs des fidèles se tournèrent du Sacrificateur au Prophète ; ce n'était plus ce qui existait qui les soutenait, mais ce qui était en perspective. Samuel avait été chargé d'annoncer l'exécution d'une vengeance sommaire sur la maison d'Éli, « parce que ses fils s'étaient rendus infâmes et qu'il ne les avait point réprimés. » Alors Israël fut soutenu par une énergie extraordinaire, procédant de Dieu dans la personne de son Prophète. Il offre des sacrifices et remplit aussi l'office de Juge ; prenant ainsi en quelque sorte la place de Moïse et celle d'Aaron. « Et tout Israël, depuis Dan jusqu'à Beër-Shéba, connut qu'à Samuel était confiée la charge de Prophète de l'Éternel. »

Dans tout cela, nous voyons Dieu enseignant à Israël que le seul moyen de subsister se trouvait dans cette énergie qui découlait immédiatement de Lui. Samuel éleva la pierre d'Ében-Ézer (pierre du secours), mais ils ne le comprirent pas, et ils s'imaginèrent follement qu'ils pourraient subsister par leur propre force sous un autre ordre de choses ; ils désirèrent donc un Roi : ainsi le Prophète de Dieu fut mis de côté, de même que la sacrificature avait été corrompue, et cela sûrement aussi dans le but de montrer qu'il n'y avait qu'un seul Prophète parfait (Deut. 18:18), tout comme il n'y avait qu'un seul Sacrificateur fidèle et un seul Roi juste. Et non seulement nous voyons, dans le rejet de Dieu par le rejet de son Prophète (1 Sam. 8:7), l'esprit de volonté propre du peuple ; mais aussi leur désir de conserver le ministère des Prophètes, même après que le souhait de leur cœur leur avait été accordé par le don d'un Roi. C'était une bénédiction trop précieuse pour qu'on pût s'en passer ; aussi trouvons-nous, en suivant tout le cours de l'histoire des Rois de Juda et d'Israël, une classe d'hommes connus sous le nom de « fils des Prophètes » ou de « Prophètes » distincts de ceux que Dieu Lui-même suscitait immédiatement. Parmi eux il y en eut quelques-uns que Dieu reconnut et employa ; mais dans les derniers temps ils devinrent de grands instruments pour fomenter la rébellion contre Dieu et pour faire rejeter sa Parole. Nous ne pouvons pas déterminer par l'Écriture l'origine de cette classe d'hommes qui devint plus tard si célèbre. Mais sans doute cela vint d'abord d'un principe de piété et de crainte de Dieu. Dans les jours de Samuel, ceux qui craignaient le Seigneur regardaient probablement au prophète plus qu'à Saul ; et nous trouvons, réunie autour du vieux Voyant, une assemblée de gens appelés positivement des Prophètes, soit qu'ils eussent été placés là par leurs parents pour leur instruction, ou qu'ils y eussent été conduits d'eux-mêmes par la crainte de Dieu (1 Sam. 19:20) : « Et Saül envoya des gens pour prendre David, lesquels virent *une assemblée de Prophètes qui prophétisaient*, et Samuel qui *présidait sur eux* ; et l'Esprit de Dieu vint sur les hommes envoyés par Saül, et eux aussi prophétisèrent. » C'est de là que ce terme « écoles des Prophètes » paraît s'être si généralement répandu. Qu'il y eût des institutions de cette nature, cela paraît évident ; mais la question à examiner est celle-ci : Ces institutions étaient-elles d'origine divine ou humaine ? Nous n'avons aucun fondement scripturaire, d'après lequel nous puissions affirmer et croire, par conséquent, qu'elles sont de Dieu, mais il n'est nullement improbable que des hommes de Dieu, tels que Samuel, Élie et Élisée se soient occupés avec joie d'instruire les jeunes gens qui leur étaient confiés, en leur enseignant les choses que Dieu leur révélait et en les élevant dans la crainte de l'Éternel. l'Éternel. l'Éternel. l'Éternel. Dieu était maintenant avec le Prophète et non plus avec le Sacrificateur, aussi la vraie piété ne pouvait plus être propagée que par le Prophète. Il paraît aussi que les Prophètes, qui étaient suscités par l'énergie particulière de l'Esprit de Dieu, employaient ces jeunes gens à divers services ou messages qu'ils trouvaient bon de leur confier. Ainsi nous lisons : « Élisée le Prophète, appela *un d'entre les fils des Prophètes*, et lui dit : Trousse tes reins et prends cette fiole d'huile en ta main et t'en va à Ramoth de Galaad. Quand tu y seras entré, regarde où sera Jéhu, fils de Josaphat, fils de Nimshi, et y entre ; et l'ayant fait lever d'entre ses frères, tu le feras entrer dans quelque chambre secrète ; puis tu prendras la fiole d'huile, tu la verseras sur sa tête et tu diras : Ainsi a dit l'Éternel : je t'ai oint pour être Roi sur Israël. Après quoi tu ouvriras la porte, tu t'enfuiras et tu ne l'arrêteras point. Ainsi ce jeune homme, qui était le serviteur du Prophète, s'en alla à Ramoth de Galaad » (2 Rois 9:1-4).

Il n'y a pas le moindre doute que des jeunes gens ainsi élevés acquièrent peu à peu un caractère particulier, qui s'attachait à leurs personnes, non pas en raison de l'énergie actuelle de l'Esprit de Dieu en eux, mais en raison de l'éducation qu'ils avaient reçue. Et quoique Dieu pût choisir d'entre eux des instruments propres à être employés à son service, cependant on regardait probablement bien moins à cette vocation d'en haut qu'à l'instruction qu'ils avaient reçue pour cet office. Et l'influence qu'ils exerçaient sur le peuple ne venait pas de ce qui découlait directement de Dieu, mais de ce que des hommes avaient établi pour perpétuer parmi eux une classe d'individus qui pourraient leur être utiles comme exposants de la pensée de Dieu. Ç'a été là de tout temps une des voies de l'infidélité de l'homme, de chercher à s'assurer les bénédictions de Dieu au moyen de sa sagesse et de sa prudence propres. Dieu donnait un Prophète, et l'homme désirait se procurer cette bénédiction à sa manière, et en conséquence il imagine une institution destinée à *produire* des Prophètes. Dieu peut bénir une telle institution, et sans doute Il le fit quand elle fut sous la direction de Samuel, d'Élie et d'Élisée, qui paraissent, dans leurs temps respectifs, en avoir été considérés comme les chefs. C'était bien là, du moins, le cas d'Élie : « Et les fils des Prophètes qui étaient à Béthel, sortirent vers Élisée et lui dirent : Ne sais-tu pas bien qu'aujourd'hui l'Éternel va enlever *ton maître* d'avec toi ? Et il répondit : je le sais bien aussi ; taisez-vous. Et les fils des Prophètes qui étaient à Jéricho virent vers Élisée et lui dirent : Ne sais-tu pas bien que l'Éternel va enlever *ton maître* d'avec toi ? Et il répondit : je le sais bien aussi ; taisez-vous.

Et cinquante hommes d'entre les fils des prophètes vinrent et se tinrent loin vis-à-vis ; et eux deux s'arrêtèrent près du Jourdain. Et quand les fils des Prophètes qui étaient à Jéricho vis-à-vis l'eurent vu, ils dirent : L'Esprit d'Élie s'est posé sur Élisée. » (2 Rois 2:3 :5:7 :15).

Nous avons vu que Samuel était aussi considéré comme chef, et que ce fut de même plus tard le cas d'Élisée (2 Rois 9). Mais l'attribut de « jaloux » appartient à Dieu. Et c'est tout particulièrement en ceci qu'Il est jaloux, savoir qu'Il ne veut pas permettre qu'aucune institution humaine prenne jamais la place de sa grâce souveraine. Il n'était pas au pouvoir d'aucun de ces hommes de Dieu, d'ailleurs si distingués, de communiquer à un autre l'énergie de l'Esprit, par laquelle seuls ils pouvaient agir avec efficace. Sans doute ces écoles des Prophètes étaient un moyen de répandre la connaissance de l'Éternel. Les lèvres du Sacrificateur, qui auraient dû garder la connaissance, étaient devenues corrompues et l'objet des charges des Prophètes. Mais quant l'esprit qui animait ces hommes de Dieu eut disparu avec eux, les institutions qui avaient été sous leur surveillance leur survécurent ; mais au lieu de procurer l'effet pour lequel la piété les avait établies, elles devinrent le plus grand moyen de favoriser la corruption et d'aider à l'apostasie. Ces institutions avaient la même puissance morale après la mort d'Élie ou d'Élisée, que lorsque ces Prophètes les dirigeaient. Et ceux qui en sortaient se présentaient au peuple avec une prétention à l'autorité que l'usage et le temps avaient rendue vénérable. Et ainsi les moyens mêmes de perpétuer les Prophètes furent cause que ce don de Dieu se corrompit ; non que Dieu n'en donnât plus ; mais ce n'était pas par le moyen de ces écoles, mais par l'énergie de son Esprit, qu'Il suscitait ses Prophètes pour prophétiser, non seulement contre les sacrificateurs, mais aussi contre « les Prophètes d'Israël. » Dès lors il fallut un vrai discernement pour distinguer entre les Prophètes de l'Éternel et les Prophètes du peuple. Il ne paraît pas qu'aucun des Prophètes, accrédités et reconnus par l'Éternel, ait jamais été pris d'entre les élèves de ces écoles¹⁵¹. Il en résulta, par la suite du temps, qu'il y eut une classe de personnes accréditées que l'on consultait dans certaines occasions et qui exerçaient une immense influence morale, dont la valeur devait dépendre de leur piété individuelle et de leur simple soumission à ce que Dieu avait révélé. Mais l'action de cette influence se tourna bientôt contre Dieu. Il était plus populaire de prophétiser des choses agréables et des mensonges, et il n'est rien que le cœur humain aime plus que d'avoir la sanction de Dieu pour ses propres convoitises. De là la popularité des Prophètes qui disaient : « Ainsi a dit l'Éternel, quand l'Éternel ne leur avait point parlé. » Il n'est pas à supposer que ces Prophètes inventassent continuellement des mensonges, mais ils frelataient la Parole de Dieu et l'approprièrent au goût de l'homme. (2 Cor. 2:17). Ils pouvaient imiter les vrais Prophètes dans plusieurs de leurs expressions et, après tout pourtant, ne présenter que leurs propres et vaines spéculations. « J'ai ouï ce que *les Prophètes* ont dit, prophétisant le mensonge en mon nom, et disant : J'ai eu un songe, j'ai eu un songe. Jusques à quand ceci sera-t-il au cœur *des Prophètes* qui prophétisent le mensonge, et qui prophétisent la tromperie de leur cœur ; qui pensent comment ils feront oublier mon Nom à leur peuple par les songes que chacun d'eux récite à son compagnon, comme leurs pères ont oublié mon nom pour Baal ? que le Prophète par-devers lequel est le songe, récite le songe ; et que celui par-devers lequel est ma Parole, profère ma Parole en vérité : Quelle convenance y a-t-il de la paille avec le froment ? dit l'Éternel. Ma Parole n'est-elle pas comme un feu, dit l'Éternel, et comme un marteau qui brise la pierre ? C'est pourquoi, voici, *j'en veux aux Prophètes*, dit l'Éternel, qui dérobent mes paroles, chacun de son prochain. Voici, *j'en veux aux Prophètes*, dit l'Éternel, qui accommodent leurs langues et qui disent : Il dit. Voici, j'en veux à ceux qui prophétisent des songes de fausseté, dit l'Éternel, et qui les récitent, et font égarer mon peuple par leurs mensonges et par leur témérité, quoique je ne les aie point envoyés et que je ne leur aie point donné de charge ; c'est pourquoi ils ne profiteront de rien à ce peuple, dit l'Éternel. Si donc ce peuple, ou un Prophète, ou un Sacrificateur t'interroge, en disant : quelle est la charge de l'Éternel ? Tu leur diras : Quelle charge ? Je vous abandonnerai dit l'Éternel. Et quant *au Prophète* et *au Sacrificateur* et *au peuple* qui aura dit : La charge de l'Éternel ; je punirai cet homme-là et sa maison. » (Jér. 23:25-34). Et c'était chez les Juifs une grande misère et un grand péché que de n'être pas capable de discerner entre le vrai Prophète de Dieu et le prophète formé par l'homme. L'homme avait pris en sa propre charge l'ordonnance de Dieu ; il avait une institution venant de lui pour procurer ce que Dieu seul pouvait procurer d'une manière efficace. De là vient que nous voyons les témoins particuliers de Dieu, au milieu de l'apostasie, s'élever contre les Prophètes avec autant de force que contre les Sacrificateurs. Ceux-ci, dans ce cas, sont ordinairement mis sur la même ligne. Mais les Prophètes semblent avoir contribué d'une manière plus active au développement de l'apostasie ; aussi les vrais Prophètes de l'Éternel s'adressent plus fréquemment à eux. Ce témoignage de l'Éternel contre les Prophètes augmente avec l'apostasie. Plus la ruine approche (tel est toujours le procédé de la grâce de Dieu), plus le témoignage contre elle s'élève. Mais, en même temps, plus Dieu multiplie ses témoins, plus aussi nous voyons les Prophètes du peuple se multiplier. Nous avons un exemple remarquable de l'influence que ces Prophètes exerçaient, rapporté dans 1 Rois 22. Josaphat s'est allié avec Achab, qui l'a persuadé de monter contre Ramoth de Galaad. « Et Josaphat dit au Roi d'Israël : je te prie qu'aujourd'hui tu t'enquières de la parole de l'Éternel ; et le Roi d'Israël assembla *les Prophètes*, environ 400 hommes, et leur dit : Irai-je à la guerre contre Ramoth de Galaad, ou m'en abstiendrai-je ? Et ils répondirent : Monte, car le Seigneur la livrera entre les mains du Roi. Mais Josaphat dit : N'y a-t-il point ici encore *quelque Prophète de l'Éternel* que nous puissions interroger par lui ? Et le Roi d'Israël dit à Josaphat : Il y a encore un homme, par lequel nous pouvons consulter l'Éternel ; mais je le hais, *car il ne prophétise rien de bon*, mais du mal, quand il est question de moi ; c'est Michée, fils de Jimla... Michée vint donc vers le Roi et le Roi lui dit : Michée, irons-nous à la guerre contre Ramoth de Galaad, ou nous en désisterons-nous ? » L'état d'Israël relativement au Prophète est ainsi décrit dans Ésaïe : « C'est ici un

¹⁵¹ Il semble qu'Élisée fasse exception ; mais il était serviteur d'Élie, comme plus tard Guéhazi fut son serviteur, « pour verser de l'eau sur les mains d'Élie. »

peuple rebelle, des enfants menteurs, des enfants qui ne veulent point écouter la Loi de l'Éternel ; qui ont dit aux Voyants : Ne voyez point, et aux Prophètes : ne nous prophétisez point la vérité ; mais dites-nous des choses agréables, prophétisez-nous des choses trompeuses. » (És. 30:9-10).

Mais c'est tout particulièrement dans les Prophètes, contemporains de l'apostasie, que nous voyons la puissante influence exercée par eux. C'est chez eux que Jérémie, à Jérusalem, et Ézéchiël, sur le fleuve de Kebar, trouvent les plus grands obstacles à la prédication de la Parole de Dieu. Dans Jérémie, nous avons trois traits distincts : 1° Le témoignage de Dieu contre les Prophètes : « *Les sacrificateurs seront étonnés et les Prophètes seront tout confus.* » (Jér. 4:9). « Il est arrivé en la terre une chose étonnante et qui fait horreur, c'est que *les Prophètes prophétisent le mensonge et les sacrificateurs dominent par leur moyen ; et mon peuple a aimé cela.* » (Jér. 5:30-31). « Tant le *Prophète que le sacrificateur*, tous agissent fausement. » (Jér. 6:13). « Et je dis : Ah ! Ah ! Seigneur Éternel ! voici, les Prophètes leur disent : vous ne verrez point l'épée, et vous n'aurez point de famine ; mais je vous donnerai une paix assurée en ce lieu-ci. Et l'Éternel me dit : *Ce n'est que mensonge ce que ces Prophètes prophétisent en mon nom ; je ne les ai point envoyés ; je ne leur ai point donné de charge, et je ne leur ai point parlé ; ils vous prophétisent des visions de mensonge, des divinations de néant, et des tromperies de leurs cœurs.* C'est pourquoi, ainsi a dit l'Éternel touchant les Prophètes qui prophétisent en mon nom, et que je n'ai point envoyés et qui disent : l'épée et la famine ne seront point en ce pays : ces Prophètes-là seront consumés par l'épée et par la famine. » (Jér. 14:13 :14:15). « J'ai vu aussi des choses énormes *dans les Prophètes de Jérusalem... Car la profanation s'est répandue des Prophètes de Jérusalem* par tout le pays. » (Jér. 23:14-15).

Un second trait était l'influence que ces Prophètes exerçaient parmi le peuple. « Les Sacrificateurs dominaient par leur moyen. » Et ils ont dit : « Venez et faisons quelque machination contre Jérémie, car la Loi ne se perdra pas chez le Sacrificateur, ni le conseil chez le sage, *ni la parole chez le Prophète* ; venez et frappons-le de la langue, et ne soyons point attentifs à aucun de ses discours. » (Jér. 18:18). « Hanania, fils de Azzur, Prophète, qui était de Gabaon, me parla dans la maison de l'Éternel, en la présence des Sacrificateurs et de tout le peuple, en disant : *Ainsi a dit l'Éternel des armées, le Dieu d'Israël* : J'ai rompu le joug du Roi de Babylone. Dans deux ans accomplis, je ferai rapporter dans ce lieu-ci tous les vaisseaux de la maison de l'Éternel, que Nebucadnetsar, roi de Babylone, a emportés de ce lieu et transportés à Babylone. Et je ferai revenir en ce lieu-ci, dit l'Éternel, Jéchonias, fils de Jehoïakim, roi de Juda, et tous ceux qui ont été transportés de Juda en Babylone ; car je romprai le joug du Roi de Babylone. Alors *Jérémie, le Prophète*, parla à *Hanania, le Prophète*, en la présence des Sacrificateurs et en la présence de tout le peuple qui assistaient dans la maison de l'Éternel. Et Jérémie, le Prophète, dit : Ainsi soit-il ; qu'ainsi fasse l'Éternel ; que l'Éternel mette en effet les paroles que tu as prophétisées... Toutefois, écoute maintenant cette parole que je prononce, toi et tout le peuple l'entendant : Les Prophètes, qui ont été avant moi et avant toi dès longtemps, ont prophétisé contre plusieurs pays et contre de grands royaumes, la guerre, et l'affliction, et la mortalité. Le *Prophète qui aura prophétisé la paix*, quand la parole de ce Prophète sera accomplie, ce Prophète-là sera reconnu pour avoir été véritablement *envoyé* par l'Éternel. » (Jér. 28:1-9). Ces prophètes annonçaient la paix et le rétablissement actuel du peuple, selon cette parole de Michée 2:11 : « S'il y a quelque homme qui marche selon le vent et qui mente fausement, en disant : Je te prophétiserai du vin et de la cervoise ; *ce sera le Prophète de ce peuple.* » C'est ainsi que l'institution de l'homme lui devint un piège, « car Dieu surprend les sages dans leur ruse. » (1 Cor. 3:19). Les moyens même qu'ils avaient imaginés pour perpétuer parmi eux une bénédiction, devinrent, par leur esprit de propre volonté, une cause d'aveuglement pour eux. Et dans une période subséquente, les Scribes, les Pharisiens et les Docteurs de la Loi, qui, dans l'estime de l'homme, étaient autant de colonnes de la religion, furent les grands moyens d'empêcher le peuple de recevoir Jésus comme le Christ.

Nous indiquerons, comme troisième trait, la violente opposition des Prophètes au Prophète de Dieu. « Et les Sacrificateurs et *les Prophètes* parlèrent aux principaux et à tout le peuple, en disant : Cet homme (Jérémie) mérite d'être condamné à mort ; *car il a prophétisé contre cette ville*, comme vous l'avez entendu de vos oreilles. » (Jér. 26:11 ; comparez Actes 6:13-14). « Et pourquoi n'as-tu pas réprimé Jérémie, de Anathoth, qui vous prophétise ? » (Jér. 29:27).

Le chapitre 13 d'Ézéchiël tout entier s'applique au même sujet ; il est trop long pour que nous le citions ici. Il est utile, quoique pénible, de suivre les progrès de la corruption religieuse. Ce n'est pas du dehors, mais du dedans, qu'elle s'élève selon toutes les apparences ; aucune espèce de tentation extérieure n'aurait pu amener le peuple de Juda à ce point de révolte audacieuse, auquel le conduisirent des Prophètes corrupteurs et une sacrificateure corrompue.

Il y avait une efficace d'aveuglement dans l'obstination à conserver certaines ordonnances de Dieu, non pas selon la puissance de Dieu, mais dans la forme que la sagesse humaine lui avait substituée ; c'est là ce qui faisait parler ainsi le peuple : « Mais tous ceux qui savaient que leurs femmes faisaient des encensements à d'autres dieux, et toutes les femmes qui étaient là en grande compagnie, et tout le peuple qui demeurait dans le pays d'Égypte, à Pathros, répondirent à Jérémie, en disant : Quant à la parole que tu nous as dite au nom de l'Éternel, nous ne t'écouterons point ; mais nous ferons assurément tout ce qui est sorti de notre bouche, en faisant des encensements à la reine des cieux, et lui faisant des aspersions, comme nous et nos pères, nos rois et les principaux d'entre nous, avons fait dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem, et nous avons eu alors abondamment de pain ; nous avons été à notre aise, et nous n'avons point vu de mal. » (Jér. 44:15-17).

Maintenant, toutes ces choses nous sont rapportées pour notre instruction, et nous avons les autorités les plus décisives pour affirmer que la déchéance et l'apostasie de l'Église doivent provenir de ceux qui sont accrédités comme docteurs dans l'Église. « Or, comme il y eut de *faux prophètes parmi le peuple*, il y aura aussi parmi vous de *faux docteurs*, qui insinueront des sectes de perdition, reniant même le Maître qui les a achetés, et faisant venir sur eux une prompte perdition. » (2 Pierre 2:1). Ils se montrèrent de très bonne heure dans les églises, dans celle de Corinthe, par exemple : « De tels hommes sont de faux Apôtres, des ouvriers trompeurs, qui se transforment en Apôtres de Christ. » (2 Cor. 9:13). Dans celles de Galatie : « Je voudrais que même ils se retranchassent, ceux qui vous bouleversent. » (Gal. 5:12). Jean y fait aussi allusion : « Ils sont sortis d'entre nous, mais ils n'étaient pas d'entre nous. » (1 Jean 2:19). « Car beaucoup de séducteurs sont entrés dans le monde, qui ne confessent point Jésus Christ venu en chair : c'est là le séducteur et l'Antichrist. » (2 Jean 7 ; voir aussi 3 Jean). Cette tentative de Satan de saper, des l'origine et du dedans, l'Église, était l'objet de la vigilance et des avertissements continuels des Apôtres, et formait une portion considérable des afflictions de l'évangile. Ce devait être en effet une dure épreuve pour l'âme de Paul, que de trouver tous ceux qui étaient en Asie détournés de lui (2 Tim. 1:15), pour prêter l'oreille, peut-être, à ceux qui leur présentaient des doctrines plus en rapport avec leurs goûts naturels. Il en était de même à Corinthe, où eussent-ils eu dix mille instituteurs, cependant ils n'avaient pas beaucoup de pères.

Le germe du mal consistait en ce qu'on raisonnait ainsi : Pourquoi n'y aurait-il pas parmi nous une classe d'hommes, dont la profession fût d'être accrédités comme instituteurs et docteurs, ainsi que cela a lieu dans les écoles de philosophie ? C'était là, à ce que l'homme pensait, le moyen le plus facile de pourvoir à l'instruction de l'Église. Il fallait pour cela *s'amasser des docteurs*. C'est ainsi que, de bonne heure, nous voyons s'élever dans l'Église la cause de sa ruine et poindre l'aurore de cette époque qui n'est pas encore entièrement mûre, où les hommes ne supporteront pas la saine doctrine. Le fait est que nous ne pouvons jamais être enseignés que dans la voie de l'obéissance. « Que celui qui a des oreilles entende. » Or, une classe reconnue de docteurs nous décharge de la responsabilité mise sur nous par le Seigneur : « Prenez garde comment vous écoutez. » Les hommes écoutent ce qu'ils aiment à entendre ; ils écoutent ce qui est en rapport avec leurs propres convoitises, au lieu d'éprouver ce qu'ils entendent et de retenir ce qui est bon. L'instruction donnée à l'Église n'est jamais basée sur un fond d'ignorance, mais sur celui d'une intelligence en rapport avec cette instruction. « Je vous ai écrit, non parce que vous ne connaissez pas la vérité, mais parce que vous la connaissez..., et vous avez une onction de la part du Saint, et vous savez toutes choses. » (1 Jean 2:20-21.) Dans les seconde et troisième Épîtres de Jean, nous voyons les chrétiens mis sous la responsabilité, non pas de recevoir les docteurs comme docteurs, quelque nom qu'ils portent, mais d'éprouver leur doctrine. Dans le discours adressé par Paul aux anciens de l'assemblée d'Éphèse, l'Esprit le conduisit à signaler la corruption de l'Église comme provenant du dedans : « Car je sais qu'après mon départ, il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront point le troupeau, et *que d'entre vous-mêmes s'élèveront des hommes qui diront des choses perverses* pour entraîner les disciples après eux. » (Act. 20:29-30). Et la sommation solennelle du même Apôtre à Timothée indique le résultat de ce qu'il avait annoncé aux anciens d'Éphèse : « Je te somme donc devant Dieu et le Seigneur Jésus Christ, qui doit juger les vivants et les morts, lors de son apparition et de son règne : prêche la Parole, insiste en temps et hors de temps, reprends, censure, exhorte avec toute longanimité et avec doctrine. Car le temps viendra où ils ne supporteront pas la saine doctrine, mais ayant des oreilles qui leur démangent, ils s'amasseront des docteurs selon leurs propres désirs, et tandis qu'ils détourneront l'oreille de la vérité, ils se tourneront vers les fables. Pour toi, sois vigilant en toutes choses, endure les souffrances, fais l'œuvre d'un évangéliste, rends ton ministère pleinement approuvé. » (2 Tim. 4:1-5). Or, dans tous ces exemples, il n'y avait pas moyen de se mettre en garde contre ces docteurs, en recourant à une autre classe de personnes autorisées et accréditées, car les docteurs, signalés comme caractérisant l'apostasie, seront aussi autorisés et accrédités aux yeux des hommes ; mais le seul moyen de surmonter la difficulté et d'éviter le piège, devait être la fidélité individuelle. En Israël, celui-là seul qui suivait Jéhovah avec intégrité, pouvait avoir la capacité morale de discerner entre le blé et la balle, entre le prophète du Seigneur et le prophète de son propre cœur. Eh bien ! de même à présent, un œil simple sur Jésus, la soumission à la parole de sa grâce, et la confiance en l'onction du Saint, qui est la propriété commune de l'Église, nous rendront capables de discerner entre le docteur, don de Jésus monté au ciel, et le docteur qui est d'institution purement humaine.

Le Seigneur fournit à son Église sur la terre la présence permanente du Consolateur, la Parole de sa grâce et le ministère. Il se présente à l'Église, non seulement comme ayant les sept Esprits de Dieu, ou la plénitude de toute vie spirituelle, mais comme tenant en sa main droite les sept étoiles, c'est-à-dire la perfection de tout ministère. Or, l'erreur de l'Église a été analogue au péché d'Israël. Elle n'a pas dénié au Seigneur la possession de toute puissance spirituelle ; mais le ministère, en tant que découlant directement de Lui (Éph. 4) et n'étant, par conséquent, responsable qu'à Lui comme Seigneur (il y a diversité de ministères, et le même Seigneur), a été de bonne heure mis de côté pour faire place à des institutions humaines ; institutions provenant sans aucun doute d'une piété réelle, dans l'origine, et du désir de perpétuer des docteurs dans l'Église. Comme, dans le cas des prophètes, Jéhovah avait aussi ses serviteurs parmi ceux qui avaient été élevés dans les écoles des prophètes, ainsi le Saint Esprit, souverain dispensateur des dons du ministère, a suscité, du sein des universités et des académies, plus d'un témoin du Seigneur Jésus ; mais toujours avec ce caractère dominant de *Son* enseignement, c'est qu'il met de côté et rejette dans l'arrière-plan tous les avantages puisés dans de telles sources, à cause de l'excellence de la connaissance de Jésus Christ que le témoin a chargé de prêcher. Nous pouvons sourire en pensant aux disputes et aux subtilités des scolastiques du Moyen Âge ; mais aujourd'hui le principe est le même

qu'alors. Il ne s'agit pas de savoir si une meilleure instruction est donnée maintenant dans les écoles, mais si les écoles elles-mêmes ne sont pas des institutions d'hommes, pour pourvoir à ce que le Seigneur Jésus garde, avec une extrême jalousie, dans sa main. Il ne sert de rien de dire qu'un grand nombre des plus fidèles ministres sont sortis de ces écoles ; nous ne le nions pas, parce que le Saint Esprit ne laissera jamais des arrangements humains contrecarrer Sa souveraineté. Mais si ces écoles fournissent une masse d'hommes accrédités comme ministres, elles doivent nécessairement exercer une puissante influence, beaucoup plus puissante peut-être que nous ne sommes disposés à le croire. Nous avons vu le Seigneur suscitant des prophètes, et les hommes ayant des prophètes de leur propre façon ; nous avons vu le prophète de l'Éternel mis fréquemment en collision avec les prophètes du peuple. Jésus, comme monté en haut, donne des docteurs à l'Église ; les hommes ont aussi pourvu aux moyens de fournir des docteurs à l'Église : or, ne peut-on pas raisonnablement prévoir que les docteurs, donnés par le Seigneur, rencontreront la plus grande opposition de la part de ceux que l'homme s'est lui-même formés ?

Le prophète n'était pas une partie intégrante de la première économie ; il survint à la suite de la chute de la sacrificature ; mais le ministère est la puissance même de cette dispensation-ci (Éph. 4) ; « Pasteurs et Docteurs pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps du Christ. » Or si Dieu a pourvu à cela à sa manière, c'est-à-dire par les dons positifs de l'Esprit et si l'homme y a substitué une autre manière, nous voyons aussitôt quel doit en être nécessairement le résultat, savoir la plus terrible forme d'apostasie. La Bête et le *faux Prophète* vont ensemble, la première ne pourrait pas prévaloir sans le secours de l'autre. Des chrétiens professants ne pourraient pas aisément être persuadés de croire au mensonge, à moins qu'on ne trouve pour cela des gens qui les enseignent d'après la tradition des hommes et non d'après la pure parole de Dieu. Et rien ne pouvait être inventé de plus efficace pour assoupir tout esprit de recherche et pour endormir la conscience, qu'un ministère accrédité par les hommes et n'enseignant que des choses que les auditeurs s'attendent à entendre. Quand tel est le cas, la solennelle responsabilité de parler et celle d'entendre sont également oubliées, et les moyens mêmes destinés à la bénédiction sont, par la ruse de Satan, convertis en obstacles. Nous entendons souvent parler de tel ou de tel jeune homme *qui a l'intention d'entrer dans le ministère* ; or, en accordant tout à fait la droiture de cette intention, ces expressions mêmes montrent ce que sont devenues les idées du public à cet égard. Que ce jeune homme bien intentionné soit envoyé à une université, à une académie ou dans une autre école, et au bout de quelques années il en sort ministre et ministre breveté. Or tout cela est comme si l'on enlevait directement le ministère des mains du Seigneur Jésus pour le mettre dans les mains de l'homme. Nous saurions bien découvrir la folie d'un pieux Israélite, envoyant son fils dans une école pour y faire ses études de prophète, comme si Dieu avait besoin de préparation humaine pour l'instrument qu'il veut employer. Mais certes, *élever quelqu'un pour le ministère* est un acte infiniment plus déplacé dans une dispensation, ou le Saint Esprit, comme souverain distributeur de ses propres dons, est spécialement manifesté. Il est dit que Samuel fut établi comme prophète de l'Éternel ; mais toute son éducation sous le vieux et indulgent Éli n'aurait jamais pu lui procurer ce qu'il avait charge de révéler. Nous voyons Paul rendant grâce au Seigneur de l'avoir, « *établi* dans le ministère », à quoi son éducation aux pieds de Gamaliel ne servit de rien. Il n'est pas question ici de savoir si quelqu'un, que le Seigneur a établi dans le ministère, peut employer les secours à sa portée pour se mettre à même de travailler avec plus d'efficacité, car nous voyons Paul, non seulement exhortant Timothée à « *ranimer le don qu'il avait reçu* », mais lui disant aussi : « *Jusqu'à ce que, je vienne, applique-toi à la lecture, à l'exhortation, à l'enseignement ;* » mais bien de savoir *si l'instruction la plus soignée et la plus sage peut faire un ministre de Christ*. Si l'on admet que les divers ministères, dans l'Église sont des dons spéciaux, alors la reconnaissance du don doit précéder l'éducation, dans le cas où celle-ci est nécessaire. Et l'on ne parlerait plus, je pense, *d'entrer dans le ministère*, mais on dirait : « *Malheur à moi si je n'annonce pas la bonne nouvelle.* » Le grand mal des institutions humaines destinées à faire et à fournir des ministres, est qu'elles ont pour effet d'affaiblir le sentiment de responsabilité envers le Seigneur dans l'exercice du ministère. Et si le ministère n'est pas exercé en responsabilité envers Lui, il n'est pas reçu non plus par les auditeurs en responsabilité envers Lui. « *Prenez garde comment vous écoutez.* » Et le résultat en est que le ministère, au lieu d'être considéré comme devant servir à l'avantage de l'Église, cède la place au ministre, auquel on regarde uniquement. Quelque triviale que puisse paraître cette distinction, il y a une immense différence pratique entre regarder aux ministres ou regarder au ministère. Nous avons vu dans deux exemples antérieurs, les organes accrédités de l'instruction religieuse, savoir les prophètes avant la captivité, et les scribes et docteurs de la Loi durant le ministère de notre Seigneur, se réunir tous contre la vérité. Nous avons de sérieux avertissements sur l'état de choses tout à fait analogue qui doit être manifesté vers la fin de cette économie. Et assurément on n'exagère pas en affirmant que le rejet virtuel de la seigneurie de Jésus et de la souveraineté de l'Esprit dans le don du ministère, a singulièrement préparé les voies à un état moral des plus tristes chez la grande majorité des chrétiens, qui sont disposés à ne recevoir que le degré de vérité que des institutions purement humaines trouvent bon de leur mesurer. Et l'on peut bien dire aussi que de tout cela résulte une ignorance générale de la Parole de Dieu et si peu de soumission d'esprit à cette Parole, que souvent la plus claire déclaration de l'Écriture est mise de côté, dès qu'elle est envisagée comme contraire à quelque dogme qui ne repose que sur la tradition reçue.

La sacrificature d'Israël subsistait d'après une ordonnance, et nous voyons qu'à peine établie, une grande chute eut lieu dans les personnes de Nadab et d'Abihu, en attendant sa complète corruption dans les fils d'Éli. Mais la prophétie subsistait en *puissance* ; les saints hommes de Dieu parlaient selon qu'ils étaient poussés par le Saint Esprit ; et si elle se corrompit, cela vint de la tentative d'en faire une *forme*. Or le caractère tout entier de cette dispensation-ci est la puissance : Nous avons un Sacrificateur constitué d'après *la puissance* d'une vie impérissable.

sable ; la Parole de Dieu *est puissante* ou efficace ; nous avons reçu non pas un Esprit de timidité, mais *de puissance* et d'amour, et de bon sens. La prédication de l'Apôtre ne consistait point en paroles persuasives d'une sagesse humaine, mais en démonstration d'Esprit et de *puissance*. Et l'apostasie de la fin est caractérisée, comme ayant *la forme* de la piété tout en en reniant *la puissance*. Un ministère *formel* ou des ministres accrédités par les hommes, doit donc être nécessairement le plus grand obstacle à la vérité. Ce n'est pas en un moment, sans doute, que les esprits, même des chrétiens de profession, sont préparés à croire le mensonge, il faut un certain degré d'instruction préalable, dans laquelle on leur enseigne des choses qu'ils ne devraient pas apprendre, pour amener ce résultat dépeint dans l'Écriture sous des couleurs si fortes : « En toute séduction d'injustice en ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu *l'amour de la vérité* pour être sauvés. Et à cause de cela, Dieu leur enverra efficace d'erreur pour *qu'ils croient le mensonge* ; afin que soient jugés tous ceux qui n'ont point *cru la vérité*, mais qui ont pris plaisir dans l'injustice. » L'apostasie de la religion naturelle est venue de raisonnements sur Dieu, « c'est pourquoi Dieu les a livrés aux convoitises de leurs cœurs. » (Rom. 1:19 :26). Mais maintenant l'apostasie consiste dans l'éloignement de la vérité, lequel est dû aux enseignements des hommes. Dans les disputes relatives à l'office et à l'ordre du ministère, on réussit souvent à obscurcir la véritable question, qui est celle-ci : De quel côté se trouve la puissance ? L'institution de l'homme peut-elle en rien suppléer la présence du Saint Esprit ? Le Saint Esprit habite-t-il encore dans l'Église selon la promesse du Seigneur ?

À supposer même que les arrangements humains eussent exactement garanti l'ordre apostolique, et que tous les offices dans l'Église fussent encore conformes au modèle apostolique, à quoi servirait tout cela ? Ce serait toujours *la forme* sans *la puissance*. Or la sagesse spirituelle a toujours dû s'exercer à discerner où Dieu se trouve présent au milieu de tout ce que l'homme a corrompu. Il eut de saints sacrificateurs après Éli, il y eut de vrais prophètes au milieu des prophètes d'Israël. Il y a plusieurs ministres fort estimables parmi ceux qui sont accrédités par des institutions humaines. La sagesse consistera à reconnaître ce qui est de Dieu, et à rejeter ce qui est de l'homme. Il en est plusieurs qui ne se contentent pas d'être reconnus comme ministres de Christ ; ils s'appuient sur quelque chose de plus que sur « la grâce qui leur a été donnée selon la mesure du don du Christ », et présentent pour être reçus des lettres de créance purement humaines. Or reconnaître cela serait la même chose que reconnaître les prophètes d'Israël. – Et nous serions ainsi conduits à ce qui est, en fait, le principe de l'apostasie de cette dispensation : à la reconnaissance de titres tout humains, là où l'Esprit de Dieu seul devrait être et n'est pas ; à remplacer la *puissance* par la *forme* ; l'Esprit, qui seul vivifie, par la chair, qui ne sert de rien. Il est infiniment plus facile de se présenter comme autorisé par les hommes, que de rendre notre *ministère pleinement approuvé*. Et rien n'est plus triste pour un croyant que de chercher à faire *authentifier son ministère*, et de demander qu'on le reçoive comme ministre PARCE QU'il a fait des études pour le ministère.

Il est quelque chose d'infiniment plus relevé que tous les dons du ministère, c'est la grâce d'être « des frères saints, participants de l'appel céleste, des héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. » Nos privilèges les plus élevés sont nos privilèges communs, et aucun ministère, non pas même celui d'un apôtre, ne pourrait jamais mettre quelqu'un aussi haut que l'a mis déjà le fait d'être un enfant de Dieu. C'est, il est vrai, une grande bénédiction que d'être serviteur ou ministre du corps de Christ, mais c'est une bien plus grande bénédiction d'être du corps. Et partout où nous voyons la tendance d'élever les ministres, en en faisant une classe privilégiée ou un ordre de personnes plus rapprochées de Dieu que les autres, au lieu de les reconnaître simplement comme ayant des dons spéciaux de l'Esprit, nous sommes exposés au danger d'avoir dans l'Église des ministres de nom, mais non selon « *la capacité de Dieu* »¹⁵² (2 Cor. 3:6).

Prenons donc bien garde aux solennels avertissements relatifs aux prophètes d'Israël ; ayons soin d'honorer le Saint Esprit en reconnaissant avec actions de grâce chacun de ses dons ; mais, d'un autre côté, puissions-nous être gardés du péché de reconnaître dans l'Église un office quelconque, là où il n'existe pas réellement. « Ayant donc des dons différents, selon la grâce qui nous a été donnée, si c'est de prophétie, agissons selon la proportion de la foi ; si c'est un ministère, agissons dans ce ministère ; si nous sommes celui qui enseigne, agissons dans l'enseignement ; si nous sommes celui qui exhorte, agissons dans l'exhortation ; celui qui distribue, agissons en simplicité ; celui qui préside, agissons avec empressement ; celui qui exerce la miséricorde, agissons avec joie. » Et puisse l'Esprit être manifesté dans l'Église, selon les besoins actuels de celle-ci, avec tous ses dons variés et toutes ses différentes grâces, afin que le nom du Seigneur Jésus soit magnifié ! Amen !

Le témoignage des disciples, vol. 1, p. 349

¹⁵² Ainsi donc, le ministère est de Dieu ; un clergé est de l'homme, pour ne rien dire de plus. C'est un retour au Judaïsme, ainsi que ce langage : « les jeunes Lévites », et tant d'autres choses. C'est une impie usurpation dans un corps que de se donner ce nom. Voyez le dictionnaire, en effet ; il vous apprendra que ce mot vient du grec *Kleros*, partage, héritage ; parce que, ajoute-t-on, le clergé est le partage, et une portion de l'héritage du Seigneur.